NELSON

JERVIS ET COLLINGWOOD,

ÉTUDES SUR LA DERNIÈRE GUERRE MARITIME.

I. — The Dispatches and Letters of vice-admiral viscount Nelson. — Londres, 1845-1846, 7 vol. in-8°.

II. — The Letters of lord Nelson to lady Hamilton, 2 vol.

III. — Memoirs of admiral the right hon. the Earl of Saint-Vincent. — Londres, 1844, 2 vol.

IV. — A Selection from the public and private Correspondence of vice-admiral lord Collingwood, interspersed with Memoirs of his life, by G. H. Newnham Collingwood; 2 vol.

V. — *Précis historique de la Marine française*, par M. Chassériau. — Paris, 1845.

VI. — Documens inédits des archives de la marine.

QUATRIÈME PARTIE.

NELSON A NAPLES.

I.

Au moment où Nelson quittait l'Égypte, il lui restait encore quelques années à vivre et deux batailles à gagner; mais la fortune se fût montrée plus propice à sa gloire, si elle eût tranché sa vie dans cette nuit mémorable qui avait vu périr Dupetit-Thouars et Brueys. Nelson eût succombé alors dans tout l'éclat d'une renommée sans tache, comme avait succombé Marceau, comme devait succomber Desaix, couronné

de cette auréole intacte qui n'entoure que des fronts vierges de toute souillure. « Mon grand et excellent fils, écrivait son père à cette époque, est entré dans ce monde sans fortune, mais avec un cœur honnête et religieux... Le Seigneur l'a couvert de son bouclier au jour du combat, et a exaucé les vœux qu'il formait d'être un jour utile à son pays... Honneur de mes cheveux blancs, il est aujourd'hui, à l'âge de quarante ans, aussi gai, aussi généreux, aussi bon que jamais. Il est sans crainte, parce qu'il est sans remords. » Si l'on croit retrouver dans cette rapide esquisse la physionomie vive et confiante de l'intrépide amiral qui montait le *Vanguard,* ce n'est point à ces traits, il faut en convenir, que quelques mois plus tard on eût pu reconnaître l'amant adultère de lady Hamilton et le meurtrier de Caracciolo.

C'était en 1793, quand lord Hood le chargea d'aller réclamer auprès du roi Ferdinand IV l'envoi d'un corps de troupes destiné à défendre Toulon, que Nelson avait connu pour la première fois ces indignes amis qui devaient exercer une si triste influence sur son avenir, sir William et lady Hamilton; mais alors sir William n'avait été pour le capitaine de *l'Agamemnon* qu'un agent diplomatique dont Nelson vantait l'activité et l'ardeur, et lady Hamilton qu'une jeune femme aimable dont il avait remarqué la grace et la distinction. Nelson ne passa d'ailleurs en cette occasion que quelques jours à Naples, et n'y reparut plus qu'après la victoire d'Aboukir.

Sir William était frère de lait du roi George III. Accrédité depuis plus de trente ans en qualité de ministre d'Angleterre auprès du gouvernement des Deux-Siciles, il jouissait d'une très grande faveur à la cour de Naples. Il aimait passionnément la chasse : c'était un titre à la bienveillance de Ferdinand IV. Il passait pour aimer les beaux-arts, quoiqu'il fût soupçonné à cet égard d'un zèle un peu mercantile : c'était un titre aux bontés de la reine. Cependant, vivant dans l'intimité de ces deux souverains et honoré de leur confiance, sir William ne se faisait point faute d'exercer son esprit à leurs dépens : c'était un vieillard facétieux et jovial, très libre dans ses discours et fort désabusé des illusions de ce monde, un épicurien anglais dont les plaisanteries inépuisables eussent suffi, au dire de Nelson, pour guérir et ranimer le comte de Saint-Vincent, si ce dernier, en 1799, fût venu demander au climat de Naples la santé qu'il allait chercher en Angleterre. Les Anglais sont en général d'assez froids plaisans : il sied mal à leur tempérament flegmatique de jouer avec le vice et de se railler des choses honnêtes et décentes. Le bon sir William, comme l'appelait Nelson, était donc un de ces esprits sceptiques et peu délicats qui se rencontrent rarement chez ce peuple habitué à respecter si profondément la sainteté des vertus domestiques. De tels esprits, avec la teinte sèche et positive qu'ils empruntent au caractère britannique, offrent je ne sais quoi de plus nu et de plus repoussant en-

core que les natures du même ordre chez un peuple plus frivole et moins compassé.

A l'âge de soixante ans, sir William, épris d'une passion subite, épousa la maîtresse de son neveu (1). Cette maîtresse, connue à Londres sous le nom de miss Emma Harte, était, s'il faut en croire des témoignages contemporains et le portrait qu'en a laissé le célèbre peintre Romney, une des femmes les plus séduisantes de son temps; mais, fille d'une pauvre servante du comté de Galles, qu'elle décora, aux jours de sa grandeur, du nom de mistress Cadogan, Emma Harte avait passé sa jeunesse dans les plus singulières et les plus suspectes aventures. Toutes ces circonstances, dont il était instruit, n'empêchèrent pas sir William de l'épouser. Il ne se montra point d'ailleurs plus soucieux de l'avenir que du passé, et, doué au plus haut degré de toutes les qualités d'un mari complaisant, il vécut pendant plus de quatre ans entre sa femme et lord Nelson sans prendre ombrage de leurs relations, appelant Nelson son *meilleur ami* et *l'homme le plus vertueux* qu'il eût jamais connu. A son lit de mort, par un dernier trait d'*humour*, il légua sa femme aux soins de cet excellent ami et la plus grande partie de sa fortune à son neveu.—Quant à lady Hamilton, avec cette souplesse merveilleuse qui n'appartient qu'aux femmes, elle s'était bientôt mise au niveau de sa nouvelle fortune. Présentée à la cour de Naples, elle était parvenue à gagner l'affection de la reine, et nul embarras ne semble avoir trahi, dans la sphère élevée où la porta si soudainement le sort, la honte de sa vie passée et la bassesse de son origine.

La cour de Naples, où la prude Angleterre avait alors de si étranges représentans, était la cour des irrésolutions et des perfidies. Le roi et la reine étaient bien d'accord pour détester la France; mais la haine du roi était indolente et craintive, celle de la reine active et énergique. La politique du gouvernement oscillait entre ces deux influences, obéissant un jour aux terreurs d'un Bourbon d'Espagne et le lendemain aux emportemens d'une archiduchesse d'Autriche. Un étranger, cher aux deux souverains, dirigeait les affaires dans cette voie tortueuse; c'était un autre Godoy, le chevalier Acton, qui gouverna la reine pendant plus de vingt ans. Né à Besançon en 1737, Acton, fils d'un médecin irlandais, après quelques années d'une vie aventureuse, fut appelé en 1779 à la cour de Naples, et obtint successivement, par la faveur de la reine, le ministère de la marine, celui de la guerre et celui des affaires étrangères, qu'il conservait encore en 1798. Entièrement dévoué à l'alliance anglaise, lié d'une amitié particulière avec sir William Hamilton, ce favori ne fut durant son long règne que l'instrument servile du cabinet britannique.

Depuis 1776, la reine avait obtenu, par la naissance d'un fils et sui-

(1) En 1791 : lady Hamilton avait alors près de trente ans.

vant les stipulations de son contrat de mariage, entrée et voix délibérative dans le conseil. Sœur de la reine de France, fille cadette de l'empereur François Ier et de Marie-Thérèse, Marie-Caroline avait alors vingt-cinq ans. Elle était belle, vive, intelligente, amie des réformes et éprise des applaudissemens qui saluaient à cette époque les vues philanthropiques des princes de la maison d'Autriche. On célébrait son activité, son goût éclairé pour les arts, son instruction profonde, ses idées généreuses : on ne parlait encore qu'à voix basse de ses galanteries. Tout faisait donc espérer que les Napolitains n'auraient point à regretter l'empire qu'elle était destinée à exercer sur le fils indolent de Charles III. Combien de règnes flétris par la postérité ont commencé sous ces heureux auspices! Appelée à gouverner un plus grand peuple, Marie-Caroline eût pris place peut-être à côté de Catherine II; la gloire aurait alors ennobli ses faiblesses; en des temps plus tranquilles, le bonheur de Naples les lui eût fait pardonner, mais la fatalité qui la jeta sur un théâtre trop étroit pour son esprit actif, au milieu des agitations de ces jours difficiles, devait la livrer sans défense à toutes les sévérités de l'histoire. La révolution française fit bientôt succéder dans le cœur de la reine, aux tendances libérales qu'elle avait manifestées d'abord, une profonde horreur pour les principes qui, après avoir renversé le trône de Louis XVI, avaient osé dresser l'échafaud de Marie-Antoinette. Attentive à étouffer la sédition dès sa naissance, la reine prêta l'oreille aux suggestions d'Acton : *la populace est fidèle et dévouée*, répétait-elle d'après lui, *mais les nobles sont tous d'infâmes jacobins*. Tels furent les soupçons qui jetèrent dans les cachots de Naples la plus haute noblesse du royaume. Jamais cependant, — les plus violens ennemis de la reine lui ont rendu cette justice, — elle n'eût secondé les lâches atrocités de ses ministres sans le voile épais qu'ils avaient étendu sur ses yeux. Les instincts généreux du sang de Marie-Thérèse ne devaient succomber que sous la raison d'état et les sophismes de la politique.

Abandonné de bonne heure à une tutelle négligente, le roi réunissait à des instincts peu élevés des habitudes grossières, qui ne charmaient que la populace. Il se mêlait rarement des affaires du royaume, à moins qu'il n'y fût poussé par quelque terreur secrète. En 1796, épouvanté des progrès de Bonaparte, qui venait de disperser l'armée de Wurmser, il était sorti de son apathie pour traiter avec la république et avait envoyé à Paris le prince Belmonte Pignatelli, malgré les vives réclamations de la reine. Le danger passé, il était retombé dans son indifférence, et n'avait point eu la force de s'opposer aux nouvelles imprudences qui devaient mettre sa couronne en péril et pousser le royaume à sa ruine.

Tels étaient les personnages qui allaient entourer le héros du Nil. Le 17 mai 1798, le jour même où l'armée d'Égypte quittait le port de

Toulon, un traité signé à Vienne par le ministre Thugut pour l'Autriche et le duc de Campo-Chiaro pour Naples régla le contingent que l'empereur François II et le roi Ferdinand IV s'engageaient à entretenir en Italie à la reprise des hostilités contre la France; quelques mois plus tard, Paul Ier et la Porte-Ottomane entraient dans cette alliance, et l'Angleterre envoyait à Naples la flotte de Nelson. La reine crut le moment venu de se déclarer.

« Le brave, le vaillant amiral Nelson, écrivait-elle au marquis de Circello, son ambassadeur à Londres, a remporté sur la flotte régicide une complète victoire... Je voudrais pouvoir prêter des ailes au porteur de cette nouvelle... L'Italie n'a plus rien à craindre du côté de la mer, et ce sont les Anglais qui l'ont sauvée... L'annonce de cette glorieuse journée a produit à Naples un enthousiasme impossible à décrire. Vous eussiez été touché de voir tous mes enfans se jeter dans mes bras et pleurer de joie en apprenant cette heureuse nouvelle, doublement heureuse par le moment critique où elle nous est parvenue. La crainte, l'avarice et les pernicieuses intrigues des républicains avaient fait disparaître tout le numéraire, et il ne se trouvait personne ici qui eût le courage de proposer les moyens nécessaires pour en rétablir la circulation... Bien des gens, qui croyaient une crise prochaine, commençaient déjà à lever le masque; mais, en apprenant la destruction de la flotte de Bonaparte, ils sont devenus plus circonspects. Que l'empereur déploie maintenant un peu d'activité, et nous pouvons espérer la délivrance de l'Italie! Quant à nous, nous sommes prêts à nous montrer dignes de l'amitié et de l'alliance des intrépides défenseurs des mers. »

C'est au milieu de cette exaltation que, le 22 septembre, Nelson arrive à Naples avec le *Vanguard;* aussitôt on l'entoure, on le félicite, on l'embrasse. Le roi veut l'aller visiter lui-même. « Croyez, lui écrit la reine, mon valeureux et glorieux général, que ma reconnaissante estime pour vous m'accompagnera jusqu'au tombeau. » Lady Hamilton, qu'un calcul ambitieux, peut-être aussi l'attrait d'une grande gloire, portaient déjà à prodiguer à Nelson un funeste encens, accourue audevant du *Vanguard* avant qu'il ait jeté l'ancre, ne peut résister à son émotion. Elle s'élance sur le pont du vaisseau et tombe évanouie dans les bras de l'amiral. Le roi l'appelle son sauveur, la cour le proclame le libérateur de l'Italie; la foule, qui se précipite sur les quais au moment où son canot entre dans le port, le salue des mêmes titres et répète les mêmes cris d'enthousiasme. C'était là une trop forte épreuve pour cette nature naïve et ardente, pour cet homme simple et passionné qui, ayant moins vécu dans le monde que sur ses vaisseaux, se présentait sans défense à toutes les séductions de la grandeur, de la flatterie et de l'amour. Le vainqueur d'Aboukir, l'époux de l'aimable veuve du docteur Nisbett, à qui les misères de cette basse corruption italienne n'avaient d'abord inspiré qu'un profond dégoût, et qui appelait Naples « un pays de musiciens et de poètes, de voleurs et de femmes perdues, » fut bientôt complétement subjugué par les charmes de lady Hamilton.

Lady Hamilton le donna à la reine et mit la flotte anglaise au service de toutes les passions de la cour de Naples.

La correspondance de Nelson témoigna bientôt des ridicules excès où se laissait entraîner sa soudaine tendresse. « Ne soyez pas surpris, écrivait-il à lord Saint-Vincent, de la confusion étrange qui règne dans cette lettre. Je vous écris en face de lady Hamilton, et, si votre seigneurie était à ma place, je doute fort qu'elle pût écrire encore aussi bien. Il y a là de quoi troubler le cœur et faire trembler la main. » Plus il demeure à Naples et plus le joug s'appesantit. Le poison qu'ont reçu ses veines se fait jour de toutes parts et transpire à travers mille extravagances. Bientôt il n'achève plus une lettre sans y mêler le nom de lady Hamilton. Lord Saint-Vincent, le comte Spencer, l'ancien vice-roi de la Corse lord Minto, l'empereur Paul I[er], qui, sur sa demande, accorde à lady Hamilton l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, sa femme elle-même, cette compagne irréprochable et dévouée de sa jeunesse, cette amie éprouvée de son humble fortune, tels sont les confidens que va prendre son fol enthousiasme. « Où en serais-je, s'écrie-t-il, sans le bon sir William, sans l'incomparable, l'inappréciable lady Hamilton!... Ce sont leurs soins qui m'ont rendu la santé... Tous deux sont aussi grands par le cœur que par l'esprit... Qu'ils approuvent ma conduite, et je brave l'envie du monde entier!... Je ne voudrais rien faire sans les consulter... car ma gloire leur est plus chère qu'à moi-même... Tous les trois nous ne faisons qu'un. » *Tria juncta in uno,* c'est ainsi qu'il désigne, que sir William désigne lui-même cette singulière association.

La veuve du docteur Nisbett avait eu de son premier mariage un fils qui, entré dans la marine sous le patronage de Nelson, avait rapidement franchi les premiers degrés de cette carrière. Déjà lieutenant à Ténériffe, le jeune Nisbett avait accompagné Nelson dans cette expédition. Ce fut lui qui releva l'amiral quand il fut renversé au fond de son canot par le boulet qui l'atteignit au moment où il mettait le pied sur le môle. Il lui lia fortement le bras avec sa cravate de soie, arrêta le sang qu'il perdait par sa large blessure, et, grace à cette présence d'esprit, lui sauva probablement la vie. Nelson aimait ce jeune homme dès son enfance, et cette circonstance les avait attachés davantage encore l'un à l'autre. Ce fut le premier lien dont il fit le sacrifice à sa fatale passion. Inquiet de l'influence plus marquée chaque jour qu'une femme sans pudeur semblait prendre sur l'époux de sa mère, le jeune Josué Nisbett, qui commandait alors la frégate *la Thalie* sous les ordres de Nelson, ne sut point dissimuler son mécontentement. D'abord importun, il ne tarda point à devenir odieux. Une circonstance fortuite, une offense publique dont lady Hamilton eut à se plaindre, fit éclater le courroux de l'amiral. Le capitaine Nisbett reçut l'ordre de quitter l'escadre, et Nelson sembla se séparer sans regret d'un jeune homme qui

avait si long-temps combattu à ses côtés, et à qui il avait témoigné jusqu'à ce jour la tendresse et la sollicitude d'un père.

Mais quelle affection eût pu résister dans son cœur à ce charme tout puissant qui captivait ses sens et fascinait ses yeux? « Lady Hamilton est un ange, écrivait-il au comte de Saint-Vincent, qui, déjà sexagénaire, devait s'étonner un peu de ces singulières confidences; c'est un ange, et je place en elle toute ma confiance. Soyez sûr, mon cher lord, qu'elle la mérite entièrement. » Lady Hamilton est devenue en effet, près de la cour de Naples, l'interprète empressée de sa politique impatiente. C'est à elle qu'il adresse ses plaintes, qu'il confie ses plus secrètes inquiétudes; c'est elle et non plus sir William, qu'il charge de les porter jusqu'au pied du trône. Voici le manifeste qu'il rédige à cette occasion; déjà le style de Nelson a changé; à la précision nerveuse, à la simplicité puritaine de ses premières dépêches a succédé une emphase verbeuse qui rappelle les proclamations de Ferdinand IV:

« Chère madame (écrit-il à lady Hamilton, le 3 octobre 1798), je ne puis envisager, sans en être ému, les maux qui (j'en suis certain, bien que je ne sois pas un homme d'état) ne peuvent manquer d'accabler ces contrées, aujourd'hui si loyales et si dévouées, grace à la pire de toutes les politiques, celle de la temporisation. Depuis mon arrivée dans ces mers au mois de juin dernier, j'ai vu dans les Siciliens le peuple le plus attaché à ses souverains, le plus ennemi des Français et de leurs principes. Depuis mon arrivée à Naples, j'ai trouvé toutes les classes de la société, de la plus élevée jusqu'à la plus infime, pleines d'ardeur pour une guerre contre la France; car personne n'ignore que la république prépare une armée de brigands pour piller ces royaumes et y détruire la monarchie. J'ai vu le ministre de ce gouvernement insolent laisser passer sans observation la violation manifeste du troisième article du traité conclu entre sa majesté et la république française (1). Cette conduite inusitée ne mérite-t-elle pas une sérieuse attention? N'est-ce pas la coutume des Français d'endormir les gouvernemens étrangers dans une fausse sécurité pour les détruire plus facilement ensuite? Comme je l'ai déjà établi, tout le monde ne sait-il pas que le pillage doit commencer par Naples? Puisqu'on le sait et puisque sa majesté a une armée toute prête à entrer dans un pays qui l'appelle, pourquoi donc attendre la guerre sur son territoire, quand on peut la porter à l'extérieur? L'armée du roi devrait être en marche depuis un mois... Si l'on veut persister dans ce misérable, dans ce pernicieux système d'ajournement, il ne me reste plus qu'à recommander à mes amis de se tenir prêts à s'embarquer au premier signal. Ce sera alors mon devoir de pourvoir à leur sûreté et à celle (je gémis de penser qu'une pareille mesure peut devenir nécessaire) de l'aimable souveraine de ces états et de sa royale famille. J'ai lu avec admiration son incomparable lettre de septembre 1796, si pleine d'une véritable noblesse. Puissent les conseils des Deux-Siciles être toujours guidés par de pareils sentimens de dignité, d'honneur et de justice, et puissent ces paroles du grand William Pitt, comte de Chatham, pénétrer jus-

(1) Article qui interdisait au roi des Deux-Siciles d'admettre plus de 4 bâtimens de guerre anglais à la fois dans la baie de Naples.

qu'au cœur des ministres de ce pays : *Ce sont les mesures les plus hardies qui sont les plus sûres!* »

C'est ainsi que Nelson croyait sauver la monarchie napolitaine. Il était homme à jouer un royaume aussi résolûment qu'une flotte, et trouvait malheureusement dans la reine un fatal penchant pour cette initiative imprudente. Suivant lui, il fallait se jeter à l'improviste sur les états du pape, y surprendre nos bataillons dispersés, faire la guerre avant de la déclarer. Tels étaient les conseils que par la bouche de lady Hamilton il fit souvent entendre à la cour de Naples. Des émigrés romains y joignaient leurs excitations et promettaient à l'armée d'invasion le concours d'une multitude fanatique. De tous les ministres, Acton était le seul qui appuyât ce projet périlleux dans le conseil. Le marquis de Gallo et le prince Belmonte Pignatelli, plus sages et mieux instruits de la situation de l'Europe, s'y opposaient de tout leur pouvoir. Nelson ne pouvait leur pardonner cette honnête résistance. « Ce marquis de Gallo, écrivait-il à lord Spencer, je le déteste. Il ignore les plus simples égards. Sir William Hamilton vient de découvrir qu'un messager part pour Londres dans une heure, et cependant j'ai passé hier une partie de la soirée avec ce ministre sans qu'il m'en ait dit un seul mot. Il admire ses cordons, ses bagues, sa tabatière. En vérité, en le faisant ministre, on a perdu là un *parfait petit-maître*. »

Deux considérations majeures s'opposaient cependant à l'entrée en campagne des troupes napolitaines. On n'avait ni argent pour les payer, ni général à mettre à leur tête. Le général, on l'avait demandé à l'Allemagne; l'argent, à cette inépuisable source de tous les subsides, l'Angleterre. « J'ai dit à la reine, écrivait Nelson au comte Spencer, que je ne croyais pas que M. Pitt pût exiger de nouveaux sacrifices du pays en ce moment, mais qu'assurément, si l'Angleterre voyait ce royaume faire de courageux efforts pour échapper à la destruction dont la France le menace, John Bull ne resterait pas en arrière et ne laisserait pas ses amis dans la détresse. » Avec cette espérance et l'arrivée du général Mack parurent s'évanouir les derniers scrupules de la cour. Mack, à qui l'avenir réservait de si singulières mésaventures, et qui, après avoir perdu un royaume en quinze jours, devait, quelques années plus tard, capituler avec une armée, Mack passait alors pour un des meilleurs généraux de l'Europe. Il fut reçu à Naples comme le génie tutélaire des Deux-Siciles. C'était un homme froid et grave, avare de longs discours, laissant tomber chacun de ses mots comme un oracle. Il promit d'écraser l'armée française, et on le crut sur parole.

Naples allait donc avoir l'honneur d'ouvrir cette nouvelle campagne. Le Piémont, excité à seconder ce mouvement, devait s'insurger sur les derrières de notre armée; un corps de troupes, transporté à Livourne sur les vaisseaux anglais, lui couperait la retraite. Tout était préparé

pour envelopper et détruire les détachemens français disséminés dans les états du pape et la Haute-Italie. L'empereur, cependant, ne bougeait point encore. Soit que la saison lui parût trop avancée déjà, soit qu'il attendît les Russes, qui n'étaient pas arrivés, le gouvernement autrichien avait résolu de temporiser et de faire traîner les négociations en longueur jusqu'au mois d'avril. Cette résolution faillit abattre l'ardeur du gouvernement de Naples.

« Milord (écrivait Nelson au comte Spencer, le 13 novembre 1798, du camp de San-Germano, où s'était transportée la cour), sa majesté m'a appelé hier auprès d'elle pour concerter, avec le général Mack et le général Acton, l'ouverture des hostilités. 30,000 hommes, composant ce que Mack appelle *la plus belle armée de l'Europe*, ont défilé devant moi, et, autant que je puis juger de pareilles matières, je confesse qu'on ne peut voir, en effet, de plus belles troupes. Le soir, nous eûmes un conseil dans lequel il fut convenu que 4,000 hommes d'infanterie et 600 de cavalerie prendraient possession de Livourne. Je devais embarquer l'infanterie sur le *Vanguard*, le *Culloden*, le *Minotaur* et deux vaisseaux portugais. Un vaisseau napolitain eût escorté la cavalerie, qui devait prendre passage sur des bâtimens de commerce... Ce plan avait reçu l'approbation de sa majesté. Mack allait marcher sur Rome avec 30,000 hommes, je le répète volontiers, des plus belles troupes qui soient en Europe... Les choses en étaient là quand j'allai me coucher. Ce matin, à six heures, je me suis présenté pour prendre congé de leurs majestés; mais je les ai trouvées très abattues. Le courrier qui a quitté Londres le 4 de ce mois n'a apporté aucune assurance de secours de la part de l'empereur. M. Thugut ne répond que d'une façon évasive et désire, dit-il, que les Français soient les agresseurs. N'est-ce donc pas une agression que de rassembler une armée, comme cette cour le sait, comme le monde entier peut le savoir, pour envahir Naples, et dans une semaine en faire une république? Puisque personne n'ignore ces projets, à coup sûr c'est là une agression, et de la plus sérieuse nature. Les troupes de l'empereur ne sont pas dans l'habitude de reprendre des royaumes sur l'ennemi, et il est plus aisé de détruire que de restaurer. Je me suis donc permis de dire à leurs majestés que le roi n'avait à choisir qu'entre trois choses : marcher en avant avec l'aide de Dieu et d'une juste cause, mourir, s'il le fallait, *l'épée à la main*, ou se tenir oci jusqu'au moment où on viendrait le chasser à coups de pied de son royaume. Le roi m'a répondu qu'il mettait sa confiance en Dieu et ne reculerait pas. Il m'a prié en même temps de rester ici jusqu'à midi, afin qu'on pût s'entendre avec Mack sur la nouvelle tournure que prennent les affaires. »

Après de longues hésitations, on en revient enfin au plan primitif. Le 28 novembre, Nelson débarque 5,000 hommes à Livourne, sous le commandement du général Naselli; l'armée napolitaine se déploie sur cinq colonnes et s'avance, par des routes parallèles, sur Rome et la partie des états du pape qui confine aux Abruzzes. Du côté des Abruzzes, le chevalier Micheroux et le colonel San-Filippo rencontrent les premiers les troupes françaises, et laissent sur le champ de bataille quelques morts, beaucoup de prisonniers, leur artillerie et leurs bagages. L'aile



droite de l'armée napolitaine a été repoussée, « pour ne pas dire pis, » ajoute Nelson; mais Mack et Ferdinand IV sont entrés à Rome. Championnet, averti à temps, a évacué cette ville et concentré ses forces sur les bords du Tibre, entre Cività-Castellana et Cività-Ducale. La confiance de la cour de Naples commence à chanceler, et Nelson, qui l'a confirmée dans ses imprudens projets, n'est pas éloigné lui-même de partager ses craintes.

« En peu de mots (écrit-il au comte de Saint-Vincent, le 6 décembre 1798), voici quel est l'état de ce pays : l'armée est à Rome, Cività-Vecchia est occupée; mais, dans le château Saint-Ange, les Français ont encore 500 hommes. Ils en ont 13,000 dans une position très forte appelée Castellana. Le général Mack marche contre eux avec 20,000 hommes. Dans mon opinion, l'issue de ce combat est douteuse et d'elle seule dépend le sort de Naples. Si Mack est battu, ce pays-ci, en moins de quinze jours, est perdu, car l'empereur n'a pas encore ébranlé son armée, et, s'il ne se met en marche, ce royaume n'est point en état de résister aux Français. Mais il n'y avait point de choix à faire. C'est la nécessité qui a contraint le roi de Naples à prendre l'offensive, au lieu d'attendre que les Français eussent rassemblé des forces suffisantes pour le chasser en une semaine de son royaume. »

Les prévisions de Nelson ne tardent point à se réaliser. *La plus belle armée de l'Europe* s'est évanouie au seul bruit du canon. Battu sur les bords du Tibre, Mack n'essaie point de retarder les progrès de l'ennemi; il se croit environné de traîtres, et, plus prompt encore dans sa retraite que dans la marche inconsidérée qui l'a porté jusqu'à Rome, il dépasse Velletri, où Charles III avait battu les impériaux en 1744, Gaëte, que le maréchal Tschiudy livre sans combat à Macdonald, le Garigliano, dont les eaux gonflées auraient couvert ses troupes, et ne s'arrête qu'à sept lieues de Naples, sur la ligne du Volturne et sous les remparts de Capoue. Dans la précipitation de sa fuite, 7,000 soldats sont restés en arrière. Ce sont des Napolitains, comme ceux qui se sont fait battre si indignement à Fermo, à Castellana, à Terni; mais ceux-là ont un homme de cœur à leur tête, un émigré français, le comte Roger de Damas, et, bien que poursuivis par les troupes de Championnet, coupés par celles de Kellermann, ils s'ouvrent un passage vers les états toscans et vont s'embarquer à Orbitello. Cependant la terreur de la cour est déjà à son comble. Le 11 décembre, Ferdinand IV est arrivé à Caserte, suivi de près par les troupes françaises, et, depuis trois jours, ni l'ambassadeur anglais, ni Nelson, n'ont pu pénétrer auprès de la reine; « mais les lettres qu'elle adresse à lady Hamilton, écrit l'amiral au comte Spencer, peignent toute l'angoisse de son ame. » — « Les officiers napolitains, dit-il, n'ont pas perdu beaucoup d'honneur, car Dieu sait qu'ils en avaient bien peu à perdre, mais ils ont perdu tout ce qu'ils en avaient... Mack a vainement supplié le roi de faire sabrer les fuyards. Il a lui-même, dit-

on, arraché les épaulettes de quelques-uns de ces misérables pour les donner à de bons sergens... Tant de trahison et de lâcheté a fini par abattre le cœur de cette grande reine. Elle ne sait aujourd'hui en qui placer sa confiance. »

La cour, en effet, ne se croit plus en sûreté à Naples et songe à se réfugier en Sicile. Le 15 décembre, Nelson mouille son vaisseau hors de la portée des forts et rappelle à Naples le capitaine Troubridge, détaché avec deux vaisseaux sur la côte de Toscane. « Le roi est de retour, lui écrit-il, et tout va au plus mal. Pour l'amour de Dieu, hâtez-vous et n'approchez de cette baie qu'avec précaution. C'est probablement à Messine que vous me trouverez; mais informez-vous, en passant devant les îles Lipari, si nous ne sommes pas à Palerme. » La frégate *l'Alcmène* et trois vaisseaux portugais, sous les ordres du marquis de Niza, le rallient à propos dans ces circonstances critiques, et la fuite de la cour se prépare avec le plus profond mystère. Chaque nuit, par un passage souterrain qui conduit du palais au bord de la mer, lady Hamilton dirige elle-même le transport clandestin des joyaux et de l'argent de la couronne. Les antiquités les plus précieuses, les plus beaux chefs-d'œuvre des musées, les meubles des résidences royales de Naples et de Caserte, le numéraire et les lingots qui restent encore dans les banques publiques ou à l'hôtel de la monnaie, sont portés par les embarcations anglaises à bord du vaisseau le *Vanguard*. On montre encore au musée de Naples un anneau d'or, trouvé à Pompéi, que le roi Charles III y déposa en partant pour l'Espagne : « Je ne puis emporter, dit-il, ce qui est la propriété de l'état. » Son fils n'imita point ce généreux exemple, car il ne songea à quitter la capitale de son royaume qu'après avoir fait transporter sur l'escadre anglaise des richesses dont la valeur fut estimée par Nelson à plus de 60 millions de francs.

Quand ces trésors furent embarqués, le plus difficile restait encore à faire. Il fallait enlever la famille royale du milieu d'un peuple ombrageux et prêt à employer la violence pour la retenir. En effet, le bruit de son prochain départ s'est à peine répandu dans Naples, que des flots de peuple se pressant dans tous les sens, portant des bannières et des armes de toute espèce, accourent sur la place du palais. Un courrier de cabinet, arrêté sur le môle au moment où il allait se rendre à bord du *Vanguard*, est la première victime de cette effervescence : il tombe percé de coups, et son cadavre est traîné par les pieds jusque sous les fenêtres du roi. Ferdinand IV paraît alors à son balcon, engage le peuple à se disperser et lui promet de ne point quitter Naples; mais, le soir même, Nelson débarque secrètement dans l'arsenal; les canots de l'escadre s'approchent du quai et se tiennent prêts à lui prêter main forte; les canotiers n'ont point reçu d'armes à feu, car il faut qu'ils agissent sans bruit, si une collision devient inévitable; les chaloupes portant

leurs caronades s'assemblent à bord du *Vanguard; l'Alcmène* n'attend qu'un signal pour couper ses câbles et appareiller. A huit heures et demie, par une nuit orageuse et sombre, la famille royale, sous la conduite de Nelson, sort furtivement du palais et se dirige vers le môle; à neuf heures et demie, elle est en sûreté sous le pavillon britannique; le lendemain, un édit, affiché sur les murs de la ville, annonce au peuple consterné que le roi a désigné pour vicaire-général du royaume le prince Francesco Pignatelli, et qu'il se rend en Sicile pour revenir bientôt à Naples avec de puissans secours.

Un vent contraire retint pendant deux jours le *Vanguard* au mouillage. Le 23 décembre à sept heures du soir, il mit enfin à la voile, suivi d'un vaisseau napolitain, *le Samnite*, et d'une vingtaine de bâtimens de transport. Le lendemain, une violente tempête, la plus violente qu'il eût jamais éprouvée, écrivait Nelson au comte de Saint-Vincent, assaillit cette escadre fugitive, et le plus jeune des princes napolitains, saisi d'un mal soudain et inexplicable, expira dans les bras de lady Hamilton. Quelques heures plus tard, le *Vanguard* était en vue de Palerme; mais ce dernier coup avait accablé la reine. Elle voulut se dérober aux transports d'allégresse qui accueillirent l'arrivée de la famille royale en Sicile. Laissant le roi savourer ces hommages, elle descendit à terre quelques heures avant lui, et gagna secrètement son palais, le 26 décembre à cinq heures du matin, le cœur plein d'une morne douleur et de sombres désirs de vengeance.

Telle fut la déplorable issue de cette singulière prise d'armes. De tous côtés, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Florence, à Londres même, on blâma vivement l'imprudence de la cour de Naples, et une partie du blâme retomba sur ceux qui l'avaient poussée à cette brusque rupture. « Je n'avais jamais pensé, écrivait Nelson à cette époque, que les Napolitains fussent un peuple de guerriers; mais pouvais-je prévoir qu'un royaume défendu par 50,000 soldats, tous jeunes et de belle apparence, serait envahi par 12,000 hommes, sans que cette conquête fût précédée de quelque chose qu'on pût appeler une bataille? » On pouvait prévoir pourtant, sans être un grand prophète, que des bataillons de nouvelle levée tiendraient difficilement contre les vieilles bandes de la république. La manœuvre habituelle de Nelson, une imposante concentration de forces sur un des points faibles de l'ennemi, eût peut-être racheté ce désavantage. Mack, au contraire, avait disséminé ses troupes en détachemens qui se firent battre l'un après l'autre. Cependant, ni les fautes de Mack, ni l'inexpérience de son armée n'eussent amené cette rapide invasion du royaume, si les conseils d'Acton et des Anglais, si ses propres terreurs n'eussent entraîné le roi en Sicile. Ce qu'il y eut de plus funeste dans cette campagne, ce ne fut point un premier revers qui pouvait être facilement réparé : ce fut ce soudain désespoir qui, déclarant

tout perdu dès le principe, fit naître la pensée de cette fuite odieuse, précédée du pillage, suivie de l'anarchie, et que les Anglais qui l'avaient conseillée devaient rendre plus odieuse encore.

« Je n'oubliai point dans ces importans momens (écrivait Nelson le 28 décembre au comte de Saint-Vincent) qu'il était de mon devoir de ne pas laisser derrière moi de vaisseaux napolitains qui pussent tomber entre les mains de l'ennemi. *Je me préparai à les brûler avant mon départ;* mais les représentations de leurs majestés m'engagèrent à différer cette opération jusqu'au dernier moment. J'ai donc invité le marquis de Niza à faire mouiller l'escadre napolitaine au large de sa division, et à diriger sur Messine ceux de ces bâtimens qu'il pourrait équiper avec des mâts de fortune. Je lui ai prescrit en même temps, si les Français s'approchaient de Naples, ou si le peuple se révoltait contre son gouvernement légitime, de détruire immédiatement tous les navires de guerre napolitains et de venir me joindre à Palerme. »

Quelques jours après le départ de la famille royale, 3 vaisseaux, 1 frégate et quelques corvettes furent livrés aux flammes. En moins d'une heure, la marine napolitaine eut cessé d'exister. Aux plaintes de la cour, Nelson répondit que ses ordres avaient été mal compris; il désapprouva hautement l'officier portugais qui les avait exécutés, le commodore Campbell, l'accusant d'avoir incendié les navires napolitains, contrairement à ses instructions, au moment où les troupes de sa majesté obtenaient quelques avantages sur l'armée ennemie. Il se montra même disposé à traduire cet officier devant un conseil de guerre; mais *la bonne et aimable reine* voulut bien intervenir dans cette désagréable affaire : le coupable rentra en grace, et Nelson lui pardonna *en faveur de ses bonnes intentions.*

II.

Pendant que les événemens que nous venons de raconter se passaient dans le royaume de Naples, la victoire d'Aboukir portait ailleurs ses fruits, et les tristes conséquences de notre impuissance maritime commençaient à se faire sentir. Dès les premiers jours du mois d'octobre 1798, les Maltais soulevés recevaient de l'escadre anglaise 1,200 fusils et des munitions; 10 vaisseaux russes et 30 bâtimens turcs, rassemblés aux Dardanelles, se portaient sur les îles Ioniennes, et une expédition, partie de Gibraltar, faisait voiles vers Minorque. Un mois plus tard, Corfou se trouvait investi par 8,000 Turcs, la garnison de Malte était assiégée par 10,000 Maltais, bloquée par 3 vaisseaux anglais, et resserrée dans l'enceinte fortifiée de La Valette; Minorque succombait sous les efforts réunis du commodore Duckworth et du général Stuart. Tous ces postes avancés, qui gardent les issues de la Méditerranée et qu'une politique prévoyante, dont les vues se dirigeaient déjà vers l'Orient, avait mis entre les mains de la république ou rangés sous son in-

fluence, étaient donc à la veille de tomber au pouvoir de l'ennemi : l'intérêt qu'excitaient ces possessions importantes s'effaçait cependant devant un regret plus amer. L'armée d'Égypte semblait à jamais perdue pour la France. Étaient-ce les 2 vaisseaux vénitiens et les 8 frégates bloqués dans Alexandrie par l'escadre du capitaine Hood, *le Guillaume-Tell* retenu dans le port de Malte, *le Généreux* conduit par le capitaine Lejoille de Corfou à Ancône, qui eussent pu frayer un passage à nos troupes à travers les escadres anglaises? Les flottes réunies de la France et de l'Espagne eussent à peine justifié cette tentative.

Loin de s'endormir dans une fausse confiance, le gouvernement britannique, depuis le combat d'Abouikr, redoublait d'activité. Les vaisseaux qui venaient de combattre sous les ordres de Nelson avaient été réparés à Gibraltar ou à Naples, et l'Angleterre, au commencement de l'année 1799, comptait à la mer 105 vaisseaux de ligne et 469 croiseurs. Ces 105 vaisseaux étaient presque tous employés dans les mers d'Europe et prêts à s'appuyer mutuellement à la première alarme. L'amiral Duncan, avec 16 vaisseaux anglais et 10 vaisseaux russes, veillait à la sûreté des convois de la Baltique, et s'opposait à la sortie des débris de l'escadre hollandaise mouillés au Texel. Lord Bridport croisait devant Brest, et lord Keith remplaçait devant Cadix le comte de Saint-Vincent, que l'état de sa santé retenait à Gibraltar. L'ennemi était donc en force sur tous les points, et jamais notre situation maritime n'avait semblé plus désespérée.

Sur le continent, la république était encore triomphante. En trois jours, le Piémont avait été occupé par nos troupes, et, le 10 janvier 1799, un armistice, sollicité par le prince Pignatelli, livrait Capoue à l'armée de Championnet. Le 22 du même mois, cette armée était aux portes de Naples. Depuis le départ du roi, une populace en démence épouvantait de ses excès cette malheureuse ville. Le prince Pignatelli s'était enfui après la conclusion de l'armistice, le général Mack s'était réfugié dans le camp français, et les chefs que s'était donnés le peuple s'efforçaient vainement de l'apaiser et de le contenir. Championnet arrivait à propos pour sauver Naples des fureurs de ses habitans : maître de cette ville après deux jours d'une lutte opiniâtre, ce général songea à y rétablir l'ordre et la sécurité. La sagesse de ses dispositions eut bientôt calmé les ressentimens de la multitude, et le gouvernement qu'il institua sous le nom de république parthénopéenne obtint l'assentiment de la plupart des villes des Abruzzes et de la Calabre.

Déconcerté par la rapidité de cette conquête et croyant la famille royale éloignée pour long-temps du trône de Naples, Nelson songea à presser plus vivement le siége de Malte. Les récentes prétentions que venait d'afficher la Russie au sujet de cette île lui en faisaient un devoir. Paul I[er], succédant au baron de Hompesch, avait accepté le titre

de grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et l'escadre qui, sous les ordres de l'amiral Ouschakoff, manœuvrait à l'entrée de l'Adriatique, n'attendait que la chute de Corfou pour se porter sur les côtes de Sicile. Nelson, qui trouvait, à son grand scandale, les Russes moins dociles à ses insinuations que les Portugais, les eût mieux aimés en ce moment sur les côtes d'Égypte. « Ces gens-là, écrivait-il dans son dépit, me semblent plus occupés de s'assurer des ports dans la Méditerranée que de détruire l'armée de Bonaparte. Si jamais ils s'établissent à Corfou, la Porte aura là une fâcheuse épine dans le pied. Comment le bon Turc ne soupçonne-t-il pas ce danger? » Il fallut bien cependant qu'il se résignât à souffrir les Russes dans les îles Ioniennes, où ils restèrent jusqu'en 1807, mais il se promit bien de leur interdire l'accès de Malte.

Quand l'empereur Charles-Quint avait cédé à perpétuité le gouvernement des îles de Goze et de Malte aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, il avait stipulé, comme condition de cette concession, que le jour où, par un motif quelconque, l'ordre viendrait à abandonner ces îles, Goze et Malte feraient retour à la couronne des rois de Sicile, leurs anciens seigneurs suzerains. Lord Nelson et sir William Hamilton évoquèrent cet ancien titre, que Ferdinand IV semblait peu empressé de faire valoir, et proclamèrent le roi de Naples souverain légitime des îles occupées par l'armée française. Les Maltais, qui de tout temps avaient détesté le pouvoir tyrannique des chevaliers, acceptèrent sans difficulté cette combinaison, et, par l'organe de leurs députés, reconnurent la suzeraineté de Ferdinand IV.

« Le roi de Naples, écrivait Nelson au capitaine Ball le 21 janvier et le 28 février 1799, est le légitime souverain de Malte, et je suis d'avis que son pavillon soit arboré sur tous les points de l'île; mais il est certain qu'une garnison napolitaine livrerait la place au premier qui voudrait l'acheter... Il est donc *nécessaire* que l'île soit placée sous la protection spéciale de sa majesté britannique pendant la durée de cette guerre. C'est pourquoi le roi de Naples a voulu que, partout où son pavillon serait arboré, le pavillon anglais fût arboré à la droite du sien, pour bien marquer la protection dont nous le couvrons... Je suis sûr que le gouvernement napolitain ne ferait aucune difficulté de céder la souveraineté de cette île à l'Angleterre, et j'ai dernièrement, de concert avec sir William, réclamé de sa majesté l'engagement secret de ne jamais céder Malte à aucune puissance sans le consentement du cabinet britannique.... Le bruit a couru ici qu'un bâtiment russe chargé de proclamations adressées aux Maltais était allé vous rendre visite. *Je hais les Russes*, et, si ce bâtiment a été expédié par l'amiral qui commande à Corfou, cet amiral est *un polisson* (*a blackguard*)... Vous ne devez souffrir sur l'île d'autre pavillon que le pavillon napolitain et le pavillon anglais. Dans le cas où quelque parti voudrait arborer le pavillon russe, ni le roi ni moi nous ne permettrions que les Maltais tirassent à l'avenir du blé de la Sicile ou de tout autre endroit. »

Telle était l'attitude hostile adoptée par Nelson vis-à-vis du plus important allié de l'Angleterre; mais les événemens allaient bientôt rappeler son esprit ardent et mobile vers un autre théâtre. Les succès de Championnet n'avaient pu malheureusement exercer qu'une faible influence sur l'issue des grandes opérations qui allaient s'ouvrir. L'Autriche, informée de l'approche des Russes, s'était enfin mise en mouvement, et la nouvelle coalition comptait déjà plus de 300,000 hommes sous les armes. Le directoire était mal préparé contre ces attaques formidables. Dès l'ouverture de la campagne, l'archiduc Charles rejeta Jourdan du Danube sur le Rhin, et le général Cray poussa Schérer de l'Adige sur le Mincio, du Mincio sur l'Adda, où Suwarow, réuni au baron de Mélas, eût peut-être détruit notre armée, si le génie de Moreau n'en eût protégé la retraite. Ces premiers revers eurent pour résultat d'obliger les 28,000 hommes qui occupaient Naples et les États Romains à évacuer leurs récentes conquêtes. Appelé à remplacer Championnet dans ces circonstances difficiles, Macdonald rappela les troupes qui, sous les ordres du général Duhesme, poursuivaient à outrance quelques bandes de paysans insurgés qui désolaient déjà la Pouille et la Calabre, laissa garnison dans le fort Saint-Elme, Capoue, Gaëte et Cività-Vecchia, et, le 22 avril, commença à se replier sur la Toscane, pendant que Moreau se retirait vers la Rivière de Gênes.

La nouvelle république se trouva donc abandonnée à ses propres forces; mais tout ce que Naples renfermait de noms illustres et d'hommes considérés était déjà compromis pour sa cause. Les nobles odieux à la cour, les propriétaires suspects aux lazzaroni, s'étaient spontanément réunis pour défendre leur vie et leur fortune contre les violences d'une populace effrénée; un légitime instinct de conservation les avait faits républicains. Le pouvoir exécutif fut confié à cinq directeurs. Hercule d'Agnèse, Napolitain naturalisé en France depuis trente ans, présida cette commission. Dominique Cirillo, un des médecins les plus estimés de l'Europe, dirigea les travaux du corps législatif. Un ancien capitaine d'artillerie, Gabriel Manthonè, fut nommé ministre de la guerre et général en chef de l'armée napolitaine. La garde du Château-Neuf fut confiée au chevalier Massa, ingénieur militaire, celle du fort de l'Œuf au prince de Santa-Severina. Le général Bassetti fut placé à la tête de la garde nationale; le prince Caracciolo eut le commandement de quelques chaloupes canonnières qui composaient alors toute la marine de la république. Ettore Caraffa, comte de Ruvo et duc d'Andria, Schipani, Calabrois de naissance, élevé récemment du grade de lieutenant à celui de général, commandaient les détachemens que le gouvernement napolitain avait réunis aux troupes du général Duhesme. De nouvelles levées se préparaient à soutenir ces deux premières colonnes: 3,000 hommes formèrent la légion calabroise, le duc de Rocca-Ro-

mana parvint à recruter un corps de cavalerie, et deux officiers expérimentés, Spanò, vieilli dans les grades inférieurs de l'armée, Wirtz, colonel suisse autrefois au service du roi, prirent le commandement de deux régimens d'infanterie. Chacun en ce moment voulait concourir au salut de l'état. Les plus nobles dames quêtaient dans les églises au nom de la république, les comédiens ne représentaient plus que des tragédies d'Alfieri, et cette femme qui fut peintre, improvisatrice et martyre, la fameuse Éléonore Fonseca Pimentel, chargée de rédiger le *Moniteur républicain*, réchauffait de sa verve les esprits attiédis, les cœurs trop prompts à se décourager. L'instant critique était en effet venu : en quelques jours, la république parthénopéenne se serait consolidée ou aurait vécu. La cour, livrée à de stériles regrets, ne lui avait point fait obstacle, mais le peuple des campagnes, comme le peuple de Naples, s'était prononcé spontanément contre elle. C'était là l'ennemi que la jeune république devait étouffer sans retard, sous peine de succomber avant même d'avoir révélé son existence à l'Europe. On attaquait moins d'ailleurs son principe que son origine. La haine de l'étranger, dont elle avait accueilli le drapeau, avait soulevé contre elle les populations sauvages des Abruzzes et de la Calabre; un instinct de désordre et de brigandage empêchait ces populations de déposer les armes.

Les provinces napolitaines étaient alors soumises à l'influence immédiate de riches et puissans feudataires, dont une milice armée, connue sous le nom de *sbires*, faisait exécuter les volontés et les caprices. Les vices inhérens à ces sortes d'administrations féodales avaient depuis long-temps peuplé les montagnes d'une foule de bandits et de misérables qui formèrent avec les troupes baroniales le noyau des premiers soulèvemens. Dans les Abruzzes, les paysans marchaient sous la conduite d'un ancien sbire du marquis del Vasto, que plusieurs homicides avaient fait autrefois condamner aux galères; dans la terre de Labour, une bande de brigands obéissait aux ordres d'un assassin à qui ses crimes avaient valu le surnom de Frà Diavolo, et que Nelson, habile à défigurer les noms étrangers, appelait alors *le grand diable*. Un ancien meunier, Gaëtano Mammone, partageait avec Frà Diavolo le commandement des insurgés de cette province. Les environs de Salerne étaient occupés par un rassemblement à la tête duquel combattaient un évêque et un ancien chef des troupes de la police, Gherardo Curci, surnommé Sciarpa. La Basilicate était déchirée par la guerre civile, et quatre imposteurs corses, se faisant passer pour des princes du sang ou de grands officiers de la couronne, mettaient la Pouille et la Capitanate en feu. Ce n'étaient là pourtant que des mouvemens secondaires; l'insurrection la plus grave avait éclaté dans la Calabre. Habitués à une vie rude et active, les Calabrois feraient aisément de bons soldats; leur in-

telligence naturelle, leur extrême sobriété, leur grande pratique des armes à feu, les rendent surtout propres à la guerre de partisans. Les premiers, sous l'empire du fanatisme religieux, ils devaient donner un commencement d'organisation politique à la réaction des campagnes napolitaines contre les villes. Un curé de la Scalca, petite ville située dans la Calabre citérieure, don Reggio Rinaldi, était parvenu à se créer un parti dans le pays; il écrivit au roi pour lui faire part des dispositions des habitans et le prier d'envoyer en Calabre une personne revêtue d'un caractère honorable avec laquelle il pût conférer. Cette lettre arriva à Palerme dans les premiers jours du mois de février; elle trouva la cour dans le plus grand abattement, et n'espérant plus son rétablissement sur le trône de Naples que des succès des armées étrangères. La reine était alors fort souffrante et dégoûtée des affaires, dont elle avait cessé de s'occuper; quant à Ferdinand IV, il ne se souciait pas plus des intérêts et de la dignité de sa couronne que par le passé. Il avait accepté avec une résignation stoïque la perte de la moitié de ses états, et ce revers, qui avait répandu la consternation autour de lui, n'avait point un instant altéré sa santé. « Le roi est le mieux portant de nous tous, écrivait Nelson à cette époque; grace à Dieu, c'est un philosophe! La reine seule a cruellement souffert de tout ce qui est arrivé. » Les propositions du curé de la Scalca furent donc accueillies à Palerme avec la plus complète indifférence; mais elles avaient frappé un homme entreprenant et désireux de se distinguer, qui, pendant que tout le monde hésitait encore à la cour, s'offrit pour conduire cette entreprise.

Cet homme était le fils d'un baron calabrois, le cardinal Ruffo, déjà presque sexagénaire; il avait été trésorier apostolique du pape Pie VI, et avait étonné Rome du scandale de ses amours et de ses prodigalités. Pour s'en débarrasser, le pape l'avait fait cardinal. Acton, redoutant son esprit remuant et actif, le nomma vicaire-général du royaume; il crut le perdre en décidant le roi à l'envoyer en Calabre. A la fin de février, Ruffo partit de Messine et vint débarquer à Scilla, où il s'était ménagé des intelligences. Il n'avait ni soldats ni argent, car la bande armée du curé Rinaldi ne l'avait pas encore rejoint. La petite ville de Scilla lui fournit 300 hommes dont il composa sa garde, et avec lesquels il passa à Bagnara, qui avait été autrefois un fief de sa famille. Des déserteurs, des malfaiteurs échappés des bagnes ou des prisons, des soldats que la république avait eu l'imprudence de licencier, grossirent bientôt sa troupe. La ville fortifiée de Monteleone mise à contribution lui procura les moyens d'étendre le cercle de sa propagande. Distribuant, ainsi que l'écrivait Nelson, des ducats d'une main, des bénédictions de l'autre, il fit de rapides progrès dans le pays et fut bientôt maître de la Calabre ultérieure. Le clergé calabrois, le clergé le plus ignorant et le plus fanatique de l'Europe, se joignit à lui pour prêcher

cette nouvelle croisade, et les curés de cette province, marchant eux-mêmes à la tête des jeunes gens de leur paroisse, arrivèrent en foule à Mileto, où il avait établi son quartier-général. Avec ces renforts, il se jeta sur la petite ville de Cotrone qu'il saccagea, soumit Cotanzaro, et, reprenant le chemin de Naples, s'avança hardiment jusque sous les murs de Cosenza.

Malgré l'avis qu'il reçut de ces succès, le roi ne plaçait encore son espoir que dans les secours qu'il attendait de ses alliés. Peu rassuré sur la possession même de la Sicile, il ne voulait point souffrir que Nelson s'éloignât de Palerme. Sur les instances de l'amiral, le général Stuart avait quitté Minorque et était venu occuper Messine avec 2,000 hommes. Trois mois s'écoulèrent ainsi sans que l'escadre anglaise tentât aucune entreprise contre Naples. Au mois de mars, quand la Calabre entière s'était soulevée, Nelson, qui partageait déjà tous les préjugés de la cour, ne croyait pas encore la Sicile en sûreté. « Nous sommes tranquilles pour le moment, écrivait-il au comte Spencer; mais qui peut dire si nous le serons long-temps? L'approche des Français pourrait tout changer. Je ne regarderai le royaume de Naples, la Sicile même, comme sauvés que lorsque j'apprendrai l'entrée des troupes impériales en Italie. » Corfou, cependant, ayant capitulé le 3 mars 1799, on songea à demander quelques troupes aux amiraux qui commandaient les forces employées par la Russie et la Porte à la réduction de cette île, et le chevalier de Micheroux fut détaché près d'eux en qualité d'envoyé extraordinaire. Dans les premiers jours d'avril, 4 à 500 Russes et autant d'Albanais débarqués à Manfredonia rallièrent les bandes insurgées de la Pouille et manœuvrèrent pour se réunir au corps d'armée du cardinal. Ce dernier venait d'emporter la place de Cosenza, et la retraite des troupes françaises augmentait son audace. Son armée s'était d'ailleurs accrue des secours qu'on commençait à lui faire passer de la Sicile, ainsi que des renforts que lui avaient amenés des environs de Salerne Frà Diavolo et Sciarpa. Il avait une artillerie de campagne assez bien servie et des munitions en abondance : c'était précisément ce qui manquait aux places fortes qui auraient pu retarder ses progrès. Après quelques jours de siége, il enleva d'assaut la ville d'Altamura qu'il livra au pillage, prit Foggia, Ariano, Avellino, et, soutenu par les troupes auxiliaires que conduisait le chevalier de Micheroux, vint s'établir à Nola sur le revers du mont Vésuve.

Depuis un mois, la nouvelle république marchait rapidement à sa perte. Obligé d'évacuer la Pouille, le comte de Ruvo s'était enfermé dans la citadelle de Pescara; le duc de Rocca-Romana était passé avec sa cavalerie dans les rangs du cardinal; les îles de Ponce et de Palmerola, celles de Capri, Ischia et Procida, qui commandent l'entrée du golfe, étaient rentrées dans l'obéissance à la vue de 4 vaisseaux de ligne

placés par Nelson sous les ordres de Troubridge; Schipani avait été battu par la bande indisciplinée de Sciarpa, Bassetti par les troupes de Mammone et de Frà Diavolo, Spanò par les paysans de la Pouille, Manthonè par les Calabrois du cardinal Ruffo. Naples seule et quelques points fortifiés reconnaissaient encore l'autorité de la république. Dès qu'il fut instruit de ces événemens, Nelson se disposa à conduire son escadre devant Naples; mais une nouvelle inattendue vint suspendre son départ. Bruix, trompant la surveillance de lord Bridport, avait franchi le détroit de Gibraltar, et remontait la Méditerranée avec la flotte de Brest, composée de 25 vaisseaux de ligne. L'escadre de l'amiral Keith, courant où le danger était le plus pressant, s'était lancée à sa poursuite; le 20 mai 1799, elle se réunissait devant Mahon, sous les ordres du comte de Saint-Vincent, à la division du contre-amiral Duckworth. Ce mouvement dégageait la flotte espagnole mouillée à Cadix, et l'amiral Mazarredo, pressé d'opérer sa jonction avec la flotte française, en profita pour appareiller avec 17 vaisseaux de ligne, dont 6 à trois ponts. Le jour même où 20 vaisseaux anglais mouillaient à Mahon, l'amiral espagnol arrivait devant Carthagène. Malheureusement cette traversée de Cadix à Carthagène avait suffi pour réduire la flotte espagnole à l'impuissance. 11 vaisseaux sur 17 avaient été en partie démâtés par un coup de vent que la flotte anglaise avait également essuyé sans en éprouver aucun dommage. Bruix, à qui on prêtait le projet de se rendre en Égypte pour en ramener l'armée et Bonaparte, venait de reprendre la mer, et le comte de Saint-Vincent, plus souffrant que jamais, avait remis à l'amiral Keith le commandement de la flotte anglaise. Ce dernier, rallié sous le cap Saint-Sébastien par cinq vaisseaux de ligne détachés de la flotte de la Manche, songea d'abord à mettre l'escadre de Nelson à l'abri d'une surprise : après lui avoir expédié le contre-amiral Duckworth avec 4 vaisseaux, il se dirigea sur Toulon dans l'espoir d'y obtenir quelques renseignemens sur la route qu'avait prise l'amiral Bruix.

La gravité des circonstances vint arracher Nelson aux funestes délices de Palerme; il rappela près de lui le capitaine Troubridge, et le capitaine Ball, qui bloquait Malte avec deux vaisseaux. Rallié bientôt par l'amiral Duckworth, il se trouva à la tête de 16 vaisseaux de ligne, dont 3 vaisseaux portugais. Avec cette escadre, Nelson s'établit en croisière à la hauteur de Maritimo, sur le passage présumé de la flotte française. Il pouvait occuper cette station sans péril, car les événemens avaient obligé l'amiral Bruix à modifier ses premiers desseins : le projet de se rendre en Egypte devenait impraticable après les avaries qu'avaient éprouvées les vaisseaux espagnols. Bruix, ne pouvant plus se porter sur Alexandrie, résolut de ravitailler le corps de Moreau, dont il connaissait la détresse, et de secourir Gênes et Savone, menacées d'être investies par

les Austro-Russes. Le 30 mai, il mouilla dans la baie de Vado, jeta dans Savone 1,000 hommes qu'il avait amenés de Brest, et, se dirigeant immédiatement sur Gênes, y fit entrer le 5 juin un immense convoi de blé. Dès le lendemain, montrant une activité trop peu commune alors dans notre marine, il faisait voiles vers l'ouest, et, pendant que les Anglais l'attendaient devant Minorque ou sur la route d'Alexandrie, il mouillait en rade de Carthagène.

Lord Keith cependant avait enfin trouvé sa trace; mais, au moment où trente lieues à peine le séparaient de la flotte française, trois dépêches successives du comte de Saint-Vincent, alors malade à Mahon, l'obligèrent à rétrograder vers le cap Saint-Sébastien. Mal informé de la position de l'amiral Bruix, le comte de Saint-Vincent ne songeait qu'à prévenir la jonction de la flotte française avec les vaisseaux espagnols, et le mouvement rétrograde qu'il prescrivit à l'amiral Keith favorisa précisément cette opération. En se rapprochant de Minorque pour y rallier le vaisseau à trois ponts *la Ville de Paris*, qui avait jusque-là porté le pavillon du comte de Saint-Vincent, lord Keith laissa pendant plusieurs jours le passage libre à nos vaisseaux, et quand il vint se présenter, le 22 juin, à l'entrée de Toulon, notre flotte, en sûreté dans le port de Carthagène, était déjà réunie à la flotte espagnole. Bruix ne voulait point conduire cette double armée au combat. Son but était atteint, il avait secouru Moreau; il ne lui restait plus qu'à rentrer dans l'Océan et à aller abriter dans Brest la flotte espagnole, nouveau gage d'une alliance ébranlée, pacifique trophée de cette importante campagne. Lord Keith le poursuivit avec 31 vaisseaux jusqu'à la hauteur d'Ouessant; mais, malgré les efforts de l'amiral anglais pour regagner le terrain qu'il avait perdu par ses hésitations, la flotte combinée entrait dans Brest le 13 juillet 1799, sans avoir soupçonné qu'à sa suite marchait une armée ennemie.

III.

Depuis que Nelson avait concentré ses forces sous Maritimo, et rappelé à Palerme le capitaine Troubridge, qui venait de rétablir l'autorité de Ferdinand IV dans les îles d'Ischia et de Procida, il n'était resté dans la baie de Naples qu'une escadre légère sous les ordres du capitaine Edward Foote. L'insuffisance de cette station avait naturellement contribué à prolonger la résistance des patriotes, et à entretenir l'espoir qu'ils avaient conçu d'être secourus par l'amiral Bruix. Cependant, malgré les plus héroïques efforts, les troupes républicaines perdaient chaque jour du terrain, et voyaient tomber l'un après l'autre tous leurs postes avancés. Le 11 juin, le fort de Vigliena avait été emporté par les Russes et les Albanais; le 13, les Calabrois s'étaient établis au pont de la Madeleine; le 17, les forts de Rovigliano et de Castellamare

avaient capitulé sous le feu de la division anglaise, et la petite troupe de Schipani, séparée des détachemens qui défendaient Naples, était venue se faire égorger dans Portici. Le 18 juin, les Français occupaient encore le fort Saint-Elme, mais le pavillon de la république parthénopéenne ne flottait plus que sur deux châteaux de mauvaise défense, le Château-Neuf et le fort de l'Œuf. Bâti par Charles d'Anjou, vers le milieu du XIII[e] siècle, le premier communique avec le palais du roi et l'arsenal; il a souvent servi de refuge aux souverains et aux vice-rois de Naples pendant les émeutes et les guerres civiles. Le second, construit par l'empereur Frédéric II sur une pointe de rochers qui se relie à la terre-ferme par une chaussée étroite, n'était alors qu'un amas confus de vieux bâtimens sur lesquels on avait établi des batteries pour défendre la ville du côté de la mer. Ces derniers boulevards d'une liberté éphémère, entourés de toutes parts, assaillis par 60,000 hommes, et déjà battus en brèche par l'artillerie de campagne du cardinal, ne pouvaient, au dire des courtisans de Palerme, opposer aux troupes royalistes qu'une résistance inutile et désespérée. Si les républicains combattaient encore, c'est qu'ils s'attendaient à être secourus par la flotte française; mais que Nelson se montrât dans la baie de Naples, et la présence seule de son escadre, en éteignant cette suprême espérance, allait les contraindre à se livrer sans conditions à la merci royale.

Nelson était alors entièrement dominé par lady Hamilton et la reine. Pendant les six mois qui s'étaient écoulés depuis la fuite du roi à Palerme, il n'avait cessé d'exhaler son indignation contre les *jacobins*. C'était lui qui accusait la faiblesse du gouvernement napolitain, et gourmandait son indulgence.

« Toutes mes propositions, écrivait-il de Palerme au duc de Clarence, sont accueillies avec empressement : les ordres sont donnés à l'instant pour qu'on s'y conforme; mais, quand on en vient à l'exécution, c'est autre chose. Il y a là de quoi me rendre fou. Sa majesté vient cependant de faire mettre en jugement deux généraux accusés de trahison et de lâcheté; elle a prescrit de les faire *fusiller ou pendre*, dès que leur culpabilité aura été prouvée. Si ces ordres peuvent être exécutés, *j'aurai quelque espoir d'avoir fait ici un peu de bien*, car je ne cesse de prêcher que le soin de récompenser et de punir à propos est le seul fondement possible d'un bon gouvernement. Malheureusement on n'a jamais su faire ni l'un ni l'autre en ce pays. »

Entouré de capitaines qui chérissaient en lui l'amiral intrépide et le chef bienveillant, Nelson leur avait sans peine inspiré son ardeur et transmis son exaltation. *En finir avec les Français et les rebelles* était devenu le mot d'ordre de son escadre. Troubridge avait subi l'entraînement général, et s'était d'abord distingué à Ischia et à Procida par l'emportement de son zèle; mais bientôt, mieux éclairé sur les véritables intérêts de son pays, il avait dénoncé à Nelson le rôle odieux

qu'on préparait à l'Angleterre dans l'atroce réaction qu'il était facile de prévoir. Après avoir demandé à Palerme *un honnête juge* qui pût condamner sur la place *ces misérables qui prêchaient la révolte à Ischia*, après avoir voulu faire fusiller un général napolitain pour je ne sais quelle expédition manquée à Orbitello, le rude capitaine s'était soudain effrayé de voir son nom et celui de son amiral si intimement mêlés à ces querelles intestines.

« Je viens d'avoir une longue conversation, écrivait-il à Nelson le 7 mai 1799, avec le juge que la cour nous a envoyé. Il me dit qu'il aura fini son affaire la semaine prochaine, et que l'habitude des gens de sa profession est de se mettre en lieu de sûreté, dès que la condamnation a été prononcée. Il demande donc à être immédiatement embarqué, et m'a fait entendre qu'il voudrait l'être sur un bâtiment de guerre. J'ai appris aussi dans cet entretien que les prêtres condamnés devaient être envoyés à Palerme pour y être dégradés sous les yeux du roi, et qu'il faudrait ensuite les ramener ici pour leur exécution. *Un bâtiment de guerre anglais employé à un pareil service!* En même temps, notre juge m'a demandé *un bourreau*. J'ai positivement refusé de lui en fournir un. S'il n'en peut trouver ici, qu'il en fasse venir un de Palerme! *Je vois bien leur plan : ils veulent nous mettre en avant dans cette affaire, afin d'en rejeter tout l'odieux sur nous.* »

Ce fut dans cette situation d'esprit que Troubridge quitta la baie de Naples. Il y laissa le capitaine Foote avec la frégate le *Seahorse* et quelques bâtimens légers, et, le 17 mai, rejoignit Nelson à Palerme. Parti le 20 mai de ce port, Nelson y rentra le 29. Il y apprit les nouveaux avantages que venait de remporter le cardinal Ruffo, et reçut, le 12 juin, au milieu de la nuit, la lettre suivante de lady Hamilton :

« Mon cher lord, je viens de passer la soirée chez la reine. Elle est bien malheureuse! Le peuple de Naples, dit-elle, est entièrement dévoué à la cause royale, mais la flotte de lord Nelson peut seule ramener dans cette ville la tranquillité et la soumission au pouvoir légitime. La reine vous prie donc, mon cher lord, elle vous supplie, elle vous conjure, si la chose est possible, de faire en sorte de vous rendre à Naples. Pour l'amour de Dieu, songez-y et faites ce que la reine vous demande. *Nous irons avec vous si vous voulez bien nous recevoir*. Sir William est malade; je suis loin d'être bien portante. *Ce voyage nous fera du bien.* Dieu vous bénisse! »

Le lendemain, Nelson était sous voiles; mais une lettre de lord Keith lui apprit que la flotte française devait être en ce moment sur la côte d'Italie, et cet avis le ramena encore une fois à Palerme. Il se hâta de mettre à terre les troupes siciliennes qu'il avait embarquées sur ses vaisseaux, et alla croiser pendant quelques jours devant Maritimo. Le 21 juin, cependant, cédant à de nouvelles sollicitations de la cour, et jugeant l'amiral Bruix suffisamment occupé par les forces qu'avait réunies le vice-amiral Keith, il abandonna cette croisière, reprit à bord

du *Foudroyant*, vaisseau de 80, qui portait alors son pavillon, sir William et lady Hamilton, et se dirigea enfin avec 18 vaisseaux sur la baie de Naples.

Les patriotes avaient mis ces délais à profit : dans la nuit du 18 au 19 juin, ils avaient surpris les Calabrois campés sur le quai de la Chiaia, avaient encloué une batterie de canons, fait sauter les caissons, et regagné leurs postes après avoir répandu la terreur dans le camp ennemi. Quand cette nouvelle arriva à Palerme, elle y produisit un profond découragement. « Hâtez-vous de paraître devant Naples, écrivit à l'instant même le ministre Acton à Nelson. Depuis que les républicains ont appris que la flotte française est à la mer, ils font de continuelles sorties contre nos troupes, et je vous avouerai que je crois le cardinal dans une position peu agréable. » Le cardinal partageait probablement l'avis d'Acton sur sa situation, car, dès le lendemain de cette première sortie, il faisait prier le capitaine Foote de suspendre les hostilités, et offrait aux républicains des conditions que ces derniers hésitèrent long-temps à accepter. Le 22 juin, cependant, une capitulation fut signée par les commandans des troupes auxiliaires, au nom de la Russie et de la Porte ottomane, par le cardinal Ruffo et le chevalier de Micheroux au nom du roi de Naples, par le commandant du fort Saint-Elme et le chevalier Massa au nom de la France et de la république parthénopéenne. Le capitaine du *Seahorse* apposa sa signature au bas de cette capitulation. Les conditions accordées aux républicains étaient favorables; mais l'énergie désespérée dont ils venaient de faire preuve et la présence de 25 vaisseaux français dans la Méditerranée ne permettaient pas à leurs ennemis de se montrer plus exigeans. Tous les individus composant la garnison du Château-Neuf et celle du fort de l'OEuf devaient en sortir avec les honneurs de la guerre, tambours battant et enseignes déployées, pour s'embarquer sur des bâtimens qui, munis d'un sauf-conduit, les transporteraient directement à Toulon. Jusqu'au jour où l'on apprendrait à Naples la nouvelle certaine de leur arrivée en France, l'archevêque de Salerne, le chevalier de Micheroux, le comte Dillon et l'évêque d'Avellino seraient retenus comme ôtages dans le fort Saint-Elme. Les personnes et les biens des républicains seraient respectés et garantis. Ceux d'entre eux qui ne voudraient point émigrer auraient la faculté de demeurer à Naples, sans qu'on pût les inquiéter pour leur conduite passée, eux ou leurs familles. Ces conditions étaient rendues communes non-seulement à toutes les personnes des deux sexes enfermées dans les deux forts admis à capituler, mais aussi à tous les prisonniers faits sur les troupes républicaines depuis l'ouverture des hostilités. C'est à ce prix que le roi rentrait en pleine possession de ses états. Le comte de Ruvo, maître des forts de Civitella et de Pescara dans les Abruzzes, consentait à les céder au cardinal aux mêmes conditions que les châteaux de Naples.

Cependant les patriotes, suspectant la bonne foi ou la puissance du cardinal, avaient exigé, avant de se rendre, que la signature du capitaine Foote leur garantît, mieux encore que les ôtages du fort Saint-Elme, la fidèle exécution de ce traité. Le capitaine du *Seahorse* y engagea son honneur et celui de son pays. Il ne pouvait, d'ailleurs, conserver aucun doute sur les pouvoirs dont il était revêtu en cette circonstance. « Le roi, écrivait Nelson au comte Spencer le 1er mai, a fait connaître par une proclamation quels étaient les républicains qui seraient exceptés d'une amnistie générale; mais tout individu, fût-ce le plus grand rebelle, à qui Troubridge aura dit : *Ton crime t'est pardonné,* sera sauvé par ces seules paroles. » Le capitaine Foote, héritier des pouvoirs du capitaine Troubridge, n'eût donc pu, sans une obstination inexplicable, refuser sa garantie au traité que venait de conclure le vicaire-général du royaume.

Déjà, en effet, les ôtages étaient échangés, les hostilités suspendues, et le pavillon de parlementaire arboré sur les forts républicains comme à bord de la frégate le *Seahorse,* quand Nelson parut à l'entrée de la baie. Il apprit, avant de mouiller, les conditions qui venaient d'être accordées aux rebelles. A cette nouvelle, il témoigna une douloureuse surprise et déclara que c'était là un *infâme armistice* qu'il ne ratifierait jamais. Le capitaine Foote reçut l'ordre, par signal, d'amener le pavillon de parlementaire arboré au mât de misaine de sa frégate, et, le 28 juin, Nelson fit connaître au cardinal Ruffo sa résolution de s'opposer à l'exécution de cette capitulation, jusqu'au moment où elle aurait reçu l'approbation du roi de Naples. Sa détermination, fortifiée par les éloges de sir William et de lady Hamilton, fut dès-lors inébranlable. En vain le cardinal vint-il à bord du *Foudroyant* défendre avec une noble énergie l'engagement sacré qu'il avait reçu de son souverain le droit de souscrire, comme le capitaine Foote avait reçu de son commandant en chef le droit de le ratifier; en vain ce dernier fit-il observer à Nelson que, lorsqu'il avait garanti des conditions aussi favorables aux rebelles, il devait plutôt s'attendre à voir arriver dans la baie de Naples la flotte française que l'escadre anglaise; en vain lui représenta-t-il qu'en présence d'une telle éventualité, il n'avait pu se croire le droit de se montrer plus exigeant que le cardinal : Nelson, tout en rendant pleine justice à ce qu'il appelait *les bonnes intentions* du capitaine Foote, n'en persista pas moins à soutenir qu'il avait été la dupe de « ce misérable Ruffo, qui cherchait à créer à Naples un parti hostile aux vues de son souverain; » le 28 juin, il se débarrassa de ce censeur incommode en l'envoyant à Palerme, avec l'ordre d'y mettre sa frégate à la disposition de la famille royale. Cependant, le 26, après avoir, conformément au neuvième article de la capitulation, relâché quelques prisonniers d'état, parmi lesquels figuraient le frère du cardinal Ruffo et dix soldats anglais

tombés en leur pouvoir à Salerne, les républicains évacuèrent leur dernier refuge. Ils le quittèrent, ainsi qu'ils l'avaient stipulé, avec les honneurs de la guerre, et vinrent déposer leurs armes sur le rivage. Des embarcations les attendaient dans le port; 14 navires avaient été disposés pour les recevoir. Ils y montèrent pleins de confiance dans la foi jurée, et, à la honte éternelle de Nelson, n'en sortirent plus que pour être livrés à la plus affreuse réaction qui ait jamais ensanglanté les marches d'un trône.

Parmi les personnes compromises dans ces tristes événemens, il en était une que quarante années de fidèles services semblaient recommander plus spécialement à la clémence royale. C'était le prince Francesco Caracciolo, vieillard septuagénaire, issu d'une branche cadette d'une des plus nobles familles de Naples. Il avait long-temps servi avec distinction dans la marine napolitaine et commandé, sous l'amiral Hotham, le vaisseau le *Tancredi*. En possession de la bienveillance de son souverain et d'une immense popularité, investi, en 1798, des fonctions d'amiral, Caracciolo avait mérité l'estime et l'affection des capitaines anglais au temps où la flotte britannique, oubliée de l'amirauté, saluait, à Saint-Florent, d'unanimes cris de joie l'opportune arrivée de deux vaisseaux napolitains. Quand la famille royale se réfugia à Palerme, Caracciolo l'y suivit avec son vaisseau, et ne quitta la Sicile pour rentrer à Naples qu'après avoir obtenu l'autorisation de Ferdinand IV; mais bientôt, entraîné par les circonstances, il se laissa placer à la tête des forces navales de la république, et, avec quelques méchantes canonnières qu'il parvint à réunir, ne craignit pas d'assaillir plus d'une fois les frégates anglaises. Nelson, à cette époque, blâmait sans trop d'emportement *la folie qu'il avait commise de quitter son maître,* et semblait disposé à admettre qu'*au fond du cœur* l'amiral napolitain *n'était pas un véritable jacobin*. Dès que la capitulation fut signée, Caracciolo, mieux éclairé que ses compagnons sur l'esprit des guerres civiles, s'enfuit dans les montagnes. Sa tête fut mise à prix; il fut trahi par son domestique et conduit à bord du *Foudroyant* le 29 juin, à neuf heures du matin. Le capitaine Hardy s'empressa de le protéger contre les insultes et les violences des misérables qui l'avaient arrêté, et qui, sur le pont même du vaisseau anglais, outrageaient encore leur prisonnier. L'amiral fut prévenu de cette arrestation, et Caracciolo remis à la garde du premier lieutenant du *Foudroyant*.

Nelson, en ce moment, était sous l'influence d'une extrême irritation nerveuse. Il se sentait dominé par une passion funeste, irrésistible, et qui devait détruire son bonheur domestique. Souvent, à cette époque, il avait exprimé à ses amis l'abattement de son ame et souhaité le repos de la tombe. « Vous qui m'avez vu si rieur et si joyeux, écrivait-il à lady Parker, vous me reconnaîtriez à peine aujourd'hui. » Cet état de

l'ame est souvent le prélude de grandes fautes. Il semble, en effet, que, sous l'empire de ces sentimens chagrins et de ces reproches intérieurs, le cœur se remplisse d'une sombre amertume et se laisse plus facilement entraîner à de tristes violences. Avec une précipitation qui trahissait le trouble d'une conscience mal affermie, Nelson se décida à faire juger immédiatement Caracciolo. Un conseil de guerre, présidé par le comte de Thurn, commandant de la frégate napolitaine *la Minerve,* reçut l'ordre de s'assembler à bord du *Foudroyant*, et à midi une sentence de mort était portée contre l'infortuné vieillard : ni ses cheveux blancs ni ses glorieux services n'avaient pu le sauver.

Dès que cet arrêt lui eut été communiqué, Nelson donna les ordres nécessaires pour qu'il fût exécuté le soir même. Caracciolo devait être pendu à la vergue de misaine de la frégate *la Minerve.* Après avoir si long-temps proclamé la nécessité de raffermir l'autorité royale par de rigoureux exemples, Nelson obéissait-il alors à un zèle fanatique, ou, cédant à d'infâmes suggestions, secondait-il en ce jour de lâches inimitiés et d'ignobles vengeances? Il est certain que sir William et lady Hamilton étaient en ce moment à bord du *Foudroyant,* qu'ils assistèrent tous deux à l'entrevue de Nelson avec le cardinal Ruffo, servirent d'interprètes à l'amiral anglais et prirent une part très vive à cette conférence orageuse; mais, quand bien même de pareils conseillers n'eussent pas été à ses côtés, il est probable que la conduite de Nelson n'eût point été différente en cette occasion. Proclamé dans l'Europe entière le champion de la légitimité, Nelson était alors enivré de sa propre gloire. Sa raison s'altéra au contact de tant d'adulations et s'égara dans un dévouement aveugle. Il avait d'ailleurs professé de tout temps une singulière estime pour cette espèce de courage qu'il appelait *courage politique,* et qu'il faisait consister dans l'adoption de mesures hardies et extrêmes, chaque fois que les circonstances semblaient en exiger l'application. Il se louait lui-même de savoir prendre en ces occurrences une détermination prompte et énergique, et d'être au besoin *un homme de tête aussi bien qu'un homme de cœur.* Alliant à cette initiative irréfléchie une persistance opiniâtre, dès qu'il se fut engagé dans cette voie détestable où allait se souiller son honneur, il ne voulut plus reculer.

L'infortuné Caracciolo supplia deux fois le lieutenant Parkinson, à la garde duquel il était confié, d'intercéder pour lui auprès de lord Nelson. Il demandait un second jugement; il demandait, du moins, s'il devait subir sa sentence, la faveur d'être fusillé. « Je suis vieux, disait-il, je ne laisse point d'enfans pour pleurer ma mort, et l'on ne peut me supposer un vif désir de prolonger une vie qui, dans le cours de la nature, devait bientôt finir; mais le supplice ignominieux auquel je suis condamné me semble trop affreux. » Le lieutenant Parkinson n'obtint aucune réponse de l'amiral, quand il lui transmit cette re-

quête; il voulut insister, plaider lui-même la cause du malheureux vieillard : Nelson l'écoutait, pâle et silencieux. Par un effort soudain, il domina son émotion : « Allez, monsieur, dit-il brusquement au jeune officier, allez, et faites votre devoir! » Réduit à une dernière espérance, Caracciolo pria le lieutenant Parkinson de tenter une démarche auprès de lady Hamilton; mais lady Hamilton avait fermé sa porte et ne sortit de sa chambre que pour assister aux derniers instans du vieillard, qui avait fait un inutile appel à son humanité. L'horrible exécution eut lieu, ainsi que Nelson l'avait prescrit, à bord de la frégate *la Minerve*, mouillée sous les canons du *Foudroyant*, et le comte de Thurn en adressa à l'amiral anglais ce rapport sommaire, comme s'il eût voulu renvoyer à qui de droit la responsabilité de ces odieux détails : « *Si da parte à su eccellenza l'ammiraglio lord Nelson, d'essere stata eseguita la sentenza di Francesco Caracciolo nella maniera da lui ordinata* (1). » Le corps de Caracciolo resta suspendu à la vergue de misaine de *la Minerve* jusqu'au coucher du soleil. La corde qui avait mis fin à ses jours fut alors coupée, et son cadavre, jugé indigne de la sépulture, fut abandonné au milieu du golfe. Cet acte sauvage accompli, Nelson en consigna la mémoire dans son journal, au milieu des événemens de mer et ainsi qu'il l'eût fait d'un incident ordinaire.

« Samedi, 29 juin. — Petite brise. — Temps couvert. — Le vaisseau portugais la *Rainha* et le brick le *Balloon* mouillent sur rade. — Assemblé une cour martiale. — Jugé, condamné et pendu Francesco Caracciolo, à bord de la frégate napolitaine *la Minerve*. »

Quel étrange égarement raffermissait donc ainsi ce cœur troublé? A travers quel prisme mensonger Nelson pouvait-il envisager cette exécution barbare pour n'y voir qu'un acte régulier de justice militaire? Qui l'avait chargé de prendre en mains la vengeance de la cour de Naples? Qui l'avait autorisé à soustraire à la clémence royale un vieillard qu'elle eût peut-être sauvé? Pourquoi cette initiative, pourquoi cette précipitation funeste, pourquoi ce meurtre inutile? Les massacres dont Naples fut bientôt le théâtre excitèrent en Europe une réprobation générale; mais cet horrible épisode vint jeter un éclat plus lugubre encore sur la part qu'avait prise Nelson à ces malheureux événemens : Fox, le premier, dénonça au parlement ces excès de la légitimité, dont la honte, par un manque de foi sans exemple peut-être dans les fastes de la guerre, avait rejailli jusque sur le pavillon britannique. Nelson sentit où portait cette attaque et voulut se justifier; mais, mieux inspirés, ses amis supprimèrent sa protestation.

« Les rebelles, disait l'amiral, n'avaient obtenu qu'un armistice, et tout con-

(1) « Son excellence l'amiral lord Nelson est prévenu que la sentence de Francesco Caracciolo a été exécutée de la façon qu'il avait ordonnée. »

trat de ce genre peut être rompu au gré de l'une des deux parties contractantes... Je suppose que la flotte française fût arrivée dans la baie de Naples, les Français et les rebelles auraient-ils un instant respecté cette trève? Non, non, eût dit l'amiral français; je ne suis point venu ici pour jouer le rôle de spectateur, mais pour agir. L'amiral anglais en a dit autant; il a déclaré, sur son honneur, que l'arrivée de l'une des deux flottes, anglaise ou française, était un événement qui devait détruire toute convention préalable, car l'amiral français ni l'amiral anglais ne pouvaient venir à Naples *pour y rester les bras croisés...* J'ai donc proposé au cardinal de faire savoir aux Français et aux rebelles, en son nom et au mien, que l'armistice se trouvait rompu par le seul fait de la présence de la flotte britannique devant Naples;... que les Français ne seraient point considérés comme prisonniers de guerre, si, dans deux heures, ils avaient livré le château Saint-Elme aux troupes de sa majesté, mais que, pour les rebelles et les traîtres, aucune puissance humaine n'avait le droit de s'interposer entre eux et leur gracieux souverain, et qu'ils devaient s'en remettre entièrement à sa clémence, car aucune autre condition ne leur serait accordée... Le cardinal a refusé de s'associer à cette déclaration; je l'ai signée seul et je l'ai envoyée aux rebelles. Ce n'est qu'après l'avoir reçue qu'ils sont sortis de leurs forts, *comme il convenait à des rebelles*, et comme le feront, j'espère, tous ceux qui trahiront leur roi et leur pays, pour être *pendus* ou traités selon le bon plaisir de leur souverain. »

Il est difficile de comprendre comment une nature droite et généreuse put s'abaisser à d'aussi misérables sophismes, comment cet homme, dont la marine anglaise admirait la mansuétude et la loyauté, qui ne vit jamais sans pâlir fustiger un de ses matelots, sut trouver le triste courage de violer un engagement sacré et de commander le supplice d'un frère d'armes et d'un vieillard. L'influence de lady Hamilton a dû contribuer sans doute à ces résolutions funestes; mais il faut laisser aux passions politiques, de toutes les passions les plus impitoyables, la part de responsabilité qu'elles ont le droit de revendiquer dans ce double crime. C'est à elles surtout qu'appartient ce fatal pouvoir de renverser toute notion d'humanité et de justice, de mettre le mépris des droits les plus sacrés et des lois les plus saintes au rang des vertus de l'homme d'état. Aux yeux de lord Spencer, les motifs qui avaient dicté la conduite de Nelson parurent *aussi purs et aussi honnêtes que le succès de ses mesures avait été complet*. La morale des grands gouvernemens, il faut en convenir, a fait quelque chemin depuis 1799.

IV.

Dès le mois d'avril 1799, Troubridge, plein d'ardeur, eût voulu que Ferdinand IV vînt le rejoindre devant Naples; mais Nelson connaissait mieux le souverain des Deux-Siciles. « Où prenez-vous donc de pareilles idées? écrivait-il alors au capitaine du *Culloden*. Dévoué comme il l'est

à la cause royale, le peuple n'aurait qu'à courir aux armes. Le roi, s'il était sur les lieux, devrait nécessairement se mettre à la tête de ses sujets, et, *pour cela*, je vous réponds qu'*il n'y consentira jamais.* » Ainsi, quand il eût fallu combattre et reconquérir son royaume, Ferdinand IV s'était tenu éloigné de sa capitale. Il allait y rentrer pour y donner le signal de nouveaux crimes et de nouveaux désordres. Le 5 juillet, laissant la reine à Palerme, il arriva à Naples sur une frégate napolitaine qu'escortait la frégate anglaise le *Seahorse*. Tout ce que put obtenir de lui le capitaine Foote (et il l'obtint comme une faveur personnelle accordée à ses services), ce fut la confirmation de la capitulation de Castellamare. Celle qui avait été conclue avec les garnisons du Château-Neuf et du fort de l'OEuf fut méconnue par le roi de Naples, comme elle l'avait été par l'amiral anglais, et une ordonnance royale, enveloppant dans une proscription générale plus de 40,000 citoyens, déclara passible de la peine capitale quiconque avait porté les armes contre le peuple ou le cardinal, avait accepté quelques fonctions de la république, pris part à l'érection de l'arbre de la liberté ou assisté à la destruction des emblèmes du pouvoir légitime. Excitée par cette proclamation, la vile populace obéit à sa férocité instinctive. Les lazzaroni furent une seconde fois les maîtres dans Naples. Ils pénétraient dans les maisons sous prétexte d'y chercher des jacobins, mais en réalité pour s'y livrer au pillage, traînaient dans les rues les malheureux qui leur étaient suspects, les conduisaient eux-mêmes dans les prisons trop étroites déjà, dressaient des bûchers sur les places publiques, et, après y avoir précipité des hommes encore vivans, se disputaient quelques lambeaux de leur chair à demi brûlée. Et cependant le roi tenait sa cour à bord du *Foudroyant*, y recevait les grossiers hommages de ses *fidèles sujets*, et Nelson écrivait à lord Keith : « On ne peut, sans se sentir ému, être témoin de la joie que fait éclater le peuple de Naples; il faut entendre les cris d'enthousiasme dont tous ces hommes saluent *leur père*, car le roi, pour eux, n'a plus d'autre nom. *A peu d'exceptions près*, la conduite des nobles a été infâme; mais le roi en est instruit, et je me réjouis de le voir si bien disposé à rendre à chacun la justice qui lui est due... Dieu merci, *tout va bien*. Ce pays-ci sera *plus heureux que jamais*. C'est le vœu le plus cher de leurs majestés. » Que conclure de pareilles paroles? que penser de celui qui les profère? Faut-il s'indigner de son hypocrisie, ou le plaindre de son aveuglement?

Secondés par un détachement considérable pris à bord des vaisseaux anglais, les alliés, pendant que ces horreurs se passaient à Naples, remportaient de nouveaux avantages. Après avoir fait capituler le fort Saint-Elme et repris les ôtages, dernière garantie des malheureux patriotes, ils avaient mis le siége devant Capoue et Gaëte; mais, en ce moment, lord Keith quittait la Méditerranée à la suite de l'amiral Bruix, et appelait à la défense de Minorque, laissée à la merci de quelques vais-

seaux espagnols mouillés à Carthagène, l'escadre que Nelson avait mise au service du roi des Deux-Siciles. Malgré les ordres réitérés de lord Keith, Nelson ne voulut point abandonner les côtes d'Italie avant d'avoir rangé sous l'obéissance du souverain qui venait de le créer duc de Bronte la totalité de son royaume. Quoique Minorque n'eût point été attaquée, l'obstination de Nelson à résister aux injonctions de l'amiral Keith fut vivement blâmée par l'amirauté. Personne n'ignorait d'ailleurs, en Angleterre, à quel point l'illustre amiral était subjugué par la cour de Naples. Les journaux en murmuraient, et ses amis en concevaient de justes alarmes.

Dès que Gaëte et Capoue eurent capitulé, Nelson, inquiet des conséquences de sa résolution, s'empressa d'expédier la plus grande partie de ses forces à Mahon et revint à Palerme avec le roi de Naples. Déjà les généraux Schipani et Spanò, pris les armes à la main, avaient été immolés au stérile besoin de vengeance qui présidait à cette fatale restauration. Le général Massa, qui avait rédigé la capitulation, Éléonore Pimentel, cette femme héroïque, ce *grand rebelle*, comme l'appelait Nelson, les avaient suivis au gibet. Ettore Caraffa, Gabriel Manthonè, Dominique Cirillo, dont la reine elle-même implora vainement la grace à genoux, la marquise de San-Felice, que l'intercession de la princesse Marie-Clémentine, mariée à l'héritier du trône, ne put parvenir à sauver, tant d'autres victimes non moins illustres et non moins regrettables ne marchèrent au supplice qu'après le départ du roi. Les agens que Ferdinand IV avait investis de son autorité ne vengèrent que trop bien alors ses droits un instant méconnus. En quelques mois, leur zèle mercenaire eut fait couler plus de sang et de larmes que n'en avait coûté la guerre civile. Sourd à toute prière, Ferdinand confirmait ces horribles sentences. « Le roi est dans le fond un *excellent homme*, écrivait Nelson; mais il est difficile de le faire changer d'opinion. Pour quelque cause que je ne comprends pas, l'acte d'amnistie, signé depuis près de trois mois, n'a pas encore été promulgué..... *On ne peut cependant couper la tête à tout un royaume,* quand bien même ce royaume ne serait composé que de coquins. » Ces violences judiciaires prirent de telles proportions, que le capitaine Troubridge, ce héros bourru que Nelson avait laissé à Naples avec le *Culloden,* et qui n'avait pas, comme il le disait lui-même, *le cœur plus tendre qu'un autre,* s'émut enfin de ces atrocités et commença à craindre qu'on ne poussât trop loin la réaction. « Aujourd'hui, écrivait-il à Nelson le 20 août 1799, onze des principaux jacobins, princes, ducs, représentans du peuple, ont été exécutés. Des femmes ont partagé leur sort. J'espère sincèrement qu'ils en finiront bientôt *sur une grande échelle,* et qu'ils proclameront alors une amnistie générale, *car la mort n'est rien auprès de leurs prisons.* »

Malgré les pleins pouvoirs qu'elle avait reçus de Ferdinand IV, la

commission de gouvernement établie à Naples sous le nom de *junte royale* n'était point entièrement satisfaite encore. Elle réclamait avec instance le rappel du cardinal Ruffo, qui n'était, disait-elle au capitaine Troubridge, qu'un véritable embarras et nuisait par sa présence à l'entier rétablissement de l'ordre. Le roi n'avait guère le temps de songer à ces réclamations : il s'occupait alors de la fête de sainte Rosalie, et la junte dut écarter, comme elle l'entendrait, les obstacles que lui suscitait le cardinal. Il est probable qu'elle y réussit complétement, car, un mois après le départ du roi, Troubridge écrivait à lord Nelson que plus de quarante mille familles gémissaient sur le sort de quelques parens emprisonnés. « Il est temps, lui disait-il, de proclamer une amnistie : non pas que je sois d'avis qu'on ait fait encore assez d'exemples; mais la loi est si lente, que les innocens comme les coupables tremblent d'être jetés dans les cachots et de voir le glaive si long-temps suspendu sur leurs têtes. Les biens des jacobins se vendent ici à vil prix, et les gens du roi sont ceux qui les achètent. Aussi saisissent-ils tous les prétextes pour emprisonner un homme, afin de le voler. »

Troubridge était l'intime ami de Nelson, comme il l'avait été de lord Jervis. C'était un homme rude, mais loyal et justement estimé dans la marine anglaise. Nelson lui avait accordé toute sa confiance et lui permettait d'user à son égard d'une franchise qu'il n'eût peut-être point tolérée chez un autre. A peine les Français eurent-ils évacué les derniers points qu'ils occupaient en Italie, Rome et Cività-Vecchia, que Troubridge fut envoyé à Malte pour en poursuivre le siége. Il eût voulu y entraîner Nelson et l'enlever ainsi aux séductions de la cour.

« Pardonnez-moi, milord (lui écrivait-il), pardonnez-moi; mais c'est ma sincère estime pour vous qui m'encourage à aborder ce sujet. Je sais que vous n'éprouvez aucun plaisir à passer la nuit entière à jouer aux cartes. Pourquoi donc sacrifier votre santé, vos goûts, votre bien-être, votre argent, *tout enfin*, dans cette misérable cour? J'espère que la guerre se terminera bientôt, et que la paix, en nous arrachant à ce repaire d'infamies, nous rendra les sourires des femmes de notre pays... Vous ignorez, milord, la moitié de ce qui se passe; vous ignorez ce qu'on en dit. Ah! si vous saviez ce que souffrent pour vous vos amis, je suis sûr que vous rompriez avec toutes ces fêtes nocturnes. On ne parle partout que des désordres de Palerme. Je vous en supplie, quittez ce pays! Je voudrais que ma plume pût exprimer ce que j'éprouve. Vous n'hésiteriez pas à céder à mes instances. Ce n'est que ma sincère estime pour votre caractère, je vous le répète, milord, qui me donne la force de m'exposer ainsi à votre déplaisir; mais, en vérité, l'intérêt de mon pays m'y oblige... Je maudis le jour où nous sommes entrés au service de ce gouvernement napolitain! Nous avons une réputation à perdre, milord; ces gens-ci n'en ont point. Notre pays est juste sans doute, mais il est sévère, et je prévois d'ici que nous perdrons bientôt le peu que nous avons gagné dans son estime. »

On commençait, en effet, à se plaindre hautement en Angleterre de

la conduite scandaleuse de l'amiral Nelson. « On dit, lui écrivait le vice-amiral Goodall, un de ses plus anciens amis, on dit, mon cher lord, que vous êtes Renaud dans les bras d'Armide, et qu'il faudrait la fermeté d'Ubald et de son compagnon pour vous arracher aux charmes de l'enchanteresse. » Ces bruits malveillans finirent par prendre une telle consistance, que lady Hamilton elle-même crut devoir y répondre. Ce fut à son ancien amant, l'*honorable* Charles Greville, neveu de sir William Hamilton, qu'elle adressa ses plaintes hypocrites.

« Nous sommes plus unis et plus heureux que jamais (lui écrivait-elle le 25 février 1800), n'en déplaise à ces infâmes journaux jacobins, si jaloux de la gloire de lord Nelson, de celle de sir William et de la mienne... Lord Nelson est, dans toute l'acception du mot, un grand homme et un homme vertueux; mais c'est là le prix que nous devions attendre de nos peines et de nos sacrifices. Parce que nous avons perdu notre santé au service de la bonne cause, il faut maintenant que notre réputation soit poignardée dans l'ombre. On a commencé par dire que sir William et lord Nelson s'étaient battus : ils vivent ensemble *comme deux frères;* que nous avions joué et perdu : lord Nelson ne joue jamais, je puis vous en donner ma parole d'honneur. Soyez donc assez bon, je vous prie, pour démentir ces viles calomnies. Sir William et lord Nelson en rient; mais, moi, je suis grondée par la reine et par eux tous, pour m'en être laissé affliger pendant un jour. »

L'amiral Keith cependant, de retour dans la Méditerranée, était venu établir lui-même sa croisière devant Malte, et Nelson avait été contraint de le suivre. Sa bonne fortune voulut qu'il atteignît près du cap Passaro, pendant que lord Keith gardait l'entrée du port de Malte, *le Généreux,* vaisseau de 74, échappé jadis au désastre d'Aboukir (1). Assailli par 2 vaisseaux et 1 frégate, *le Généreux* fut obligé de se rendre, et le brave contre-amiral Perrée, dont il portait le pavillon, perdit la vie dans ce combat. Un éclat de bois l'avait déjà blessé à l'œil gauche; mais il refusait de quitter son poste. « Ce n'est rien, mes amis, disait-il aux matelots qui l'entouraient; ce n'est rien, continuons notre besogne. » Le visage couvert de sang, il commandait encore lui-même la manœuvre, quand un boulet lui enleva la jambe droite. Il tomba sans connaissance sur le pont, et mourut au bout de quelques minutes.

(1) *Le Généreux,* sous les ordres du capitaine Lejoille, avait forcé le blocus de Corfou et s'était rendu à Ancône pour y demander des secours. Accompagné de neuf transports qui portaient environ 1,000 hommes de troupes et des vivres, le capitaine Lejoille partit d'Ancône dans les derniers jours du mois de février 1799, et vint se présenter à l'entrée du port de Brindes. Cette ville était alors au pouvoir des insurgés, que commandait le Corse Boccheciampe. *Le Généreux* s'étant échoué, par la faute de son pilote, sous les batteries de la citadelle, ces batteries ouvrirent leur feu sur le vaisseau, et le premier boulet tua le capitaine Lejoille et blessa le général Clément, qui commandait les troupes. Après une canonnade assez prolongée, un détachement de soldats fut jeté à terre et enleva la citadelle. Boccheciampe fut tué dans cet assaut. *Le Généreux* rentra à Ancône et de là à Toulon, où il reçut le pavillon du contre-amiral Perrée.

Nelson conduisit *le Généreux* à l'amiral Keith, et cet amiral, rappelé devant Gênes par des circonstances plus pressantes, lui laissa le soin de bloquer le port de Malte, dont l'investissement se trouvait complet depuis que le brigadier-général Graham y avait conduit une partie des troupes anglaises qui tenaient garnison à Messine. Retenu loin de la cour, Nelson ne cessait de se plaindre de sa santé et d'insister auprès de lord Keith pour qu'il l'autorisât à rentrer à Palerme. En vain ce dernier lui représentait-il la nécessité de ne point disséminer ainsi ses forces, en vain lui défendait-il d'aller se ravitailler ailleurs qu'à Syracuse, en vain Troubridge lui répétait-il : « Malte ne peut tarder à se rendre, les seuls navires qui restent encore de la flotte d'Aboukir sont mouillés dans ce port; écoutez les instances d'un ami sincère, ne retournez point en Sicile maintenant. Il peut être désagréable pour vous de rester sous voiles : eh bien! laissez là *le Foudroyant;* arborez votre pavillon à bord du *Culloden,* qui peut demeurer au mouillage, et chargez-vous de diriger les opérations du siége de concert avec le général. » Nelson n'y put tenir : comme Antoine, il eût en ce moment sacrifié un monde à son amour, et ne l'eût point regretté. Au mois de mars 1800, il retourna à Palerme malgré la désapprobation de lord Keith, et, pendant son absence, *le Guillaume-Tell,* en voulant échapper à la croisière anglaise, fut capturé, après une héroïque défense, par 2 vaisseaux et 1 frégate. Nelson essaya de se consoler d'avoir manqué cette occasion de compléter son triomphe. « Je remercie Dieu, écrivit-il à lord Keith, de n'avoir point assisté à ce glorieux engagement, car ce n'est pas moi qui voudrais ravir la moindre feuille des lauriers de ces braves gens. »

Malgré la répugnance qu'éprouvait Nelson à quitter Palerme, il lui fallut cependant reparaître devant Malte. Il y revint, amenant avec lui sir William et lady Hamilton, et quitta encore une fois cette croisière pour les reconduire en Sicile. Enfin sir William fut rappelé en Angleterre; Nelson obtint d'y rentrer avec lui, pour entendre ces sévères paroles du premier lord de l'amirauté, le comte Spencer : « J'aurais voulu, milord, que votre santé vous permît de rester dans la Méditerranée; mais, je crois, et c'est l'opinion de tous vos amis, que vous la rétablirez plus sûrement en Angleterre qu'en demeurant inactif dans une cour étrangère, quelque agréables que puissent être pour vous les hommages et la reconnaissance qu'on y accorde à vos services. »

Le 10 juin 1800, Nelson partit de Palerme sur *le Foudroyant.* La reine de Naples, qui devait se rendre à Vienne, sir William et lady Hamilton furent reçus à bord de ce vaisseau. Nelson débarqua avec eux à Livourne. Ils traversèrent l'Italie, au risque de rencontrer quelque détachement de l'armée française, déjà victorieuse à Marengo, prirent passage à Ancône sur une frégate russe qui les conduisit à Trieste, et de là gagnèrent la capitale de l'Autriche. La reine s'y arrêta; mais Nel-

son, sir William et lady Hamilton continuèrent leur voyage, et vinrent s'embarquer à Hambourg. Le 6 novembre, le vainqueur du Nil arrivait à Yarmouth. Il y fut accueilli par ces hommages spontanés que sait improviser l'enthousiasme populaire, hommages plus flatteurs pour lui que n'auraient pu l'être tous les honneurs officiels. De Yarmouth à Londres, son voyage ne fut qu'un long triomphe. La multitude saluait de ses acclamations, sans réserve et sans arrière-pensée, le héros mutilé qui, depuis huit années, n'avait jamais cessé de combattre au premier rang, le chef aventureux dont le succès avait absous l'audace. L'instinct plus délicat des autres classes de la société, bien qu'elles s'associassent à ces justes transports, réprouvait déjà les erreurs du soldat heureux et les scandales de sa vie privée. Sir William et lady Hamilton n'avaient point quitté lord Nelson depuis son départ de Palerme. Ils le suivirent à Londres. Lady Nelson et le vénérable père de l'amiral virent ce couple odieux venir s'établir sous le toit même où ils s'étaient réunis pour fêter le retour d'un époux et d'un fils; trois mois s'étaient à peine écoulés depuis ce retour si impatiemment attendu, que Nelson, égaré par son fol amour, rejetait loin de lui une femme qu'il avait tendrement aimée, et à laquelle (triste aveu du honteux entraînement auquel il obéissait) il adressa ce loyal et cruel adieu : « Je prends le ciel à témoin qu'il n'y a rien en vous, ni dans votre conduite, que je pusse reprendre ou que je voulusse changer! » C'est alors que Nelson et Collingwood se rencontrèrent à Plymouth. Promu au grade de vice-amiral de l'escadre bleue le 1er janvier 1801, Nelson venait d'arborer son pavillon à bord du *San-Josef*. Le pavillon du contre-amiral Collingwood flottait à bord du *Barfleur*. Depuis le jour où ils avaient combattu ensemble sous le cap Saint-Vincent et partagé avec le capitaine Troubridge l'honneur de cette journée, les deux amis avaient cessé de marcher du même pas à la gloire et à la fortune. Le zèle ambitieux de Nelson avait été mieux servi par les circonstances que le dévouement calme et résigné de Collingwood. Pair d'Angleterre, le premier avait un nom européen; la place au second n'était pas encore marquée dans l'histoire. De ces deux hommes, cependant, celui qu'on enviait était celui qu'il eût fallu plaindre. Il avait la grandeur et la célébrité; il avait perdu la paix de l'ame.

E. Jurien de La Gravière.

DES

MINES D'ARGENT ET D'OR

DU NOUVEAU-MONDE.[1]

Real del Monte, février 18...

I. — MEXIQUE. — APERÇU GÉNÉRAL DE LA RICHESSE DES MINES.

Je date ces notes de la ville où j'ai commencé à les recueillir, que j'appelle *Real* (2) del Monte, quoique, de par la loi, elle se nomme aujourd'hui *Mineral* del Monte (3); mais le nom primitif est le seul dont on se serve.

(1) Je tiens à dire que dans cet essai j'ai mis à profit, avec mes notes personnelles, non-seulement les recherches approfondies de M. de Humboldt, dont le résultat est consigné dans l'*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, dans l'*Asie centrale* et l'*Histoire de la Géographie du nouveau continent*, mais aussi les études très remarquables sous le rapport de la métallurgie comme sous celui de l'économie politique, qui composent l'ouvrage de M. Saint-Clair Duport sur la *Production des Métaux précieux au Mexique*. Le volume de M. Duport est aujourd'hui le document le plus curieux qui existe sur l'exploitation et l'avenir des mines mexicaines. L'un des plus honorables résidens français dans ce pays, M. Duport, s'était activement mêlé à l'exploitation des mines du Mexique, et il en a acquis une connaissance que personne n'a égalée.

(2) Real (royal) était le mot usité pour indiquer un centre d'exploitation.

(3) Au Mexique, selon l'usage adopté en France pendant la révolution, on a cru effacer des esprits les souvenirs de la royauté en changeant les noms des villes ou des objets qui en rappelaient le nom. Puente del Rey, par exemple, à la séparation de la région chaude

Real del Monte est une des mines d'argent les plus célèbres du Nouveau-Monde. A certaines années, il en est sorti des masses d'argent comparables à ce qu'ont fourni le Potosi ou la Valenciana ou Pasco, quoique la compagnie anglaise qui l'exploite en ce moment rende de sa richesse présente un médiocre témoignage. Elle est devenue fameuse par la générosité du propriétaire, le comte de Regla, qui fit présent au roi Charles III de deux vaisseaux de guerre, dont un de 112 canons, et y joignit un *prêt* (ce mot même fut en cette circonstance une politesse castillane) de plus de 5 millions. L'établissement métallurgique de Regla, à 20 kilomètres d'ici, où se traite le minerai extrait de Real del Monte, a été bâti par le même propriétaire avec une magnificence royale, digne du site où il est placé. Un joli ruisseau s'y fait jour à travers une coulée de basalte dont les prismes réguliers se dressent à droite et à gauche en faisceaux. Il s'épanche en cascade depuis cette colonnade jusqu'en un bassin spacieux sur l'emplacement duquel l'usine métallurgique se déploie. Le comte de Regla n'épargna rien pour rendre l'usine vaste et belle : vaste, c'était son intérêt; belle, c'était son goût. Une charmante église y domine, de sa tour blanche et de son dôme éblouissant, la grande aire dallée (*patio*) où se passe *l'amalgamation* (1), et la triple file des auges en pierre dure (*arrastras*) dans lesquelles le minerai, préalablement brisé en grains sous les pilons d'un bocard, est réduit en poudre impalpable par la rotation d'un bloc de porphyre ou de basalte.

Real del Monte est plus élevé que Mexico de cinq cents mètres (2). Pour s'y rendre de Mexico, on passe sous les murs du couvent de Guadalupe, situé à une lieue de la capitale, que la piété des fidèles a comblé de dons splendides. Il communique avec Mexico par une chaussée en ligne droite, sur laquelle s'élèvent d'espace en espace des arcs monumentaux. Il est sous l'invocation de la Vierge, et *Nuestra Señora de Guadalupe* était regardée pendant les guerres de l'indépendance comme la protectrice des Mexicains contre les Espagnols. Après avoir salué les dômes émaillés du couvent, qui resplendissent au soleil, et donné un souvenir aux lé-

(*Tierra Caliente*) et de la région tempérée (*Tierra Templada*), sur la route de la Vera-Cruz à Mexico, a pris nom *Puente Nacional*. Les républicains des États-Unis ont procédé autrement. Ils ont conservé ici le collége de Guillaume et Marie (du nom de Guillaume d'Orange, qui remplaça Jacques II, et de la reine sa femme), là le comté du prince Édouard, celui du prince George, de la Reine et du Roi, ou de Frédéric, ailleurs la rue du Roi et celle de la Reine, et la Géorgie ne crut pas devoir changer de nom lorsqu'elle s'insurgea contre le roi George, de même que les autres provinces d'Amérique, pour devenir indépendante.

(1) On sait que le nom d'amalgame désigne les combinaisons du mercure avec les autres métaux. L'amalgamation indique ici l'opération qui sera décrite tout à l'heure, par laquelle l'argent contenu dans le minerai est absorbé par le mercure.

(2) Mexico est à 2,277 mètres au-dessus de la mer, et Real del Monte à 2,781 mètres.

gendes qui s'y rattachent, on côtoie le lac de Tezcuco, la plus vaste des cinq nappes d'eau qui occupent, disposées en étages, le fond de la vallée (1). En cette saison plus encore qu'à toute autre, desséchés et imprégnés de substances salines qui s'effleurissent, les bords du lac, si fertiles, si rians, si vivans autrefois, ressemblent à une terre désolée. Du côté où je les ai suivis, il n'y a plus un arbre qui les ombrage. Ennemis de la végétation, les Espagnols ont tout coupé sans rien renouveler et dans la vallée et dans les montagnes qui lui servent de ceinture. La surface des cinq lacs est solitaire, silencieuse, inanimée; pas un bateau à vapeur ne s'y promène, battant l'eau de ses ailes bruyantes, et projetant derrière lui une longue traînée de fumée qui indique au loin la présence d'hommes actifs et remuans. Je n'y ai pas vu même une seule de ces pirogues qui la sillonnaient par milliers du temps de Montezuma, et que Cortez combattit avec une flotte de grands brigantins qu'il eut à construire; à plus forte raison, nulle trace des *chinampas* ou jardins flottans où l'on cultivait des fleurs et des fruits, et qui émerveillèrent les conquérans espagnols.

Le lac de Tezcuco a cessé même de baigner la capitale, dont les eaux autrefois traversaient les rues, depuis que le niveau général des lacs a été abaissé dans la vallée par l'effet de travaux de dessèchement, malheureusement séparés de l'idée d'irrigation que les Espagnols cependant auraient dû avoir présente, tant à cause des canaux de distribution exécutés par les Maures dans la Péninsule, qui en jouit encore, que parce qu'ils avaient sous les yeux les vestiges des magnifiques arrosages des souverains aztèques. Sur ses bords devenus incultes, on se croirait en un désert, si l'on n'apercevait à l'extrémité de l'horizon, de l'autre côté du lac, des *haciendas* (fermes) qui semblent belles, et qu'entourent quelques arbres échappés à la destruction. On admire ensuite la chaussée gigantesque construite par les Espagnols pour contenir le lac de San-Cristobal et l'empêcher de se jeter dans celui de Tezcuco, ce qui exposerait la capitale à une inondation. On traverse un petit nombre de villages, assemblages assez réguliers de huttes en briques cuites au soleil, comme ceux de l'Égypte, peuplés d'Indiens paisibles mêlés de métis, avec quelques blancs qui seraient moins respectueux pour l'étranger, si celui-ci ne leur laissait voir les longs pistolets dont il doit ne se séparer jamais. Le second jour, on est hors de la vallée, au milieu des montagnes. On traverse la petite ville de Pachuca, centre d'un district de mines dont Real del Monte fait partie, et célèbre dans l'histoire de la métallurgie mexicaine.

Les mines d'or et d'argent ont constamment exercé un puissant attrait sur les peuples qui se laissent volontiers aller à leur imagination.

(1) La superficie des lacs est du dixième de celle de la vallée tout entière.

Les hommes de ce tempérament sont enclins à croire qu'une mine d'or ou d'argent est une fortune immanquable. Ce n'est qu'une illusion, et cependant le préjugé qui s'attache aux mines d'or et d'argent n'est pas de ceux qui puissent disparaître. Toujours il y aura des hommes qui, cédant à un des penchans les plus forts du cœur humain, ne compteront, à propos des mines d'or et d'argent, que ceux qui y ont fait une immense fortune. L'appât de biens mystérieux et indéfinis, tels que ceux que recèle dans ses flancs une mine de métaux précieux, attraiera toujours le cœur humain. Il ne faut pas trop se plaindre de la puissance de ce mobile. Depuis l'apologue du laboureur et de ses enfans jusqu'aux plus grands événemens de l'histoire, mille faits prouvent que la poursuite d'une richesse mystérieuse a tourné très souvent au profit du genre humain. Assurément l'Amérique espagnole et portugaise, et même une grande partie de l'Amérique anglaise, n'ont été colonisées que parce que des milliers d'Européens se sont précipités, d'un rivage de l'Atlantique à l'autre, à la recherche de l'or et de l'argent.

Nulle part, il faut le dire, l'appât n'était tentant comme au Mexique; nulle part, en effet, il n'existe des mines d'argent plus nombreuses et plus riches. Je ne veux pas dire que tout le monde s'y soit enrichi. Il est vrai, la mine de la *Purissima*, à Catorce, a donné régulièrement, pendant une longue suite d'années, un profit net d'au moins 1 million, et quelquefois de 5 ou 6; dans le même district, la mine de *Padre Flores* rendit la première année 8 millions; la Valenciana, près de Guanaxuato, a été, pendant plus de quarante ans, d'un produit brut annuel de 14 millions et d'un produit net de 2 à 3 millions, quelquefois du double; le filon de *Pabellon* et de la *Veta Negra*, à Sombrerete, a livré à la famille Fagoaga un profit net de plus de 20 millions dans l'espace de cinq à six mois. Dans ce district, on a vu l'*argent rouge* (combinaison avec l'antimoine et le soufre) former la masse entière de filons de plus d'un mètre d'épaisseur. Cependant, si des fortunes colossales sont sorties des mines du Mexique, elles ont été peu nombreuses. Si la famille Fagoaga, les comtes de Regla et de Valenciana et quelques autres leur ont dû une prodigieuse opulence, les capitalistes anglais, qui y ont versé 150 millions peut-être depuis l'indépendance, sont loin de s'en applaudir, et pour les privilégiés eux-mêmes que de revers après des jours prospères dont on espérait ne pas voir la fin!

Le caractère aléatoire qu'offre, dans tous les pays du monde, l'exploitation des métaux précieux, se retrouve donc ici, où cependant les gîtes sont plus réguliers, mais où l'on est dans l'habitude de dépenser, pour foncer un puits, des sommes inouies, et où, sous le régime colonial du moins, les mineurs heureux se livraient à des prodigalités dignes des patriciens de Rome sous les Césars, ou des joueurs de tous les temps et de tous les pays quand leur a souri la fortune. L'histoire du mi-

neur français Laborde est un des exemples de ces vicissitudes. Cet homme entreprenant et hardi, arrivé pauvre au Mexique, était devenu fort riche en exploitant une mine à Tlapajahua. Il passa de là aux mines de Tasco, auxquelles il imprima son activité extraordinaire, et il en retira de nouveaux profits. C'était de 1752 à 1760. Dans son opulence fastueuse, il bâtit à Tasco une église paroissiale qui lui coûta 2 millions et qu'il orna magnifiquement; mais, les mines s'étant appauvries, il s'y acharna et perdit tout. Réduit à la dernière misère, il alla alors trouver l'archevêque et lui demanda la permission de reprendre un soleil d'or enrichi de diamans dont il avait orné le tabernacle de son église. Le prélat eut le bon esprit d'y acquiescer. Avec les 100,000 piastres qu'il en fit, Laborde résolut de courir la chance ailleurs. Il se transporta à Zacatecas, où les mines, après avoir été fort productives, avaient été presque abandonnées. Il entreprit l'épuisement des eaux d'une fameuse mine inondée, celle de la Quebradilla, et y consuma sans succès presque tout ce qu'il possédait. Quand il ne lui resta plus que quelques milliers de piastres, il risqua un puits sur l'affleurement d'un filon inconnu, et il eut le bonheur incroyable que ce fût la *Veta Grande*, qui est aujourd'hui encore le filon principal de Zacatecas. Doublement privilégié, il tomba précisément sur un de ces points où les veines offrent des trésors, et que le Mexicain nomme *bonanzas*, et le Péruvien *boyas;* il y gagna une fois de plus des richesses immenses. Il ne laissa cependant à sa mort que 3 millions de francs, ce qui, dès cette époque, était médiocre pour un mineur favorisé du sort.

Mais, si les individus ont souvent été déçus dans leurs espérances, et si bien souvent les fortunes sorties des mines sont revenues s'y engloutir, le pays a gagné à cette ardeur métallurgique. Il en a retiré les beaux salaires dont jouit encore une grande population de mineurs, le *quint* du roi, actuellement dévolu à la république, et qui est considérable, les profits des industries accessoires, particulièrement de celle des transports, qui occupe des myriades de mulets et des régimens de *mozos* (garçons muletiers). Les mines ont provoqué la mise en culture du sol pour les besoins de la population qui se consacrait à l'exploitation et à tous les services latéraux. Partout où le travail des mines a pris une grande extension, on a vu naître une ville florissante, quelquefois monumentale et populeuse comme une capitale européenne, Guanaxuato par exemple, qui comptait en 1810 80,000 ames.

Les filons des mines mexicaines se présentent avec des dimensions surprenantes : ce sont des filons géans. Celui de la *Biscaïna*, qu'on voit ici, a plusieurs mètres de puissance. Le filon nommé la *Veta Madre*, qu'on exploite à Guanaxuato, a rarement moins de 8 mètres, et va quelquefois à 50. Un lit de minerai d'argent de 50 mètres de puissance! Qu'en eussent pensé les héros qui allaient au fond de la Colchide cher-

cher un peu de poudre d'or? On a exploité la *Veta Madre* sur plus de 12 kilomètres de long, quoique les trésors qui y ont été puisés soient provenus presque uniquement d'un espace de 1,500 à 1,600 mètres, comprenant les concessions fameuses de Valenciana et de Rayas. La *Veta Grande* de Zacatecas a généralement de 5 à 10 mètres, déduction faite de deux lits de roches stériles qui y sont intercalées. A *San-Acasio*, ce même filon a le double. Plus au nord, dans la concession de *Guadalupe y Calvo*, le filon se présente avec une puissance de 7 à 8 mètres.

Je ne cite ici que les exemples d'épaisseur extraordinaire, car les filons abondent. A côté de la *Veta Madre* de Guanaxuato, on en compte plusieurs autres. C'est un véritable réseau de filons, réseau serré, qu'on exploite à Fresnillo, un peu au nord de Zacatecas (1). Pour mieux faire apprécier l'importance de ces filons mexicains, il est bon de rappeler qu'en Belgique on va chercher avec profit, à 400 mètres sous terre, à travers mille obstacles, en luttant contre les fleuves souterrains et contre un feu perfide, des couches de charbon de 50 centimètres, pas plus de centimètres de charbon qu'il n'y a de mètres de minerai d'argent dans la *Veta Madre* de Guanaxuato. Je ne prends pas ici pour terme de comparaison les mines d'argent que possède l'Europe. Les mines d'argent proprement dites sont très rares dans l'ancien continent. L'argent s'y obtient le plus souvent comme produit accidentel, métallurgiquement parlant, de mines de plomb ou de cuivre.

Les mines d'argent du Mexique sont des filons, dans le sens exact que la science attache à ce mot, c'est-à-dire des masses à peu près indéfinies dans la longueur et la profondeur, et d'une épaisseur passablement régulière, qui coupent transversalement des roches d'une nature toute différente. La *gangue*, c'est-à-dire la pâte qui forme le corps du filon et dans laquelle le minerai est disséminé, est du *quartz*, substance dure qui résiste aux intempéries des saisons, auxquelles cèdent les roches environnantes; la même qui est si commune dans plusieurs parties de la France, en Limousin, par exemple, où l'on en charge les routes; la même encore dont sont composés en grande partie les galets des fleuves, parce que les autres roches, moins dures, ont été broyées et détruites par le frottement, pendant que le quartz résistait. Les filons se reconnaissent à la surface du sol par une crête saillante (*creston*). Les roches que traversent les filons sont le plus souvent des schistes argileux, des roches verdâtres ordinairement feuilletées, ou des couches composées de débris de terrains plus anciens et scientifi-

(1) Il convient de dire que les filons les plus épais ne sont pas toujours ceux qui contiennent le plus de métal. Souvent de petits filons désignés par les mineurs mexicains sous le nom de *rubans* compensent leurs faibles dimensions par une richesse extraordinaire.

quement analogues au grès : tels sont les gisemens de Guanaxuato, Zacatecas et Fresnillo; ou bien ce sont des calcaires secondaires, ainsi qu'on l'observe à Tasco, où les filons coupent en même temps d'autres couches, ou enfin ce sont des porphyres : Real del Monte en est un exemple. Dans le voisinage des filons, on voit habituellement apparaître des mamelons de porphyre, qui attestent un soulèvement du terrain dû à des masses porphyriques sorties incandescentes du sein de la terre pendant un ébranlement qui probablement en fit jaillir les filons eux-mêmes, ou qui peut-être se borna à relever des terrains déjà rendus riches en argent.

Au Mexique, la plupart des roches qui composent la croûte terrestre, soit qu'elles appartiennent à la classe des terrains qui se présentent en bancs réguliers les uns au-dessus des autres, parce qu'ils ont été déposés par les eaux, soit qu'elles se rangent dans cette autre classe qui doit son origine au feu, et qui, par conséquent, n'offre pas la disposition en assises ou couches qui résulte de l'origine aqueuse, sont coupées par des filons de quartz. L'un des caractères de ces filons, sur le sol mexicain, est de renfermer le plus souvent des *sulfures* métalliques, combinaisons du fer, ou du zinc, ou du cuivre, ou du plomb, avec le soufre, qui joue un si grand rôle dans la nature, et il est bien rare qu'au milieu de ces sulfures on ne rencontre pas celui d'argent; le filon alors forme une mine de ce précieux métal. Or, à mesure qu'on s'avance de Mexico vers le nord, on voit se multiplier ces filons de quartz plus ou moins mêlé de sulfures métalliques : suivant M. Duport, quand, se dirigeant vers le golfe de Californie, on traverse la chaîne principale, une fois qu'on est sur le versant occidental, c'est le pays tout entier qui est composé de roches sillonnées de veines de quartz sur un espace immense. C'est assez dire, ajoute-t-il, que les gisemens exploités depuis trois siècles ne sont rien auprès de ceux qui restent à explorer.

Ces caractères généraux ou d'autres qui y sont analogues se répètent sur la majeure partie de la longue chaîne des Andes et dans les cordillères ou ramifications que la chaîne centrale jette à droite et à gauche. Les substances avec lesquelles l'argent est en combinaison peuvent varier; les roches traversées par les filons ne sont pas partout absolument les mêmes. Ainsi, au Mexique, les filons d'argent ne sont que par exception dans le calcaire; ailleurs ils s'y tiennent habituellement, et, au Pérou, la mine de Gualgayoc offre un filon au travers de couches calcaires d'une époque relativement récente, quoiqu'elle soit infiniment antérieure à l'homme, celle à laquelle les géologues rapportent le dépôt de la craie dont sont formés de si vastes terrains, à commencer par les environs de Paris. Un gisement pareil est regardé dans la science comme une rareté; mais le fait dominant pour l'économie générale du globe,

c'est le privilége qu'a cette chaîne de montagnes, de plus de quatorze mille kilomètres de long, d'offrir des gisemens d'argent avec une fréquence et une puissance sans pareilles.

Prenez une carte du Mexique et pointez-y toutes les localités où une mine d'argent a été exploitée, ainsi que celles où des indices ont été signalés; elles occuperont sur la carte, avec d'assez faibles solutions de continuité, une ligne droite oblique à 45 degrés par rapport à l'équateur, du 16e au 30e degré de latitude (1). Le développement de cette ligne oblique est de plus de deux mille kilomètres. Au nord, ce sont les mines des environs de Guaimas, de Batopilas, de Morelos, de Guadalupe y Calvo; au centre, Guanaxuato; au midi, ici Tlapujahua, Angangueo, Sultepec, là Pachuca, Real del Monte et Chico. Souvent le même filon est reconnu sur de longues distances. Ainsi la *Veta Madre* de Guanaxuato était exploitée, dès 1803, sur une longueur de treize kilomètres. Il faut qu'un de ces déchiremens qu'a subis la croûte de la planète à diverses époques, des milliers de siècles avant l'apparition de l'homme, se soit ainsi opéré au Mexique suivant cette direction à peu près rectiligne. Disons plus, ce phénomène semble s'être reproduit au même instant dans le nouveau continent, sur toute la longueur de l'immense chaîne des Andes. Alors une abondante injection de matières argentifères venues de l'intérieur du globe en aura pénétré l'enveloppe pétrifiée et en aura comblé les fissures. Des similitudes bien constatées autorisent à considérer les innombrables filons disposés au Mexique le long de la ligne de deux mille kilomètres que nous venons d'indiquer comme ayant ainsi une origine commune qui les aurait ouverts et remplis au même instant. Ils sont tous dirigés de même et ils sont formés à peu près des mêmes substances.

Quelle idée n'a-t-on pas des ressources du Mexique en métaux précieux, quand à l'argent on ajoute l'or que le pays présente! On verra cependant que la production de l'or est beaucoup moindre que celle de l'argent, je ne dis pas seulement en poids, mais même en valeur.

Les mines de métaux précieux ont pour le Mexique cet avantage particulier que, seules aujourd'hui, elles peuvent lui fournir un objet de grande exportation. La cochenille, dont le Mexique a le privilége d'être presque le seul fournisseur, n'entrait dans ses envois au dehors, à l'époque où le pays était le plus florissant, que pour 12 millions de fr. (2).

(1) Duport, *Production des Métaux précieux au Mexique*, p. 377.

(2) C'est, après les métaux précieux, le principal objet d'exportation. La vanille, la salsepareille, le jalap, dont le Mexique est un des plus importans producteurs, étaient expédiés pour une valeur collective d'un million, l'indigo pour un peu plus, mais il provenait presque en totalité de Guatimala, dans l'Amérique centrale. Les bois de teinture peuvent donner lieu à un fret assez considérable, mais ne représentent sur les lieux qu'une très faible somme. Le Mexique a exporté sous le régime colonial des farines et du sucre; il a cessé aujourd'hui.

Le Mexique est un pays admirablement doué par la nature; c'est la flore la plus riche et la plus variée qu'on puisse imaginer : tout y vient. En se rendant du littoral à Mexico, on gravit une succession de terrasses qui offrent l'une après l'autre, et quelquefois l'une à côté de l'autre, toutes les cultures, toutes les productions, depuis celles des contrées les plus ardentes de la zone torride jusqu'à celles des régions glacées du pôle. On rencontre la série tout entière des végétaux utiles, depuis la canne à sucre, l'indigo de l'Asie méridionale et le café de l'Arabie, jusqu'au lichen de l'Islande, en passant par le coton, l'olivier, la vigne, le maïs et les céréales sur lesquelles vit l'Europe. Ce n'est cependant point chose facile que d'utiliser, pour le commerce d'échange, cette merveilleuse aptitude du sol à tout donner à l'homme en retour d'un peu de travail. La population, sans doute parce qu'elle craint le climat du littoral et qu'elle sait ce qu'il en coûte pendant huit mois de l'année pour fréquenter la plage de la Vera-Cruz, quartier-général de la fièvre jaune, s'est réfugiée sur le vaste plateau que forme la Cordillère, devenue épaisse et massive au point d'occuper tout l'intervalle qui sépare les deux océans sur lesquels le Mexique est assis. Les hommes se sont concentrés sur la Terre Froide (*Tierra Fria*), dont pourtant il ne faut pas juger le climat d'après le nom qu'elle porte, car la saison d'hiver à Mexico ressemble aux plus riantes journées du mois de mai à Paris, et le nom qui, au gré d'un Européen, conviendrait le mieux à cette partie du pays, serait celui de *Terre Sèche*. Point de cours d'eau qu'on puisse canaliser, de manière à avoir des voies de transport économiques. Le beau bassin auquel on a donné le nom de vallée de Mexico, tout entier dans la *Tierra Fria*, est la seule partie du Mexique où il serait facile d'établir un bon système de navigation. Dans un pays nouveau et médiocrement industrieux, où les distances sont grandes, où le trésor public est vide et où la sécurité pour les associations industrielles a disparu, on ne peut songer à établir des chemins de fer. Sur le plateau, les routes pourraient s'ouvrir et s'entretenir à peu de frais, et il y a un certain nombre de voies charretières qui restent praticables tant bien que mal, quoique personne ne s'en occupe; mais, le long des pentes çà et là abruptes par lesquelles le plateau se relie avec les bords de la mer, elles coûteraient cher. Une seule avait été établie, avec magnificence il est vrai, celle de Perote à la Vera-Cruz, joignant Mexico à ce port, et elle est dégradée aujourd'hui. Ainsi, avec quelque abondance que le pays puisse rendre, dans la Terre Chaude, les denrées d'exportation sur lesquelles vivent et prospèrent les colonies des Antilles et des Indes-Orientales, le sucre, le coton, le café, et, dans la Terre Froide, le blé, dont les États-Unis expédient de grandes quantités dans les deux mondes, cette fertilité virtuelle du pays, dans l'état où sont les voies de transport, ne sert à rien pour le commerce extérieur. Le Mexique produit son propre

sucre, son coton, son café, à plus forte raison son blé; il n'en expédie pas à l'étranger. Un commerce extérieur de quelque étendue ne lui est possible qu'à l'aide des métaux précieux. Sous le régime colonial, le travail des mines était l'objet des soins particuliers du gouvernement, qui s'efforça d'y appliquer tous les moyens que la science possédait alors dans la Péninsule, et, malgré la médiocrité de ces ressources, la sollicitude de l'autorité eut de beaux résultats.

Dès le temps de Cortez, on s'était mis, on avait continué à travailler les mines d'argent de Tasco, de Sultepec, de Pachuca, de Tlapujahua, presque toutes exploitées déjà pour le compte des Montezumas. Bientôt après s'ouvrirent celles de Zacatecas, et même le filon de Guanaxuato fut attaqué dès 1558. A l'ouverture du XVIIIe siècle, le Mexique ne donnait que 27 millions de francs en or et en argent, mais, cinquante ans plus tard, il en était à 65. Peu après, la mine de Valenciana était en rapport, et, en 1775, le produit du Mexique montait à 85 millions. En 1788, il était à 107 millions, et en 1795 à 130. Il resta à peu près à ce point, tantôt le dépassant, tantôt restant en dessous de très peu jusqu'en 1810, où éclata la guerre de l'indépendance. L'or déclaré pour la perception de l'impôt représentait sur la masse annuelle, depuis 1775, de 10 à 15 millions.

Le Mexique, à ce moment, donnait plus d'argent que le reste de la planète; il en est de même aujourd'hui encore.

Cette masse de métaux précieux, d'argent particulièrement, a été convertie à peu près entièrement en piastres. Comme l'Amérique espagnole fournissait presque tout l'argent mis au jour dans le monde, la piastre espagnole devint la monnaie la plus usuelle du commerce général. 8 piastres 1/2 pèsent un marc de Castille, et le titre primitif fut primitivement de 11/12 de fin (ou de 917 parties sur 1,000). Le quadruple d'or est de même poids et fut d'abord de même titre que la piastre. C'est pour l'or ce qu'on nomme 22 karats. Jusqu'en 1772, le gouvernement espagnol observa scrupuleusement les règles qu'il s'était tracées pour le monnayage, et le titre des piastres resta à 11/12, ou, selon la langue monétaire, à 11 deniers. A cette époque, le cabinet de Madrid crut pouvoir impunément violer ses engagemens envers le monde entier, qui se servait de sa monnaie en toute confiance, comme de la représentation la plus fidèle des valeurs. Le titre fut clandestinement réduit de 917 millièmes à 903. Inutile de dire que le commerce s'aperçut aussitôt de l'altération, et que la piastre nouvelle ne circula que pour ce qu'elle valait. On avait pris des précautions puériles pour envelopper la fraude de mystère. On donnait de faux poids aux essayeurs pour qu'ils s'en servissent devant le public, comme s'il n'y avait eu d'essayeurs qu'à Mexico ou à Lima. Jusqu'à l'indépendance, en nommant ces agens, on leur faisait prêter serment de ne pas divulguer ce secret d'état, que

connaissaient tous les changeurs et tous les commerçans du monde. En 1786, un nouvel abaissement de titre eut lieu sur l'or, et les quadruples n'eurent plus que 21 karats ou 875 millièmes de fin. Les républiques de l'Amérique espagnole, c'est une justice à leur rendre, ont maintenu le titre qu'elles avaient trouvé de 903 pour l'argent et de 875 pour l'or. C'est par exception et le plus souvent par l'effet de l'ignorance que dans des momens de trouble elles ont émis des monnaies d'un plus bas titre. Aussi aujourd'hui encore, de toutes les monnaies d'argent, la piastre est-elle la seule qui soit universelle. C'est en piastres qu'on règle dans les comptoirs de l'Inde ou de la Chine; c'est la piastre qu'on rencontre en Algérie et que préfèrent l'Arabe et le Kabyle. Le dollar des États-Unis n'est que la piastre espagnole. Les sultans turcs avaient adopté la piastre (1). Cependant la pièce de 5 francs, dont on a frappé une très grande quantité et qui est correcte de poids et de titre, commence à se répandre sur le marché général.

Il ne faut cependant pas s'abuser sur la proportion habituelle d'argent qu'on rencontre dans un poids déterminé de minerai mexicain. L'opinion, accréditée en Europe, qu'on heurte du pied des masses d'argent natif au Mexique et au Pérou, comme dans l'Eldorado, est dénuée de fondement. Certaines mines du vieux continent (2) ont offert des blocs d'argent natif aussi beaux que tout ce que le nouveau pourrait en citer, et, à part quelques recoins privilégiés et bénis des mineurs, les minerais autres que l'argent natif ne se présentent point non plus, au Mexique et au Pérou, en masses compactes. Les minerais maigres de la Saxe et de la Hongrie sont moins pauvres que la moyenne des minerais mexicains ou péruviens, la différence est souvent de plus de moitié; mais, par la puissance de leurs filons, les mines mexicaines ou péruviennes ont une supériorité extraordinaire. En Saxe, ce sont des veines de deux à trois décimètres qui s'étranglent fréquemment. Au Mexique, les filons acquièrent de si énormes épaisseurs, qu'il faut les mesurer quelquefois par dizaines de mètres. Ainsi un filon qui, dans la majeure partie de sa puissance, renferme l'argent sulfuré en parcelles presque imperceptibles, peut fournir dans un mois la moitié de l'argent que donnent dans l'espace d'une année toutes les mines de la Saxe. Il résulte d'un parallèle entre la célèbre mine du Himmel-Fürst, située près de Freiberg en Saxe, et la mine mexicaine de la Valenciana, telle qu'elle était en 1803, que la première étant riche à 6 ou 7 onces par quintal (3 millièmes 8/10 ou 4 millièmes 4/10) la seconde ne l'était

(1) Ils l'ont réduite à moins du 20e de sa valeur à force d'alliage.

(2) Celles de Kongsberg en Norwége, de Schneeberg en Saxe, celles de Sainte-Marie-aux-Mines en France, abandonnées pourtant, mais peut-être à tort, ont donné des masses d'argent natif du poids de 30 kilog., qu'on chercherait vainement dans les mines les plus riches du Nouveau-Monde.

qu'à 4 (2 millièmes et demi); mais la mine saxonne, avec 550 hommes, les premiers mineurs du monde, fouillant les entrailles de la terre suivant les méthodes les plus perfectionnées, ne rendait annuellement que 700,000 kil. de minerai. La mine mexicaine, qui occupait à l'intérieur 1,800 travailleurs, soit un peu plus du triple, et employait des procédés d'exploitation grossiers, en livrait, au contraire, aux ateliers métallurgiques 33,120,000 kilog., cinquante fois autant. La première fournissait 2,300 kilog. d'argent, et la seconde 82,800, soit 36 fois plus. Le profit net de celle-là était de 90,000 f., les actionnaires de celle-ci se partageaient 3 millions. La Valenciana répandait en salaires dans le pays 3,400,000 fr., et payait chacun de ses ouvriers, au nombre de 3,100 en tout, de 5 à 6 fr. par jour, tandis que Himmel-Fürst ne répandait en main-d'œuvre que 200,000 fr., et ne rétribuait ses 700 travailleurs du fond et de la surface, race appliquée et intelligente, que sur le pied moyen de 18 sous par jour (1).

Les recherches de M. d'Elhuyar ont fait connaître que la richesse moyenne de tous les minerais mexicains traités au commencement du siècle était d'un millième et 8/10 à 2 millièmes et demi, ou, pour parler le langage des mineurs, de trois à quatre onces d'argent par quintal. Des essais récens, faits par les procédés les plus parfaits qu'indique la science moderne, confirment pleinement cette évaluation de l'ancien directeur-général des mines du Mexique. Cette pauvreté du minerai mexicain, même avec l'abondance qu'en offre le sol, en rendait la mise en œuvre difficile. Si le Mexique recélait en lui les richesses des *Mille et une Nuits*, il fallait les conquérir. Elles eussent été gardées par des dragons, comme celles de la fable, qu'on n'eût pas eu plus de peine à s'en emparer. Quelques mots le feront comprendre.

II. — CARACTÈRE DE L'EXPLOITATION DES MINES DU MEXIQUE.

On donne à l'Amérique le nom de Nouveau-Monde. On se douterait peu qu'on soit dans un monde nouveau quand on débarque à New-York, à Philadelphie, à Québec, à la Havane, ou quand on se promène dans les rues de Boston et d'Albany. Philadelphie et New-York, Boston et Albany, c'est la vieille Angleterre, c'est la descendance de Bristol, de Hull, de Liverpool, et à la première génération. Même style de construction, de petites maisons proprettes en briques avec de petites portes et de petites allées, la cuisine sous le rez-de-chaussée; même multiplication des églises, même race d'hommes plus endimanchée pourtant, de même que la ville; même coupure de la vie. La Havane, c'est l'antique Espagne, des rues tortueuses et étroites, le long desquelles s'é-

(1) Voir Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, III, p. 206, et d'Aubuisson, *Mines d'Allemagne*, III, p. 6 à 45.

lèvent des maisons, belles souvent comme des palais; la population est espagnole, seul le mélange des noirs révèle une autre contrée. Québec, c'est la Basse-Normandie toute pure avec garnison anglaise; quelque chose comme aurait pu être Rouen pendant l'occupation de 1815. Vera-Cruz, avant que l'ange exterminateur des révolutions passant par là lui eût imprimé un cachet de tristesse et de ruine, c'était l'Espagne s'embellissant, élargissant ses rues et s'épurant de ses mendians. Le voyageur, y retrouvant la mantille et le pied mignon des Andalouses, se serait cru volontiers sur la plage du midi de l'Espagne, là où par hasard elle est sablonneuse, aride et inculte. Sur le plateau mexicain, le nom de Nouveau-Monde est mieux approprié et plus vrai. La nature et les hommes y sont autres; la végétation rigide des nopals (1) et des magueys (2), magnifiques aloès qui se plaisent et pullulent dans cette atmosphère raréfiée, a un aspect à elle. Ce sont des conditions autres d'existence pour l'espèce humaine, pour les bêtes, pour les végétaux. Par son site à une immense élévation dans les airs et pourtant au pied des montagnes, au fond d'un bassin, sous le coup d'une inondation, par son architecture grande, régulière sans ennuyeuse uniformité, Mexico ne ressemble qu'à elle-même. Ce n'est plus l'Europe, c'est une capitale pleine d'une majesté étrangère et originale. La physionomie de ses habitans, de ceux même qu'on répute blancs sans contestation, diffère de celle de la famille de Japhet. A leurs traits et à leur regard on reconnaît le mélange d'un autre sang. Une partie de la population, moins nombreuse à la ville qu'aux champs, est de pure race aztèque, et, par la couleur de sa peau et par la forme de ses vêtemens, avertit l'Européen qu'il a cessé d'être chez lui, qu'il vit dans un monde nouveau.

Ici, ou pour mieux dire dans les deux Amériques, les districts de mines d'argent et l'art métallique offrent profondément empreint ce caractère nouveau-monde. Tout y est autrement que chez nous. La région argentière semble n'avoir jamais eu de communication avec l'Europe, quoique ce soit la soif de l'or des Européens qui ait provoqué l'exploitation des métaux précieux. L'art des mines en Chine, par ses données économiques et techniques, diffère moins de celui de l'Europe actuelle. Ici, à côté d'un procédé chimique que la science européenne n'a point inspiré, qu'elle a été trois siècles sans expliquer, qui est ingénieux, surprenant, admirable dans la plupart des cas, on rencontre des procédés mécaniques, grossiers, stupides, et par conséquent très onéreux; rien n'est cher comme l'ignorance. Tel est celui qui consiste

(1) Le nopal est un cactus arborescent.

(2) Le maguey est l'*agave mexicana*, espèce d'aloès, dont le jus sert à faire une boisson fermentée généralement en usage du temps de Montézuma, et qui aujourd'hui encore, pour les dix-neuf vingtièmes de la population, remplace le vin.

à élever l'eau, trop souvent abondante au fond des mines, de 300 mètres, 400 mètres, 500 mètres de profondeur, non avec des pompes ou au moins dans un tonneau, mais au moyen d'un sac en cuir suspendu à une corde que manœuvrent péniblement des mules lancées au grand galop (1). Dans les mines, des puits d'une largeur sans exemple, plus larges que la façade de l'habitation d'un citoyen riche à New-York, et nul effort pour utiliser dans l'intérêt du service, pour la salubrité de la mine et pour la sécurité des ouvriers, ces trouées excessivement dispendieuses (2). Avec d'aussi spacieuses voies du haut en bas de la mine, pas de moyens d'aérage, et des communications mal établies, périlleuses. On dirait d'un édifice érigé par un architecte sans intelligence, où, pour passer d'une pièce à la voisine, il faudrait faire le tour de la maison entière. A l'intérieur, on a trouvé moyen de rendre les transports très coûteux, en les faisant à dos d'homme, dans des galeries montantes fort rapides, tandis que rien n'eût été plus aisé que d'avoir des galeries de niveau, larges et élevées, avec des chevaux et des chemins de fer de service (3). Ces différences-là, en regard de l'Europe, et bien d'autres, tiennent uniquement à une ignorance crasse et obstinée. D'autres circonstances de l'extraction des métaux précieux en Amérique sont originales dans leur nouveauté et autochtones. Ressortant du sol lui-même, elles sont commandées ou conseillées par lui. Quelquefois ce sont des transports considérables effectués par des animaux que le vulgaire européen, s'il en entend prononcer le nom, est tenté de ranger parmi les bêtes de la fable à côté de la licorne; je veux parler des lamas et des alpacas (4), qui par milliers sont employés à ce service. Ailleurs, des bêtes de somme plus étranges encore, dont le spectacle humilie l'ami de la civilisation : des hommes tenant lieu de mulets

(1) Tout le monde sait, en Europe du moins, que le galop est l'allure où le cheval a le moins d'effet mécanique utile. Jusqu'à ce jour, on n'a pu le persuader aux mineurs mexicains.

(2) A la mine de Valenciana, trois puits ont coûté 10 millions; à Mons, des puits de quatre cents mètres de profondeur, creusés au travers d'un terrain qui renferme de l'eau par torrens et sur des dimensions qui suffisent à l'extraction de masses décuples de ce qu'on retire d'une mine d'argent, à l'aérage et à la descente des hommes, reviennent à 200,000 francs. C'est seize fois moins qu'un des puits de la Valenciana.

(3) On sait que l'emploi de petits chemins de fer dans les mines date d'assez loin.

(4) Ces animaux ressemblent à de grands moutons. Au Potosi, qui dépend de la Bolivie, 15,000 lamas et autant d'ânes transportaient, au commencement du siècle, les minerais de la mine aux fourneaux. Avant 1795, époque d'un écroulement général qui arrêta tous les travaux à la mine de mercure du Cerro de Santa-Barbara, près de Huancavelica, 7,000 alpacas et lamas, conduits et gouvernés par des chiens intelligens, portaient les minerais retirés du sein de la terre aux fourneaux destinés à extraire le métal par distillation, qui étaient placés aux portes de la ville de Huancavelica. Ces animaux sont inconnus au Mexique.

pour les charrois (1) ou servant de chevaux de poste. Dans la province montagneuse d'Antioquia (Nouvelle-Grenade), non pas seulement dans les mines, mais dans de longs voyages, d'un revers à l'autre de la Cordillère, on va à homme comme chez nous à cheval. Dans les mines du Mexique, l'homme remplit aussi cet office, moyennant un bon salaire cependant. A la Valenciana, lorsque les chefs de l'exploitation visitaient les travaux, ils se faisaient porter par des hommes qui avaient une espèce de selle au dos et qu'on désignait sous le nom de *petits chevaux* (*cavalitos*). Sur d'autres points, c'est le contraste des denrées les plus communes chez nous à un taux incroyable et de l'or à vil prix : un baril de farine à 350, 400 et même 450 fr., le même qu'à New-York ou à Bordeaux on livre communément à 25 fr., et cela en un pays d'une fertilité extrême; le fer à 4,500 fr. la tonne, qu'en Angleterre on obtient pour 175 fr. Ne dirait-on pas d'un coin de la lune ou d'Uranus? Les prix que je viens de transcrire sont ceux que cite M. de Humboldt au sujet de la province de Choco (Nouvelle-Grenade); ils se rapportent au commencement du siècle. Les choses ont dû changer un peu depuis; mais voici un fait contemporain presque de la même force : qu'on imagine à quel prix doit revenir le travail de mulets comme ceux des mines mexicaines de Guadalupe y Calvo, qu'on nourrit avec des fourrages, de l'orge ou du maïs, apportés à dos de bête de quatre-vingts lieues!

Ailleurs les frais de commission ou de change sont cent fois ce qu'ils seraient en Europe. Dans les départemens du nord du Mexique, des lingots d'argent garantis par l'essai se troquent contre des espèces avec une perte de 10 et de 15 pour 100. On a vu cet escompte monter à 40 pour 100 (2). En France maintenant, ce serait de 1 ou 2 francs par

(1) « Les Indiens *tenateros* (qui font le transport intérieur), que l'on peut considérer comme les bêtes de somme des mines du Mexique, restent chargés d'un poids de 225 à 350 livres pendant l'espace de six heures. Dans les galeries de Valenciana et de Rayas, ils sont exposés à une température de 22 à 25 degrés Réaumur (27 degrés 1/2 à 31 1/4 centigrades). Ils montent et descendent pendant ce temps plusieurs milliers de gradins, par des puits inclinés de plus de 30 degrés. On rencontre dans les mines des files de 50 à 60 de ces portefaix, parmi lesquels il y a des vieillards sexagénaires et des enfans de dix à douze ans. On ne peut se lasser d'admirer la force musculaire des *tenateros* indiens et métis de Guanaxuato, surtout lorsqu'on se sent excédé de fatigue en sortant de la plus grande profondeur de la mine de Valenciana sans avoir été chargé du poids le plus léger. » (Humboldt, *Nouvelle-Espagne*, III, 242-243.)

M. Duport, qui donne des renseignemens de la date la plus fraîche (1842), dit que les transports intérieurs se font encore de même. Il est bon de rappeler que ce travail des Indiens est volontaire. Ils reçoivent des salaires triples ou quadruples de ceux des laboureurs.

(2) A Guadalupe y Calvo. Ce prix exorbitant est motivé par les distances énormes qui séparent les mines du nord des pays habités, et par les dangers auxquels sont exposées des valeurs en voyage.

kilo. valant 222 francs 22 centimes. Aussi l'argent est avili, et je n'ose pas nommer les vases immondes qu'on en fabrique quelquefois.

Autre différence encore avec l'Europe; mais celle-là est consolante : le mineur est très bien payé au Mexique. Peu de faits, au même degré que la condition des mineurs, sont propres à faire ressortir la bienveillance du gouvernement espagnol pour les races indigènes. L'obligation imposée spontanément par les conquérans aux Indiens de travailler dans les mines avait disparu, long-temps avant l'indépendance, des lois écrites et de la réalité, que dans les pays espagnols il faut toujours distinguer de la loi. Le mineur mexicain est libre, et il est supérieurement rétribué. On a vu plus haut qu'au commencement du siècle, sous le régime colonial, le salaire d'un mineur à Guanaxuato était de 5 à 6 francs par jour, pendant que celui d'un bon mineur saxon, à Freiberg, était de moins de 1 franc.

III. — TRAITEMENT DES MINERAIS D'ARGENT. — PROCÉDÉ DU MINEUR MEDINA.

J'essaie de rendre un compte succinct du travail par lequel on retire l'argent. C'est ce qui va mettre en relief, plus encore que tout ce qui précède, le caractère original de l'exploitation américaine.

L'art fournit des moyens aisés de séparer une proportion d'argent de deux millièmes des matières qui la renferment. On retire à Paris des cendres d'orfévre jusqu'à des atomes. Le mineur européen a deux moyens d'action, l'eau et le feu. L'eau lui donne une force motrice avec laquelle, un minerai d'une faible teneur étant donné, on le pulvérise; puis, une fois réduit en poudre, on le lave sous un courant d'eau sur des tables dormantes et des tables à secousse, et c'est ainsi qu'on sépare les particules métalliques de la majeure partie des matières stériles. Ensuite, par le feu, en faisant intervenir une substance tierce, de la classe des fondans, on met en fusion le minerai, et on retrouve au fond du creuset du fourneau les substances métalliques qui s'y sont réunies, une fois liquéfiées, en vertu de leur densité plus grande. L'action du feu, renouvelée plusieurs fois et de diverses façons, finit par avoir raison des minerais les plus rebelles. Ainsi la métallurgie européenne roule sur l'intervention de ces deux élémens, l'eau et le feu. Sur le plateau mexicain, de même qu'au Pérou, il a fallu s'en passer pour retirer l'argent. Transplanté là, le métallurgiste européen s'est trouvé dans la situation de ces proscrits des temps antiques auxquels le feu et l'eau étaient interdits. L'eau est très rare sur le plateau du Mexique, excepté dans quelques lieux privilégiés comme à l'usine de Regla, et il faut user avec parcimonie du peu qu'on en rencontre. Le combustible y est plus rare encore. Il ne paraît pas que les forêts aient jamais été très abondantes sur le plateau mexicain; mais les souverains aztèques, prédéces-

seurs des Espagnols dans la domination du pays, paraissent avoir eu pour la conservation des bois des règlemens forestiers fort sages et fort sévères. La race espagnole, au contraire, héritière en cela des Arabes pasteurs, dévaste les forêts sur son passage. Il y a telle usine qui paie le bois presque au même prix que le citadin de Paris pour sa cuisine économique (1). La houille serait un bienfait du ciel pour l'empire mexicain; mais, jusqu'à présent, on ne l'a rencontrée que vers le littoral, particulièrement près de Tampico, en remontant le Rio-Panuco, et les transports sont si difficiles, qu'à moins que les houillères ne se trouvassent très voisines des gîtes métallifères, elles ne seraient d'aucun secours pour l'industrie des mines. Tout se transporte ici à dos de mulet, et à des prix qui sont sept fois plus élevés que ceux du roulage en France (2).

Lors même que l'eau serait moins rare sur le plateau mexicain, on ne pourrait en tirer le même parti qu'en Europe pour la préparation mécanique du minerai. Par une circonstance qui semble sans exemple, le minerai mexicain, dans plusieurs cas, ne se prêterait point à ces lavages employés avec tant de succès en Europe sur les minerais, préalablement pulvérisés, de cuivre, de plomb et d'étain, afin de séparer les parties métalliques de la gangue ou roche stérile, et d'en concentrer ainsi la richesse en un moindre volume et un moindre poids. Souvent l'argent est disséminé dans la gangue en particules si menues, que même les boues que le plus habile laveur distrairait les premières de la masse retiendraient encore une bonne proportion de l'argent (3). C'est que la plus grande partie de l'argent enfermé dans le minerai mexicain est à l'état de sulfure simple ou composé; ces sulfures sont fragiles et se mettent aisément en poudre extrêmement fine, aisée à entraîner par conséquent dans le courant de l'eau de lavage avec les boues réputées stériles.

Que faire donc? Les Espagnols semblent avoir reçu de la nature l'instinct de la métallurgie. Célèbres dès l'antiquité la plus reculée par leurs

(1) Le prix du bois pour les usines à argent du Mexique est communément de 2 francs 50 cent. à 3 francs par 100 kilog. Un stère, supposé de 360 kilog., coûterait donc de 9 fr. à 10 fr. 80 cent.; mais quelquefois, et par exemple sur une partie des puits du Fresnillo, le prix est de 14 francs 50 cent. Les forges françaises, qui pourtant paient le bois bien cher, l'achètent, sur pied il est vrai, 3 francs 50 cent. On estime que l'abattage, la façon, la carbonisation et le transport du charbon à l'usine représentent ensemble 1 franc par stère, ce qui porte le prix du stère rendu en charbon à l'usine à 4 francs 50 cent. A Paris, le stère de bois de chauffage rendu chez les particuliers coûte de 15 à 18 francs.

(2) De Vera-Cruz à Mexico, sur la route la plus fréquentée du Mexique, les transports à dos de mulet se paient sur le pied de 1 franc à 1 franc 35 centimes par kilom. pour cent kilos, selon la nature des marchandises. Le prix du roulage ordinaire en France est de 10 à 20 centimes.

(3) Ce fait résulte positivement des expériences faites à l'école des mines à Paris sur une collection d'environ 100 quintaux des principaux minerais que M. Duport avait apportés du Mexique.

mines, sous la domination romaine, les provinces de l'Ibérie fournissaient à la maîtresse du monde de l'or, de l'argent, du cinabre. Quand le Nouveau-Monde est découvert, les Espagnols font la conquête de deux empires où l'argent et l'or abondent, et ils y transportent, avec la connaissance qu'on pouvait avoir alors de l'art des mines, leur passion pour la recherche des métaux précieux. Et aujourd'hui que les descendans des *conquistadores* se sont rendus indépendans au Mexique, au Pérou, sur les bords de la Plata, on voit les Espagnols, resserrés dans la Péninsule, recommencer à déployer chez eux le génie que pendant trois siècles ils ont prodigué au loin. Ils fouillent le sol de la patrie avec une audace et un succès extraordinaires.

Ce fut en 1557 qu'un mineur de Pachuca, Bartholomé Medina, découvrit le procédé d'extraction actuellement usité dans toute l'Amérique, moyennant lequel l'argent est obtenu sans recourir au lavage, à peu près sans combustible, et en employant des doses très modérées d'un petit nombre d'ingrédiens tous empruntés, sauf un seul, à la classe des matières réputées communes. Par une sorte de divination, cet homme imagina une méthode de traitement dont la science rend à peine compte aujourd'hui, après que de grands chimistes se sont consacrés à l'étudier. Habituellement l'esprit humain n'arrive aux formules simples qu'en traversant beaucoup de complications; ce pauvre mineur fut plus heureux. Du premier coup, il trouva une recette tellement simple, que depuis trois siècles on n'y a presque rien changé. Une fois le minerai trituré, l'opération s'accomplit sans autre appareil qu'un tout petit lavoir et une cloche de bronze, sans autre main-d'œuvre qu'un foulage des farines de minerai par le pied des hommes ou des mulets (1), sans autre combustible que celui qui est requis pour calciner une petite dose de pyrite de fer et de cuivre (2), et pour volatiliser

(1) Dans l'origine, le foulage était fait par des hommes, que quelques-uns des mineurs péruviens remplacèrent par des chevaux, et c'est de là que l'emploi des mulets ou des chevaux passa au Mexique. Cette amélioration ne remonte, pour le Mexique, qu'à 1783. Don Juan Cornejo en apporta l'idée du Pérou. Le gouvernement lui accorda un privilége dont il ne jouit pas long-temps, et qui ne lui valut qu'une somme médiocre. Les frais d'amalgamation ont beaucoup diminué depuis que l'on n'a plus besoin d'employer ce grand nombre d'ouvriers qui se promenaient pieds nus sur des amas de farines métalliques. Aujourd'hui encore à Catorce, ce sont des hommes qui font ce service : des circonstances locales et le défaut d'espace n'ont pas permis de leur substituer des animaux; mais c'est le seul point du Mexique où l'ancien mode de foulage se soit maintenu. La substitution des animaux à l'homme et la suppression à peu près complète de l'emploi de la chaux dans l'amalgamation sont les seuls changemens qui aient été apportés au procédé de Medina. Dans plusieurs des mines du Pérou, le foulage par les hommes a persisté jusqu'à ce jour.

(2) Les combinaisons naturelles du fer ou du cuivre avec le soufre sont désignées par le nom de *pyrite*. Ce sont des minéraux à l'aspect métallique, d'un jaune un peu plus clair que celui de l'or, que le vulgaire ramasse souvent dans la persuasion que c'est de ce précieux métal.

le mercure de l'amalgame d'argent, où s'est concentré tout l'argent préalablement ramené, par la vertu du procédé, à l'état métallique, et cet amalgame ne représente qu'un centième du poids du minerai traité, sans autres substances que 2 à 3 pour 100 de sel ordinaire, 1 à 3 pour 100 de *magistral* (pyrite de cuivre et de fer calcinée) et 3 millièmes de mercure (1).

Ce système ingénieux s'applique sans effort à des masses indéfinies. Pour laboratoire, il n'exige rien qu'une aire dallée, où les tas de minerai réduits en pâte sont étalés et où des mulets viennent piétiner en bandes.

Une fois armés du procédé de Medina, les Espagnols élevèrent des établissemens immenses, où ils travaillent jusqu'à 15 millions de kilogrammes de minerai. Les idées de ce peuple ont souvent un cachet de grandeur. Il conçoit plus volontiers sur une grande échelle, et il fut un temps où il avait la force d'exécuter comme il avait conçu. Les travaux de quelques-unes des mines furent sur des proportions grandioses, extrêmes. Le puits principal de la Valenciana a une profondeur perpendiculaire de $627^m,67$ et un diamètre de $8^m,48$. Il y a des puits d'une largeur de 10^m et même de 12^m (2). Ces dimensions extraordinaires et quant à la largeur tout-à-fait extravagantes donnent l'idée de l'audace et de la puissance avec lesquelles le minerai est attaqué. Examinons comment on le traite.

Dans la plupart des minerais, l'argent est à l'état de sulfure simple (argent noir) ou d'un sulfure composé (argent antimonié sulfuré qui est rouge) (3); puis il y a de l'argent natif, et enfin, mais rarement, du

(1) On emploie plus de mercure, quatre fois autant; mais les trois quarts du mercure employé font partie de l'amalgame d'argent qui est le dernier produit de l'opération, et on retire l'argent de cet amalgame sans perdre de mercure. Le seul mercure que nous comptions ici est celui qui est perdu; il s'élève à 12 onces ou à 13 moyennement pour un marc (8 onces) d'argent, soit 3 millièmes du poids du minerai, quand celui-ci rend 2 millièmes d'argent.

(2) A New-York, une belle maison a 25 pieds anglais ou 7 mètres 60 cent. de façade.

(3) Les minerais ainsi riches en sulfure d'argent simple ou multiple se nomment, en langage de mineur mexicain, *negros* (noirs), moins cependant parce qu'en effet le sulfure d'argent offre cette couleur qu'à cause des sulfures de plomb et de zinc dont la roche est mélangée, et qui dominent comme substances colorantes. Dans leur partie la plus voisine du jour jusqu'à une profondeur quelquefois considérable, les filons ont subi l'action de l'oxygène de l'atmosphère, qui agit sur les sulfures; il en résulte que les métaux autres que l'argent s'y présentent principalement à l'état d'oxyde; quant à l'argent, sa combinaison avec l'oxygène étant beaucoup moins stable, il passe alors à l'état métallique. La nuance ocreuse ou rouge de l'oxyde de fer, qui provient de la décomposition du sulfure de ce métal dont la masse du minerai est toujours plus ou moins mélangée, colore fortement la roche, et les minerais prennent le nom de *colorados*. Dans les *colorados*, une partie au moins de l'argent est à l'état d'argent natif, ce qui en rend le traitement plus facile. Au Mexique, les minerais *negros* forment les sept huitièmes de ceux que l'on traite. Au Pérou, les *colorados*, qui y portent le nom de *pacos*, représentent une pro-

chlorure ou du bromure d'argent (1). C'est sur cette loi générale de la composition du minerai qu'est fondée l'efficacité du procédé. Le but que se proposa Medina fut de faire passer l'argent contenu dans le minerai, en ces combinaisons diverses, à l'état d'amalgame, c'est-à-dire d'union avec le mercure. Le mercure s'empare à froid des corps dont il est avide, et il n'en est aucun pour lequel il ait plus d'affinité que pour l'argent. Or, une opération à froid devait dispenser de la nécessité du combustible que le pays n'a pas; en outre, l'amalgamation devait donner le moyen de concentrer en un petit volume l'argent épars dans une immense quantité de gangue, sans recourir aux appareils de lavage, pour lesquels on eût manqué d'eau, et qui d'ailleurs, dans beaucoup de cas, ainsi que nous l'avons dit, auraient été en défaut. Une fois l'argent réuni dans un amalgame, rien n'était aussi simple que de le séparer du mercure, c'était l'affaire d'un peu de feu. L'amalgamation levait donc toutes les difficultés : elle devait être ainsi le but final de l'opération.

L'affinité du mercure pour les métaux précieux avait été remarquée dès les temps antiques, du moins à l'égard de l'or, sans cependant que les Grecs ou les Romains s'en fussent servis pour l'exploitation des mines. C'était un des motifs pour lesquels les alchimistes faisaient intervenir le mercure avec prédilection, et lui supposaient une puissance presque sans bornes. Déjà on avait commencé à employer le mercure pour perfectionner l'extraction de l'or des alluvions de Saint-Domingue, deux ou trois ans après que Christophe Colomb y avait débarqué. Il est même constaté aujourd'hui, d'après le géographe arabe Edrisi, que l'emploi du mercure était communément usité, dès le XII[e] siècle, dans les lavages d'or de l'intérieur de l'Afrique; mais, avant Medina, la métallurgie n'avait fait aucun usage du pouvoir que possède le mercure envers l'argent. Ici, d'ailleurs, se présentaient des circonstances qui augmentent beaucoup le mérite de Medina. L'action du mercure avait été mise à profit à l'égard de l'or dégagé de toute combinaison avec ces corps qui dénaturent les métaux précieux, tels que le soufre, le chlore, l'antimoine, et les rendent inattaquables au mercure lui-même. Dans les alluvions de Haïti et de l'intérieur de l'Afrique, comme dans toutes les

portion beaucoup plus forte qu'au Mexique. Cependant à Catorce (Mexique) tout le minerai qu'on exploite est à l'état de *colorado*. Cette mine cependant a 509 mètres de profondeur. Nulle autre part les *colorados* n'ont été trouvés à une profondeur pareille; les mines du Pérou sont en général beaucoup moins profondes que celles du Mexique. Il est bon de remarquer qu'à Catorce il y a assez peu d'argent natif. L'argent y est principalement à l'état de chlorure (argent gris).

(1) Récemment M. Berthier a reconnu de l'argent à l'état de bromure dans le minerai de Catorce et dans quelques autres. Le bromure d'argent est aussi un des minerais du Chili, comme on le verra plus loin.

alluvions aurifères, l'or est à l'état métallique. Dans les minerais mexicains autres que les *colorados*, au contraire, l'argent, au lieu d'être dans sa condition simple de métal libre, mêlé d'une manière mécanique seulement à des matières terreuses, est engagé dans ces combinaisons qui paralysent complétement l'affinité qu'il a pour le mercure. Le problème était donc nouveau et très compliqué.

Le minerai est d'abord pilé au bocard (1), puis réduit en farine dans les *arrastras*, bassins circulaires où le minerai sortant du bocard est placé à l'état de bouillie très liquide, sur laquelle se promènent en tournant deux ou quatre blocs de pierre dure appelés *voladoras* (2). A cet état, le minerai, séparé par dépôt de l'excès d'eau et ramené ainsi à l'état de pâte, est étendu en immenses gâteaux plats (*tortas*) de 12 à 15 mètres de diamètre, et d'une épaisseur de 20 à 25 centimètres, sur l'aire dallée de la cour (*patio*) servant d'atelier. Une *torta* contient, selon les localités, de 50,000 à 75,000 kilogrammes. On y mêle du sel et l'on donne un *repaso*, c'est-à-dire qu'on y fait tourner au galop pendant plusieurs heures des mulets ou des chevaux, au nombre de huit à quinze, selon les dimensions de la *torta;* puis on met le *magistral* et du mercure, et on donne un nouveau *repaso*. Pendant un intervalle qui, selon la nature du minerai et la saison, varie de quinze à trente jours, et va même à deux mois et à trois quelquefois, on laisse la masse travailler sur elle-même, non sans y aider par des *repasos*. Par des lavages en petit sur une sébile, on constate le moment où tout le mercure est converti en amalgame solide, ou pour mieux dire non coulant, car c'est une masse molle. A ce moment, on verse une nouvelle quantité de mercure, qui, après un nouveau délai d'une douzaine de jours, se transforme de même en amalgame sec. On reconnaît que tout l'argent susceptible de s'amalgamer a été absorbé par le mercure, lorsqu'en ajoutant une dernière proportion de celui-ci, au lieu de se coaguler il reste fluide. Dès-lors l'opération est terminée. On lave la pâte de la *torta* dans une cuve en bois ou en pierre (*lavadero*), où on l'agite avec des rateaux tournans que met en mouvement un attelage de mules. Des lavages supplémentaires achèvent de séparer l'amalgame des matières

(1) Le bocard est un appareil formé de plusieurs pilons de bois placés verticalement les uns à côté des autres et terminés à leur extrémité inférieure par une masse de fer. Un arbre horizontal en bois, muni de longues saillies ou *cames*, qui est mu quelquefois par une roue hydraulique, le plus souvent au Mexique par un manége, soulève successivement ces pilons placés les uns à côté des autres, les fait battre sur le fond d'une auge où l'on place le minerai à pulvériser, après qu'il a été concassé à la main en fragmens de la grosseur d'une noix.

(2) Au centre de l'auge circulaire s'élève un arbre vertical en bois, ayant deux traverses en croix. Les *voladoras* s'attachent à ces traverses. L'une des traverses dépasse les bords de l'auge assez pour qu'on puisse y atteler de front deux mules qui font tourner l'arbre et les *voladoras*.

terreuses, et il suffit de chauffer celui-ci sous une cloche de bronze pour que l'argent reste seul.

Trois cents ans après que ce procédé empirique avait réussi, la science chimique, si glorieuse et si fière, et qui a tant le droit de l'être, en a découvert le secret. Combiné avec le soufre, et à plus forte raison avec l'antimoine et le soufre ensemble, l'argent était, on l'a vu, inattaquable au mercure; le sel et le *magistral* servent à le dégager de ces combinaisons et à le faire passer à l'état de chlorure, qui, en présence du mercure, dont la *torta* a été semée, cède son chlore à une partie de celui-ci, de sorte que l'argent, devenu libre, peut se combiner avec une autre partie du même métal. Au contact du sel, le sulfate de cuivre, qui est l'élément actif du *magistral* (chlorure de sodium), se change en bichlorure de cuivre. L'action du bichlorure de cuivre sur l'argent sulfuré donne naissance à un chlorure d'argent. L'eau chargée du sel dont la *torta* est imprégnée a la faculté de dissoudre celui-ci, qui serait absolument insoluble dans l'eau pure, et, une fois dissous, il est décomposé par le mercure. Les *repasos* ou foulages sous les pieds des mulets sont indispensables, non pas seulement par cette cause générale que le mouvement et l'agitation facilitent toute action chimique, mais par un motif particulier : le bichlorure de cuivre n'a point une action énergique sur l'argent sulfuré, c'est seulement à la surface qu'il le transforme en chlorure d'argent saisissable et décomposable par le mercure. Il faut donc absolument renouveler les surfaces, et c'est à quoi sert le piétinement des hommes ou des bêtes.

Dans cette opération, l'on perd toujours une certaine quantité de mercure, non pas de celui qui est passé à l'état d'amalgame, car l'amalgame restitue son mercure en entier (1); mais l'action chimique du magistral et du sel fait passer directement une portion du mercure à l'état de chlorure et d'autres combinaisons peut-être, qui restent dans les boues et qu'on ne saurait en retirer. De là une perte accidentelle, variable, inutile au succès de l'opération, inévitable pourtant. Une autre perte, mais celle-là nécessaire, déterminée, fixe, et qui se pourrait calculer, provient de ce que l'argent, une fois chloruré, cède son chlore au mercure. Cette absorption de mercure est presque exactement égale

(1) En plaçant l'amalgame primitif dans des chausses dont la partie inférieure est en cuir et le fond en toile à voile bien serrée, il s'en écoule du mercure, et il reste un amalgame solide contenant cependant encore quatre ou cinq parties de mercure contre une d'argent. Cet amalgame est moulé en fractions de disque qu'on dépose de manière à en former une colonne sur un support en fer. Le tout se recouvre d'une cloche de bronze qu'on entoure de charbon. Le mercure mis en vapeur par le feu va se condenser, au fur et à mesure, dans un réservoir rempli d'eau sans cesse renouvelée, qui est au-dessous du support de la colonne. La perte en mercure qui a lieu pendant cette distillation est insignifiante, de moins d'un millième.

en poids à l'argent qui se trouvait à l'état de chlorure (1). Enfin une petite partie de mercure s'en va mécaniquement dans le lavage à l'état d'amalgame ou à l'état libre. On estime que la proportion de mercure qui disparaît est de trois à quatre millièmes du poids du minerai soumis à l'amalgamation. C'est environ une fois et demie le poids de l'argent qu'on en extrait. De toutes les dépenses de l'opération, celle-ci est la plus apparente et la plus sensible aux mineurs mexicains.

Cette méthode de l'amalgamation réussit très bien, disons-nous, avec les minerais qui recèlent l'argent à l'état de sulfure, mieux encore avec ceux où il existe à l'état natif, puisqu'alors le mercure s'empare directement de l'argent, sans avoir à disparaître lui-même dans les boues à l'état de chlorure très divisé ou en dissolution, qu'il n'y aurait aucun moyen de retrouver. Les minerais qui recèlent l'argent à l'état de sulfure complexe en combinaison avec l'antimoine ou avec l'arsenic rendent plus difficilement par ce procédé la totalité de l'argent qu'ils contiennent; ceux où l'argent est disséminé dans des sulfures de plomb ou de zinc sont assez rebelles : le bromure d'argent, qui existe à Catorce, résiste absolument.

On applique la méthode de l'amalgamation à la plus grande partie des minerais du Mexique et de l'Amérique entière. On estime que 82 centièmes de l'argent mexicain sont ainsi obtenus. Le reste, formant environ le 5e du total, s'extrait des minerais plus riches qu'on sépare de la masse pendant le cassage à la main. Il s'obtient soit par la fusion ordinaire dans un fourneau avec des litharges ou avec de la soude (2), soit par l'amalgamation à chaud (3). On retire aussi un peu d'argent directement du minerai en plaçant dans les *arrastras* du mercure qui s'empare alors de l'argent natif à mesure qu'il est mis à nu par la trituration.

Sans l'invention de Medina, les mines du Mexique et celles du Nouveau-Monde tout entier fussent demeurées à peu près stériles. Cet

(1) Il est possible aussi, et un habile chimiste, M. Boussingault, l'a indiqué, qu'il se produise du sulfure de mercure.

(2) Au commencement du siècle, le procédé de la fusion jouait un plus grand rôle. M. de Humboldt calculait alors qu'il était appliqué à 22 pour 100 du poids total du minerai. En 1777, on estimait que les 2 cinquièmes, ou 40 pour 100, passaient par la fonte. Sans aucun doute, la diminution des forêts a contribué à étendre le procédé de l'amalgamation.

(3) L'amalgamation à chaud, ou travail au *cazo*, est employée presque uniquement pour des minerais de l'espèce des *colorados*. Elle est plus usitée dans l'Amérique du Sud qu'au Mexique, sans doute à cause de la nature particulière des minerais. Au Mexique, elle produit environ un dixième de l'argent fourni par le pays. Elle consiste à travailler le minerai dans une chaudière avec du mercure. Elle exige un degré de richesse supérieur à celui du minerai qui passe au *patio*. C'est la seule manière qu'on connaisse de traiter un minerai tel que celui de Catorce, où l'argent est à l'état de bromure en grande partie. Le *patio* n'y fait rien, et par le procédé de la fusion une grande partie se volatiliserait.

homme modeste n'a cependant pas une statue, pas le moindre monument érigé à sa mémoire, pas une pierre tumulaire, pas même une inscription. Il est vrai que, sur le continent tout entier de l'Amérique espagnole, Colomb et Cortez eux-mêmes avaient été laissés dans le même abandon.

IV. — DES MINES D'OR.

Jusqu'ici nous ne parlons que de l'exploitation des mines d'argent, sans nous occuper de l'or, auquel cependant semble appartenir le premier rang. C'est que l'or se présente souvent comme un produit accidentel ou accessoire des mines d'argent. Les mines d'or proprement dites ont un moindre intérêt. Par la modicité relative de la valeur qu'elles produisent ordinairement, ainsi que par les circonstances naturelles qui leur sont propres, et par le traitement auquel on les soumet, c'est une part moins curieuse et moins intéressante du domaine de l'industrie humaine. La plupart des mines d'or qu'on exploite ou que l'on connaît ne sont point en roches. Ce ne sont point des filons ou des couches qu'on poursuive avec acharnement dans les entrailles de la terre en faisant de profondes excavations, en demandant à la mécanique des prodiges, et d'où l'on retire le métal par d'autres tours de force. L'or n'y est point dans un état d'association complexe avec d'autres métaux ou avec quelques-unes de ces substances non métalliques qu'on dégage des métaux avec difficulté, le soufre, le chlore, ou avec des demi-métaux, tels que l'arsenic et l'antimoine. Presque toujours l'or est à l'état natif, c'est-à-dire de métal libre, allié pourtant à une proportion plus ou moins faible d'un autre métal noble, l'argent, et les gisemens d'où on le retire sont des couches de sables superficielles ou à peu près, alluvions déposées par les eaux. La nature s'est montrée à la fois prodigue et avare de ce métal : prodigue en ce sens qu'elle l'a très fréquemment fait apparaître dans les filons dont elle a injecté la croûte de la planète, ou même dans les masses rocheuses qui occupent une partie des continens, mais excessivement avare en ce qu'elle ne l'a jamais semé qu'en rares parcelles, si bien que, dans la plupart des gîtes où il a été ainsi placé, il exigerait des frais tels que l'industrie devrait y renoncer. Par une opération postérieure, la nature s'est chargée elle-même d'en concentrer les infiniment petits qu'elle avait dispersés dans les filons ou dans la pâte des roches. Lorsque l'enveloppe de la planète fut remaniée par les eaux, qui alors se mirent en mouvement par masses puissantes, afin d'arrondir les flancs des chaînes et d'adoucir les aspérités de la surface, une immense quantité de roches fut triturée. De là les terrains d'alluvion qui occupent à la superficie du globe un si grand espace, et dont la présence était nécessaire pour que la terre pût être mise en culture et nourrir la

famille humaine, plus tard venue. De toutes ces matières, désagrégées peut-être par des commotions terrestres et réduites en sables par les eaux, l'action des courans à la même époque sépara, pour les réunir dans des bancs distincts, les particules métalliques plus lourdes que le reste, et particulièrement les grains d'or (1). C'est ainsi qu'au milieu des alluvions placées au pied des montagnes qui renfermaient des veines aurifères, on rencontre des couches où les paillettes d'or sont devenues plus nombreuses ou moins rares que dans les gisemens originels, et où dès-lors le travail de l'homme peut les rechercher avec avantage. La plupart des mines d'or se réduisent ainsi à des dépôts de sables aurifères où, tout concentré qu'il est relativement, l'or est bien peu abondant encore; mais la nature ayant très fréquemment disposé de quelques grains d'or, lorsque du sein de la terre elle lançait des matières ignées à la surface, le nombre des mines sablonneuses où l'on rencontre de l'or est très considérable. Si l'on comptait les dépôts d'alluvions d'où l'on a retiré de l'or avec plus ou moins de succès, on serait surpris de la longueur du dénombrement. On verrait qu'il n'y a pas de pays, pas de province un peu étendue qui n'ait eu ses mines d'or. On n'en finirait pas si on voulait nommer tous les cours d'eau qui charrient de l'or, et où quelques orpailleurs ont gagné et pourraient gagner encore une chétive subsistance. Dans certaines contrées, les dépôts aurifères se présentent rapprochés les uns des autres sur des surfaces sans limites. C'est la pure vérité que les mines d'or possibles sont pour le moins aussi fréquentes que les mines de fer. La teneur seule est différente. La richesse moyenne d'une mine de fer peut être fixée par approximation à 10 ou 15 pour 100 au moins (2); celle des mines d'or est 20,000 ou 40,000 fois moindre.

Il y a tout lieu de croire cependant qu'il a existé dans quelques localités, à la surface du sol, une assez grande quantité de morceaux d'or plus gros que ceux qui forment la richesse des alluvions exploitées (3). C'est l'opinion de plus d'un érudit et de plus d'un géologue. On expliquerait ainsi la présence d'une assez forte quantité d'or chez des peuples peu avancés dans les arts de la civilisation. Les Gaulois, lorsqu'ils furent conquis par Jules César, possédaient relativement beaucoup d'or. Les trésors bien plus considérables accumulés par les souverains de la

(1) Le même fait a eu lieu pour le platine et pour la même cause, son extrême lourdeur.

(2) Je dirais 30 à 40 pour 100 si je n'envisageais que les minerais une fois lavés, ou bien ceux qu'on ne lave point.

(3) On rencontre de ces *pépites*, c'est le nom qu'on leur donne, au milieu des sables aurifères. La plus grosse de toutes les pépites connues est celle de 36 kilogrammes qu'on a découverte assez récemment près de Miask, dans le sud de l'Oural. Celle que les Espagnols trouvèrent à Haïti, et qui est restée célèbre, quoiqu'elle ait été aussitôt perdue dans un naufrage, pesait 14 kilogrammes et demi.

Perse provenaient plutôt de ce que ces princes, comptant pour peu le travail humain, faisaient laver des sables par des troupes nombreuses d'esclaves.

Dans les montagnes au bas desquelles les alluvions produisent de l'or, on n'est pas toujours parvenu à apercevoir le précieux métal, tant il est disséminé. Sur plusieurs points cependant du nouveau continent, au Mexique, près d'Oaxaca, dans un grand nombre de localités de la Nouvelle-Grenade, au Chili et aux États-Unis, sur une longue ligne située au pied de la chaîne des Alleghanys, il existe des mines d'or où l'on attaque, non plus seulement des sables d'alluvion, mais la masse solide du roc, et où l'on exploite par puits et galeries. Il en est de même sur un petit nombre de points de l'ancien continent.

L'exploitation des sables aurifères, qui représentent les 19/20 des gisemens d'or qu'on utilise, n'est, sur quelque étendue qu'elle procède, qu'une petite industrie, morcelée lors même que cent ateliers reconnaîtraient le même maître, usant de moyens élémentaires relativement aux appareils que font jouer en général l'art des mines et la métallurgie. Elle n'offre pas à l'observateur l'intérêt d'une grande difficulté vaincue, d'une grande puissance qui se déploie et surmonte les obstacles. C'est même une industrie plus incertaine que celle des mines d'argent. Chaque dépôt considéré isolément est très resserré, et par conséquent le rendement des mines d'or ne peut avoir la régularité d'un filon qui se prolonge habituellement sur une longueur presque indéfinie. Il y a toujours lieu de craindre que les alluvions aurifères qui s'annoncent le mieux ne s'appauvrissent très prochainement. L'attrait non raisonné qu'exerce ce métal sur les esprits avides de posséder et impatiens de s'enrichir est pour quelque chose dans la persévérance avec laquelle on en suit l'exploitation. Et pourtant les mêmes terrains, quelquefois les mêmes bancs, sont des gîtes de platine, sont des gîtes de diamans. Réunies, toutes ces richesses sembleraient devoir être une source inépuisable de fortune; elles ne forment cependant, pour l'industrie de l'homme, qu'un médiocre domaine.

La majeure partie de l'or que fournit le Mexique est retiré de l'argent avec lequel il est confondu. L'opération par laquelle on sépare l'or de l'argent, et qui se nomme le *départ* (*apartado*), a de tout temps été pratiquée au Mexique; parmi la noblesse mexicaine, qui tirait sa richesse des mines et en faisait volontiers dériver ses titres de Castille, il y avait un marquis de l'Apartado : c'est le titre des Fagoaga. On se procure d'abord une partie de l'argent aurifère, celle qui contient le plus d'or, en mêlant, lorsqu'il y a lieu, du mercure au minerai qu'on broie dans les *arrastras*. Le mercure s'empare de l'or natif qui se rencontre quelquefois disséminé dans la masse, ou de l'or qui peut être combiné avec

l'argent natif, ce qui se voit plus fréquemment, en dissolvant celui-ci. C'est d'ailleurs un moyen d'isoler tout de suite de la gangue cet argent lui-même, et, lorsqu'il est un peu abondant, on s'en trouve bien. Les minerais assez riches pour être traités par le procédé de la fusion rendent un argent plus aurifère que celui qui provient de l'amalgamation. L'opération du *départ* a été portée à un très haut degré de perfection et d'économie en Europe. Les affineurs de Paris, qui sont, il est vrai, d'une habileté sans égale, gagnent à faire le *départ*, lorsque les lingots d'argent contiennent le tiers d'un millième d'or. Au Mexique, sous le régime colonial, l'administration s'en chargeait, mais ne tenait compte de l'or aux mineurs que lorsqu'il y en avait 6 millièmes et 1/4. On travaillait ainsi jusqu'à 45,000 kilogrammes d'argent annuellement. Aujourd'hui le travail roule sur une quantité au moins égale, quoique la production de l'argent soit moindre; mais les procédés de départ ont été beaucoup perfectionnés au Mexique.

La proportion d'or contenue dans l'argent, toujours faible cependant, varie beaucoup d'une mine à l'autre, et exerce une grande influence sur les profits du mineur; c'est que 1 kilogramme d'or représente à peu près 16 kilogrammes d'argent. Les mines de Tasco, de Catorce et la majeure partie des filons de Zacatecas sont à peine aurifères. Les filons de Guanaxuato et ceux de Guadalupe y Calvo contiennent une remarquable proportion d'or. Les lingots aurifères sont ceux sur lesquels la contrebande s'exerce de préférence; ainsi les documens officiels et les registres des ateliers de départ ne peuvent faire connaître la teneur habituelle en or des mines les plus privilégiées. M. Duport, qui était très bien placé pour le savoir, dit qu'en 1841 la proportion d'or pour les districts les plus voisins du Mexique, qui sont médiocrement riches, était de 6 millièmes du poids de l'argent soumis au départ; mais on sait, par les comptes de quelques compagnies, que l'argent aurifère, obtenu en plaçant du mercure dans les *arrastras*, en contient jusqu'à 4 et 6 pour 100 de son poids. Il y a quatre à cinq ans, à la mine de Rayas, l'un des établissemens de Guanaxuato, l'argent considéré manufacturièrement comme aurifère représentait en poids 13 pour 100 de la masse totale des lingots, et, en valeur, l'or formait 1/11 du revenu de la mine (89,131 piastres sur 977,153). Aux mines de Guadalupe y Calvo, elle est plus forte. Dans le premier trimestre de 1842, la proportion de l'or s'y est trouvée dix fois plus grande qu'à la mine de Rayas. Il y avait sur la masse totale du minerai 2 millièmes 1/2 d'argent et 1 dix millième d'or. Dans le second semestre, l'or a été moins abondant; la proportion de l'argent étant à peu près la même, celle de l'or avait diminué dans le rapport de 10 à 4. En somme, M. Duport calcule qu'aujourd'hui la métallurgie mexicaine, en tenant compte

des lavages de sables aurifères, et même des mines d'or proprement dites, fournit en or une valeur égale au huitième de l'argent, 2 millions de piastres contre 16, en poids 1 contre 130.

Les gîtes d'or d'alluvion du département de Sonora sont les plus renommés du Mexique. Les mines d'Oaxaca, qu'on exploitait depuis la conquête et qu'on doit travailler encore, sont, avons-nous dit, des mines en roche. De même celles de Villalpando, près de Guanaxuato. Parmi les causes qui restreignent au Mexique et au Pérou l'exploitation des mines d'or, il faut signaler la facilité du vol. C'est un des motifs qui ont contribué, autant que le défaut de continuité des veines, à faire abandonner beaucoup de mines d'or en roche. Les ouvriers des mines d'argent soustraient souvent des morceaux riches de minerai, et, pour empêcher ces détournemens, on les soumet à des visites quelquefois ignominieuses. C'est une guerre d'astuce entre l'ouvrier, qui veut s'approprier des fragmens de prix, et le surveillant, qui cherche à faire restituer ce qui a pu être dérobé. Avec l'or, la tentation est bien plus grande et le larcin bien plus aisé. L'exploitation par lavage offre l'avantage de n'exiger que des appareils simples, partant presque point de capital. C'est donc un travail que les ouvriers peuvent entreprendre pour leur compte. Sous cette forme, on peut croire que les alluvions de la Sonora deviendront très productives aussitôt que la population s'y portera.

V. — PRODUCTION DU MEXIQUE JUSQU'A CE JOUR.

Pour évaluer la quantité de métaux précieux que le Mexique a fournie jusqu'à ce jour, il convient de distinguer au moins deux périodes. Nous prendrons pour la première l'intervalle tout entier entre la conquête et l'année 1810 où éclata la lutte de l'indépendance. Pendant ces deux cent quatre-vingt-dix ans, l'extraction enregistrée est montée à la somme de 1,913,935,898 piastres (1).

Mais il faut tenir compte des quantités d'or et d'argent qui sont sorties clandestinement du pays pour éviter de payer les droits. Sous le régime colonial, cette contrebande a surtout été forte avant 1723, pour deux motifs : l'autorité de la métropole étant alors moins assise sur les colons, ceux-ci fraudaient plus aisément les taxes, et la tentation était

(1) La piastre d'argent représente, d'après la quantité d'argent fin qu'elle contient, 5 francs 43 centimes. Rapportée à notre pièce de 20 francs, la piastre d'or a une moindre valeur, 5 fr. 09 cent. Il est bon de remarquer que la qualification de piastre d'or est plutôt conventionnelle que légale, et n'est point inscrite sur la monnaie même. Le nom de la pièce d'or espagnole est le quadruple, et non point un nombre déterminé de piastres, tandis que notre pièce d'or suppose un rapport absolu entre l'or et l'argent : la loi l'appelle pièce de 20 francs.

grande, car les droits étaient très élevés. La couronne prélevait la cinquième partie du produit de l'exploitation, une livre d'argent ou d'or par 5 livres : c'était le *quint*. Il y avait d'autres droits, l'*un et demi pour cent*, puis le droit d'essai, le droit de seigneuriage et celui de monnayage. Le *quint* fut réduit de moitié, et devint une dîme, en 1723 au Mexique (1), en 1736 au Pérou. Le droit d'*un et demi pour cent* fut de même mis à 1 pour 100 au Mexique. A l'ouverture du siècle, le profit total du gouvernement était de 12 et demi pour 100 sur l'argent dépourvu d'or. Sur l'argent aurifère, il était plus considérable; lorsque l'argent contenait en or 50 grains au marc pesant (environ 1 pour 100), l'impôt représentait 19 pour 100. Avec une richesse en or de 6 millièmes ou de moins, l'impôt était bien plus lourd, puisque tout l'or restait à la couronne (2). Il n'en fallait pas davantage pour que la contrebande fût active, surtout avant 1723; mais à cette époque le Mexique ne produisait pas tout-à-fait le tiers de ce qu'il a rendu soixante-quinze ans plus tard. On comprend aussi, à la manière dont était traité par le fisc l'argent aurifère, que la contrebande a dû s'exercer plus particulièrement sur cette partie de la production. Comme la fraude est beaucoup plus facile sur l'or une fois qu'il est en lingots, par cela seul qu'il recèle une grande valeur sous un petit volume, c'est une autre raison d'admettre que la proportion de métal qui est sortie clandestinement a été, toutes choses égales d'ailleurs, plus forte pour l'or que pour l'argent. Nous ajouterons donc un septième à l'argent enregistré et un cinquième à l'or. La convenance, hypothétique cependant, de ces chiffres résulte d'un certain nombre de données. On arrive ainsi à 2,195,547,767 piastres, dont 2,023,487,959 piastres en argent et 172,059,808 en or. En poids de métal exempt d'alliage, c'est 49,443,928 kilogrammes d'argent et 254,476 d'or.

Après 1810, la production devient difficile à constater par diverses causes. Tant que dure la crise révolutionnaire, il n'y a plus rien de régulier dans le pays. L'exploitation des mines est précaire; beaucoup d'exploitations sont suspendues, parce que les ateliers ont été pillés et le matériel saccagé. La quantité de métal frappé dans les hôtels des monnaies n'est plus dans un rapport aussi direct et aussi constant avec la production des mines, soit parce que, d'un côté, on exporte furtivement des métaux en lingots au lieu de les livrer à la monnaie, soit que, d'autre part, à bout de ressources, on envoie à la monnaie de l'argent et de l'or anciennement extraits, qui avaient été convertis en ornemens et en ustensiles. Enfin les hôtels des monnaies du Mexique, par un de ces reviremens que les révolutions ou les spéculations désor-

(1) Cependant bien avant 1723 plusieurs districts mexicains jouissaient de cette réduction.
(2) Six millièmes d'or représentent neuf centièmes et demi d'argent.

données ont seules le pouvoir de produire, ont reçu de l'Europe, à la fin de cette période, des métaux précieux, de l'or : c'étaient les remises des compagnies anglaises formées pour l'exploitation des mines après l'indépendance (1).

Somme toute, il y a lieu de penser que l'extraction des métaux a très peu excédé le monnayage pendant les seize ans de la crise, de 1810 à la fin de 1825. Ce serait en tout, d'après les comptes monétaires, 178,302,028 piastres, dont moins de 10 millions en or. Nous porterons ce total (2) à 185 millions seulement, que nous répartirons ainsi : argent, 170 millions de piastres ou 4,153,950 kilogrammes de fin; or, 15 millions de piastres ou 22,185 kilog.

Mais, l'indépendance une fois consommée, la contrebande s'est déployée avec une audace extrême, sans que rien en balançât l'influence sur la production apparente des métaux précieux. La corruption des autorités lui a offert une assistance qu'elle a mise à profit. Ainsi, M. Duport, qui, par ses relations directes avec les mineurs, n'a pu manquer d'être bien informé, dit avoir acquis la certitude que la valeur des métaux précieux embarqués, en 1840, dans les différens ports mexicains de l'Océan Pacifique, sur les navires de guerre anglais, par contrebande, s'est élevée à plus de 6 millions de piastres. Suivant le même observateur, l'exportation clandestine de l'or a dépassé de plus de moitié, en 1841, l'exportation légale, et la contrebande en cette année, où des circonstances accidentelles l'avaient rendue nulle du côté du golfe du Mexique, a été en tout de près de 5 millions contre 13, ou de 38 pour 100.

Le monnayage, du 31 décembre 1825 au 31 décembre 1840, dans les différens hôtels des monnaies de la république, a été de 161,676,527 piastres, sur quoi il n'y a pas plus de 7 millions et demi de piastres en or. A cause de la fraude, nous compterons 200 millions de piastres en argent et 15 en or. A partir de 1841, nous supposerons annuellement 16 millions de piastres d'argent et 2 d'or, jusqu'à l'année 1845, que nous compterons pour 21 millions de piastres, dont 18,500,000 d'argent et 2,500,000 d'or (3). Depuis le commencement de la lutte de l'indé-

(1) M. Ward évalue les remises qui ont été monnayées à Mexico à 1,936,040 piastres en or, ou 2,863 kilogrammes (*Mexico*, II, p. 19).

(2) Ce total est fourni par M. Ward, qui prend en considération : 1° le travail d'un hôtel des monnaies établi à Sonbrerete à la fin de 1810, qui fonctionna un an; 2° le monnayage fait à Guanaxuato en 1812 et 1813 par les autorités coloniales dans les ateliers qu'avait organisés le chef des insurgés, Hidalgo, et celui qui plus tard eut lieu dans la même ville, de 1821 à 1825. C'est un total de 4,042,828 piastres.

(3) M. Mac-Gregor, du *Board of trade* de Londres, dans un volume qui vient de paraître, et qui fait partie de la collection importante qu'il publie sur le commerce des différens états (*Commercial tariffs*, etc.), porte à 18,500,000 piastres la production moyenne des dernières années. Il évalue, d'après la correspondance des consuls anglais, le monnayage de 1844 à 13,754,631 piastres, et celui de 1845 à 15,141,816.

pendance, ce serait donc 452 millions et demi de piastres de l'un des métaux et 40 et demi du second. On a alors, depuis la découverte, un total de 2,688,547,767 piastres, répondant en poids de métal fin à 60,500,766 kilogrammes d'argent et 314,378 kilogrammes d'or.

Pour l'or, il faut aussi avoir égard à ce qu'une grande quantité de piastres ont quitté le Mexique avec une dose d'or que les affineurs d'Europe en ont séparée. Sous le régime colonial, avons-nous dit, on faisait le départ, à Mexico, sur 45,000 kilogrammes au plus, pendant que l'extraction était de 537,000. Ce sera nous mettre au-dessous de la vérité que de porter à 1 millième de la totalité de l'argent extrait depuis l'origine l'or qui est sorti du Mexique sans être apparent, mais qui l'est devenu, ou le devient tous les jours, par les soins intéressés et intelligens de l'industrie européenne; car, pendant long-temps, on s'est abstenu de faire le départ sur des lingots riches à 3 ou 4 millièmes. On en a la preuve par ce fait qu'au-dessous de 6 millièmes et un quart le gouvernement espagnol, qui cependant prélevait une rétribution pour l'opération, ne tenait pas compte de l'or aux mineurs. Il y a vingt-cinq ans, après que l'industrie du départ avait été perfectionnée, le point à partir duquel le rendement en or dut profiter aux particuliers fut mis à 3 millièmes et un tiers, quoiqu'on maintînt encore au profit de l'atelier national du départ une rétribution fixe par marc d'argent affiné, et qu'on eût l'intention de traiter libéralement l'industrie minérale. Actuellement, avec les ateliers de départ que M. Duport avait organisés et que le gouvernement s'est fait céder, on extrairait avec profit, à Mexico, 2 millièmes d'or.

Par ce motif, on n'exagère rien en augmentant de 60,000 kilog. la quantité d'or estimée plus haut, ce qui la porte à 374,378 kilog.

A la rigueur, il convient encore de tenir compte de la plus-value des piastres d'argent frappées avant 1772 qui étaient à un titre supérieur au titre actuel; de même pour les quadruples d'or qui ont été plus gravement altérés une première fois en 1772, une seconde en 1786. En faisant ces corrections, dont nous supprimons ici l'analyse, on arrive, pour la production du Mexique, au total définitif de 2,743,937,439 piastres tant en argent qu'en or, qui répondent, en poids de métal sans alliage, à 60,782,917 kilogrammes d'argent et à 379,221 kilogrammes d'or. En monnaie française, ce serait un total de 14,813,000,000 de fr., dont, en argent, 13,507,000,000 de fr., en or, 1,306,000,000 de fr. Ainsi, au Mexique, la production totale a été de 160 kilogrammes d'argent contre 1 kilogramme d'or, et en valeur, d'après le tarif de la monnaie française, de 10 francs 34 centimes en argent contre 1 franc en or.

Rappelons que la production actuelle est, en argent, de 16 millions de piastres, ou 390,960 kilogrammes, et en or, de 2 millions de piastres, ou 2,958 kilogrammes: c'est en poids 135 kilogrammes d'argent

contre 1 kilogramme d'or; ou encore en francs, au taux de la monnaie française, elle est de 97 millions, dont 86,800,000 en argent et 10,200,000 en or, ou de 8 francs 50 centimes en argent contre 1 franc en or (1).

VI. — MINES DU PÉROU.

Du Mexique passons au Pérou. Ce fut d'abord de toutes les colonies espagnoles la plus productive en métaux précieux, et, dans l'opinion populaire, il a conservé cette prééminence. On y exploita, dès 1545, la classique montagne du Potosi; mais, une fois que les mines mexicaines de Zacatecas et de Guanaxuato furent en pleine exploitation, le Mexique ne tarda pas à atteindre le Pérou, puis il le dépassa. Vainement, en 1630, on découvrit au Pérou de nouvelles mines, celles de Yauricocha ou de Pasco, dues à un Indien; en 1771, celles de Gualgayoc, gîte fort riche dont un autre Indien peut revendiquer l'honneur, et, un peu plus tard, les gîtes moins remarquables de Porco et de Huantajaya : le Mexique acquit la primauté. Grace au filon de Guanaxuato, au commencement du siècle, le rendement du Mexique était plus que double de celui du Pérou, y compris les provinces qui étaient passées à la vice-royauté de Buenos-Ayres (2).

Ce n'est pas que les filons mexicains surpassent en puissance et en teneur ceux du Pérou. Non, les uns et les autres sont de la même famille. Les minerais péruviens sont même d'un traitement un peu plus facile que ceux du Mexique (3); mais les gîtes métallifères mexicains se trouvent en des sites dont le climat se prête à une agriculture florissante, et l'homme habite avec plaisir ces douces régions. A Guanaxuato, par exemple, on sent qu'on est dans le *Feliz Anahuac* (*heureux Mexique*) (4). De belles villes entourées d'une riche culture ont pu naturellement s'élever au milieu des *reales* mexicains. Elles sont presque toujours à moins de 2,000 mètres au-dessus du niveau des mers. Les mines du Pérou occupent une terre glacée, en raison de son élévation, où les arbres refusent de croître et les hommes de se fixer. Il est contre nature d'édifier des villes et de transplanter la race humaine dans des lieux

(1) Nous écartons, comme si elle était accidentelle, la production de 21 millions de piastres, calculée d'après le monnayage de 1845 indiqué par M. Mac-Gregor.

(2) En 1778, la province du Potosi, celle de la Paz, d'Oruro et de la Plata, toutes riches en argent, passèrent de la vice-royauté du Pérou à celle de Buenos-Ayres.

(3) A cause de l'abondance relative des minerais qu'on appelle *colorados* ou *pacos*, dont l'amalgamation, ainsi que nous venons de l'expliquer, extrait l'argent plus aisément et d'une manière plus complète.

(4) C'est une qualification que j'ai fréquemment entendu employer, quoique actuellement elle convienne mal à ce pays désolé par les révolutions. *Anahuac* est le nom de la vallée de Mexico dans la langue des Aztèques.

tels que Pasco, Huancavelica et Micuicampa. On y touche de la main les neiges éternelles. C'est la Sibérie sous l'équateur, la Sibérie avec les orages de la zone torride, la Sibérie dépouillée de ses immenses forêts si précieuses pour la métallurgie, la Sibérie sans ses fleuves, condamnée à une perpétuelle stérilité, si ce n'est dans quelques rares *quebradas*, vallons creux et abrités où l'on cultive l'orge et les pommes de terre. La petite ville péruvienne de Micuicampa est à 3,618 mètres au-dessus de la mer. C'est 200 mètres plus haut que le pic de Néthou, le plus élevé des Pyrénées; presque toutes les nuits, le thermomètre y descend au point de la congélation, ce qui n'arrive jamais à Tobolsk et dans le reste de la Russie boréale tout le long des mois d'été; la riche mine de Gualgayoc qui l'avoisine est à 4,080 mètres. Les mines de Pasco, qui sont d'une richesse prodigieuse, mais les plus mal travaillées de la terre, sont de même à plus de 4,000 mètres d'élévation; c'est la hauteur de la Yung-Frau. La mine du Potosi s'exploitait à une élévation supérieure au Mont-Blanc lui-même, le roi des Alpes. Ainsi une différence de niveau de 1,500 à 2,000 mètres suffit pour que le Pérou, avec une richesse métallurgique intrinséquement égale ou supérieure, ait, relativement au Mexique, pour l'extraction de l'argent, un désavantage que l'industrie humaine n'écartera qu'avec de très énergiques efforts longtemps soutenus, si jamais elle y parvient, et l'énergie est ce qu'il faut le moins demander aux Péruviens modernes.

La ville de Pasco réunit pourtant aujourd'hui, au milieu de ces affreux climats, plus de 18,000 ames; mais quelle existence y mène-t-on, et que n'y coûtent pas les choses! Un voyageur, qui récemment a parcouru ce pays et qui a décrit en termes expressifs le détestable système d'exploitation qu'on applique à ces filons sans nombre, si cela peut s'appeler un système, le docteur Tschudi, rapporte qu'il lui est arrivé de payer à Pasco, pour la nourriture d'un cheval, 2 à 3 piastres par jour (11 à 16 francs).

Dans les climats excessifs, l'homme est enclin à rechercher les excès. A moins d'être d'une nature fortement trempée, il lui est impossible de se tenir dans une situation d'ame qui convienne à des entreprises difficiles, pour le succès desquelles il faut de l'esprit d'ordre et de suite, beaucoup de prévoyance, d'activité et de savoir.

Les mauvais traitemens qu'on infligeait aux Indiens du Pérou sous le régime colonial, et dont les blancs ont consacré l'habitude, s'opposent à l'extension et à l'amélioration de l'industrie des mines dans la république péruvienne, malgré les modifications libérales et équitables qu'a reçues la lettre de la loi depuis l'indépendance. Les indigènes du Pérou ont constamment été traités avec plus d'indignité que ceux du Mexique. Les traditions de Cortez et celles de Pizarre n'étaient pas les mêmes : non que Cortez ait été humain, du moins envers les chefs des nations qu'il

venait de conquérir; mais c'était un grand homme, supérieur dans l'art de gouverner autant qu'entreprenant et invincible à la guerre, et, quand en lui l'humanité se taisait, la politique tendait à le rendre bienveillant et juste. Auprès de lui, Pizarre et Almagro furent des chefs de brigands. Le Pérou étant plus éloigné que le Mexique, la cupidité des Européens y fut plus difficile à réprimer. Le gouvernement espagnol, qui eut toujours l'intention de protéger les Indiens et qui fit des centaines d'ordonnances dans ce but, avait déjà assez de peine à se faire obéir tant bien que mal dans les provinces mexicaines; il n'eut jamais le bras assez long pour faire respecter ses ordres jusque dans les montagnes escarpées auxquelles Lima est adossé, et où une distance de cent lieues équivaut au décuple par l'incroyable difficulté des communications. Le travail des mines, qui était libre au Mexique, a été forcé au Pérou jusqu'au moment de l'indépendance, en vertu de l'institution de la *mita*, sorte de conscription ou de servitude. Tous les genres d'oppression furent pratiqués contre les anciens sujets des incas, mais avec une cruauté particulière dans les mines. C'est ainsi que la population péruvienne a été décimée au point que les bras manquent aujourd'hui pour tous les genres de travail, tandis que celle du Mexique est demeurée considérable. Excédés de tant de tyrannie, les indigènes firent des révoltes dont l'histoire du Mexique n'offre pas un seul exemple, mais qui, au Pérou, allèrent jusqu'à compromettre la domination espagnole, en 1780, lorsque le cacique Tupac Amaru, se présentant comme l'héritier des incas, appela ses compatriotes à la vengeance (1).

Regardant l'or et l'argent comme la cause de leurs maux, les Indiens avaient commencé, dès l'époque de la conquête, par enfouir ou jeter dans les lacs ce qu'ils avaient de l'un ou l'autre métal; ainsi disparut une chaîne d'or, célèbre dans les annales de ce temps-là, qui avait été fabriquée pour la naissance de l'inca Huescar. La conquête consommée, lorsqu'ils découvraient un filon, ils en gardaient pour eux la connaissance. On dit qu'ils léguaient leur secret à leurs enfans, afin qu'ils allassent de temps en temps puiser dans la mine quelques morceaux de choix, et puis qu'un jour, si de meilleurs temps venaient pour les peaux-rouges, leur postérité s'y enrichît librement. Lorsqu'ils avaient quelques obligations à un blanc, ils lui livraient quelques charges du minerai le plus pur sans lui indiquer la mine. Le docteur Tschudi rapporte beaucoup d'histoires qu'il a recueillies sur ces secrets si bien gardés par les indigènes. La plupart sont lugubres et sanglantes.

(1) On a vu dans le XVIIIe siècle des désordres à Mexico : il arriva même une fois que le palais du vice-roi fut brûlé par les populations indiennes; mais c'étaient des émeutes comme on peut en voir partout dans les momens de disette, et non point des insurrections contre l'autorité espagnole.

En voici une qui est plus conforme à l'humeur naturellement douce des indigènes du Pérou : un moine qui était lié d'amitié avec un Indien, et à qui celui-ci avait apporté des blocs du minerai le plus riche, le supplia de lui faire connaître le lieu où il puisait ces trésors. L'Indien, y ayant consenti, vint le prendre une nuit avec deux de ses amis, lui banda les yeux et le porta sur ses épaules au milieu des montagnes. Là, il le déposa, et, enlevant le bandeau, lui dit de regarder. Le moine se trouva au fond d'un petit puits creusé dans un minerai éblouissant de richesse. Après qu'il se fut extasié et eut pris ce qu'il en put mettre dans un sac, on lui banda les yeux de nouveau, et il lui fallut se laisser reporter chez lui. Tout le long du chemin, il eut l'idée de semer les grains de son chapelet dans l'espoir de s'y reconnaître; mais, quelques heures après qu'il était rentré, l'Indien paraît dans sa chambre, en lui disant : Mon père, voici votre chapelet que vous aviez perdu, — et il lui rendit une poignée de grains.

Les mêmes sentimens subsistent encore. L'Indien couve toujours contre les descendans des Espagnols la même haine et la même défiance. Quand il travaille pour le compte du blanc, il n'épargne aucune ruse pour dérober les meilleurs morceaux de minerai, et ne se prête à rien de ce qui pourrait rendre l'exploitation plus fructueuse. Le blanc, de son côté, ne prend aucune précaution pour mettre la vie du mineur à l'abri des éboulemens, et c'est ainsi que dans les entrailles de la terre péruvienne ont eu lieu de lamentables aventures.

Exploitées d'une manière inepte et barbare, les mines de Pasco rendent, dit-on, aujourd'hui jusqu'à 300,000 marcs (69,000 kil. d'argent) communément, contrebande comprise. C'est à peu près 16 millions. Le gouvernement espagnol, à cause du plus grand éloignement peut-être, entreprit et accomplit moins pour l'avancement de l'industrie péruvienne que pour celle du Mexique. Cette cause n'a pas peu contribué à borner le développement de la métallurgie du Pérou. J'ai déjà cité pour le Mexique la magnifique route qui, de la Vera-Cruz, gagne à Perote le sommet de la Cordillère; c'est un des fruits du régime colonial, et le régime de l'indépendance, au lieu de la prolonger, l'a à demi détruite. Au Pérou, les *conquistadores* trouvèrent les chaussées établies par les incas, de Cuzco, leur capitale, à Quito, sur cinq cents lieues de long, à travers monts et vaux : c'était comparable aux plus belles voies romaines. Des communications pareilles dirigées des mines sur le littoral changeraient la face du pays en général, de l'exploitation des mines en particulier. Les Espagnols, après avoir laissé les chaussées des incas se détruire, n'en établirent point de nouvelles; mais du moins ces constructions des premiers maîtres de la contrée, dont les débris sont visibles en cent endroits et étonnent l'Européen, montrent ce qu'on pourrait faire. Pour les populations, c'est un souvenir, et pour les gou-

vernemens un exemple qui restera comme un reproche accablant jusqu'à ce qu'il s'en présente un qui le mette à profit.

En partant des données fournies par M. de Humboldt et qui vont jusqu'à 1804, et en me servant, pour les compléter jusqu'à ce jour et les modifier (1) dans quelques parties, des indications fournies par M. Jacob, par M. Mac-Culloch, dans son *Dictionnaire du Commerce* (2), et par quelques voyageurs qui ont parcouru ces contrées, je trouve que la production en métaux précieux des Andes péruviennes, comprenant toutes les mines des deux ci-devant vice-royautés du Pérou et de Buenos-Ayres, ou des deux républiques modernes du Pérou et de la Bolivie, s'élevait en minimum, au 1er janvier 1810, à 2,403,888,000 piastres, dont 2,197,803,000 représentant 53,703,316 kilogrammes de métal en argent, et 206,085,000 piastres ou 304,800 kilog. en or, et, au 1er janvier 1846, à 2,608,700,000 piastres, dont 2,380,300,000 en argent et 228 en or, ou encore à 14,088 millions de francs, dont 12,925 en argent et 1,163 en or; ou enfin à 58,163,000 kilog. d'argent et 337,725 kilog. d'or. Ainsi les mines des Andes péruviennes ont rendu environ 1 milliard de moins que celles du Mexique.

La proportion des deux métaux est d'un kilogramme d'or contre 170 d'argent, et en valeur, au taux de la monnaie française, d'un franc en or contre 11 francs en argent (3).

Au début du XIXe siècle, le produit annuel des Andes péruviennes était de 251,242 kilogrammes d'argent, dont quatre septièmes provenaient de la vice-royauté du Pérou et trois septièmes des montagnes dépendant du gouvernement de Buenos-Ayres; et de 1,500 kilogrammes d'or, dont 900 environ doivent être attribués au Pérou, et 600 à l'autre division du pays métallifère. Actuellement le Pérou proprement dit produit, selon le témoignage du consul anglais M. Wilson, rapporté par M. Mac-Culloch, 5,210,000 piastres. En répartissant ce rendement entre les deux métaux, suivant le rapport qui paraît avoir été celui du commencement du siècle, c'est-à-dire d'une piastre d'or sur 9, on aura pour la production actuelle 4,631,000 piastres ou 113,158 kilog. d'argent, et 479,000 piastres d'or ou 708 kilog. (4).

(1) Ces modifications concernent le Potosi; on les verra plus bas.

(2) Édition de 1846, article *Precious metals*.

(3) Que si, au lieu de la version donnée par le préfet du département de Potosi, on adoptait celle qui avait été communiquée à M. de Humboldt, il faudrait aux chiffres qui concernent l'argent ajouter 279 millions de piastres, ce qui porterait la production totale des Andes péruviennes à 2,887 millions de piastres, dont 2,659 en argent et 228 en or, ou en poids à 64,980,000 kilogrammes d'argent et 337,725 kilogrammes d'or, ou enfin à 15,603 millions de francs, dont 14,440 en argent et 1,163 en or. Dans ce cas, la supériorité resterait aux Andes péruviennes.

(4) La production en or paraît avoir été, à certains momens, très considérable au Pérou. Ainsi de 1754 à 1772 on a livré à l'hôtel des monnaies de Lima 6,102,139 marcs d'ar-

VII. — LE POTOSI.

Parmi les mines péruviennes, celles du Potosi méritent une mention particulière.

Les mines du Potosi sont celles du monde entier qui ont donné le plus d'argent, et qui ont eu la plus grande part à la variation des prix des denrées en Europe. Découvertes en 1545, elles rendaient, onze ans après, en 1556, 89,050 kilog. d'argent fin, représentant 19,790,000 fr. de notre monnaie, et trente ans plus tard, suivant l'évaluation la plus réduite, 184,240 kilog. d'argent fin ou 40,941,000 francs, taux auquel elles se tinrent sans baisser de plus d'un tiers pendant un long laps de temps. Jamais mine d'argent n'avait autant donné et jamais pareille chose ne s'est vue depuis, et pourtant nous ne tenons pas compte ici de tout ce qui s'écoulait sans passer par l'hôtel des monnaies du Potosi, en contrebande, à l'état de lingots, enfin d'éviter les droits établis au profit de la couronne; ce que M. de Humboldt a porté pour l'ensemble de l'exploitation au quart du produit déclaré, et à l'époque dont nous parlons, c'était davantage. Ainsi la production du Potosi, évaluée au plus bas, se trouvait, vers l'an 1585, de plus de 50 millions. Pour en bien apprécier l'importance, il faut se reporter au temps où le Potosi vint étonner le monde. Alors les métaux précieux étaient extrêmement rares, par conséquent leur valeur relative était bien plus grande qu'aujourd'hui. D'après les prix comparés du blé, l'argent valait en Espagne plus qu'aujourd'hui dans le rapport de 62 à 10. Cette richesse de 50 millions de francs dut faire sur les imaginations espagnoles le même effet que produiraient aujourd'hui 300. Il n'y avait peut-être pas avant la découverte de l'Amérique, ni quarante ans après, en circulation dans toute la monarchie espagnole, une quantité d'espèces d'argent supérieure à ce que donna bientôt le Potosi en une seule année. Il eût fallu moins pour donner à toutes les Espagnes la passion des mines et accréditer la fable de l'Eldorado.

Tous les trésors retirés des mines du Potosi, qui montent à 6 ou 7 milliards, sont sortis des flancs d'une seule montagne, le *Hatun Potocchi* (le grand Potocchi), dont, par euphonie, on a fait le Potose. Cette montagne, située au milieu des montagnes du Pérou, à cent lieues environ à vol d'oiseau dans l'intérieur des terres, et haute de 4,865 mètres au-dessus de l'Océan, s'élève, isolée en pain de sucre, au milieu d'un vaste bassin, suspendu lui-même sur la croupe des Andes, à une

gent et 129,080 marcs d'or; ce qui a dû produire près d'une piastre d'or contre 3 piastres d'argent. De 1772 à 1791, la production de l'or a été beaucoup moindre, mais cependant de plus d'une piastre d'or contre 8 d'argent, sans compter la proportion relativement plus forte de l'or qui ne venait pas à la monnaie.

telle hauteur au-dessus de la mer, que l'élévation apparente de la montagne est de 945 mètres seulement. On y exploite, à différens étages, trente-deux filons qui coupent la masse rocheuse, sans parler de moindres veines métalliques. Elle est entourée au loin d'un pays désert, horrible, sans végétation, sans culture. Il se passe peu de jours de l'année sans qu'au fond du bassin même on n'ait de la neige, de la grêle ou de la pluie. Un Indien, conducteur de lamas, Diego Hualca, qui avait travaillé aux mines de Porco, qu'on exploitait déjà du temps des incas, y découvrit le minerai d'argent en 1545. Dès le début, les profits furent tels que la population accourut de toutes parts dans ces tristes régions, et une ville de deux lieues de tour y fut construite comme par enchantement : c'est celle de Potosi, qui, dès la fin du XVI[e] siècle, était aussi vaste qu'on la voit aujourd'hui, et qui compta, dit-on, jusqu'à 160,000 habitans. Pendant les guerres civiles, elle était tombée à 7,000. Il y a quelques années déjà, après le rétablissement de la paix, elle s'était relevée à 13,000.

A l'origine, le minerai extrait se traitait, à la façon des Indiens, dans de petits fourneaux en terre glaise appelée *huayras*, où on le mêlait à de la galène ou minerai de plomb, et où le feu agissait excité par un courant d'air naturel. On perdait ainsi une grande quantité de métal, et on se procurait très péniblement du combustible, on remplaçait le bois par des broussailles; mais on ne s'attaquait qu'aux minerais les plus riches, qui, dans cette mine bien plus encore que dans les autres exploitations du Nouveau-Monde, étaient les plus voisins de la surface. Tout près du jour on trouvait des masses de minerai dont on retirait quelquefois, à ce qu'on assure, le tiers de leur poids en lingots. L'exploitation avait une activité extrême. Le nombre des fourneaux qui, chaque soir, illuminaient les flancs de la montagne était d'au moins 6,000. C'était un spectacle inoui pour les nouveaux venus, auxquels tout semblait tenir de la féerie au Potosi, et les récits du temps en parlent avec enthousiasme. L'exploitation allait languir faute de combustible, lorsqu'un Espagnol importa au Pérou le procédé de l'amalgamation dont Medina avait enrichi la métallurgie mexicaine : c'était en 1571. Dès-lors l'avidité des aventuriers, qui de la Péninsule se précipitaient sur le Nouveau-Monde, put amplement se satisfaire, et de puissans moyens furent employés pour organiser le travail sur une grande échelle. Par un rare bonheur, le sel nécessaire à l'amalgamation se rencontra dans le voisinage. On manquait d'eau motrice pour broyer le minerai et pour les lavages; on leva cet obstacle par des constructions hardies : des barrages en pierre furent jetés au débouché des vallons creux de la Cordillère de manière à y retenir la fonte des neiges et les eaux pluviales qu'on lâchait ensuite selon les besoins. Dès 1578, le nombre de ces réservoirs était d'au moins dix-huit, et ils avaient coûté, au plus bas mot, 22 mil-

lions de francs. Cinquante ans plus tard, le nombre de ces gigantesques réservoirs était porté à trente-deux. Ils étaient échelonnés de manière à se vider l'un dans l'autre. Les orifices de mines dont la montagne était percée n'étaient pas moins de cinq mille. Quinze mille Indiens, arrachés par la *mita* au doux climat de la plaine, enlevaient les minerais des entrailles de la terre; un nombre égal d'Indiens libres faisaient la besogne des ateliers. Le Potosi était célèbre dans les deux mondes, et aujourd'hui encore il est synonyme de la richesse par excellence.

Une fois passé le premier quart du XVIIe siècle, la production des mines du Potosi commença à décroître. Cependant, à la fin du XVIIe siècle, elle était encore de 78,920 kilogrammes, ou 17,500,000 fr. de notre monnaie. A cette époque, la teneur du minerai était diminuée dans une forte proportion, elle égalait à peine celle du minerai mexicain de nos jours; mais la matière minérale était toujours inépuisable, et c'était une compensation. La production baissa encore pendant la première moitié du XVIIIe siècle. En 1789, elle était remontée à 89,828 kilogrammes, soit 20,000,000 francs. Elle devint un peu plus forte pendant la dernière période décennale du XVIIIe siècle; mais elle était en baisse lors du soulèvement des colonies. Le Potosi conservait cependant le second rang parmi les mines d'argent de l'Amérique espagnole et du monde, et rendait près du double de toutes les mines de l'Europe réunies. Déjà, en 1799, l'extraction n'est légalement accusée qu'à 77,000 kilogrammes. Pendant la première période décennale du XIXe siècle, elle a été de 61,000 kilogrammes. Pendant la lutte de l'indépendance, elle fut un moment presque à rien. Depuis quinze ans, elle varie de 18 à 22,000 kilogrammes (1). C'est peu sans doute eu égard au passé de ces lieux si fameux, mais c'est encore près de la moitié de ce que rendaient toutes les mines de l'Europe au commencement du siècle présent.

Il s'en faut bien que les mines de Potosi soient près de l'épuisement, quoique un historien célèbre, Robertson, l'ait annoncé depuis longtemps. Le minerai du Potosi, de même que le minerai mexicain, est d'une faible teneur en argent, mais de même aussi il se présente en très grande abondance. Ce qui en reste dans le sein de la terre forme une masse presque infinie. Le préfet du département du Potosi, dans un rapport qu'il adressait au gouvernement bolivien, en 1832, estimait que le minerai extrait du sein de la terre était, en volume, de 1 milliard 394 millions de mètres cubes, et qu'il en restait à enlever à peu près autant (1 milliard 383 millions de mètres cubes). Il est vrai que le minerai

(1) Dans le cours de ce paragraphe, je n'ai indiqué que les quantités officiellement déclarées pour la perception de l'impôt; il faudrait, selon les époques, y ajouter un quart, un cinquième, un septième à cause de la contrebande.

du fond est bien moins riche au Potosi que celui qui est voisin des affleuremens; mais est-ce que le minerai ne plonge pas au-dessous du plateau où le Potosi se dresse, et à partir duquel seulement la masse a été calculée? Ensuite il s'en faut bien qu'on ait tiré parti de tous les minerais extraits jusqu'à ce jour. Les producteurs d'argent aujourd'hui vivent presque uniquement sur les déblais que les anciens avaient abandonnés en amas immenses, comme de trop pauvre qualité. Ces rebuts, nommés *pallacos*, ne rendent que la moitié ou les trois quarts d'un millième d'argent. Ce n'est que la moitié de la teneur à laquelle le mineur mexicain s'arrête (1); mais, comme on n'a que la peine de les prendre, on s'en contente, on trouve du profit à les exploiter, quoique les méthodes de travail du Pérou soient bien plus imparfaites, je ne dis pas assez, bien plus grossières, bien plus indignes d'un peuple qui se donne pour civilisé que celles du Mexique. Les Mexicains, si peu avancés qu'ils soient, sont de grands mécaniciens et de savans mineurs auprès de la population du Potosi et des extracteurs péruviens en général. Tout ce qu'on peut imaginer de barbare, d'arriéré, de brut, donne à peine l'idée des procédés mécaniques en usage dans ces exploitations. Des mines où l'on ne peut se tenir debout, où la notion de la ligne droite n'a pas pénétré, où tous les transports se font à dos d'homme, où l'air manque et où les travailleurs suffoquent. Pas une charrette là où l'on aurait le plus de profit à en avoir; pas une descenderie le long des pentes où il serait le plus facile d'en ménager. Toujours et partout l'homme pour bête de somme. C'est à bras d'homme qu'on épuise l'eau des mines; au Mexique, du moins, on se sert de la force des chevaux. De même dans les ateliers d'amalgamation. Quoique ce soient des mineurs péruviens qui, les premiers, aient substitué des mulets aux hommes pour fouler les matières et renouveler les surfaces, cette innovation n'a pas encore pénétré au Potosi. Cette besogne y est aujourd'hui encore faite par des hommes payés à raison de 3 francs 40 centimes, et même à ce prix on en trouve à peine. La population fuit les mines, séjour malsain où le travail est horriblement pénible, et contre lequel elle nourrit une répugnance héréditaire à cause de la contrainte qu'on exerçait contre elle du temps de la domination espagnole. Elle n'a pas plus de goût pour les ateliers d'amalgamation, parce qu'il est reconnu qu'un travailleur qui s'emploie au bocard où l'on pulvérise la mine à sec (au lieu de la broyer sous l'eau avec les *arrastras* mexicaines) n'a pas plus de cinq années à vivre, et parce que ceux qui piétinent dans les boues de farine métallique et de mercure contractent de cruelles maladies. En adop-

(1) Plus exactement 4 et demi à 7 dix millièmes. Les minerais en petite quantité qu'on retire des filons sont moins pauvres. Ils rendent de 9 à 12 dix millièmes, mais, à cause des frais d'extraction, ils ne donnent pas plus de profit que les *pallacos*.

tant des procédés plus conformes à l'avancement des arts et à l'humanité, on réduirait les frais dans une forte proportion, on surmonterait l'antipathie des populations pour l'industrie des mines; avec le même nombre de bras, on aurait une production triple ou quadruple. N'importe, les vieux procédés sont religieusement maintenus comme s'ils étaient écrits dans les commandemens de Dieu. Les bonnes méthodes de travail souterrain, les précautions salutaires comme l'aérage des mines, les mécanismes les plus élémentaires, le tombereau, la brouette, la pelle, l'emploi des bêtes de somme et de menus mécanismes pour l'amalgamation, sont ignorés, sont réprouvés, sont frappés d'interdit. Et c'est d'une mine ainsi exploitée pourtant qu'on a extrait depuis 1545 une valeur de 6 milliards au moins.

Il paraît cependant que le gouvernement bolivien, plus éclairé que ses administrés, s'est déterminé récemment à faire venir d'Europe quelques ingénieurs habiles dont la présence ne peut manquer de faire sentir ses effets, pourvu que l'appui des autorités leur soit continué. Si je suis bien informé, une des améliorations les plus efficaces et les plus simples en même temps qu'on pourrait attendre du gouvernement bolivien serait de supprimer l'hôtel des monnaies de Potosi, qui absorbe une somme relativement énorme, plusieurs centaines de mille piastres, et qui n'est d'aucun service à l'état. Si ce que coûte cet inutile établissement était consacré avec intelligence aux voies de communication qui, dans toute la Bolivie, sont dans un état impossible à décrire, et sur lesquelles, pour une distance donnée, les frais de transport sont vingt-cinq ou trente fois plus grands que par notre roulage, après un délai de quinze à vingt ans, ce serait, pour le pays et surtout pour les mines, un bienfait inappréciable. On obtiendrait des résultats non moins heureux, si, en supprimant cette dépense de l'hôtel des monnaies, exorbitante pour le trésor de l'état, on en faisait servir une partie à créer à Paris une institution où vingt-cinq ou trente jeunes gens, choisis parmi l'élite de la jeunesse bolivienne, seraient élevés, aux frais de la république, de manière à importer dans leur patrie les connaissances sur lesquelles se fondent les arts les plus essentiels de la civilisation. 50,000 piastres par an suffiraient à l'entretien d'un établissement aussi profitable.

Il n'est pas possible de dégager d'une assez grande incertitude la production totale de la mine du Potosi depuis l'origine. Un seul point est parfaitement certain, à savoir qu'elle est immense. D'après les renseignemens officiels qui avaient été envoyés à M. de Humboldt, de 1556 à 1789, elle aurait été de 788,258,500 piastres; il avait ajouté pour les onze premières années 127,500,000 piastres. Un fonctionnaire du Potosi, le tesorero don Lamberte Sierra, cité par M. de Humboldt, a évalué la production, de 1556 à 1800, à 823,950,508 piastres, ce qui, déduction

faite des dix dernières années, serait un peu plus que l'estimation transmise à l'illustre auteur de l'*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*. Les documens publiés par le préfet du département du Potosi, confirmés par un voyageur qui a pu consulter lui-même les livres de la monnaie, montreraient que, de 1556 au 1er janvier 1835, la production de la montagne du Potosi, indépendamment des autres mines qui approvisionnent la monnaie, a été de 734,205,903 piastres. En y joignant, pour les onze premières années de l'exploitation, 28,827,590 piastres, estimation déduite du témoignage de quelques-uns des écrivains anciens choisis parmi ceux qui sont le plus dignes de foi, et notamment de Herrera et du père Acosta, on a un total de 763,033,493 piastres. Jusqu'au 1er janvier 1846, ce serait, à raison de 788,011 piastres pour chacune des onze dernières années, 771,701,618 piastres, toujours sans compter ce qui est sorti en contrebande. Beaucoup d'argent a été dirigé ainsi vers le Brésil par les vallées qui, du sommet des Andes, descendent vers l'orient, c'est-à-dire vers cet empire. L'argent est attiré au Brésil par une cause analogue à celle qui en fait tant expédier en Chine, beaucoup moins intense cependant : il y est rare, les mines ne donnant que de l'or. Autrefois, et surtout à l'époque de la grande splendeur du Potosi, la contrebande paraît avoir été fort considérable. Le père Acosta, qui écrivait à la fin du XVIe siècle (1), la dit d'un tiers. C'est ce qui a pu être de son temps; mais il ne paraît pas, d'après ce que m'ont rapporté des personnes qui ont été sur les lieux, qu'il faille ajouter, pour le présent, plus d'un septième au produit officiel (2). En moyenne, nous supposons avec M. de Humboldt que l'exportation clandestine a été d'un quart, parce que, par exception, la grande production du Potosi a eu lieu à l'époque où le contrôle de la métropole était le plus impuissant. On arrive ainsi à 965 millions de piastres; mais, en admettant que ces calculs soient irréprochables, nous ne sommes pas encore au terme des difficultés, car, dans ces comptes, ce n'est pas la même piastre qui a été usitée au commencement et à la fin. Actuellement la piastre dont il s'agit est de 8 et demi au marc castillan, la piastre de 8 réaux, la piastre enfin qui répond, poids pour poids, en argent fin, à 5 francs 43 centimes. De la découverte à une époque indéterminée comprise cependant entre 1580 et 1600, c'était la piastre de 13 réaux et demi.

(1) La date de son ouvrage sur l'*histoire naturelle et morale des Indes* est de 1591.

(2) Les mines du Potosi sont loin des côtes, dans une contrée où la difficulté des transports est inouie; les droits de la couronne auraient été faciles à y maintenir, s'il s'était rencontré des autorités qui voulussent en prendre la peine et qui ne se missent pas de connivence avec les fraudeurs. L'absence de l'or dans les lingots du Potosi devait rendre la fraude moins tentante. La diminution du droit royal, qui du quint fut réduit à la dîme en 1736, ne put manquer de réduire l'exportation furtive. Il est vrai qu'alors la grande production du Potosi était passée.

Par ce motif, il convient d'ajouter au produit précédemment calculé 134 millions de piastres, et ainsi on arrive au total définitif de 1,099 millions de piastres de 8 réaux ou de 5,968 millions de francs, ou encore de 26,854,055 kilogrammes. Le calcul de M. de Humboldt donnerait, pour l'exploitation arrêtée à 1803, 279 millions et demi de piastres de plus, ce qui porterait le total définitif à 1,378 millions de piastres, ou en francs à 7,483 millions, ou encore à 33,671,430 kilogrammes.

La Bolivie compte encore d'autres mines qui sont productives et qui même sont moins déchues que celles de Potosi : ce sont celles des provinces de Chayanta, de Porco, de Chichas et de Poopo. Le monnayage à Potosi a été moyennement, pendant chacune des cinq années comprises entre le 1er juillet 1829 et le 1er juillet 1834, de 1,912,922 piastres, sur quoi l'or forme une quantité variable de 500,000 francs à 1 million. La moyenne des quarante années terminées au 1er janvier 1810, déduction faite de Chicuito et de Puno, qui n'appartiennent plus à la Bolivie, mais qui, sous le régime colonial, ressortissaient à la monnaie de Potosi, était de 3 millions de piastres. Ce n'est guère que moitié en sus du monnayage d'il y a dix ans; mais, si l'ensemble n'a diminué que du tiers, le Potosi est réduit dans la proportion de 4 à 1.

Depuis 1834, la production est demeurée stationnaire. La moyenne de douze années, dont j'ai pu me procurer le chiffre, est de 19,518 kilogrammes pour le Potosi, de 26,021 kilogrammes pour les autres mines de la république; avec une addition d'un septième pour la contrebande, c'est :

Pour le Potosi.	22,306 kilogrammes de fin;
Pour les autres mines. . .	29,738
Total. . .	52,044

Au taux des monnaies françaises, c'est une somme de 11,565,000 fr.

La production de l'or est d'au moins 300,000 piastres, qui répondent à 444 kilogrammes de métal fin ou à 1,530,000 francs. La mine du Potosi n'en fournit pas.

VIII. — LE BRÉSIL.

Le Mexique et le Pérou représentaient au commencement du siècle et représentent aujourd'hui encore les deux tiers des métaux précieux retirés des mines du Nouveau-Monde. Après eux, cependant, d'autres états méritent d'être signalés; tel est avant tout le Brésil, qui a fourni une quantité d'or comparativement énorme, et dont il est impossible que les gîtes aurifères ne recèlent pas encore bien des trésors. Tels sont la Nouvelle-Grenade, d'où l'on retire une assez grande quantité du même

métal, les États-Unis, qui en présentent pareillement des gisemens remarquables au moins par leur étendue, et le Chili, qu'on citait autrefois pour sa production en or, mais qui est plus important aujourd'hui par les mines d'argent.

Le vaste empire du Brésil offre, dans plusieurs de ses provinces, et notamment dans celle de Minas Geraës, des alluvions aurifères très vastes d'où l'on a retiré aussi du diamant, et qui, connues depuis près de trois cents ans, ne donnent lieu à une exploitation suivie que depuis le commencement du XVIIIe siècle. Cinquante ans après, le Brésil rendait une quantité d'or supérieure à ce que fournissait le reste du nouveau continent; ce qui acquittait les droits varia pendant quelques années de 6,500 à 8,500 kilogrammes, d'où on a conclu, à cause de la contrebande, que la production approchait de 12,000 kilogrammes. A cette époque, on frappa au Brésil et en Portugal beaucoup de monnaie d'or, et en 1777 on estimait que la quantité d'or monnayé qui circulait en Portugal et au Brésil était égale à huit fois la monnaie d'argent. Peu à peu ce beau rendement diminua. D'après les renseignemens détaillés et précis qu'a fournis M. d'Eschwege, directeur-général des mines du Brésil, ce n'était plus, à la fin du XVIIIe siècle, que 3,700 kilogr. C'était tombé encore plus bas quelque temps après. Ainsi, de 1810 à 1821, le produit moyen enregistré était de 1,095 kilogrammes; c'est beaucoup que de porter à 2,000 kilogrammes le produit réel. En 1824, l'extraction paraît avoir été réduite à 584 kilogrammes. Plus récemment, M. Claussen a évalué l'extraction à 2,500 kilogrammes environ. Ainsi la contrée qui était le grand réservoir d'or où puisait le monde commercial il y a un siècle, n'a plus, sous ce rapport, qu'un rang subalterne. Il ne faut pas l'en plaindre, car il paraît que c'est pour le travail plus régulier et plus sûrement productif de la culture des terres que les lavages des sables aurifères ont été délaissés. Cependant l'introduction au Brésil de méthodes plus scientifiques, semblables à celles qu'on emploie dans la Russie d'Asie, rendrait l'industrie de l'or plus profitable et pourrait par conséquent l'exciter de nouveau.

Suivant les calculs de Raynal, qui sur ce point méritent confiance, l'or sorti du Brésil, en acquittant les droits, depuis l'origine jusqu'en 1755, monte à 480 millions de piastres (2,606,400,000 francs), soit 709,800 kilogrammes d'or fin. L'état du *quint* fourni par M. d'Eschwege accuse une production, de 1756 à 1777, de 138,000 kilog., et de 1778 à 1810, de 110,000 kilogrammes. C'est donc jusqu'en 1810 un total de 955,800 kilogrammes auquel il faut ajouter la contrebande qui a toujours été très active au Brésil. Si on la suppose du tiers du produit déclaré, et c'est peut-être insuffisant, on arrive à 1,274,400 kilogrammes.

Depuis lors on peut évaluer la production à 60,000 kilogrammes ;

ainsi le total définitif serait, au minimum, de 1,334,400 kilogrammes, répondant à 4,596,260,736 francs.

Après le Mexique, le Pérou et le Brésil, il ne reste que des contrées dont la production totale, jusqu'au commencement de ce siècle, était évaluée par M. de Humboldt, contrebande comprise, à 414 millions de piastres, uniquement en or. C'est une grosse somme, sans doute, lorsqu'on l'envisage d'une manière absolue, mais, relativement à ce qu'on avait extrait alors de l'Amérique, c'est seulement un quatorzième. Passons rapidement en revue ces états, dans lesquels la production n'avait pas à beaucoup près dit son dernier mot, lorsque M. de Humboldt publiait ses savantes recherches.

IX. — RÉPUBLIQUE DE LA NOUVELLE-GRENADE.

L'ancienne vice-royauté de Grenade, devenue d'abord république de Colombie, puis, en 1830, sous-divisée en trois états indépendans, la Nouvelle-Grenade, Venezuela et l'Équateur (1), produisait, dès le XVII[e] siècle, des métaux précieux, à peu près uniquement de l'or. C'est le sol de la république actuelle de la Nouvelle-Grenade qui seul en a fourni et continue d'en livrer au commerce. Jusqu'à ces derniers temps, on n'exploitait que les sables d'alluvion, qu'on soumettait au lavage, suivant la méthode élémentaire des orpailleurs de nos rivières; mais actuellement, et de plus en plus, on attaque les filons même qu'on a découverts en grand nombre. On a d'ailleurs introduit, dans le lavage même, des perfectionnemens : on broie, au moyen d'appareils simples, avec avantage, les galets qui s'y trouvent en assez forte proportion. On traite ainsi particulièrement les monceaux de cailloux qui restent des anciens lavages.

Les principales exploitations en roche sont dans la province d'Antioquia, où depuis long-temps on exploite les alluvions. La Magdalena et le Cauca, son tributaire, puissans fleuves au long parcours, qui se déroulent du sud au nord parallèlement l'un à l'autre, enserrent une cordillère fort escarpée, où les filons sont nombreux et où l'on lave les sables aurifères, non-seulement dans la province d'Antioquia, mais aussi dans celles plus méridionales de Neyva, de Popayan. On a attaqué d'autres filons situés dans la cordillère, ramification de la précédente, et dirigée de même du midi au nord, qui est comprise entre le Cauca et l'Atrato; c'est à cette portion du pays qu'appartiennent les mines de la Vega de Supia, nommées aussi mines de Marmato, où l'or est accompagné d'argent. Le Bas-Choco, zone allongée et à peu près plate, entre

(1) Une partie du territoire de l'Équateur, la province de Quito, provient du Pérou.

l'Atrato et la mer du Sud, contient des filons aurifères bien reconnus aujourd'hui; mais on s'y est attaché jusqu'à présent aux mines d'alluvion. On retire pareillement de l'or des sables de la province de Pamplona.

A la fin du dernier siècle et à l'ouverture de celui-ci, les deux hôtels des monnaies de Santa-Fé de Bogota et de Popayan donnaient annuellement ensemble 2,100,000 piastres en or. M. de Humboldt estime, pour cette époque, la production déclarée à 18,000 marcs, ou 4,140 kilogrammes d'or fin, et la production réelle à 4,714 kilogrammes. L'extraction alors allait toujours croissant. D'après des renseignemens puisés aux sources officielles, dont je suis redevable à M. le colonel Acosta, le monnayage moyen des deux années 1806 et 1807, pour les deux hôtels réunis, est de 22,363 marcs d'or, ou de 3,041,502 piastres, ce qui suppose, d'après ce qui m'a été rapporté sur la contrebande de ce temps-là, une production de 3,300,000 piastres, soit de 4,880 kilogrammes. Pendant la lutte de l'indépendance, qui fut longue et acharnée dans la Colombie (c'est là que combattait le libérateur Bolivar), l'exploitation des mines souffrit beaucoup. Il y a lieu de croire, c'est l'estimation de M. Jacob, que l'extraction déclarée, du 1er janvier 1810 au 31 décembre 1829, fut moyennement de 1,678,214 piastres, dont au moins 1,600,000 en or. Ce serait en poids de métal fin : argent, 1,911 kilogrammes; or, 2,366 kilogrammes.

A cause de la contrebande, alors devenue plus facile, il faudrait compter au moins 100,000 piastres, ou 2,443 kilogr. d'argent, et 2 millions de piastres, ou 2,958 kilogrammes d'or. Depuis lors la production s'est relevée. Les deux hôtels des monnaies de Bogota et de Popayan ont frappé, en 1843, 1,862,090 piastres en or, soit 2,754 kilogrammes, en 1844, 1,696,500 piastres, ou 2,509 kilogrammes. La moyenne des deux années est de 1,779,295 piastres, ou 2,631 kilogrammes d'or.

Mais il s'est fait, dans ces dernières années, une active contrebande. Le commerce extérieur étant devenu facile, les exploitans en ont profité pour éviter non-seulement les droits, mais aussi les formalités gênantes qui leur étaient imposées. Il fallait, l'an passé encore, payer une taxe de 19 pour 100, et l'on ne pouvait exporter qu'après le monnayage, de sorte que le mineur du Bas-Choco aurait été forcé d'envoyer sa poudre d'or, à travers un pays impraticable, jusqu'à Popayan, d'où on la lui aurait retournée en espèces. Dans ces circonstances, presque tout l'or que donnent les lavages du Bas-Choco était expédié au dehors clandestinement. L'hôtel des monnaies de Quito, dans la république de l'Équateur, où l'on fabrique par an 100,000 piastres au plus, s'alimente de l'or du Choco. L'or des lavages voisins, celui de Barbacoas particulièrement, prend cette voie. Il se monnaie aussi à Quito un peu d'argent, qui paraît

venir du Pérou. Une autre partie de l'or de la Nouvelle-Grenade se rend à la Jamaïque et de là en Angleterre. Le gouvernement grenadin, qu'un bon esprit anime, et qui sent de quelle importance peut devenir pour le pays l'industrie de l'or, en faveur de laquelle les particuliers font des efforts intelligens, vient d'adopter des dispositions libérales pour le commerce de ce produit. L'exportation des lingots est permise désormais; ils pourront sortir moyennant un droit environ moitié moindre de celui que supportaient les espèces. D'après une comparaison établie entre l'entrée et la sortie des marchandises, on doit présumer que l'exportation, tant en espèces qu'en lingots et en poudre d'or, représente actuellement 3,250,000 piastres.

Avec les mines d'or que nous avons nommées, la Nouvelle-Grenade en possède d'autres dont l'exploitation remonte à la découverte même du continent américain par Christophe Colomb : ce sont celles de la province de Veragua dans l'isthme de Panama. Par un ménagement spécial pour les populations de l'isthme, le gouvernement de Bogota a conféré une immunité complète à l'extraction de l'or dans cette province. On en fait, à Panama, des ouvrages qui sont estimés partout. Une portion de l'or de la province d'Antioquia est de même mise en bijoux, et il faut y avoir égard. Il y a lieu ainsi de porter la production totale d'or de la république à 3,350,000 piastres, soit 4,954 kilogrammes de métal fin ou 17,064,000 francs. Il faut aussi tenir compte d'une production d'environ 200,000 piastres en argent provenant des mines de la province de Mariquita, qu'exploite une compagnie anglaise mal récompensée jusqu'à présent de ses efforts. C'est l'équivalent de 4,887 kilog. de métal fin ou de 1,086,000 francs. Ce ne sont pas les seules mines d'argent qu'il y aurait à exploiter dans la Nouvelle-Grenade.

La production de la Nouvelle-Grenade, depuis l'origine jusqu'à 1810, peut être évaluée à 295 millions de piastres en or; de 1810 jusqu'à ce jour, on peut estimer qu'il a été produit du même métal une valeur de 81 millions et demi de piastres : ce serait donc jusqu'à ce jour 376 millions et demi de piastres en or, répondant à 556,840 kilogr. de métal pur, ou à 1,918 millions de francs.

Quant à l'argent, on ne saurait guère l'évaluer qu'à 250,000 kilogr. ou 55 millions et demi de francs environ.

X. — LES ÉTATS-UNIS.

Depuis une vingtaine d'années, les États-Unis se sont mis à produire de l'or. Les premières recherches remontent à 1814, mais ce ne fut que dix ans après qu'il y eut un produit appréciable. On rencontre l'or

au pied de la longue chaîne des Alleghanys, au bas de la crête la plus orientale connue sous le nom de Montagne-Bleue (*Blue-Ridge*), qui, en vertu de la configuration singulière par laquelle les Alleghanys se distinguent, court, ainsi que toutes les autres crêtes, dans le même sens que la chaîne et a la même étendue. Il est épars dans des sables d'alluvion; on l'exploite aussi dans le roc même, où on l'a découvert dans des filons de quartz en quantité suffisante. On cite des exploitations d'or dans tous les états du littoral de l'Atlantique, au midi du Potomac jusqu'à celui d'Alabama, que baigne le golfe du Mexique. Les travaux sont ainsi dispersés sur une longueur en ligne droite d'un millier de kilomètres. Il y a lieu de croire que les gisemens d'or reparaissent aussi au nord du Potomac, à la base du *Blue-Ridge;* mais, dans cette partie de l'Union américaine, il n'y a pas d'esclaves, et le travail humain, le travail libre, appliqué à la terre ou même aux manufactures, est trop productif pour qu'on s'y occupe de mines d'or. L'or n'est donc exploité que dans les états à esclaves, la Virginie, la Caroline du nord et la Caroline du sud, la Géorgie et l'Alabama, et il l'est languissamment, parce que ces gîtes, qu'à certain moment on avait beaucoup vantés, paraissent peu productifs. Le gouvernement fédéral, dans un excès de condescendance, avait créé un atelier monétaire dans les montagnes, afin d'offrir aux exploitans un débouché facile; mais jusqu'à ce jour, l'approvisionnement annuel que toutes ces mines réunies ont fourni aux hôtels des monnaies s'est élevé une seule fois un peu au-delà de 1 million de dollars, c'est-à-dire de 1,509 kilogrammes. La production totale depuis 1824 jusqu'au 1er janvier 1845 ne représente que 13,594 kilogrammes. On peut admettre qu'aujourd'hui la monnaie reçoit des mines la valeur de 1 million de dollars. Si l'on y ajoute un cinquième, et c'est beaucoup, parce que le gouvernement américain, ne frappant l'or d'aucun impôt, n'en provoque point l'exportation clandestine en lingots, et même l'attire vers les hôtels des monnaies par le haut prix qu'il en donne, on aura une production annuelle de 1,800 kilogrammes. La production totale, depuis l'origine jusqu'au 1er janvier 1846, paraît être ainsi de 18,525 kilogrammes; c'est un peu moins de 1 mètre cube. En monnaie française, ce serait 63,810,000 francs.

XI. — LE CHILI.

Le Chili présente beaucoup de ressources métallurgiques; on en extrait aujourd'hui une bonne partie du cuivre que consomment les arts européens; on y exploite même quelque peu de mercure, et il a produit, dès la découverte, des métaux précieux. Ce fut d'abord de l'or

enlevé non des mains des naturels ou de leurs temples comme un butin, mais du sol où il gisait, car on n'y trouva que des peuplades sans culture. Ainsi qu'au Mexique et au Pérou, et dans plusieurs autres parties du globe au début de la civilisation, il existait au Chili, à la surface du sol, des gisemens d'or d'une grande richesse, mais restreints, dont les premiers hommes un peu industrieux qui se présentèrent purent profiter. Le plus ordinairement les gîtes qui ont fourni aux hommes des quantités d'or relativement grandes ont été des alluvions superficielles, où il n'y avait qu'à ramasser l'or ou à le séparer des sables par des lavages. Au Chili, c'étaient plutôt des filons dans les affleuremens desquels s'était ramassé tout l'or contenu, à l'état natif, dans la roche des filons mêmes que les siècles avaient désagrégée. L'or n'a pas cessé d'être exploité au Chili, et ce sont des filons qu'on y travaille; mais l'industrie de l'argent a éclipsé celle de l'or, et depuis 1830, grace à l'ordre et à la sécurité que maintient dans le pays un gouvernement éclairé, elle est devenue très intéressante. C'est dans la vallée de Copiapo qu'elle a son principal siége. Les mines les plus productives de toutes sont celles de Chañarcillo, exploitées depuis 1831. Les mines d'argent du Chili reproduisent à peu près les caractères les plus généraux qui distinguent celles du Mexique : ce sont des filons qui coupent des terrains, ici presque toujours stratifiés, c'est-à-dire en bancs réguliers, comme les terrains des environs de Paris, et qui datent sans doute d'une époque peu différente de celle d'un soulèvement dû à des porphyres ou des granites projetés, à l'état de fusion, du sein de la terre.

On y trouve des minerais riches. D'après un mémoire plein d'intérêt qu'a publié sur la géologie et la métallurgie de la république chilienne un savant professeur de Coquimbo, M. Domeyko, la teneur des minerais qu'on traite aux ateliers d'amalgamation de Chañarcillo, et en général des mines du Chili, dépasse presque toujours 5 pour 1,000. Dans une mine voisine de Chañarcillo, la *Colorada*, la richesse moyenne serait de 16 pour 1,000. M. Domeyko dit avoir vu un endroit où chaque longueur de vare (85 centimètres), dans une galerie horizontale d'environ 2 mètres et demi de largeur, donnait 230 kilogrammes de métal, ou 51,000 francs. On y a trouvé une fois un bloc d'environ 3,500 kilogrammes tout entier d'argent natif ou d'argent combiné avec le chlore ou le brome; mais, si les minerais riches sont, au Chili, dans une proportion relativement forte, d'un autre côté, les filons ont moins de puissance et de régularité. Ce ne sont plus des masses indéfinies de minerai comme à Guanaxuato ou au Potosi, où l'on pourrait puiser, les yeux fermés, à peu près indistinctement sur tous les points. Les veines sont plus minces et moins constantes; les filons d'argent du Chili, par une circonstance qui est fréquente dans l'histoire des filons métalliques de toute

nature, coupant successivement plusieurs séries de couches superposées, s'y présentent diversement, riches dans l'une, pauvres dans la suivante (1); mais ici la variation est extrême de l'abondance à la stérilité. Ainsi, dans la vallée de Copiapo, on observe au sommet des montagnes métallifères, sur le plateau qui les couronne, un premier massif de couches calcaires et marneuses appartenant à ce vaste ensemble de formations que les géologues appellent secondaires. Les mineurs du pays le désignent sous le nom de *manto* (couche) proprement dit. Dans cette première épaisseur, les filons contiennent de l'argent; la roche elle-même en est pénétrée par mille fentes. En dessous est une autre épaisseur assez considérable appelée *mesa piedra*, qui est réputée entièrement stérile; ce sont encore des couches marneuses et calcaires, mais d'un aspect différent. Sous la *mesa piedra*, on rencontre un autre étage, d'environ 120 mètres de haut, qui est le plus productif : c'est un calcaire très argileux, compact. L'étage inférieur à celui-ci offre des roches plus argileuses encore et plus dures; il est stérile, et paraît reposer sur une masse de porphyre mal reconnue encore, mais où l'on pense qu'il ne faut plus rien chercher. Si ce caractère se reproduisait partout au Chili, si les gîtes y étaient ainsi bornés, il faudrait en conclure que les mines d'argent de ce pays pourront avoir une heureuse influence sur la prospérité locale, mais qu'il ne leur sera pas donné d'exercer sur la masse d'argent en circulation dans le monde un effet qui ressemble en rien à celui des mines du Mexique et du Pérou.

Les filons d'argent les plus remarquables du Chili, ceux sur lesquels les efforts sont concentrés en ce moment, se rencontrent à la séparation des terrains déposés par les eaux et par conséquent stratifiés et des terrains granitiques qui, après que ceux-ci avaient été formés, ont percé la croûte de la planète, et, par leur soulèvement, ont donné naissance aux chaînes de montagnes, et porté à de grandes hauteurs des couches originairement submergées (2). C'est en suivant la ligne de contact des roches soulevantes et des roches soulevées qu'on observe les plus sûrs indices des gisemens d'argent. En dessous de cette ligne de séparation, il existe dans les granites, qui de là vont jusqu'à la mer, des filons d'or et de cuivre; en dessus, c'est-à-dire en marchant vers

(1) Dans plusieurs des mines mexicaines, on observe que les mêmes filons argentifères se comportent diversement, selon les roches qu'ils traversent; pourtant la variation n'y est pas extrême. A Tasco, la plus grande richesse est dans les schistes argileux; à Guadalupe y Calvo, au contraire, c'est la roche où le filon est le plus pauvre.

(2) On sait que l'existence des richesses minérales, au contact des terrains granitiques ou des autres roches de soulèvement avec les formations stratifiées, au lieu d'être un accident particulier au Chili, est au contraire une des lois les mieux constatées par la science géologique; mais ici la ligne de contact est plus apparente qu'ailleurs.

la crête des Andes, on rencontre successivement des filons de cuivre arsenié et argentifère, et plus à l'est encore des filons de plomb. On est alors à une centaine de kilomètres de la crête des Andes; mais, dans ce dernier intervalle, les vestiges des mines disparaissent.

Malheureusement il n'est pas aisé de suivre la ligne de contact des terrains stratifiés et des terrains granitiques : non qu'elle soit difficile à découvrir, elle se signale par de grands escarpemens d'un aspect particulier qu'on reconnaît de loin; mais tout le pays, à cette hauteur, est un horrible désert, dépourvu d'eau, et par conséquent de pâturages, de culture, d'habitations, des moindres ressources. Sur un intervalle de soixante lieues entre la vallée de Copiapo et celle de Huasco, on ne trouve que deux petites sources tellement pauvres, que le premier qui y arrive, avec une douzaine de bêtes seulement, n'y laisse plus une goutte d'eau pour qui viendra après. Il est donc périlleux de s'y aventurer pour faire des recherches et des explorations, et les *arrieros* ne consentent à les traverser qu'en allant tout droit devant soi sans perdre une minute.

Les mines d'argent du Chili se font remarquer aussi par la nature du minerai qui y domine. C'est le plus souvent une combinaison d'argent avec le chlore considérée jusque-là comme une exception, ou même avec le brome, ce qui était bien plus rare encore. Il y a assez régulièrement de l'argent natif inextricablement mêlé au chlorure ou au bromure. Ces mines coûtent fort cher à exploiter; les subsistances à Chañarcillo sont à des prix excessifs, les transports de même. Les arts mécaniques, au Chili, comme partout dans l'Amérique espagnole, restent dans l'enfance, et probablement on laisse dans les résidus une partie très appréciable du métal. Le fait est que l'opinion courante dans le pays est qu'au-dessous d'une teneur de 50 marcs de métal par *caisson* chilien de 64 quintaux, ou de quatre pour 1,000, les minerais ne méritent pas d'être travaillés, ce qui causerait une extrême surprise aux mineurs de Zacatecas ou de Potosi, qui se contentent du quart ou du cinquième. Avec une route carrossable de la baie de Copiapo à Charñacillo, dont le tracé est indiqué par des cours d'eau et qui n'aurait pas 150 kilom., et une autre route qui remonterait la vallée de Copiapo pour aller chercher des vivres dans la portion moyenne de la vallée, qui est d'une fertilité surprenante, particulièrement du côté de Potrero-Grande, on devrait beaucoup étendre le champ des minerais exploitables.

Les mines du Chili rendaient peu sous la domination espagnole, du moins celles d'argent. M. de Humboldt en portait la production, au commencement du siècle, à 6,827 kilogrammes d'argent et 2,807 kilogr. d'or. Actuellement l'extraction de l'or, en ne comptant à la vérité que ce qui est constaté officiellement, serait diminuée des deux tiers;

mais celle de l'argent a quintuplé. D'après les renseignemens annexés aux rapports annuels du ministre de l'intérieur de la république, le produit déclaré en moyenne pendant dix des dernières années est, pour l'argent, de 30,538 kilogr., pour l'or, de 892. La contrebande paraît faible (1); M. Domeyko l'évalue, pour l'argent, à 25 sur 1,000 seulement, et, avec ce qui sert à fabriquer de la vaisselle dans le pays, à 75 sur 778, soit le dixième. Pour l'or, d'après ce que nous avons dit déjà, elle doit être plus forte; nous l'avons portée au cinquième; ce qui donne une production annuelle, pour l'argent, de 33,592 kilogrammes, pour l'or, de 1,071 kilogrammes.

Ainsi l'extraction de l'or reste, au Chili, bien au-dessous de ce qu'elle était autrefois. C'est que l'exploitation des mines d'argent est devenue plus avantageuse, et qu'on a délaissé le premier des métaux précieux pour le second. Les mines de cuivre, sous ce rapport, ont exercé une influence au moins égale à celle des mines d'argent. Quelle que soit l'importance nouvellement acquise aux mines d'argent du Chili, je ne puis m'empêcher de reproduire ici une comparaison que je trouve dans une notice de M. Duflot de Mofras sur la république du Chili. Le cuivre, dont, il est vrai, le Chili possède des mines admirables, uniques, y donne un produit brut supérieur à celui de l'or et de l'argent réunis. Pendant l'intervalle de trois ans (du 1er janvier 1840 au 31 décembre 1842), où les mines de métaux précieux ont rendu beaucoup, elles ont donné une valeur de 32,588,000 francs, qu'on pourrait, à cause de la contrebande, porter à 37 ou 38. Dans le même délai, on a exporté 11,626,592 kilogrammes de cuivre métallique et 41,631,472 kilogrammes de minerai, valant ensemble 44 millions. Les progrès de l'extraction du cuivre depuis l'indépendance sont donc plus grands encore que ceux de la production de l'argent, et les mines de cuivre sont pour le pays une plus grande richesse que celles des deux métaux précieux ensemble. L'exemple du Chili montre aussi ce qu'on pourrait attendre des autres ci-devant colonies de l'Amérique espagnole, si les autorités y montraient l'intelligence et le zèle pour le bien public qui signalent le gouvernement chilien, et si les populations, ayant le sentiment véritable de l'indépendance qu'elles ont conquise, en profitaient pour étendre leurs conquêtes sur la nature féconde qui leur offre ses trésors pour prix de leurs labeurs.

La production du Chili peut être évaluée jusqu'en 1810 à 300,000 kilogrammes d'argent et à 217,000 kilogrammes d'or. De 1810 jusqu'à ce jour, on peut la porter à 672,991 kilogrammes d'argent et à 31,020 kilogrammes d'or. C'est ainsi, depuis l'origine, un total de 973,000 ki-

(1) Le droit prélevé par le gouvernement est de 9 pour 100 seulement.

logrammes d'argent et 248,000 kilogrammes d'or, représentant ensemble, d'après le tarif de la monnaie française, 1,070 millions de francs, dont 216 en argent et 854 en or.

Pour montrer par un nouvel exemple quelle est l'instabilité de l'industrie des mines de métaux précieux dans les pays même où elle se développe et grandit, je citerai ici un extrait d'un mémoire de M. Domeyko.

« La découverte des mines de Chañarcillo ne date que de 1831. Un pauvre montagnard nommé Godoy, étant à chasser les guanacos, s'était reposé à l'ombre d'un énorme bloc de rocher qui sortait de l'affleurement du filon de la *Descubridora*. Frappé de la couleur et d'un certain aspect métallique de la partie saillante du rocher, il commença à la gratter avec son couteau, et, voyant qu'elle se laissait couper comme du fromage (suivant la manière dont il s'exprimait), il emporta un morceau de ce rocher à Copiapo, où il fut reconnu pour du *plata-plomo*, c'est-à-dire pour de l'argent corné (chlorure d'argent). Il offrit la moitié de sa mine, qui, depuis ce temps, prit le nom de la *Descubridora*, à don Miguel Gallo, un des plus vieux mineurs de cette province, à qui le sort n'avait jamais été prospère dans sa jeunesse. D'après l'arrangement qui eut lieu, Gallo devait fournir l'argent nécessaire pour l'exploitation, et le profit devait être partagé entre lui et Godoy. Le hasard voulut qu'on tombât sur la partie la plus riche du filon, et on commença, dès les premiers jours de l'exploitation, à extraire des valeurs considérables; mais Godoy, comme tous ceux qui découvrent les mines, n'eut pas la patience d'attendre. Séduit par l'espérance d'en découvrir d'autres meilleures, il vendit la moitié de la mine qui lui appartenait pour 14,000 piastres, dissipa son argent et mourut pauvre.

« La nouvelle de cette découverte attira bientôt à Chañarcillo une foule de mineurs de tous côtés. Les premiers auxquels le sort se montra aussi favorable qu'à Godoy furent deux frères, nommés Peralta-Bolados, propriétaires d'un petit *rancho* (chaumière) dans la vallée de Copiapo, et d'un troupeau d'ânes qui leur servaient à porter du bois à la ville ou aux usines, avec quoi ils pourvoyaient à leurs premières nécessités. Les deux frères trouvèrent un fameux bloc (*bolon*) de 70 à 80 quintaux de minerai excessivement riche. L'extraction, le transport et le traitement de cette masse de minerai étaient tellement simples et faciles, que ces pauvres gens, quoique entièrement dépourvus de connaissances nécessaires et de capitaux, parvinrent, dans moins de deux ans, à en extraire pour plus de 700,000 piastres d'argent. Enflés de leur prospérité, ils ne pensèrent qu'à en jouir, et, pendant qu'ils dissipaient leur richesse à Copiapo, qui n'était à cette époque qu'un village pauvre et mal peuplé, leur mine se trouva tout d'un coup épuisée, et quelques mois après on a vu ces mêmes Peralta-Bolados plus pauvres qu'ils

n'étaient avant leur découverte, ayant même perdu leurs ânes dont ils n'avaient plus cru avoir besoin (1). »

Les vicissitudes de fortune des Peralta-Bolados et du chasseur Godoy ne sont que la répétition, sur des proportions moindres et avec un résultat final moins consolant, des alternatives de prospérité et de détresse du fameux mineur mexicain Laborde dont nous avons parlé.

Nous avons maintenant passé en revue tous les pays de l'Amérique qui sont considérés comme producteurs de métaux précieux. Il se produit pourtant de l'or et de l'argent dans d'autres parties du Nouveau-Monde. Il est difficile de croire que les vastes espaces de Venezuela et même de l'Équateur soient absolument stériles. De même nous ignorons ce qui se passe dans l'intérieur du Paraguay. Les états qui composent l'Amérique centrale produisent certainement de l'or et de l'argent. La monnaie de Guatemala frappait dans chacune des années 1820 et 1821 une quantité d'argent correspondante à 9,046 kilogrammes de métal fin sans compter un peu d'or. En 1824, l'or frappé à cette même monnaie revenait à 106 kilogrammes de métal fin. M. Mac-Culloch attribue à la république actuelle de Buenos-Ayres une certaine production en argent. Nous n'exagérons rien en comptant pour les mines autres que celles que nous avons successivement examinées une quantité annuelle de 20,000 kilogrammes en argent et 500 kilog. en or.

XII. — DE LA PRODUCTION TOTALE DE L'AMÉRIQUE.

En réunissant les résultats auxquels nous sommes parvenus pour les différentes contrées de l'Amérique séparément, on trouve que la production actuelle est de 614,641 kilog. d'argent valant 136,476,000 fr., et de 14,934 kilogrammes d'or d'une valeur de 51,434,000 fr. Pour les deux métaux ensemble, la valeur est de 187,910,000 francs (2).

(1) Sur la *Constitution géologique du Chili. Annales des Mines,* quatrième série, t. IX, p. 453.

(2) Le tableau suivant indique, pour chaque contrée, la production actuelle par an :

	ARGENT.		OR.	
	Poids.	Valeur.	Poids.	Valeur.
États-Unis	»	»	1,800 kilog.	6,199,000 fr.
Mexique	390,960 kilog.	86,793,000 fr.	2,957	10,184,000
Nouvelle-Grenade	4,887	1,086,000	4,954	17,062,000
Pérou	113,158	25,146,000	708	2,439,000
Bolivie	52,044	11,554,000	444	1,529,000
Brésil	»	»	2,500	8,610,000
Chili	33,592	7,457,000	1,071	3,689,000
Divers	20,000	4,440,000	500	1,722,000
TOTAUX	614,641 kilog.	136,476,000 fr.	14,934 kilog.	51,434,000 fr.

Au commencement du siècle, c'était de 796,000 kilogrammes d'argent et 14,100 kilogrammes d'or. Ainsi la production de l'argent a baissé d'un quart environ, celle de l'or a légèrement augmenté.

La production totale de l'Amérique depuis la découverte peut être évaluée à 36 milliards 600 millions, dont 26 milliards 700 millions en argent et 9 milliards 900 millions en or. En poids, elle est de 120,169,000 kilogrammes d'argent, et de 2,874,700 kilogrammes d'or (1).

Je ne donne pas ces chiffres comme absolus; ils ne sont qu'approximatifs, mais ils le sont assez pour qu'on en fasse la base d'un raisonnement.

Une valeur de 36 à 37 milliards en or et en argent, c'est beau, c'est extraordinaire.

Pourtant que l'on compare cette richesse sortie des mines de l'Amérique en trois cents ans à celle qu'il est permis de rapporter à l'exploitation des mines de charbon de la Grande-Bretagne, d'où un peuple éminemment industrieux tire la force motrice et le feu à l'aide desquels il transforme incessamment les matières premières, tant celles qu'il retire de son propre sol que celles qu'il fait venir de toutes les parties du monde. Tous ces trésors de l'Amérique paraissent alors bien modestes. Il ne faut qu'un tout petit nombre d'années à l'industrie anglaise, quatre ou cinq peut-être, pour créer une valeur égale à tout ce que l'Amérique a rendu d'or et d'argent avec le labeur de trois siècles.

Cette comparaison est propre à faire ressortir ce que valent pour un grand pays de vastes bassins houillers, et combien ils sont préférables aux mines de métaux précieux les plus renommées. C'est qu'en bonnes mains les mines de charbon sont des mines de travail, d'un travail

(1) Le tableau suivant récapitule la production totale des différentes contrées de l'Amérique depuis la découverte :

	ARGENT.		OR.		Total par pays en millions de fr.
	kilog.	millions de fr.	kilog.	millions de fr.	
États-Unis...........	»	»	18,525	64	64
Mexique..............	60,782,917	13,507	379,221	1,306	14,813
Nouvelle-Grenade.	250,000	55	556,840	1,918	1,973
Pérou................. Bolivie................	58,163,062	12,925	337,725	1,163	14,088
Brésil..................	»	»	1,334,400	4,596	4,596
Chili..................	973,000	216	248,000	854	1,070
TOTAUX. . . .	120,168,979	26,703	2,874,711	9,901	36,604

La production des deux métaux est en poids d'un kilogramme d'or contre 42 en argent, et en valeur d'un franc en or contre 2 francs 70 centimes en argent.

puissant, d'un travail sans limites, et le travail est la première des richesses, il est la richesse même.

D'un autre point de vue et sous une autre forme, on peut mesurer à quelle petite masse de matière se réduit cette production de métaux précieux qui a occupé et occupe tant de bras, qui a excité tant d'ambitions, assouvi tant de passions, fait commettre tant de cruautés, et provoqué tant de travaux.

Tout l'argent qui est sorti des mines du Nouveau-Monde formerait un volume de 11,477 mètres cubes : l'or n'en représente que 149.

En d'autres termes, tout l'argent qu'on a retiré de ces nombreux filons, de ces filons qu'à bon droit j'ai pu appeler géans, ferait une sphère dont le rayon n'aurait que quatorze mètres, et qui, placée à côté de la colonne Vendôme, n'atteindrait qu'aux deux tiers de la hauteur.

Quant à l'or, c'est une quantité singulièrement exiguë. On est presque confondu de trouver que tout cet or du Nouveau-Monde, sur l'abondance duquel on a fait tant de fables, dont on avait dit, par exemple, que la seule rançon de l'inca Atahualpa avait comblé un temple (1), ne remplirait pas à moitié le salon d'un bourgeois de Paris qui aurait cinq mètres d'élévation sur huit mètres de long et huit mètres de large. Ces quantités si faibles intrinsèquement ont cependant suffi pour produire dans le commerce une révolution dont les conséquences politiques et sociales ont été immenses.

MICHEL CHEVALIER.

(1) Celui de Caxamarca, dont les ruines se voient encore.

LA

COMÉDIE CONTEMPORAINE

EN ANGLETERRE.

Quid pro quo, or the Day of Dupes (*the Prize-Comedy*), 3rd edition;
Time works Wonders, by Douglas Jerrold, 4th edition.

Si la comédie anglaise a été long-temps accusée d'une extrême licence, elle en a bien rappelé depuis lors, et, comme les personnes qui se rangent après une jeunesse orageuse, elle semble tenir à ne plus faire parler d'elle. Ce n'est pas que la production dramatique soit complétement suspendue chez nos voisins; mais où le génie manque, la fécondité ne signifie rien. Prenez le dernier numéro du *Literary Gazette*, et vous y trouverez dans un seul article l'analyse de quatre tragédies, — trois originales et une traduite de l'italien, — plus celle d'une pièce en vers blancs, qui paraît n'être ni une comédie ni une tragédie proprement dite, mais un de ces drames à mi-côte, où se rencontrent les tirades orgueilleuses de Melpomène avec le langage dénoué, libre et flottant de la brune Thalie. Il y a donc des tentatives, et de très nombreuses, pour arracher le théâtre anglais à cette torpeur mortelle qui le menace d'un trépas inaperçu, mais c'est en vain : la Muse, sommeillante ou morte, ne répond rien aux Roméos qui, se traînant à ses pieds, serrent dans leurs mains ses mains glacées, et collent leurs lèvres ardentes à

son front décoloré. Elle n'a plus de larmes depuis Shakspeare, Otway et Rowe : ni Byron ni Maturin, — deux talens éminens, — n'ont pu les lui rendre. Elle n'a plus de sourires depuis Congrève, Farquhar et Sheridan : sir E. Lytton Bulwer n'a pu la dérider. Un autre frère Laurence semble l'avoir endormie en lui disant, comme à la jeune Capulet : — Plus de chaleur, plus de souffle qui témoigne que tu vis encore; les roses éparses sur tes lèvres et tes joues vont se changer en pâles et cinéraires reflets...

..... Thy eyes windows fall
Like Death, when he shuts up the day of life;
Each part, deprived of supple government
Shall stiff, and stark, and cold, appear like Death :
And in this borrowed likeness of shrunk death
Thou shalt remain full two and forty hours
And then awake as from a pleasant sleep (1).

En l'an de grace 1843, on parut croire que les « quarante-deux heures » symboliques étaient écoulées, et qu'il était temps de descendre sous les voûtes funèbres pour exhumer la belle princesse. Une des personnes les plus intéressées à sa résurrection, le directeur du théâtre royal de Hay-Market, donna hardiment le signal en touchant du rameau d'or les portes de la tombe. Pour parler sans métaphore, il proposa un prix de 500 livres sterling (12,500 francs) à la meilleure des comédies qui lui seraient présentées avant le mois de mars 1844. Le nombre des compétiteurs fut grand : *quatre-vingt-dix-sept* manuscrits arrivèrent devant l'aréopage littéraire convoqué pour décider entre les aspirans rivaux. Cette surabondance de justiciables ne découragea point le tribunal; il examina tout, prit chacun en sérieuse considération, et décerna la palme si chaudement disputée. Les journaux instruisirent l'univers qu'une comédie intitulée *Quid pro quo, ou la Journée des dupes,* avait réuni la majorité des doctes suffrages. Un nombre infini de réclamations, de protestations, de récusations, d'invectives amères, accompagna, selon l'usage, le triomphe proclamé, dont il augmentait la pompe et le retentissement. La pièce anonyme fut aussitôt montée, distribuée, répétée, jouée, et, contre toute attente, — car on ne s'attend jamais à ce qui doit presque nécessairement arriver, — elle fut sifflée à outrance par le public brusquement désenchanté.

L'année suivante, en 1845, un de ces journalistes qui sèment leur esprit de tous côtés, dans les colonnes des *magazines,* dans celles du *Punch,* — le *Charivari* de Londres, — dans les *keepsake,* dans les *annuals,* sur toutes les scènes secondaires, chez les plus humbles éditeurs, et, pour ainsi dire, au coin de toutes les rues, au milieu de tous les carrefours,

(1) *Romeo and Juliet,* acte IV, scène 1re.

s'avisa d'aborder, sans autre préparation qu'une vingtaine de *farces*, plus ou moins imitées de nos vaudevilles, le grand problème d'une comédie en cinq actes. Sa pièce, intitulée : *le Temps fait des miracles* (*Time works wonders*), fut acceptée avec défiance, jouée sans grand espoir, et obtint un succès énorme.

Ce sont ces deux comédies qu'il nous a semblé curieux d'étudier, l'une à cause de sa chute inattendue, l'autre à cause de sa réussite inespérée; celle-là parce qu'elle a plu à un comité de lecture composé des littérateurs le plus en crédit, celle-ci parce qu'elle s'est fait accepter du vulgaire, dont le suffrage, du moins au théâtre, a toujours été le *desideratum* secret des plus ambitieux; toutes deux, enfin, parce que nous espérions y trouver quelques révélations directes ou indirectes sur l'état actuel de la société anglaise, que toutes deux essaient de peindre, et qu'elles doivent plus ou moins laisser deviner.

Il serait peut-être intéressant de jeter d'abord un coup d'œil sur le passé des deux écrivains auxquels nous les devons; mais ceci nous entraînerait à de longs développemens, car mistress Gore à elle seule, — l'auteur de *Quid pro quo*, — fournirait un chapitre littéraire assez étendu, pour peu qu'on voulût énumérer tous ses titres à la vogue singulière dont ses romans jouissent dans un certain monde. Ce que lord Normanby a fait une ou deux fois au début de sa carrière diplomatique, c'est-à-dire esquisser à un point de vue légèrement satirique les mœurs de la haute société anglaise, mistress Gore, depuis un nombre d'années qu'il serait peu galant de rappeler, le continue avec une persévérance infatigable, inexplicable même, dirions-nous, si l'engouement et la mode n'expliquaient parfaitement pourquoi certaines plumes sont invariablement vouées à tel ou tel ordre de productions. Le roman fashionable, plus goûté en Angleterre que partout ailleurs, y fait éclore très régulièrement sa moisson annuelle. Il exige donc des travailleurs assidus qui se chargent d'aménager ce champ fertile, de l'ensemencer à temps, de faire la récolte au moment voulu, c'est-à-dire à l'entrée de l'hiver, quand la vie de château, désormais close, pleine de loisirs, a besoin de quelques distractions élégantes. En tête des laborieux chercheurs de riens qui défraient de leurs éphémères conceptions la curiosité blasée des lecteurs de salon, mistress Gore s'est placée à un rang assez honorable par sa fécondité vraiment intarissable et par la tournure épigrammatique de son esprit, qui la distinguent de lady Blessington, de lady C. Bury, de mistress Trollope elle-même et de tant d'autres *bas bleus* voués comme elle à cette mission futile. Tantôt sous son nom, tantôt sous le masque de l'anonyme, un jour traduisant nos romanciers, le lendemain redevenant elle-même, elle a publié des livres qui ont eu les honneurs de la saison, mis en éveil la curiosité du monde aristocratique et satisfait à l'appétit assez niais de la bourgeoisie pour tout ce

qui semble l'initier aux mystères de ce que nos voisins appellent la *haute vie*.

Nous aurons probablement à revenir, dans nos études ultérieures, sur l'espèce de musée où mistress Gore a placé tant de physionomies différentes, orgueilleuses douairières, hommes d'état solennels, dandies écervelés, romanesques héritières, avides chasseurs de dots, femmes vaines et légères, maris infidèles ou trompés, et cette prévision nous dispense aujourd'hui de plus amples détails sur l'auteur de *Cecil*, de *Pairs et Parvenus*, et de tant d'autres agréables romans que la même saison a vus naître et mourir. Venons maintenant à sa comédie.

« Il est temps, disait le prologue, il est temps de tourner une page nouvelle, de montrer la vie comme elle est, les mœurs comme elles vont...

Life as it is and manners as they go. »

Et c'est là, effectivement, le but de presque toutes les comédies nouvelles; mais en ceci, justement, gît l'immense difficulté de ce travail. Chaque époque, nous ne le contesterons pas, a ses tendances générales, d'où doivent naître nécessairement des penchans individuels, des habitudes, des travers, que n'ont pas connus les générations passées. Les passions demeurant les mêmes, leurs objets changent, aussi bien que leur expression. Il faut cependant, pour dégager les traits caractéristiques de ce mouvement confus qui nous presse, nous environne, nous entraîne, et auquel l'écrivain obéit tout comme ses contemporains, une faculté toute particulière et fort rare de réaction observatrice, d'isolement philosophique. L'auteur dramatique est entre deux écueils également redoutables. Si pour mieux juger, et avec plus de sang-froid, le monde qu'il veut peindre, il s'en écarte résolûment, il aura chance de bien saisir la direction générale des esprits; mais il perdra la science des détails, le sentiment de la vérité individuelle, l'espèce de sympathie et d'indulgence que le monde réclame de ceux-là même qui se chargent de railler et de châtier ses ridicules. La solitude fait des Caton, mais non pas des Molière. En revanche, une fois mêlé à ce tourbillon d'atomes brillans et parfumés qui se jouent dans l'atmosphère lumineuse des salons, il devient malaisé de conserver le sang-froid, le désintéressement, la netteté de coup d'œil, la sensibilité délicate de l'intellect que réclame la tâche ardue de l'auteur comique. Le monde fait des Brummell et non des Sheridan. Tirez-vous de cet embarrassant dilemme!

On s'en tire cependant à force d'esprit et de génie, quand on a reçu du ciel, à doses égales, la faculté d'entraînement et la faculté d'observation, l'esprit sympathique et l'esprit moqueur. On s'en tire lorsqu'on

peut, sans être ébloui, vivre au milieu du monde et se retrouver ensuite, sans en être attristé, dans la solitude studieuse où mûrissent les œuvres d'art. Malheureusement il paraît que ce sont là des qualités difficilement conciliables, car le monde, jusqu'à présent, n'a guère trouvé pour le peindre que des miniaturistes empressés à se copier l'un l'autre, non des peintres originaux sachant donner à leurs tableaux le cachet durable de la vérité humaine.

Aussi n'avons-nous pas été surpris de voir mistress Gore échouer, après tant d'autres, dans cette mission délicate qu'elle s'était donnée. Nous n'avons pas été surpris de la voir confondre les ressources du roman et celles du théâtre, et, nonobstant ce désir d'innovation si clairement et si fièrement manifesté, se traîner sur les traces de sir E. L. Bulwer, dont la pièce intitulée *l'Argent* était, en 1844, le dernier effort à peu près heureux de la comédie contemporaine.

Un ou deux changemens de noms, — vous savez si cette donnée est nouvelle, — servent de nœuds à la pièce de mistress Gore. Henry Grigson, lieutenant de marine, est rappelé en Angleterre par une riche tante qui veut lui faire épouser sa fille. Au lieu de venir tout droit et ouvertement réclamer sa fiancée, Henry, docile aux conseils de sa tante, prend le nom d'un de ses compagnons d'armes, lord Algernon Fitz-Urse, descendant d'une des premières familles du royaume-uni. L'oncle, Jeremy Grigson, commerçant retiré, dont il flatte ainsi la manie aristocratique, accueille avec le plus profond respect son neveu, qu'il se garde bien de reconnaître. Premier *quiproquo*, d'où bon nombre de méprises doivent infailliblement jaillir.

Jeremy Grigson, aspirant aux honneurs parlementaires, qui doivent le conduire à prendre rang parmi la noblesse, s'est fait le très humble serviteur du comte de Hunsdon, secrétaire d'état en disponibilité, dont il est le voisin de campagne. Inutile de dire que le fier patricien subit à regret une alliance quelconque avec l'ancien marchand de Gracechurch-Street; mais Grigson est riche, il a de quoi subvenir aux frais énormes d'une élection, et les domaines du comte sont grevés de lourdes hypothèques : c'est encore, vous le voyez, le comte Dorante courtisant la marquise Dorimène, — c'est-à-dire, en 1844, les électeurs d'Oldfield — aux frais d'un manant enrichi.

Ces rapports ainsi établis vous expliqueront comment la comtesse de Hunsdon, apprenant par un officieux parasite qu'un original assez curieux est débarqué chez les Grigson, se décide à faire invasion chez ces croquans et à les enlever en masse, sous prétexte de les appeler aux répétitions d'une comédie qui doit se jouer chez elle. Comme le vieux bonhomme d'oncle, elle donne dans le piége tendu par mistress Grigson, et accepte, elle aussi, pour un rejeton de noble race, le prétendu Fitz-Urse,

dont elle entreprend aussitôt la conquête au profit de sa fille, lady Mary. Second *quiproquo*, conséquence du premier.

Un troisième résulte de ce que la jeune cousine d'Henry, miss Ellen Grigson, indocile aux conseils de sa mère, est secrètement éprise du jeune Rivers, parent du comte de Hunsdon. Un autre membre de la même famille, sir George Mordent, espèce de bourru bienfaisant, dont le comte et sa femme supportent les rudes boutades en vue de l'héritage qu'il peut leur laisser, favorise les amours de Rivers et le présente chez lord Hunsdon à titre de musicien amateur qui pourra servir de chef d'orchestre.

Il ne faut pas une grande dose de perspicacité pour deviner ce qui doit s'ensuivre. Henri Grigson, qui voit sa cousine l'accueillir très froidement, profite de la bienveillance intéressée que lui témoigne lady Hunsdon pour faire sa cour à lady Mary, si bien qu'au dénouement, lorsque la double supercherie éclate, on n'a rien de mieux à faire qu'à permettre le double hymen qui va unir les Hunsdon et les Grigson, l'ex-ministre et l'ex-*wholesaler*, la fière comtesse et cette bonne commère de Gracechurch-Street; bref, deux races ennemies, dont la politique a commencé l'amalgame, et que les jeux de l'amour fondent pour jamais l'une dans l'autre.

Quant à l'élection d'Oldfield, que la protection du comte semblait assurer à l'honnête Jeremy, elle lui est enlevée par un quatrième *quiproquo* qu'a préparé à son profit l'homme d'affaires de lord Hunsdon, espèce de Machiavel subalterne, chargé d'agir auprès des électeurs. Cet homme, appelé Cogit, abuse de son mandat, confisque les lettres écrites en faveur du pauvre Jeremy, et se fait proclamer député sans craindre la rancune de son patron, contre lequel, sans nul doute, il a des armes puissantes.

Dieu nous garde d'insister sur les vices de cette fable absurde, où une invraisemblance n'attend pas l'autre, où les plus proches parens se méconnaissent avec une facilité désespérante, où les intrigues se nouent en quelques heures, où les fripons ne se donnent pas la peine d'être habiles, ni les dupes celle d'être honnêtes. Elle prouve que l'art dramatique n'a pas fait de très grands progrès chez nos voisins depuis le temps où Dryden, déplorant la supériorité des pièces françaises, louait nos auteurs, par l'organe de sir Charles Sedley, « d'observer avec scrupule les unités, de ne pas mettre une double intrigue dans chaque pièce, de ne point mêler le pathétique et le comique, de ne pas encombrer le théâtre d'événemens. » Il est vrai qu'il s'agissait de la tragédie; mais ne saurait-on appliquer à toute espèce de compositions dramatiques les sages conseils du vieux poète? « En s'attachant à l'unité d'un sujet, dit-il, les Français ont gagné plus de liberté pour la poésie.

Ils ont le loisir de s'arrêter sur ce qui mérite intérêt, et d'exprimer les passions, véritable œuvre du poète, sans être emportés brusquement d'une chose à l'autre, comme on le voit dans les pièces de Calderon (1). »

Mistress Gore n'a évité, nous venons de le voir, aucun de ces écueils depuis si long-temps signalés par les plus habiles pilotes. Elle a suivi l'usage, déjà établi du temps de Massinger et des contemporains de Shakspeare, qui consiste à mêler ensemble deux intrigues, dont l'une, secondaire et sacrifiée, sert à combler les lacunes de l'autre. Elle a même renchéri sur cette combinaison surannée en mêlant à sa fable un troisième élément de curiosité, l'issue de la lutte électorale, qui préoccupe l'esprit, éparpille l'attention et atténue d'autant, sans la moindre nécessité, l'attrait de ces deux petits romans, attrait déjà si faible et si vulgaire. Il ne faut donc pas nous arrêter à cette combinaison sans portée et sans nouveauté. Voyons plutôt les compensations que l'écrivain, inhabile à serrer les fils multipliés de son récit, a dû chercher dans la peinture des mœurs et des caractères. Un romancier quelquefois heureux ne pouvait manquer de se dédommager ainsi. Mistress Gore, à tout le moins, l'a tenté.

N'est-ce pas un type de roman, c'est-à-dire trop peu marqué pour la scène, que le noble suzerain de Hunsdon-Castle, poursuivi dans sa retraite par l'immense regret du pouvoir qu'il a perdu? Sa gravité emphatique et sa vide sonorité, le désintéressement hautain qu'il affecte, son affabilité calculée à l'égard de Grigson, les prévenances dont il accable son homme d'affaires pendant qu'ils sont tête à tête, et l'impertinent dédain qu'il lui marque en public, sont certainement observés d'après nature; mais, si ces linéamens caractéristiques donnent assez l'idée de la caste même à laquelle appartient le noble comte, des concessions calculées auxquelles elle est condamnée, de cet affaiblissement qui les lui arrache, et de la servitude à laquelle se plient les hommes ambitieux de commander, rien de tout cela n'individualise le personnage présenté sous ces aspects généraux. Il n'est ni autrement fier, ni autrement humble que tous les grands seigneurs ruinés, ni autrement soucieux que tous les ministres déchus de recouvrer son portefeuille et son influence. Ce n'est pas qu'en s'épanchant vis-à-vis de son confident le plus intime, il ne lui laisse voir, — plus que de raison peut-être, — ses plus secrètes pensées :

« Il y a deux sortes d'hommes, lui dit-il, avec lesquels notre meilleure politique est une franchise entière : notre médecin et notre homme d'affaires.

(1) M. Villemain a cité plusieurs passages de ce curieux traité sous forme de dialogue dans la cinquième leçon du *Cours de Littérature au dix-huitième siècle.*

COGIT, s'inclinant. — Voilà un axiome, milord, que le grand Bacon n'aurait pas désavoué.

LE COMTE, plus familièrement. — Lorsqu'à la dernière session je quittai brusquement mon poste ministériel, le public demeura persuadé (les agens du gouvernement ayant jugé à propos de faire prévaloir cette opinion) que ma santé était altérée par les soucis du pouvoir, et que je soupirais après le repos de la vie privée. (Cogit fait un geste d'assentiment.) Mauvaise plaisanterie, monsieur! absurde croyance!... Mes collègues m'avaient adroitement éconduit;... ils m'avaient amené, en me donnant de légers sujets de plainte, à offrir un semblant de démission qui fut prise au sérieux et acceptée à l'heure même.

COGIT, levant les yeux au ciel. — L'hypocrisie de ce monde est chose vraiment surprenante.

LE COMTE. — Quand je me trouvai de la sorte échoué sur les récifs où ils m'avaient si habilement attiré par leurs perfides signaux, je n'eus plus qu'à faire de nécessité vertu, et je battis dignement en retraite, à reculons, tourné vers le trône comme un vrai lord chambellan.

COGIT. — Et moi qui, dans la simplicité de mon cœur, avais pris pour une résignation volontaire la retraite de votre seigneurie!

LE COMTE, avec une emphase particulière. — Gravez ceci dans votre cœur, Cogit, comme un grand principe de la vie publique : jamais un homme n'a quitté une bonne place..... sans être bien certain que cette place l'allait quitter... Du reste, mon *interim* n'a pas été perdu : j'ai pris soin de faire déplorer en bon lieu ma retraite prématurée, et mes habiles collègues ayant réussi, par leurs admirables bévues, à conduire en plein bourbier, avec la nation, la machine gouvernementale, les absens, cette fois, se trouvent avoir raison.

COGIT. — Cependant votre seigneurie semble nourrir l'espoir de rentrer dans ce ministère...

LE COMTE. — Ou d'être désigné pour en former un autre; — qui sait, Cogit? — Mais les espérances sont des quantités inconnues; les dégager est une affaire de pure arithmétique. Mon vote à la chambre haute, même avec le bourg de ma famille, n'eût pas suffi pour me maintenir au pouvoir; mais en m'assurant la représentation du comté et celle du bourg d'Oldfield, — toutes deux jusqu'à présent acquises à l'opposition, — mes moyens d'action seront doublés. L'influence politique, vous le savez, mon cher, est une question de deux et deux font quatre.

COGIT. — Pure addition! (A part.) Je croyais au contraire que la *division* y jouait un grand rôle. »

Le reste de la scène est tout aussi spirituel et tout aussi faux. Le comte promène son agent devant la galerie des portraits de famille étalés sur les murs de son cabinet, et lui fait remarquer que tous ses ancêtres ont porté le cordon bleu en sautoir. C'est pour ne pas déchoir de leur antique illustration, c'est pour porter à son tour l'ordre de la Jarretière, qu'il emprunte à gros intérêts l'argent nécessaire à l'élection; c'est pour cela qu'il s'abaisse à flatter, à cajoler Grigson; c'est

pour cela qu'il se ruine en fêtes brillantes qui servent de texte aux pompeuses *réclames* des journaux du comté. Certes, beaucoup de nobles lords ont agi tout aussi follement, abusés par les mêmes prestiges; mais nous ne croyons pas possible qu'aucun d'eux ait jamais eu le courage de s'avouer à lui-même, bien moins à un autre, et surtout à un inférieur, la secrète faiblesse de son ame orgueilleuse.

Lady Hunsdon est un type non moins vrai, non moins insignifiant, non moins impropre à la comédie. Capricieuse, hautaine avec ses parasites, elle se jette, elle et sa fille, à la tête de ceux qu'elle veut enlacer et dominer. C'est bien l'enfant gâté du destin, la femme à la fois étourdie et calculatrice, cervelle éventée, cœur absent, intéressée et frivole, traitant du même air, et avec la même insouciance perfide, les affaires de famille et les plaisirs de la vie de château; mais, je le répète, ce sont là des traits généraux qui n'animent pas la scène, une satire didactique dont les procédés réguliers et froids sont antipathiques au commun des spectateurs. Sheridan était certes bien mieux inspiré quand il traçait le portrait de lady Teazle, Congrève celui de mistress Frail, et Farquhar ceux de Dorinda et de mistress Sullen dans cette leste comédie qu'il a intitulée *le Stratagème des Élégans* (1).

En continuant à examiner ces types aristocratiques, nous arrivons à celui de lord Bellamont, le fils unique du comte. *Bell*, comme l'appellent familièrement sa mère et sa sœur, est l'étudiant mal-appris de Cambridge ou d'Oxford, jockey forcené, tumultueux, indiscret, corrompu par la complaisance des valets et des parasites, insupportable même pour eux, et provoquant pour tout autre. Aisément persuadé que ce portrait approche de la caricature, nous ne comprenons pas qu'un pareil brise-raison, un si insolent gamin, soit toléré dans un monde qui se pique de quelque dignité, dans un pays où le respect de soi-même (*self-respect*) est poussé quelquefois jusqu'à la plus ridicule affectation. On nous a souvent accusés de laisser-aller, de complaisance outrée, de souplesse servile; mais chez nous, à l'heure qu'il est, lord Bellamont serait arrêté court, au plus vif de ses escapades, par le premier venu, bien ou mal né, dont il s'aviserait de railler la tournure et la mise avec le sans-gêne insultant que mistress Gore attribue à ce dandy universitaire.

Sir J. Mordent, le cousin des Hunsdon, est un caractère dont les romanciers anglais ont fait abus, et qui doit être regardé, par cela même, comme d'une incontestable vérité. Vous le trouverez déjà dans les tableaux de la société anglaise sous George III, telle que Mme d'Arblay (miss Burney) l'a connue et représentée. C'est l'homme riche, au cœur

(1) *The Beaux Stratagem.*

généreux, à l'esprit méprisant et caustique, qui s'amuse à constater en passant les ridicules, les vices, les contradictions, les inconséquences des êtres que lui assujettit un espoir intéressé. Ces sortes de rôles de *raisonneurs*, comme on dit en argot de coulisses, ne servent que comme contraste; c'est ce qu'en peinture on appelle des repoussoirs. On les tient quittes, moyennant quelques épigrammes, de leur emploi tout-à-fait secondaire. Une de celles que se permet Mordent est à l'adresse des entrepreneurs dramatiques, si embarrassés aujourd'hui pour conjurer l'indifférence du public anglais. En arrivant chez lord Hunsdon, où tout est en l'air pour les répétitions d'une tragédie : « Vraiment, dit le malin vieillard, Hunsdon-Castle ressemble à la plupart de nos théâtres contemporains; la maison est sens dessus dessous, et les propriétaires ont perdu l'esprit. » Perdre l'esprit, n'est-ce pas le plus grand malheur qui leur puisse arriver?

L'assimilation très rigoureusement exacte que nos lecteurs auront déjà faite de Jeremy et de mistress Grigson avec M. et Mme Jourdain nous dispense de revenir sur ces deux personnages : leur neveu n'est guère qu'un Bellamont plébéien, avec un peu plus de bon sens, et qui se borne à simuler les travers de la jeunesse titrée; mais Cogit et le capitaine Sippet sont deux portraits plus curieux en ce qu'ils nous représentent, sous deux aspects différens, le parasite moderne.

Cogit est plus rusé, plus sérieux, plus redoutable. Il s'insinue moins dans l'intimité apparente, mais bien plus dans la connaissance exacte des faiblesses et des secrets qui peuvent, habilement exploités, lui livrer pieds et poings liés cette famille altière dont il semble le très infime serviteur. C'est lui qui négocie les emprunts à gros intérêts, et très probablement il est sous main l'un des prêteurs. C'est lui qui caresse, séduit et soudoie les électeurs pour le compte de son patron, et laissez-le faire, un beau jour il saura s'attribuer tout le bénéfice de ces ténébreuses menées. Il néglige, comme vous voyez, le brillant pour le solide. Sippet, au contraire, s'enivre de quelques menues faveurs qu'on lui fait expier par bien des mépris. Il n'est pas seulement aux ordres de l'altière comtesse, mais à ceux de sa fille lady Mary, de son fils Bell, voire de son petit chien Fido. Si Bellamont a fait quelque sottise, à qui s'en prend le comte? A Sippet. Si les répétitions vont mal, qui sera traité de haut en bas par la capricieuse châtelaine? Sippet, toujours Sippet. C'est lui qui sera chargé de mener Fido sur la pelouse, si Fido menace d'oublier les lois du décorum; c'est lui qu'on rendra responsable des plaisirs dont il est l'ordonnateur. Il faut qu'il amuse, qu'il invente, qu'il improvise, qu'il surveille les décors, fasse marcher l'orchestre, gronde les machinistes. On le contrecarre, on le gêne, on le critique à tout bout de champ : n'importe, il faut qu'il continue,

toujours de bonne humeur, toujours complaisant, toujours enchanté, plus souple qu'un laquais, moins sûr de ses gages, et soumis à des exigences mille fois plus dures, parce qu'elles sont mille fois moins définies. Cogit, du moins, sait à quel prix il se courbe et s'humilie, Cogit sera riche un jour, et aura pleine revanche des dédains qu'il supporte maintenant; mais, lorsque Sippet aura, de château en château, de maître en maître, de dîner en dîner, usé sa jeunesse et sa gaieté, il apprendra, papillon étourdi, qu'on se brûle les ailes à courir ainsi vers tout ce qui brille, attire et dévore.

Qu'on nous pardonne de faire ainsi poser tour à tour les différens personnages d'une comédie médiocre. S'ils nous donnent une idée précise de cette société où se cantonne et s'isole avec tant de soin et de méfiance une aristocratie ombrageuse, ne serons-nous pas payés de notre patience à les étudier?

Cependant il est temps de passer à la pièce de M. Douglas Jerrold, auteur de *the Rent Day, Prisoner of War, Bubbles of the Day,* et d'innombrables contes, essais, historiettes, dialogues satiriques, esquisses, semés çà et là dans les grands et petits journaux, quotidiens, hebdomadaires ou mensuels. Il en existe un recueil choisi, dont le titre alléchant, si j'ai bonne mémoire, est *bonne Ale et petits Gâteaux* (1). Avec de pareils précédens, qui sentent d'une lieue le vagabondage et la bohême intellectuelle, il ne faut pas s'attendre à une de ces œuvres sérieuses où l'artiste se met tout entier, corps et ame pour ainsi dire, décidé à les perfectionner, coûte que coûte. Par le fait, la comédie de M. Douglas Jerrold est tout uniment une petite nouvelle en deux chapitres qu'il lui a plu de découper en cinq actes, après l'avoir allongée par quelques scènes où l'esprit et l'*humour*, — deux choses très différentes, — se donnent ample et libre carrière.

Deux personnages déjeunent ensemble dans une auberge de campagne : l'un est un professeur errant que le vent de l'adversité pousse deçà delà, tantôt dans un pensionnat de jeunes filles, dont il courtise la directrice surannée, tantôt en compagnie d'un jeune échappé de collége dont il met à contribution l'inexpérience et la générosité candides, comme le pique-assiette de Pennaflor celles de Gil-Blas. M. Truffles, — le docteur en question, — ressemble terriblement à un chevalier d'industrie, et sa conscience est plus chargée de menus remords que sa cervelle ne l'est de bonne et solide érudition. Son compagnon d'aventures, Félix Goldthumb, est un franc et loyal jeune homme, fort épris de l'air des champs, et tout disposé à s'éprendre d'autre chose. Tandis que ces deux péripatéticiens philosophent autour d'un assez mauvais dé-

(1) *Ale, crack-nuts, and ginger-bread.*

jeuner, le bruit d'une chaise de poste les attire à la fenêtre. Deux jeunes filles en descendent, accompagnées d'un beau cavalier. Leur physionomie inquiète, l'empressement de ce dernier à réclamer des chevaux, tout annonce un événement mystérieux, et de fait c'est d'un enlèvement qu'il s'agit. Clarence Norman, camarade de collége de Félix Goldthumb, vient de décider la belle Florentine à s'échapper du pensionnat de miss Tucker pour venir le rejoindre. Dans cette belle expédition, Florentine s'est fait accompagner par miss Bessy Tulip, sa meilleure amie. Qu'en arrivera-t-il? Dieu le sait, et Félix s'en inquiète, car Florentine l'intéresse, et Clarence Norman est le neveu et l'héritier d'un fier baronnet, sir Gilbert Norman, très peu disposé à tolérer une mésalliance. Par bonheur pour nos imprudens jeunes gens, on est déjà sur leurs traces. Miss Tucker, cette maîtresse de pension que le professeur Truffles avait naguère fascinée, et qui garde de lui un tendre souvenir, malgré certains procédés assez peu délicats dont elle pourrait l'accuser, miss Tucker, disons-nous, avertie à temps, rattrape dès le premier relais les deux écolières fugitives. Clarence Norman, qui s'est éloigné un moment pour se procurer des chevaux, n'est pas là pour lui tenir tête, et les deux brebis égarées, reconnaissant la houlette habituelle, rentrent sans l'attendre au bercail qu'il leur avait fait déserter. Quand il revient avec des chevaux, on lui remet pour toute consolation, avec les adieux de Florentine, un portrait qu'elle avait de lui, et dont on a jugé la restitution indispensable.

Quels merveilleux changemens le temps va-t-il amener dans ces intérêts, dans ces caractères divers? C'est là, selon le titre de la pièce, ce qu'il s'agit de savoir. Cinq années s'écoulent. Durant tout ce temps, Clarence Norman a voyagé par ordre de son oncle, qui, le jugeant bien guéri de sa passion romanesque, le rappelle enfin près de lui. Florentine a perdu son père, et, maîtresse d'une fortune indépendante, elle vient de s'établir à la campagne, dans le voisinage du château qu'habite sir Gilbert. Là, sous la garde de miss Tucker, qui a dû fermer son pensionnat abandonné, la belle et romanesque enfant cultive les heureuses dispositions que le ciel lui a départies. Cependant, avant de prendre ce parti et de s'ensevelir dans cette riante retraite, elle a voyagé long-temps sans que personne sache où elle est allée. Plus tard, sans doute, ce mystère s'éclaircira. En attendant, laissez-nous vous présenter un jeune couple qui, dans le même intervalle de temps, a serré les nœuds de l'hymen. Miss Bessy Tulip, la sémillante et légère miss Bessy, a épousé Félix Goldthumb, que son père avait fait partir pour les Indes, mais qui, rencontrant, au retour, son aimable compatriote, a saisi cette occasion toute naturelle de renoncer au célibat.

Ces cinq années, si fécondes en événemens, ont amené d'autres mé-

tamorphoses. Sir Gilbert Norman, jadis exclusivement voué à la politique, faisait état de mépriser les puérilités de l'amour, et l'amour, qui se venge d'ordinaire assez cruellement de ses plus altiers détracteurs, allume au cœur de sir Gilbert une folle passion pour la belle inconnue qui, depuis quelque temps, est venue résider près de lui. Florentine, tout d'abord, n'attache pas un très grand prix à cette conquête, dont miss Tucker, éblouie, lui vante vainement, en personne qui sait calculer, les avantages essentiels; mais tel incident peut se présenter qui changera les dispositions de Florentine. Supposez, par exemple, que Clarence Norman, de retour en Angleterre, semble n'avoir gardé aucun souvenir de ses premières amours; supposez que, se méprenant à l'accueil réservé de Florentine, il veuille lui rendre indifférence pour indifférence, oubli pour oubli, et que la jeune miss, se méprenant à son tour, puisse se croire réellement dédaignée par l'ingrat qu'elle a tant aimé, que peut-être elle aime encore : alors, vous le comprenez de reste, il lui sera doux de prouver à Clarence Norman qu'elle peut, elle aussi, songer à un autre hymen; et si miss Tucker, tout acquise aux intérêts de sir Gilbert, dont elle convoite déjà le château, le carrosse, le somptueux état de maison, choisit ce moment pour plaider chaleureusement la cause du riche et vieux *gentleman*, gageons qu'elle arrachera au dépit de Florentine une sorte de demi-consentement aussitôt regretté que donné.

Au surplus, ne nous effrayons pas de cette péripétie, bonne tout au plus pour inquiéter des enfans. Lorsqu'un malentendu sépare seul au théâtre deux cœurs secrètement épris, il est de règle fort ancienne et peut-être éternelle que ce malentendu doit cesser vers le milieu du cinquième acte. C'est ce qui ne manque pas d'arriver tout à point, lorsque M. Douglas Jerrold a suffisamment prolongé, d'une part, les souffrances de Clarence et de Florentine, de l'autre, les petits stratagèmes à l'aide desquels Félix Goldthumb prépare son père à le revoir marié, à lui pardonner son retour, à bien accueillir la bru qu'il lui ramène. A ce moment, on découvre que Florentine a suivi, sans qu'il le sût, dans toutes ses pérégrinations continentales, l'heureux jeune homme à qui elle destinait sa main. Ils s'expliquent; sir Gilbert, sans trop se faire prier, rend à Florentine la parole qu'elle lui avait donnée. Il pardonne, et son exemple autorise Goldthumb à se montrer indulgent pour son mauvais sujet de fils. Les deux intrigues marchent ainsi de front, sans cesser de se côtoyer et de s'entr'aider, fidèles à la tradition de la scène anglaise, où la comédie ne se meut jamais qu'avec un attelage complet, lourde et pesante machine qu'un seul cheval ne mènerait pas loin; composition gauche et naïve, où percent de tous côtés l'embarras de l'écrivain inhabile à dominer, à répartir son sujet, le besoin qu'il a de

personnages nombreux et d'intérêts multipliés pour remplir son cadre toujours trop vaste, et aussi, — car il faut tout dire, — l'inintelligence relative de l'auditoire pour lequel il travaille. Nous sommes habitués, — nous l'étions du moins, — à suivre avec intérêt, avec passion quelquefois, le développement d'une idée, d'un caractère, d'un fait particulier, assez contens de nous associer, dans toutes ses phases, à ce puissant et curieux travail d'analyse. En Angleterre, la scène est soumise à des conditions matérielles d'un autre ordre : il faut, pour des spectateurs autrement actifs et d'appétit plus solide, un régime intellectuel analogue à leur régime physique. Fi des ragoûts à la française, où les délicatesses de l'assaisonnement tiennent lieu de substance et de réalité! On exige à Londres une chère plus solide, des jouissances moins idéales. La comédie s'y fait comme le pudding, plus substantielle que subtile, avec force ingrédiens de haute saveur, entassés pêle-mêle et bourrés dans le premier moule venu. Elle ne peut se passer d'une certaine agitation purement extérieure, d'un mouvement qui amuse l'œil plutôt que l'esprit, et qui ne ressemble en rien à l'invisible activité de ces chefs-d'œuvre où deux personnages, immobiles en face l'un de l'autre, forcent l'esprit à passer, en quelques minutes, par mille et mille hypothèses, mille et mille combinaisons diverses. Sachons apprécier cette différence et en tenir compte aux écrivains dramatiques de l'Angleterre, sans omettre néanmoins de leur rappeler qu'avec une plus ferme volonté d'élever leur public à eux, au lieu de descendre jusqu'à lui, on pourrait graduellement, sinon faire violence au génie national, du moins ressusciter peut-être et même perfectionner la comédie anglaise qu'on applaudissait jadis : la comédie de Wycherley, de Congrève, de Farquhar, de Sheridan. Et ce qui le prouve, c'est que le vaudeville français, passablement travesti, à vrai dire, est admis, compris et applaudi depuis plus de vingt ans sur les théâtres de Londres. Qu'il y fraie le chemin à la haute comédie, voire à ce genre mixte par lequel nous l'avons si mal à propos remplacée, et l'émancipation du public anglais, son aptitude à comprendre et goûter les productions d'un art évidemment supérieur, seront suffisamment démontrées. Paraisse alors un homme de génie, ou même un écrivain de talent, et il ne risquera point d'être méconnu.

Pour en revenir à M. Douglas Jerrold, ce qui fait, à nos yeux, le principal mérite de sa pièce, assez vulgaire d'ailleurs et totalement dénuée d'intérêt, c'est l'originalité de quelques caractères épisodiques. Ce professeur Truffles, dont nous n'avons pu donner qu'une idée sommaire, est certainement un personnage nouveau : mélange singulier d'impudence et de bassesse, exprimant en style guindé, officiel, pompeux, les penchans les plus effrontés, les calculs les plus cyniques. Il a pour pen-

dant miss Tucker, l'ex-maîtresse de pension, qui est également une création originale, et que l'on croit voir, à côté de miss Florentine, harcelant cette généreuse enfant de ses exigences égoïstes, de ses susceptibilités toujours en éveil et toujours froissées. Miss Tucker n'est au fond qu'une mendiante décemment vêtue, mais une mendiante à part, d'un caractère difficile et revêche, qu'on est sûr de blesser en ne lui donnant pas, et d'offenser en lui donnant. A chaque bienfait, elle répond par une plainte, et, dans son cœur, où fermentent mille instincts envieux, la reconnaissance ne peut germer. Elle flatte pour obtenir et mord ensuite la main qui s'est ouverte. Sous prétexte qu'elle est humiliée de vivre aux dépens d'autrui et que rien ne lui doit rappeler cette humiliation, elle use et abuse tyranniquement de l'hospitalité la plus cordiale. C'est un type ignoble et laid, mais d'une vérité, d'une originalité incontestables.

Le vieux Goldthumb n'est pas, il s'en faut, une figure aussi nouvelle, et, sans aller plus loin, il rappelle à beaucoup d'égards le Jeremy Grigson de mistress Gore. Cependant il y aurait injustice à lui refuser quelque valeur comique. Ce brave homme, avant d'être rentier et propriétaire, faisait le commerce des coffres et malles. Il y a puisé le goût des lettres. Pour comprendre ce phénomène, il est bon de savoir que les malles anglaises sont garnies à l'intérieur avec du papier fourni d'ordinaire par la librairie en déconfiture. Poèmes incompris, philosophie sans adeptes, romans et tragédies qu'on ne lit pas, arrivent en dernière analyse chez le layetier du coin; de là mille plaisanteries plus réservées que les nôtres en pareille occurrence, et dont vous retrouverez la trace, soit dans la correspondance familière de Byron, soit dans les charmans essais de Lamb, partout enfin où il est fait allusion aux misères du métier d'auteur. Maintenant vous devinez quel genre d'érudition Goldthumb a pu acquérir en pratiquant la petite industrie à laquelle il doit sa fortune, et vous comprendrez le *quiproquo* suivant, qui rend assez piquante sa première entrevue avec sir Gilbert Norman, athlète émérite des luttes parlementaires. Sir Gilbert reçoit d'abord l'ex-fabricant de coffres avec une certaine réserve passablement méprisante; seulement il s'étonne quelque peu de lui entendre citer pédamment je ne sais quel dicton poétique, et Goldthumb, charmé de l'effet produit par ce petit échantillon de littérature, n'en est que plus disposé à étaler toute sa science. Il raconte à l'ancien membre du parlement, qui ne s'en soucie guère, ses discussions conjugales à propos du voyage d'Italie, rêve favori de mistress Goldthumb, et que son mari éloigne autant qu'il le peut :

« ... Comme je vous le disais, poursuit-il, avant de quitter l'Angleterre...

Sir Gilbert, à part. — Je voudrais qu'il la quittât avant de rien dire.

Goldthumb. — Je prétends voir tout ce qu'elle renferme de remarquable. Vous l'avez fait observer vous-même dans un de vos excellens discours au parlement.

Sir Gilbert. — Mes discours!...

Goldthumb. — Ah! sir Gilbert, il ne s'en fait plus comme ceux-là.

Sir Gilbert. — Est-il bien possible que mes discours vous soient tombés sous les yeux?

Goldthumb. — Sous les yeux et sous la main... Pas un seul ne m'a échappé, je vous en réponds.

Sir Gilbert, à part. — Voilà qui est singulier... et en même temps tout-à-fait flatteur... Avoir désespéré du parlement, l'avoir quitté, convaincu que j'y perdais le fruit de mes pénibles travaux, et découvrir, après tant d'années, qu'ils avaient fait battre le cœur du peuple... Eh bien! je crois pouvoir le dire sans vanité, ceci me comble de joie.

Goldthumb. — Autrefois un discours au parlement, c'était un bel habit de gala. Des fleurs au collet, aux paremens des fleurs, des fleurs encore autour des poches et sur toutes les coutures. Maintenant c'est la sombre étoffe dont les quakers s'habillent, et dont un *gentleman* ne saurait se faire décemment un costume présentable.

Sir Gilbert. — Il est vrai que les graces de l'éloquence ont peu à peu cédé le terrain à ce qu'on appelle les tendances utilitaires... Les discours d'aujourd'hui...

Goldthumb. — Les discours d'aujourd'hui manquent de vie, ils ne nous remuent ni ne nous échauffent. Jamais les moindres foudres, le moindre aigle, jamais rien de beau, de ronflant, de poétique. Ils sont si secs, si secs... que je n'en voudrais pas, à quelque prix que ce fût, garnir ma maison... Ils donneraient la pépie à tous mes gens.

Sir Gilbert. — Ah! ah! monsieur Goldthumb, vous êtes un *humoriste*, je m'en aperçois... Et vraiment, là, vous trouviez quelque mérite à mes petites improvisations!

Goldthumb. — Quelque mérite... Dites donc que j'en tirais un excellent parti! Il en est que j'ai tenus sur le métier pendant des heures entières; aussi en sais-je par cœur plus d'un passage.

Sir Gilbert, à part. — Grande leçon pour ces amans de la gloire, qui désespèrent trop vite de ses faveurs. Voici un homme sans éducation, mais par son intelligence naturelle fort au-dessus du vulgaire, que mes paroles ont relevé à ses propres yeux, qu'elles ont amélioré, transporté dans une région supérieure. La vérité, semence féconde, projette ses germes en d'étranges lieux. Il est peut-être par milliers des hommes de tous points pareils à celui-ci, et dont pas un ne m'est connu.

Goldthumb. — Ne vous rappelez-vous pas celui de vos discours dans lequel se trouvait cette phrase si belle, où vous représentez la Grande-Bretagne assise avec majesté sur son trident redoutable?

Sir Gilbert. — Pardon, monsieur, pardon. Bien que j'aie siégé au parlement, j'espère n'avoir jamais mis mon pays dans une position si pénible.

GOLDTHUMB. — Oh! pour ce qui est de la Grande-Bretagne et du trident, j'en lève la main sans hésiter; mais il se peut que je me trompe sur la manière dont ils étaient mis en rapport... Oui, certes, vos discours étaient de beaux discours, et, je l'ai toujours dit,.. toujours..., c'était une honte que l'on en vendît si peu.

SIR GILBERT. — Monsieur!

GOLDTHUMB. — Au reste, consolez-vous... Je puis vous garantir que, grace à moi, ils ont fait leur chemin dans le monde. — Ah! ah! vous m'en pouvez remercier.

SIR GILBERT, à part. — Voilà un animal bien familier! (Haut.) Çà, monsieur, sans oublier ce que je dois à votre obligeant patronage, ne pourrais-je connaître le motif qui vous amène?... »

Ici Goldthumb explique qu'il s'agit de Florentine et de son enlèvement par Clarence Norman.

« — J'ai trempé quelque peu dans cette affaire, ajoute-t-il naïvement.

SIR GILBERT. — Vous? Et de quelle manière?

GOLDTHUMB. — C'est moi qui avais vendu à la petite les malles avec lesquelles elle s'en allait.

SIR GILBERT. — Les malles!...

GOLDTHUMB. — Les malles... en beau cuir noir, clous de cuivre. Et... — les choses s'arrangent quelquefois d'une façon bizarre!.. — faut-il vous dire avec quel papier ces malles étaient garnies?

SIR GILBERT. — Gardez-vous-en bien... je ne suis pas curieux de le savoir. (A part.) Un layetier!... un fossoyeur littéraire!... Et j'ai voyagé sous ses auspices!... »

Nous ne vous donnons pas des plaisanteries de cet ordre comme la plus pure fleur du bel esprit, même du bel esprit anglais, tel qu'il respire dans les pages les plus pédantes d'Addison ou d'Horace Walpole; mais elles constituent un échantillon assez exact du sarcasme un peu lourd, préparé à froid, plus délayé que de raison, dont on s'accommode chez nos voisins. Par ce seul motif qu'il serait peu goûté chez nous, ne le dédaignons pas au-delà de ses mérites. Sachons distinguer les qualités de pure forme et le fond même de la plaisanterie, la faculté de saisir un ridicule et celle de le mettre en relief avec plus ou moins d'habileté. Les Anglais, dont le bon sens observateur se révèle dans leurs romans, ne perdent pas à la scène cette qualité si précieuse. Ils voient aussi bien que nous, mieux que nous peut-être, la portée comique d'une faiblesse, d'une manie individuelle, mais ils n'ont pas ce tact si fin, cette mesure exquise, qui caractérisent le génie français, et tempèrent, allégent, concentrent notre ironie. Ils sont méthodiques, directs, explicites, ne connaissant ni les détours adroits de l'esprit qui se dérobe pour attirer, ni la grace des sous-entendus, ni l'art des nuances

et des demi-mots. Leur bonne foi ne raffine rien, n'omet rien, ne déguise rien, et accuse avec excès tous les détails de l'idée qu'il faudrait indiquer à peine.

Voilà ce qu'on peut dire de leurs comédies, à peu près nulles comme œuvres d'art, alors même qu'elles ont une certaine valeur comme satires de mœurs. En les envisageant sous ce dernier rapport, elles nous révèlent un état social très différent du nôtre : une noblesse dont on sape avec ardeur l'influence, en rappelant à tout propos combien ses prétentions exclusives cachent de nullité, de mesquines ambitions, de vues intéressées et sordides; une classe moyenne qui s'enrichit chaque jour davantage, chaque jour s'égale aux plus sourcilleux représentans de l'aristocratie, et les vénère cependant encore assez pour vouloir, coûte que coûte, faire partie de la caste privilégiée, titrée, puissante. Nous voyons, dans ces comédies, le négociant enrichi, *the retired cit*, comme on l'appelle, n'aspirer qu'à l'honneur de se mettre, lui et ses guinées, à la disposition du lord ruiné qui, tout en acceptant cette alliance inattendue, tout en l'exploitant sans scrupule, se moque à peu près ouvertement de son humble et candide acolyte. Rappelons-nous que ces traits de mœurs nous appartenaient quand Molière écrivit son *Bourgeois gentilhomme*, celle de toutes ses pièces où il a le plus franchement et le plus nettement caractérisé le régime aristocratique avec tous ses abus, et d'où ressortent les conclusions les plus directement hostiles à cet état de choses. Or, il est évident que Molière fut entendu et compris. Il est évident que M. Jourdain, averti par cet admirable censeur de tous les travers, de toutes les sottises humaines, cessa bientôt de vouloir frayer avec les gentilshommes qui se raillaient de ses gauches imitations, avec les belles marquises qui soupaient aux dépens de sa bourse et s'égayaient aux dépens de ses madrigaux si péniblement fourbis. Ce jour-là, il prêta l'oreille aux philosophes qui se chargeaient de lui commenter les lois générales de l'humanité; ce jour-là, il s'occupa sérieusement des droits de l'homme, des abus féodaux, de l'oppression monarchique, de cette religion sublime dont on était parvenu à fausser le but, et qui, faite pour consoler les malheureux, pour mettre les faibles sous l'égide de la fraternité humaine, était devenue un instrument de despotisme, une loi d'immobile résignation. Et lorsque M. Jourdain, qui avait fait sa rhétorique sous le comte Dorante, eut passé quelque temps à écouter les leçons de Voltaire, — ce grand « maître de philosophie, » — nous savons tous ce qui advint de son émancipation.

Que faudrait-il donc pour que l'âpre satire des comiques anglais contre les grands seigneurs de ce temps eût le même résultat que celles de Molière contre les marquis et les comtes du temps de Louis XIV?

Deux choses seulement : moins de préoccupations matérielles chez la génération grossièrement active à laquelle ils s'adressent, et chez eux un plus haut degré de talent, une plus vigoureuse concentration de toutes ces critiques au hasard éparpillées; — bref, le génie qui commande l'attention, et l'attention qui échauffe le génie. De ces deux conditions, la première est de beaucoup la plus difficile à remplir, et, si l'on en veut une preuve, nous la pouvons donner immédiatement.

Avec une simple chanson, la chanson d'une pauvre fileuse, il y a quelques années, un poète trop peu connu chez nous, — il s'appelait Thomas Hood, — mit en émoi l'Angleterre entière. Ces strophes, tombées de sa plume dans un de ces momens heureux où l'homme inspiré semble concentrer en lui toutes les forces morales de l'auditoire auquel il s'adresse, passèrent en quelques jours dans toutes les mémoires, se gravèrent en traits de feu dans tous les cœurs, et firent plus pour la cause des pauvres travailleurs que dix années de manœuvres parlementaires.

Jugez de ce que serait, au prix de cette ode populaire, — la *Chanson de la Chemise,* — un de ces chefs-d'œuvre comiques où, comme dans un flacon de pur cristal, l'intelligence humaine, réalisant un des rêves favoris de l'alchimie, enferme un rayon du soleil moral, de la vérité lumineuse et sainte! Jugez si le pays où la première a produit un effet si surprenant resterait sourd à un enseignement mille fois plus pratique, mille fois plus vivant, mille fois plus durable!

E.-D. FORGUES.

DE L'HISTOIRE

ET DE L'ÉTAT ACTUEL

DES ÉTUDES PHÉNICIENNES.

I.

Il serait difficile, je crois, de trouver dans l'histoire des recherches paléographiques un chapitre plus curieux que celui qui concerne les monumens écrits de la langue des Phéniciens et des Carthaginois. Depuis deux siècles, tant d'efforts ont été tentés pour arriver à une interprétation satisfaisante de ces monumens, tant d'intelligence a été dépensée pour payer des résultats parfois si peu dignes d'estime, qu'il n'est pas inutile de raconter purement et simplement la marche qu'a suivie une étude qui, sans avoir toujours évité le ridicule, mérite encore cependant qu'on s'efforce un peu de la réhabiliter et de la remettre en honneur. Dire aujourd'hui qu'on s'occupe de déchiffrer les inscriptions phéniciennes et puniques, c'est à peu de chose près se mettre de gaieté de cœur sous le feu des railleries les plus piquantes, je le sais parfaitement; mais, comme les railleries ne m'effraient pas outre mesure, je me résigne tranquillement à les subir, et d'autant plus tranquillement, que je pense m'y exposer en fort bonne compagnie, avec les Barthélemy, les Swinton, les Bochart, les Sylvestre de Sacy, les Ackerblad, les Gesenius, les Étienne Quatremère, les Lanci, les de Luynes et tant d'autres. D'ailleurs il n'y a pas de moquerie qui puisse balancer un seul instant la satisfaction d'amour-propre infailliblement réservée à

quiconque parvient à mettre en lumière un petit coin de l'immense tableau de l'histoire humaine.

De tous les peuples de l'antiquité, le plus illustre fut le peuple phénicien, car son berceau fut le berceau de toutes les sciences et de tous les arts, qu'il alla semant partout avec ses colonies. Les flottes phéniciennes couvraient les mers bien long-temps avant qu'une autre nation songeât à leur disputer le monopole commercial, habilement constitué au profit de Tyr et de Sidon. Partout où ils soupçonnaient des richesses à exploiter, les Phéniciens s'empressaient de créer des comptoirs où leurs navires étaient assurés de trouver un refuge et des trésors. Aux comptoirs succédaient bientôt des bourgades, puis des villes, des cités florissantes, nobles et glorieux jalons de la civilisation. Sans doute le peuple qui sut concevoir et exécuter de si grands desseins eut une littérature et des archives historiques, où vinrent s'enregistrer pendant une longue suite de siècles tous les faits relatifs aux premiers âges de l'histoire du monde; malheureusement ces faits, nous sommes condamnés à les ignorer toujours, parce que de la littérature et des archives phéniciennes il ne nous reste rien, absolument rien, que des lambeaux traditionnels recueillis de loin en loin par des écrivains étrangers. Quelques pauvres pierres écrites, quelques médailles ont seules été sauvées dans le naufrage immense de cette civilisation primitive, et il s'est trouvé des hommes qui, sans autre élément de succès qu'une ardente curiosité, ont essayé de déchiffrer ces médailles et ces pierres, soutenus par l'espoir de découvrir, pour prix du travail le plus rebutant parfois, le plus ardu toujours, la nature de la langue qui avait régné si long-temps en dominatrice sur toutes les plages du monde ancien. Il n'est permis à personne de contester l'intérêt qui s'attache à de pareils efforts. Dire ce qu'on a dépensé d'intelligence depuis le milieu du XVIe siècle pour résoudre le difficile problème soulevé par les monumens phéniciens et puniques, ce ne sera pas, nous le répétons, écrire un des moins curieux chapitres de l'histoire de l'érudition moderne; mais, avant de parler de l'étude des monumens, voyons d'abord ce que l'antiquité nous avait légué de documens propres à servir de fil conducteur dans cette recherche si difficile d'une langue et d'une écriture perdues.

Il est un écrivain ancien dont les paroles ont un grand poids lorsqu'il s'agit de fixer la nature de la langue phénicienne : c'est saint Augustin, dont l'autorité ne saurait être récusée, puisqu'il était d'origine punique, ainsi qu'il le dit lui-même, et puisqu'il vivait au milieu d'une population dont l'idiome usuel n'était autre chose que la langue punique. Voici quelques passages extraits de ses écrits : « Les deux langues (hébraïque et punique) ne diffèrent pas beaucoup entre elles. — Les Hébreux appellent le Christ *Messie*, et ce mot se retrouve dans la langue punique, *comme un très grand nombre d'autres*, et même *presque tous*

les mots hébraïques. — Tyr et Sidon étaient les principales cités du littoral de la Phénicie. Carthage fut une de leurs colonies. De là le nom *Pœni* de ses habitans, qui n'est presque que le nom *Phœni* corrompu. La langue dont ils font usage est en grande partie semblable à la langue hébraïque. » Un autre écrivain, Priscien, nous dit de même : « La langue punique, qui est tout-à-fait voisine des langues chaldéenne, hébraïque et syriaque, ne connaît pas le genre neutre. » Enfin saint Jérôme s'exprime ainsi : « Nous ne pouvons nous servir de la langue hébraïque; mais nous devons employer la langue cananéenne, qui tient le milieu entre la langue égyptienne (1) et la langue hébraïque, et se confond en grande partie avec la langue hébraïque. »

Ces témoignages sont, on en conviendra, bien suffisans pour que l'on puisse concevoir l'espérance d'arriver, à l'aide de l'hébreu, au déchiffrement des textes phéniciens et puniques. Quant à l'époque jusqu'à laquelle la langue punique fut employée en Afrique, des témoignages non moins explicites nous défendent de la faire remonter bien haut. Augustin, le saint évêque d'Hippone, nous apprend que, dans son diocèse, la plus grande partie des habitans de la campagne ne connaissait pas d'autre langue que le punique, et Procope affirme que, de son temps (c'est-à-dire dans le VIe siècle), les Maures qui habitaient la Libye jusqu'aux colonnes d'Hercule ne parlaient que la langue phénicienne (φοινίκων γλοσσην). On a souvent prétendu que des traces de l'idiome phénicien s'étaient conservées dans certaines contrées de l'Europe, mais ce sont là de ces opinions paradoxales qui ne peuvent supporter un examen sérieux; ainsi, par exemple, les écrivains irlandais ont affirmé que leur langue n'était autre chose que du phénicien corrompu. Des Maltais ont revendiqué le même honneur pour leur patois arabe, qui n'a qu'un mérite, celui de constater les racines profondes jetées sur le sol maltais par l'idiome des dominateurs musulmans. J'ai pu moi-même, à mon passage à Malte, reconnaître que ce prétendu phénicien n'était que de l'arabe horriblement corrompu, mais assez facile à comprendre; je me suis convaincu aussi que l'arabe vulgaire semblait parfaitement clair au premier paysan venu des nombreux *casali* parsemés dans l'île. Je ne prétends pas dire toutefois que, dans certains noms de localités maltaises, il n'existe plus le moindre vestige de la langue punique, car j'ai pu me convaincre du contraire : ainsi, près du *casale* Krendi, se trouve une colline élevée nommée Djebel-Khèm (montagne de Khèm), sur laquelle on a, depuis quelques années, découvert un sanctuaire phénicien digne en tout point de l'attention des archéologues, et qui

(1) Probablement une erreur de copiste s'est glissée dans ce passage, et le mot égyptienne doit être remplacé par le mot araméenne, ainsi que l'a fait très judicieusement observer Gesenius.

porte le nom de Elhedjar-Khèm (les pierres de Khèm). Il serait difficile de méconnaître dans ce mot *Khèm* le nom, à peine défiguré par la chute de sa consonne finale, de Khamon, le Baal-Solaire, divinité suprême de la théogonie punique; mais de la présence constatée d'un seul nom de divinité à la présence d'un idiome qui aurait survécu à l'influence des révolutions politiques les plus profondes, il y a bien loin. En ce qui concerne l'irlandais, langue dont l'origine celtique est incontestable, les opinions de Charles Vallancey, d'O'Connor et d'O'Brien, n'ont pu et ne pourront jamais faire naître la moindre conviction dans tout esprit qui saura se tenir en garde contre l'amour du merveilleux.

De tous les écrits antiques qui illustrèrent les littératures phénicienne et punique, pas un seul n'est parvenu jusqu'à nous; nous ne les connaissons et ne les connaîtrons probablement jamais que par les mentions qu'en ont faites en passant quelques auteurs relativement modernes; ainsi Sanchoniaton, qui vécut douze siècles avant l'ère chrétienne, et qui fut le plus illustre de tous les historiographes phéniciens, ne nous est aujourd'hui connu que par ce qu'en ont dit Porphyre, Eusèbe et Théodoret, qui nous apprennent que ses livres sur l'histoire des Phéniciens furent traduits en grec par Philon de Byblos. Trois autres auteurs qui écrivirent sur l'histoire phénicienne, Theodotus, Hypsicrates et Mochus, ont de même été cités par Tatien, Eusèbe, Clément d'Alexandrie, Athénée, Strabon et Josèphe; malheureusement, à la notion, d'ailleurs assez vague, de leurs noms, se borne tout ce que nous savons de ces personnages. Quant à la littérature punique, il est notoire que les chefs de la nation carthaginoise, Magon, Hamilcar, Hannon, Himilcon, Hannibal et Hiempsal, roi de Numidie, furent des écrivains distingués, dont les ouvrages jouirent d'une certaine célébrité; mais, de tous ces ouvrages, nous ne connaissons que la traduction grecque du *Périple* d'Hannon : tous les textes originaux sont à jamais perdus.

Dans cette fâcheuse pénurie de documens authentiques, les philologues devaient tout naturellement se rejeter avec ardeur sur le plus mince lambeau de langage punique parvenu jusqu'à eux : c'est ce qu'ils n'ont pas manqué de faire.

Plaute, dans sa comédie intitulée *Pœnulus* (scène première du cinquième acte), a mis dans la bouche de l'un de ses personnages dix vers entiers composés en langue punique, mais écrits en lettres latines; six autres vers qui suivent cette tirade reproduisent le même texte en langage un peu différent, et que Gesenius, d'accord en cela avec Bochart, regarde comme libyphénicien. Probablement ce double texte était donné pour que l'acteur, selon son goût, ou mieux selon le goût de son auditoire, pût choisir celui des deux textes qu'il était plus à propos de réciter. On formerait une bibliothèque assez ample avec tout ce que ce passage a fait naître de commentaires plus ou moins heureux. Les



uns y ont vu de l'irlandais tout pur, d'autres, comme Joseph Scaliger et Samuel Petit, ont, en l'analysant, cru reconnaître une très grande analogie entre la langue punique, dont ils avaient un échantillon sous les yeux, et la langue hébraïque; mais que d'efforts il leur a fallu faire pour ramener à des formes hébraïques les amas de lettres que cent copistes à la file avaient transcrites sans s'inquiéter de la valeur de ces lettres et du sens qu'elles devaient comporter, parce que cette valeur et ce sens leur étaient absolument inconnus! Qu'on juge des altérations profondes que toutes ces défectuosités successives, dues à la négligence des copistes, avaient fait subir au texte primitif, et l'on n'aura plus le droit de s'étonner de l'effrayante dissemblance des traductions qui ont surgi coup sur coup. De tous les savans qui se sont occupés en premier lieu du fameux passage du *Pœnulus*, Bochart est, sans contredit, celui qui a le plus approché du véritable sens. Jusqu'à lui, on avait mis à l'écart comme inutile ou plutôt comme gênante la traduction latine que Plaute lui-même s'était chargé de faire de la tirade punique qu'il avait introduite dans sa pièce. Bochart démontra que cette traduction était légitime, et, depuis lui, la première condition que se sont imposée tous ceux qui ont abordé le même sujet a été de rechercher avant tout le sens donné par Plaute. Il y a quelques années, Gesenius, après avoir recueilli toutes les variantes offertes par les manuscrits les plus anciens, a repris la traduction du passage punique du *Pœnulus*, et a fait faire quelques pas de plus à l'explication de ce curieux morceau; mais le dernier mot n'est apparemment pas dit encore, car, depuis Gesenius, M. le docteur Judas a introduit quelques heureuses modifications dans les traductions proposées jusqu'à lui, et un très habile orientaliste, M. Munck, prépare une nouvelle étude sur le même sujet. Espérons que ce dernier travail ne laissera plus rien à désirer.

Je viens d'énumérer les ressources que l'antiquité lettrée nous a léguées pour nous aider à retrouver la langue phénicienne : quelques assertions écrites en passant et un lambeau de dix vers horriblement estropiés par les copistes qui ne les comprenaient pas, voilà tout. C'était bien peu sans doute, et pourtant ce peu suffisait pour établir d'une manière satisfaisante qu'entre le phénicien et l'hébreu il devait avoir existé une très grande affinité, affinité qu'on avait pu d'ailleurs s'attendre à rencontrer, puisque ces deux langues étaient parlées par deux nations de même origine et limitrophes. Disons maintenant ce que l'étude des monumens originaux échappés aux ravages du temps a fait naître successivement de théories et d'explications.

II.

Dès le milieu du XVIe siècle, le goût de la numismatique, qui s'était éveillé dans toute l'Europe, fit affluer dans les collections publiques et privées des monnaies antiques empreintes de légendes conçues en caractères inconnus. Il n'était guère possible d'attribuer ces caractères à une autre langue que la langue phénicienne, parce que les monnaies provenaient de l'Espagne et de la Sicile, où les colonies phéniciennes avaient été florissantes pendant une longue suite d'années. La vue de ces légendes excita naturellement la curiosité des philologues, et bon nombre de recueils numismatiques s'enrichirent des figures, peu soignées il faut le dire, de ces monumens épigraphiques, dont l'importance n'était douteuse pour personne, mais dont le sens échappait encore à tout le monde. Ces recueils, publiés par Goltzius, Paruta, Lastanosa, Vaillant, Beger, Arigoni, Frœlich, Pembrocke, Reland (je cite les plus habiles), donnèrent naissance à quelques alphabets phéniciens que des savans tels que Scaliger et Bochart s'efforcèrent de déduire en comparant ces légendes énigmatiques aux anciens manuscrits samaritains de la Bible et aux légendes des monnaies judaïques des Macchabées; mais ces alphabets étaient bien loin de fournir une saine lecture des légendes phéniciennes recueillies, et ce ne fut qu'en 1706 que Jacques Rhenferd parvint à expliquer avec assez de probabilité la légende des monnaies hispano-phéniciennes de Sexti. De son côté, notre illustre Bernard de Montfaucon comprit et lut le premier l'épigraphe des monnaies de Sidon, et de ce moment un premier jalon fut placé sur la voie qu'il s'agissait de parcourir après l'avoir ouverte.

Jusqu'en 1735, les philologues ne purent s'exercer que sur les monumens numismatiques; mais en cette année on connut, par une publication faite à Malte, deux candélabres votifs trouvés dans cette île, et qui étaient ornés d'une double inscription dont une partie était grecque et dont l'autre fut immédiatement reconnue pour phénicienne, parce que les caractères qui la composaient étaient bien les caractères que les médailles avaient présentés. Quand il s'agit d'arriver à la solution d'un problème de ce genre, la découverte d'un texte bilingue est une admirable bonne fortune. A l'apparition des inscriptions de Malte, deux hommes, l'un Anglais, Jean Swinton, et l'autre Français, Barthélemy, se mirent à étudier ce texte précieux avec une ardeur égale, stimulée vivement par l'annonce d'une série d'inscriptions certainement phéniciennes découvertes à Citium, en Chypre, par Pockoke. Le débat que nous devions voir s'élever quelques dizaines d'années plus tard entre Young et Champollion, à propos de la fameuse pierre de Rosette et de

la lecture des écritures égyptiennes, se renouvela précisément entre Swinton et Barthélemy; chacun de son côté s'efforça de lire l'inscription phénicienne des candélabres de Malte; les résultats obtenus par les deux rivaux furent à peu près identiques, et il s'ensuivit une querelle fort vive pour constater de quel côté étaient réellement les droits de priorité à cette découverte importante. Hâtons-nous de dire que, comme dans la discussion scientifique dont nous avons été les contemporains, l'urbanité et la politesse restèrent du côté du savant français, tandis que Swinton n'hésita pas un seul instant à défendre sa cause à l'aide du plus pitoyable de tous les argumens, c'est-à-dire à grand renfort d'injures. Gesenius, auquel il était réservé de prononcer plus tard un jugement respectable sur la valeur relative des travaux des deux émules, Gesenius a très équitablement fait la part de chacun, et il n'a pas hésité à placer les résultats obtenus par Barthélemy bien au-dessus de ceux qu'a publiés Swinton. Quoi qu'il en soit, les efforts de ces deux savans fixèrent les valeurs des lettres phéniciennes d'une manière tellement plausible, que depuis lors ces valeurs n'ont guère reçu que des confirmations nombreuses et presque point de modifications.

Après Swinton et Barthélemy vinrent Louis Dutens et Perez Bayer, dont le premier fit paraître plusieurs excellens mémoires sur la numismatique phénicienne, et le second un travail intitulé : *De l'Alphabet et de la langue des Phéniciens et de leurs colonies,* travail dans lequel l'explication de l'épigraphe des candélabres de Malte fut reprise avec un soin extrême et un succès à peu près complet. A partir de ce moment, le champ de ces études ne fut plus abandonné, et le nombre des curieux qui s'efforçaient de parvenir au sens des épigraphes phéniciennes de toute espèce alla toujours croissant. Ainsi, pendant que Tychsen publiait, dans les *Mémoires* de la Société académique d'Upsal, une belle dissertation sur *l'Affinité mutuelle des langues phénicienne et hébraïque,* Ackerblad mettait au jour quelques mémoires sur des inscriptions récemment découvertes, et dans l'interprétation desquelles il apportait toute la sagacité qui avait déjà signalé ses *Essais sur l'écriture égyptienne démotique.* De son côté, Gesenius préludait au grand recueil qu'il devait publier quelques années plus tard par un mémoire sur la langue phénicienne et punique.

En 1819 parut à Manheim un livre écrit par Ulrich-Frédéric Kopp, livre dans lequel ce philologue, assez peu érudit d'ailleurs, eut du moins le mérite de poser des règles paléographiques pleines de sens et de justesse. Il ne cesse de répéter qu'avant tout il faut lire correctement ce que l'on veut traduire; mais ce qu'il n'a pas le courage d'ajouter, c'est qu'il vaut mieux ensuite dire : Je ne comprends pas, que de traduire à tout prix, même en dépit du sens commun, ce dont on a

obtenu la lecture matérielle. Ainsi Kopp, tout en relevant sévèrement les erreurs de ses devanciers, n'a pas toujours su les éviter pour son propre compte.

Vers cette époque, la terre d'Afrique, explorée pour la première fois avec ardeur par des hommes tels que Badia, Camille Borgia, Humbert, Falbe, Scheele et Temple, commençait à payer son tribut aux collections épigraphiques de l'Europe. Les inscriptions puniques exhumées du sol de Carthage même, de Bedj et d'El-Keff, venaient enrichir les musées de Londres, de Leyde, de Copenhague et de Naples. En 1821, Humbert faisait paraître à La Haye une notice sur quatre cippes sépulcraux qu'il avait recueillis pendant un séjour de quatorze années dans la régence de Tunis. Deux ans après, Hamaker, professeur de langues orientales à l'université de Leyde, entrait en lice à son tour, et partant, à ce qu'il paraît, d'un principe opposé à celui que Kopp avait si sagement établi, il prétendait tout expliquer d'abord, sauf à lire ensuite. On prévoit tout ce que cette méthode de déchiffrement et d'interprétation a dû procurer de découvertes étranges à Hamaker. Il est fâcheux, disons-le nettement, d'attacher son nom à des rêveries aussi malencontreuses que celles dont cet auteur a voulu doter le monde savant. D'un autre côté, l'abbé Arri donnait à Turin la traduction d'une inscription découverte en Sardaigne, et dans laquelle il avait le malheur de retrouver la première page de l'histoire punico-sarde : cette chance était beaucoup trop belle pour qu'elle fût réelle. Heureusement tout le monde ne marchait pas dans la même voie, et, pendant que les uns tournaient bravement le dos à la vérité tout en croyant aller à sa rencontre, d'autres, n'écoutant que les conseils de la plus saine critique, s'efforçaient d'assurer leur marche en rejetant loin de leur route toutes les explications fantastiques dont on s'était plu à l'obstruer. Ainsi Étienne Quatremère à Paris, Lindberg à Copenhague, Gesenius à Leipzig, protestaient de toutes leurs forces contre la tendance à chercher toujours un sens merveilleux dans les inscriptions appliquées sur des monumens tellement humbles, que, rien qu'à les voir, il était tout naturel de conclure que la pauvreté des idées exprimées devait être en rapport, à peu de chose près, avec la pauvreté de la matière et de l'exécution.

En 1837 parut enfin le recueil de Gesenius intitulé *Tous les Monumens de l'écriture et de la langue phénicienne*, et l'on put croire, à l'annonce de ce livre curieux, que le dernier mot allait être dit sur l'épigraphie phénicienne et punique. Jusqu'alors, en effet, l'auteur avait joint à sa merveilleuse érudition philologique une grande sobriété d'hypothèses et une constante soumission aux conseils du bon sens, mais à son tour il ne sut pas s'affranchir de la velléité de chercher parfois des pensées extraordinaires dans les textes en apparence les plus vulgaires. Quant

aux règles de lecture si bien fixées par Kopp quelques années auparavant, Gesenius, tout en les préconisant à chaque page, n'a pas craint de les perdre de vue assez souvent pour encourir le blâme qu'il avait si justement infligé à Hamaker. Disons-le donc sans réticence, Gesenius, avec toute sa science et toute sa critique, a quelquefois fait lui-même ce qu'il reprochait avec raison à ses devanciers. Il a cru deviner un sens d'abord, et alors il lui a bien fallu faire plier la lettre pour légitimer ce sens qu'il ne voulait plus abandonner. En un mot, pour s'épargner la mortification de ne pas tout expliquer, Gesenius a mieux aimé torturer la lettre que de dire : Je ne comprends pas.

Depuis l'apparition du livre de Gesenius, quelques excellens articles, publiés dans le *Journal des Savans* par M. Étienne Quatremère, ont ramené les études phéniciennes dans la bonne voie, dont aucun nouvel essai ne saurait plus les écarter, il faut bien l'espérer. Ainsi M. Quatremère a suffisamment établi que tous les efforts tentés et à tenter pour faire ressortir de la lecture des monumens les plus humbles des données historiques relatives à des personnages appartenant aux dynasties phéniciennes ou puniques demeureraient très probablement toujours frappés de stérilité, qu'on devait se contenter d'y chercher de modestes épitaphes ou de simples offrandes adressées par des hommes obscurs à la Divinité, soit en actions de grace, soit pour solliciter les faveurs du ciel; qu'enfin il était toujours sage *à priori* de se méfier grandement de toutes les interprétations qui fournissaient des textes où le merveilleux s'alliait nécessairement au ridicule.

Dans les quatre dernières années, M. le docteur Judas a publié quelques mémoires intéressans sur l'épigraphie phénicienne et punique. M. Lindberg a fait paraître une charmante notice sur les monnaies de Lixsus. De toutes les publications de ce genre, la plus récente, comme la plus inattendue, est celle que vient de faire paraître M. le général Duvivier pour annoncer aux savans que, jusqu'à lui, tout le monde, sans exception, s'est trompé dans l'appréciation des épigraphes phéniciennes et puniques. Espérons que nous serons bientôt en possession de la clé mystérieuse qu'il a découverte, et qui peut seule donner accès aux explications que nous ne connaissons encore qu'en partie. Je ne verrai substituer qu'avec un très grand regret, je l'avoue, ces interprétations quelque peu ambitieuses aux humbles versions dans lesquelles j'ai eu foi jusqu'ici, et qui, je le crains bien, garderont toute ma prédilection.

Le travail complet que promet M. Duvivier n'est pas le seul qui se prépare en ce moment, et je ne crois pas commettre d'indiscrétion en disant que M. le docteur Judas s'occupe de refaire un recueil comme celui de Gesenius sur un nouveau plan, et en évitant les erreurs dans

lesquelles ce savant est tombé. MM. Lindberg et Falbe rédigent en commun un immense travail descriptif et explicatif concernant tous les monumens numismatiques phéniciens et puniques. Enfin M. le duc de Luynes imprime un magnifique travail sur les monnaies à légendes phéniciennes des satrapes, travail qui sera suivi de recherches non moins importantes sur la belle et rare série numismatique que l'on avait jusqu'ici classée pêle-mêle sous le nom de *Médailles incertaines de la Cilicie*. Nous avons d'ailleurs tout lieu d'espérer que bientôt les monumens épigraphiques puniques seront si nombreux dans nos musées français, que de l'étude comparative de ces précieux débris naîtra forcément un corps de doctrine aussi complet qu'on peut le désirer. Ainsi, depuis quelques années, des inscriptions puniques ont été recueillies en assez grand nombre sur le sol français de l'Algérie. M. le chef d'escadron d'artillerie Delamare, dont on ne saurait trop louer le zèle infatigable et l'amour ardent de l'archéologie, a doté le musée du Louvre d'une immense collection épigraphique dans laquelle rentre naturellement une assez riche série de pierres votives et d'épitaphes puniques, qu'il faudra bien classer un jour comme le méritent des monumens aussi précieux.

De toutes les découvertes récentes, la plus importante, sans aucun doute, est celle d'un document qui vient jeter une lumière inespérée sur la religion carthaginoise, la religion la plus mal connue de toutes celles de l'antiquité classique. L'été dernier, on trouva dans les fondations d'une maison de la vieille ville de Marseille, non loin de l'église de la Major, des fragmens d'une dalle en pierre de Cassis (1), couverte de caractères tout-à-fait distincts des caractères grecs et latins. Un ouvrier maçon les recueillit et les offrit au directeur du musée de Marseille, qui en fit l'acquisition au prix modique de 10 francs. Ces deux fragmens qui se rajustaient à merveille furent déposés au musée, où ils restèrent ignorés pendant quelques semaines. A son passage à Marseille, M. Texier, le courageux explorateur de l'Asie-Mineure, visita le musée, et, à la première vue, il reconnut, dans les deux pierres en question, une inscription phénicienne dont il sentit d'instinct toute l'importance et toute la valeur. Il prit à la hâte un double calque de ce texte curieux; l'un des deux fut envoyé à M. le ministre de l'instruction publique, l'autre fut emporté par M. Texier, qu'une mission scientifique appelait dans nos possessions d'Afrique. A Alger, il rencontra M. Nicoly Limbery, secrétaire-interprète attaché au parquet de la cour,

(1) La pierre de Cassis est un calcaire qui se trouve aux environs de Marseille, et dont le grain est presque aussi fin que celui de la pierre lithographique. La nature de la pierre employée démontre évidemment que l'inscription punique de Marseille est un monument national et gravé sur place.

et il lui fit part de sa découverte en lui communiquant le précieux calque qu'il avait recueilli. M. Limbery entreprit alors de traduire le texte qu'il avait sous les yeux, et, préoccupé sans doute de la possibilité d'y retrouver un monument de l'histoire de Marseille, il crut y voir un traité d'alliance entre les Marseillais et les Carthaginois. Chacune des vingt et une lignes de l'inscription, telle qu'elle existe aujourd'hui (elle a perdu plus d'un tiers de sa teneur primitive), lui parut complète, et il se mit à la recherche du traité qu'il espérait trouver. M. Limbery ayant négligé de donner la transcription lettre pour lettre du texte original, il est plus que difficile de deviner par quel effort d'analyse il est arrivé à la traduction qu'il propose, et dont voici un extrait :

Ligne 1. — « Avec le désir et la volonté du sénat et du peuple des Matsaloum (les Marseillais), fut proclamée par la voix de l'oracle, dans le sanctuaire du temple, l'injustice commise par le roi Balhanasar. A cet effet, on délibéra, et ce traité fut publié dans l'intention de se lier par les nœuds de l'amitié avec ceux qui adorent Belus, et de présenter au fils de Baal des offrandes pour en obtenir un heureux succès.

Ligne 2. — « Il est arrêté que les commandemens en seront observés, et l'on s'engage à se laver les mains dans le sang du fils de Balhanasar (le nommé) Alam. Cette promesse sera suivie d'un serment solennel, serment qui constatera la foi des Cartahadouth (les Carthaginois) jurée aux Matsaloum.

Ligne 3. — « Et lorsque ce serment et ce traité auront vieilli, ils seront réglés de nouveau, et vous ne devrez (les Marseillais) ni trembler ni craindre, s'il reste éternellement devant vos yeux sur cette pierre qui constitue les impositions, les droits, les égards, que vous devrez maintenir envers les hommes distingués de notre nation, et la justice et la probité établies par ceux qui font le tour du monde, pour s'attirer l'amitié des nations, et cela par leur sagesse. »

Je ne me sens pas le courage d'aller plus loin et de reproduire *in extenso* la version proposée par M. Limbery, car, je l'avoue en toute humilité, quels que grands que soient les efforts que j'ai faits pour découvrir dans l'inscription de Marseille quelque chose d'analogue, je n'ai pu y réussir. J'ai cru dès-lors devoir me résigner à n'y chercher que ce qui saute aux yeux. Peut-être devrais-je m'effrayer quelque peu de l'étrange différence des deux sens que M. Limbery et moi avons chacun de notre côté trouvés dans ce curieux document; j'aime mieux laisser aux juges compétens le soin de décider entre nous, en citant quelques passages de ma traduction, obtenue par l'application du système d'interprétation qui m'a paru s'accorder le mieux avec la logique et le bon sens.

Ligne 1. — « ..... (Khallas) bâal? le sufète (le juge), fils de Bedtanit, fils de Bed...

Ligne 2. — « Le sufète, fils de Bedachmoun, fils de Khallasbâal, et...

Ligne 3. — « Pour un bœuf, sacrifice prescrit ou d'action de graces; ce sacrifice vaudra aux prêtres 10 sicles d'argent pour chacun. La victime sera payée en sus de cette redevance...

Ligne 4. — « Et selon les préceptes, elle (la chair) sera dépecée et brûlée; la peau, les intestins, les pieds et les restes de la chair reviendront au maître du sacrifice (c'est-à-dire à celui qui ordonnera le sacrifice).

Ligne 5. — « Pour un veau *auquel les cornes ne sont pas encore poussées, mais auquel elles pousseraient?* ou pour un cerf (ou une biche) sacrifice prescrit ou d'action de graces; ce sacrifice vaudra aux prêtres 5 sicles d'argent pour chacun... La victime sera payée en sus

Ligne 6. — « de cette redevance; (on prendra) de la chair cent cinquante miscal (c'est un poids usuel); elle sera dépecée et brûlée; la peau, les intestins, les pieds et les restes de la chair reviendront au maître de la victime. »

Ligne 7. — « Pour un bélier ou pour une chèvre, sacrifice prescrit ou d'action de graces; ce sacrifice vaudra aux prêtres 1 sicle d'argent *étranger?* pour chacun..... et selon les préceptes elle sera dépecée

Ligne 8. — « et brûlée; la peau, les intestins, les pieds et les restes de la chair reviendront au maître de la victime.

Ligne 9. — « Pour un agneau ou un chevreau, ou *en temps de calamité?* pour un bélier, sacrifice prescrit ou d'action de graces; ce sacrifice vaudra aux prêtres trois quarts de sicle *étranger?* pour chacun..... La victime sera payée en sus...

Ligne 15. — « Pour tout sacrifice qu'offrira un pauvre, soit d'une bête de troupeau, soit d'un bouc (ou d'un oiseau), il n'y aura rien pour les prêtres. »

Tel est, je crois, le sens à très peu près exact des premières lignes de l'inscription de Marseille. Si nous comparons le texte de ce lambeau de rituel punique avec le rituel judaïque, dont les élémens sont épars dans le Lévitique et dans le Deutéronome, nous reconnaîtrons que pour les prêtres du culte hébraïque il n'y avait d'autre droit assigné que celui d'un certain prélèvement sur les chairs des victimes de quelque nature qu'elles fussent, ou sur les oblations de farine et d'huile. Il n'est nullement question d'émolumens ou de droits de sacrifice à payer en argent aux sacrificateurs. Dans le rituel punique, au contraire, celui qui ordonne le sacrifice et qui fournit la victime a le droit de reprendre tout ce qui n'a pas été brûlé sur l'autel; mais il doit payer à chacun des prêtres qui prennent part à la cérémonie une redevance fixée pour chaque genre de sacrifice. Si enfin l'homme qui offre une victime est pauvre, les prêtres lui doivent gratuitement leur concours. Ainsi, bien que dans ces rituels les détails soient différens, la similitude des points sur lesquels portent les prescriptions démontre qu'il y avait entre les deux peuples une analogie de mœurs presque aussi grande que l'analogie de langage.

L'existence de cette curieuse inscription tracée sur une pierre du pays démontre encore et fort explicitement qu'il existait à Marseille,

vers le ve siècle avant l'ère chrétienne, un comptoir phénicien ou carthaginois, dont les magistrats s'assemblèrent pour régler en commun le rituel religieux.

III.

On connaît maintenant l'histoire des études phéniciennes et puniques. Il nous reste une dernière question à traiter. Le déchiffrement des épigraphes numismatiques ou lapidaires appartenant à l'idiome des deux nations est-il, sinon facile, du moins possible? La marche qu'on a suivie pour y parvenir présente-t-elle des garanties suffisantes, ou doit-elle être condamnée comme arbitraire et hypothétique?

Un premier point, et le plus important de tous, était bien connu à l'avance, et il ne saurait être aujourd'hui plus que jadis sujet à contestation: entre l'idiome phénicien et l'idiome hébraïque il y a une affinité très étroite. D'ailleurs les témoignages de saint Augustin, de Priscien et de saint Jérôme, ne fussent pas venus jusqu'à nous pour nous en convaincre, qu'il serait nécessaire, je n'hésite pas à le dire, de conclure des faits matériels les plus probans que cette affinité doit exister. Une nation entourée sur toutes les limites de son territoire d'autres nations de même origine, avec lesquelles elle est liée par les liens du sang, ne peut pas parler une langue qui diffère essentiellement de celle que parlent ses voisins. C'est là précisément le cas de la nation phénicienne. Placée dans la zone maritime assez étroite à laquelle touchent de toutes parts des contrées habitées par les races évidemment sœurs qui parlèrent les idiomes hébraïque, syriaque, chaldéen et arabe, dialectes très rapprochés d'une seule et même langue primitive, la race phénicienne devait infailliblement elle-même se servir d'une langue qui se rattachait à la même souche. Si une induction aussi rationnelle est constatée par des témoignages anciens dont l'autorité demeure irrécusable, il est clair que le fait qu'il s'agit de prouver acquiert le degré le plus désirable de certitude. C'est ce qui a lieu pour la Phénicie; nous pouvons donc affirmer dès-lors qu'avant de tenter le déchiffrement des écritures phéniciennes, on savait parfaitement ce qu'il fallait s'attendre à trouver sous cette écriture mystérieuse : il devait y avoir identité entre les radicaux phéniciens et les radicaux hébreux; de plus, le mécanisme grammatical devait être à tout le moins très voisin de celui que nous offre la langue hébraïque. Ceci posé, voyons comment l'on a pu et dû s'y prendre pour aborder les tentatives de déchiffrement.

Quand il s'agit de procéder à la recherche d'un problème de ce genre, l'étude des monumens bilingues peut seule donner des résultats assurés. Si donc ces monumens bilingues se présentent, c'est naturelle-

ment sur eux que l'on doit faire porter les premiers efforts. Supposons qu'une monnaie antique, par exemple, porte à la fois une légende grecque et phénicienne, et que de plus la légende grecque n'offre que le nom de la ville ou du peuple pour lequel cette monnaie a été fabriquée : il sera tout naturel d'admettre *à priori*, mais en se réservant de chercher plus tard la confirmation de cette hypothèse, que la légende phénicienne contient exactement la même chose, c'est-à-dire le nom de la même ville ou du même peuple. Dès-lors, si l'on connaît ces noms tels qu'ils s'écrivaient dans la langue hébraïque, il y aura toute raison de s'assurer d'abord si l'arrangement des lettres et la longueur des légendes à déchiffrer s'accordent bien avec ce que l'on s'attend à trouver. Si, de plus, ces légendes phéniciennes présentent des lettres identiques placées précisément au point que leur assigne l'hypothèse toute simple et toute rationnelle de laquelle on part, il y a là déjà plus qu'une présomption en faveur de la légitimité de cette hypothèse. C'est précisément ce qui s'est rencontré dans l'étude des monnaies antiques de Tyr et de Sidon. Les noms de ces deux illustres cités nous étaient transmis par la Bible; il ne s'agissait donc plus que de reconnaître si l'arrangement orthographique des légendes phéniciennes, mises en regard sur ces monnaies avec des légendes grecques parfaitement explicites, fournissait précisément les noms hébraïques cherchés. Cela n'a pas manqué d'arriver. Il y avait donc un premier pas de fait; mais le terrain sur lequel ce premier pas avait été imprimé avait besoin encore d'être sondé avec précaution, parce que dans les recherches de ce genre il est toujours sage de se tenir en garde contre les succès trop séduisans au premier abord. Heureusement les confirmations ne se sont pas fait attendre. Les candélabres de Malte portaient aussi une inscription bilingue; plusieurs épitaphes déterrées au Pirée étaient également conçues en phénicien et en grec; dès-lors, on était en possession de plusieurs noms propres dont l'expression devait forcément fournir à l'analyse, opérée avec réserve, des élémens alphabétiques nombreux et indubitables. Ces élémens une fois déterminés, on a pu procéder à la transcription en caractères hébraïques des mots insérés dans les textes en question et autres que les noms propres. Le sens du contexte dans lequel ces mots se trouvaient compris était fixé à l'avance par le sens de la contre-partie grecque, et dès-lors ceux des mots cherchés dont la transcription était complète pouvaient immédiatement être comparés aux radicaux fournis par les lexiques hébraïques. Comme le sens obtenu de cette façon a toujours, sans exception, coïncidé nettement avec le sens à trouver, ce seul fait est plus que suffisant pour démontrer que les valeurs alphabétiques déjà déterminées l'avaient été heureusement et ne comportaient pas d'erreurs de lecture. Il est bien clair aussi que, puisqu'il s'agissait d'une

langue sémitique et dans laquelle par conséquent les radicaux étaient trilittères, si, dans un groupe de trois lettres dont la signification était à peu près connue à l'avance, une seule de ces lettres représentait une articulation encore inconnue, tandis que les deux autres l'étaient déjà, la comparaison avec le radical hébraïque ayant le même sens devait, par une présomption toute naturelle, faire trouver la valeur du caractère encore inconnu. C'est ainsi que de proche en proche on est parvenu à compléter l'alphabet phénicien, dont tous les signes ont été déterminés à l'aide de cent faits positifs, et non pas d'une seule coïncidence qui aurait pu provenir d'une pure illusion. En d'autres termes, l'alphabet phénicien a été contrôlé de tant de façons par les philologues, à l'aide de faits matériels contre lesquels il n'était pas possible de s'élever, que cet alphabet est aujourd'hui fixé et connu tout aussi nettement que les alphabets grec et latin. Il est donc maintenant possible, pour quiconque veut s'en donner la peine, de transcrire un texte phénicien quelconque. Il n'en est malheureusement plus de même lorsqu'il s'agit de l'interpréter : pour en venir là, il faut se servir des langues congénères dont les lexiques sont en notre possession, et particulièrement de la langue hébraïque, qui était naturellement la plus rapprochée de la langue phénicienne, puisque les races qui parlaient ces deux langues étaient les plus voisines de toutes celles qui se rattachent à la même souche sémitique. Or, chacun sait que l'hébreu ne nous est réellement connu qu'assez imparfaitement, que les dictionnaires n'ont été faits qu'à l'aide du dépouillement des textes sacrés opéré la plume à la main; il en résulte qu'il peut fort bien se rencontrer dans les textes phéniciens des expressions qu'il restera toujours impossible d'assimiler à des radicaux hébraïques, chaldéens, syriaques ou arabes, parce que ces langues ont pu ne pas faire usage d'un radical primitif dont le phénicien seul aura conservé la trace. Dès-lors, espérer que l'on traduira d'une manière indubitable et facile tous les mots sans exception que pourra présenter un texte phénicien, ce sera toujours concevoir une espérance vaine et que la première tentative fera évanouir, si l'on cherche la vérité de bonne foi.

En résumé, un texte phénicien étant donné, on peut très aisément et très sûrement en transcrire tous les mots, lettre par lettre, en écriture hébraïque. On peut ensuite en traduire la plus grande partie à l'aide du lexique des langues congénères; mais dans ce travail il doit forcément rester des points sur lesquels on ne peut s'exprimer qu'avec une réserve entière, si l'on veut ne pas s'écarter des lois de la saine critique.

Tout ce que je viens de dire des monumens de la langue phénicienne s'applique évidemment, sans la moindre restriction, à ceux de la langue

punique, puisqu'il est certain que Phéniciens et Carthaginois n'étaient qu'un seul et même peuple. Toutefois je dois ajouter ici que les monumens épigraphiques puniques se partagent en deux classes bien distinctes. La première contient les inscriptions écrites avec l'alphabet phénicien pur; la seconde, les inscriptions écrites avec un alphabet un peu modifié dans la forme, mais qui dérive très visiblement du phénicien ou punique primitif. Ce second alphabet, qui certainement était adopté en Afrique antérieurement au temps de Juba, roi de Mauritanie, n'a pas présenté plus de difficultés pour être retrouvé que l'alphabet primitif. Les mêmes élémens de certitude étaient entre les mains des investigateurs; ainsi médailles et inscriptions bilingues, formules funéraires ou votives assez nombreuses pour pouvoir se contrôler l'une par l'autre, telles ont été les ressources plus que suffisantes qu'on a dû mettre en usage pour arriver d'une manière précise à la connaissance complète de cette seconde écriture, évidemment dérivée de la première. Pour achever de donner une idée nette et précise de la méthode de déchiffrement qui a servi à éclaircir le sens des monumens épigraphiques phéniciens et puniques, il me suffira de citer un seul exemple. Il s'agit d'un cippe funéraire fort modeste déterré au Pirée en 1832 et portant une légende grecque qui signifie :

IRÈNE DE BYZANCE,

et une légende phénicienne que tout le monde après Louis Anger a lue et traduite :

IRÈNE, CITOYENNE DE BYZANCE,

en se servant de l'alphabet adopté généralement, et contre la valeur duquel on ne pensait pas qu'il pût désormais s'élever aucune réclamation. N'est-il pas plus que probable qu'une pareille coïncidence ne peut être fortuite, et cette lecture ne fournit-elle pas la confirmation la plus palpable des valeurs alphabétiques qui l'ont donnée?

Voici cependant que M. le général Duvivier, dans un écrit récemment publié, a proposé une nouvelle traduction de l'épigraphe d'Irène. Cette traduction est fort remarquable, ainsi qu'on va le voir. Je transcris :

« Inscription phénicienne du tombeau d'Irène de Byzance. On l'a traduite par : Irène, citoyen de Byzance, en torturant l'hébreu.

« Faire d'une femme un homme est une idée toute moderne. La véritable traduction est celle-ci : L'aigle prit son vol, fit retentir le bruit de ses ailes, se précipita, jeta la terreur dès le lever du soleil (c'est-à-dire dès sa jeunesse).

« N'est-ce pas là l'histoire fidèle de la jeunesse d'Irène de Byzance? »

A tout ceci il y a quelques objections à faire. La femme à laquelle fut

élevé le modeste cippe funéraire dont il s'agit était native de Byzance, le texte grec nous l'apprend, mais il ne nous apprend rien de plus, si ce n'est par ses caractères paléographiques, qui prouvent irréfragablement que cette Irène fut à peu près contemporaine d'Alexandre-le-Grand.

A cette époque, il existait au Pirée, ainsi que le prouvent les monumens, une petite colonie phénicienne composée sans aucun doute de négocians obscurs qui étaient venus se fixer sur ce point pour faire fortune, en procurant aux Athéniens les articles de commerce que leur fournissait leur pays natal. Les uns étaient de Citium et d'autres de Sidon, comme Irène était de Byzance. Quant à celle-ci, c'était très probablement une marchande de parfums ou de tissus, d'une naissance douteuse, puisqu'on ne pouvait écrire sur sa tombe le nom de son père, ainsi que le voulait l'usage constamment suivi par les Phéniciens. Dès-lors, demander si l'histoire fidèle de la jeunesse de cette femme n'est pas tout entière dans la phrase obtenue par M. Duvivier, c'est, je le crains, poser une question à laquelle il n'y a d'autre réponse à faire que celle-ci : Je n'en sais rien. Il y a bien eu, il est vrai, une Irène de Byzance à laquelle cette histoire en style biblique s'appliquerait tant bien que mal : c'est l'impératrice de ce nom, contemporaine de Charlemagne; mais évidemment M. Duvivier n'a pu avoir en vue cette princesse, qui a vécu douze cents ans au moins plus tard que son homonyme, l'humble marchande du Pirée, et pour laquelle, dans tous les cas, on ne se fût pas avisé de graver à Athènes une épitaphe en langue phénicienne qui ne se parlait plus nulle part. Quant à la traduction adoptée par tous les devanciers de M. Duvivier, elle a été obtenue tout naturellement, en lisant de l'hébreu très correct, et sans le torturer en quoi que ce fût, car tout le monde sans exception a traduit : Irène, citoyenne de Byzance, et personne, que je sache, n'a eu la malencontreuse idée de faire de cette femme un homme. Le mot hébreu *baal*, citoyen, fait tout naturellement au féminin *baalet*, citoyenne, et chacun a lu *baalet*. Ce qui peut-être a donné lieu à cette petite erreur de fait, c'est la vue de la traduction latine, *Erene, civis Byzantia*, donnée par Gesenius, et qui comporte tout aussi bien le sens citoyenne que le sens citoyen. Du reste, Gesenius est à l'abri du reproche qui lui est imputé d'avoir fait d'une femme un homme, car il dit fort explicitement : *Baalet, non domina est, sed civis* (*Bürgerin*). — Baalet ne veut pas dire dame, mais citoyenne (bourgeoise). — Je n'ajouterai plus qu'un mot. Le texte grec dit : Irène de Byzance, et rien de plus; le texte phénicien, transcrit à l'aide de l'alphabet que rejette M. Duvivier, fournit les mots : Irène, citoyenne de Byzance. Si donc cet alphabet doit être mis au rebut, le hasard peut une fois de plus être accusé d'opérer des rapprochemens bien extraordinaires.

Pour conclure, si les résultats obtenus jusqu'ici par l'étude de l'épigraphie phénicienne et punique ne répondent pas entièrement à l'impatience de quelques imaginations aventureuses, ils ne sont pas cependant sans importance. On est parvenu à déterminer d'une manière précise et indubitable la nature de l'écriture et la valeur des signes des deux alphabets distincts, mais de formation très voisine, qui constituent cette écriture. On a également déterminé quelques-uns des signes numériques qui étaient usités pour représenter les dates et les nombres; on a vérifié la justesse des remarques de saint Augustin, de saint Jérôme et de Priscien, sur l'extrême analogie des idiomes hébraïque et phénicien; on a retrouvé dans la composition d'une foule de noms propres les noms des divinités primordiales dont le culte était adopté par la nation phénicienne; on a reconnu les formules votives et funéraires employées par cette nation; on a pu s'assurer que les formes extérieures du culte étaient en certains points identiques avec les formes du culte hébraïque. Enfin, de la présence des épigraphes phéniciennes ou puniques trouvées en certaines localités, il a été permis de conclure que la civilisation de la race la plus commerçante du monde antique avait été transportée en toutes ces différentes localités par des colonies plus ou moins importantes, chargées d'organiser des comptoirs ou des établissemens militaires et maritimes. Jusqu'ici des monumens historiques dans toute l'acception du mot n'ont pas encore été retrouvés; mais il y a tout lieu d'espérer que tôt ou tard la terre restituera quelques-uns des trésors épigraphiques de ce genre qu'elle recèle encore dans son sein, et dont l'interprétation, garantie par la saine critique qui bannit le merveilleux, en se refusant toujours à faire plier les lectures matérielles aux exigences des versions préconçues, nous mettra quelque jour à même de restituer quelques-unes des pages d'une histoire que l'on a dû croire à jamais perdue. Telles sont les espérances légitimes que l'on doit conserver en se livrant à l'étude d'une série de monumens que l'activité et l'attention des érudits ne peuvent plus négliger.

F. DE SAULCY.

SCÈNES DE LA VIE ÉGYPTIENNE

MODERNE.

LA CANGE DU NIL.

I. — PRÉPARATIFS DE NAVIGATION.

La cange qui m'emportait vers Damiette contenait aussi tout le ménage que j'avais amassé au Caire pendant huit mois de séjour, savoir : —l'esclave au teint doré vendue par Abdel-Kérim; le coffre vert qui renfermait les effets que ce dernier lui avait laissés; un autre coffre garni de ceux que j'y avais ajoutés moi-même; un autre encore contenant mes habits de Franc,—dernier *encas* de mauvaise fortune, comme ce vêtement de pâtre qu'un empereur avait conservé pour se rappeler sa condition première; — puis tous les ustensiles et objets mobiliers dont il avait fallu garnir mon domicile du quartier cophte, lesquels consistaient en gargoulettes et bardaques propres à rafraîchir l'eau, pipes et narghilé, matelas de coton et cages (*cafas*) en bâtons de palmier servant tour à tour de divan, de lit et de table,— et qui avaient de plus pour le voyage l'avantage de pouvoir contenir les volatiles divers de la basse-cour et du colombier.

Avant de partir, j'étais allé prendre congé de Mme Bonhomme, cette blonde et charmante providence du voyageur. — Hélas! disais-je, je ne verrai plus de long-temps que des visages de couleur; je vais braver la peste qui règne dans le delta d'Égypte, les orages du golfe de Syrie

qu'il faudra traverser sur de frêles barques; — sa vue sera pour moi le dernier sourire de la patrie!

Mme Bonhomme appartient à ce type de beauté blonde du midi, que Gozzi célébrait dans les Vénitiennes, et que Pétrarque a chanté à l'honneur des femmes de notre Provence. Il semble que ces gracieuses anomalies doivent au voisinage des pays alpins *l'or crespelé* de leurs cheveux, et que leur œil noir se soit embrasé seul aux ardeurs des grèves de la Méditerranée. La carnation, fine et claire comme le satin rosé des Flamandes, se colore aux places que le soleil a touchées d'une vague teinte ambrée qui fait penser aux treilles d'automne, où le raisin blanc se voile à demi sous les pampres vermeils. — O figures aimées de Titien et de Giorgione, est-ce aux bords du Nil que vous deviez me laisser encore un regret et un souvenir? Cependant j'avais près de moi une autre femme aux cheveux noirs comme l'ébène, au masque ferme qui semblait taillé dans le marbre portose, beauté sévère et grave comme les idoles dorées de l'antique Asie, et dont la grace même, à la fois servile et sauvage, rappelait parfois, — si l'on peut unir ces deux mots, — la sérieuse gaieté de l'animal captif.

Mme Bonhomme m'avait conduit dans son magasin, encombré d'articles de voyage, et je l'écoutais, en l'admirant, détailler les mérites de tous ces charmans ustensiles qui, pour les Anglais, reproduisent au besoin, dans le désert, tout le comfort de la vie fashionable. Elle m'expliquait avec son léger accent provençal comment on pouvait établir, au pied d'un palmier ou d'un obélisque, des appartemens complets de maître et de domestiques, avec mobilier et cuisine, le tout transporté à dos de chameau; donner des dîners européens où rien ne manque, ni les ragoûts ni les primeurs, grace aux boîtes de conserves, — qui, il faut l'avouer, sont souvent de grande ressource.

— Hélas! lui dis-je, je suis devenu tout-à-fait un Bédaouï (Arabe nomade); je mange très bien du dourah cuit sur une plaque de tôle, des dattes fricassées dans le beurre, de la pâte d'abricot, des sauterelles fumées... et je sais un moyen d'obtenir une poule bouillie dans le désert, sans même se donner le soin de la plumer.

— J'ignorais ce raffinement, dit Mme Bonhomme.

— Voici, répondis-je, la recette qui m'a été donnée par un renégat très industrieux, lequel l'a vu pratiquer dans l'Hedjaz. On prend une poule...

— Il faut une poule? dit Mme Bonhomme.

— Absolument comme un lièvre pour le civet.

— Et ensuite?

— Ensuite on allume du feu entre deux pierres; on se procure de l'eau...

— Voilà déjà bien des choses!

— La nature les fournit. On n'aurait même que de l'eau de mer... ce serait la même chose, et cela épargnerait le sel.

— Et dans quoi mettrez-vous la poule?

— Ah! voilà le plus ingénieux. Nous versons de l'eau dans le sable fin du désert... autre ingrédient donné par la nature. Cela produit une argile fine et propre, extrêmement utile à la préparation.

— Vous mangeriez une poule bouillie dans du sable?

— Je réclame une dernière minute d'attention. Nous formons une boule épaisse de cette argile en ayant soin d'y insérer cette même volaille ou toute autre.

— Ceci devient intéressant.

— Nous mettons la boule de terre sur le feu, et nous la retournons de temps en temps. Quand la croûte s'est suffisamment durcie et a pris partout une bonne couleur, il faut la retirer du feu, la volaille est cuite.

— Et c'est tout?

— Pas encore; on casse la boule passée à l'état de terre cuite, et les plumes de l'oiseau, prises dans l'argile, se détachent à mesure qu'on le débarrasse des fragmens de cette marmite improvisée.

— Mais c'est un régal de sauvage!

— Non, c'est de la poule à l'étuvée simplement.

Mme Bonhomme vit bien qu'il n'y avait rien à faire avec un voyageur si consommé; elle remit en place toutes les cuisines de ferblanc et les tentes, coussins ou lits de caoutchouc estampillés de l'*improved patent* de *London*.

— Cependant, lui dis-je, je voudrais bien trouver chez vous quelque chose qui me soit utile.

— Tenez, dit Mme Bonhomme, je suis sûre que vous avez oublié d'acheter un drapeau. Il vous faut un drapeau.

— Mais je ne pars pas pour la guerre!

— Vous allez descendre le Nil... vous avez besoin d'un pavillon tricolore à l'arrière de votre barque pour vous faire respecter des fellahs.

Et elle me montrait, le long des murs du magasin, une série de pavillons de toutes les marines.

Je tirais déjà vers moi la hampe à pointe dorée d'où se déroulaient nos couleurs, lorsque Mme Bonhomme m'arrêta le bras.

— Vous pouvez choisir; on n'est pas obligé d'indiquer sa nation. Tous *ces messieurs* prennent ordinairement un pavillon anglais; de cette manière, on a plus de sécurité.

— Oh! madame, lui dis-je, je ne suis pas de ces messieurs-là.

— Je l'avais bien pensé, me dit-elle avec un sourire.

J'aime à croire que ce ne seraient pas des gens du monde de Paris qui promèneraient les couleurs anglaises sur ce vieux Nil, où s'est re-

flété le drapeau de la république. Les légitimistes en pèlerinage vers Jérusalem choisissent, il est vrai, le pavillon de Sardaigne. Cela, par exemple, n'a pas d'inconvénient.

II. — UNE FÊTE DE FAMILLE.

Nous partons du port de Boulac; le palais d'un bey mamelouck, devenu aujourd'hui l'école polytechnique, la mosquée blanche qui l'avoisine, les étalages des potiers qui exposent sur la grève ces bardaques de terre poreuse fabriquées à Thèbes, qu'apporte la navigation du Haut-Nil, les chantiers de construction qui bordent encore assez loin la rive droite du fleuve, tout cela disparaît en quelques minutes. Nous courons une bordée vers une île d'alluvion située entre Boulac et Embabeh, dont la rive sablonneuse reçoit bientôt le choc de notre proue; les deux voiles latines de la cange frissonnent sans prendre le vent : — *Battal! battal!* s'écrie le *reïs*, c'est-à-dire : Mauvais! mauvais! Il s'agissait probablement du vent. En effet, la vague rougeâtre, frisée par un souffle contraire, nous jetait au visage son écume, et le remous prenait des teintes ardoisées en peignant les reflets du ciel.

Les hommes descendent à terre pour dégager la cange et la retourner. Alors commence un de ces chants dont les matelots égyptiens accompagnent toutes leurs manœuvres et qui ont invariablement pour refrain *éleison!* Pendant que cinq à six gaillards, dépouillés en un instant de leur tunique bleue et qui semblent des statues de bronze florentin, s'évertuent à ce travail, les jambes plongées dans la vase, le *reïs*, assis comme un pacha sur l'avant, fume son narghilé d'un air indifférent. Un quart d'heure après, nous revenons vers Boulac, à demi penchés sur la lame avec la pointe des vergues trempant dans l'eau.

Nous avions gagné à peine deux cents pas sur le cours du fleuve: il fallut retourner la barque, prise cette fois dans les roseaux, pour aller toucher de nouveau à l'île de sable : *Battal! battal!* disait toujours le reïs de temps en temps.

Je reconnaissais à ma droite les jardins des villas riantes qui bordent l'allée de Choubrah; les sycomores monstrueux qui la forment retentissaient de l'aigre caquetage des corneilles, qu'entrecoupait parfois le cri sinistre des milans.

Du reste, aucun lotus, aucun ibis, pas un trait de la couleur locale d'autrefois; seulement çà et là de grands buffles plongés dans l'eau et des coqs de Pharaon, sortes de petits faisans aux plumes dorées, voltigeant au-dessus des bois d'orangers et de bananiers des jardins.

J'oubliais l'obélisque d'Héliopolis, qui marque de son doigt de pierre la limite voisine du désert de Syrie et que je regrettais de n'avoir encore

vu que de loin. Ce monument ne devait pas quitter notre horizon de la journée, car la navigation de la cange continuait à s'opérer en zigzag.

Le soir était venu, le disque du soleil descendait derrière la ligne peu mouvementée des montagnes lybiques, et tout à coup la nature passait de l'ombre violette du crépuscule à l'obscurité bleuâtre de la nuit. J'aperçus de loin les lumières d'un café, nageant dans leurs flaques d'huile transparente; l'accord strident du *naz* et du *rebab* accompagnait cette mélodie égyptienne si connue : *Ya teyly!* (*O nuits!*)

D'autres voix formaient les *répons* du premier vers : « O nuits de joie! » On chantait le bonheur des amis qui se rassemblent, l'amour et le désir, flammes divines, émanations radieuses de la *clarté pure* qui n'est qu'au ciel; — on invoquait *Ahmad*, l'élu, chef des apôtres, — et des voix d'enfans reprenaient en chœur l'antistrophe de cette délicieuse et sensuelle effusion qui appelle la bénédiction du Seigneur sur les joies nocturnes de la terre.

Je vis bien qu'il s'agissait d'une solennité de famille. L'étrange gloussement des femmes fellahs succédait au chœur des enfans, et cela pouvait célébrer une mort aussi bien qu'un mariage; car, dans toutes les cérémonies des Égyptiens, on reconnaît ce mélange d'une joie plaintive ou d'une plainte entrecoupée de transports joyeux qui déjà, dans le monde ancien, présidaient à tous les actes de leur vie.

Le reïs avait fait amarrer notre barque à un pieu planté dans le sable, et se préparait à descendre. Je lui demandai si nous ne faisions que nous arrêter dans le village qui était devant nous. Il répondit que nous devions y passer la nuit et y rester même le lendemain jusqu'à trois heures, moment où se lève le vent du sud-ouest (nous étions à l'époque des moussons). — J'avais cru, lui dis-je, qu'on ferait marcher la barque à la corde quand le vent ne serait pas bon. — Ceci n'est pas, répondit-il, sur notre traité.

En effet, avant de partir, nous avions fait un écrit devant le cadi; mais ces gens y avaient mis évidemment tout ce qu'ils avaient voulu. Du reste, je ne suis jamais pressé d'arriver, et cette circonstance, qui aurait fait bondir d'indignation un voyageur anglais, me fournissait seulement l'occasion de mieux étudier l'antique branche, si peu frayée, par où le Nil descend du Caire à Damiette.

Le reïs, qui s'attendait à des réclamations violentes, admira ma sérénité. Le halage des barques est relativement assez coûteux; — car, outre un nombre plus grand de matelots sur la barque, il exige l'assistance de quelques hommes de relais échelonnés de village en village.

Une cange contient deux chambres, élégamment peintes et dorées à l'intérieur, avec des fenêtres grillées donnant sur le fleuve, et encadrant agréablement le double paysage des rives; des corbeilles de fleurs, des arabesques compliquées, décorent les panneaux; deux coffres de

bois bordent chaque chambre, et permettent le jour de s'asseoir les jambes croisées, la nuit de s'étendre sur des nattes ou des coussins. Ordinairement la première chambre sert de divan; la seconde de harem. Le tout se ferme et se cadenasse hermétiquement, sauf le privilége des rats du Nil, dont il faut, quoi qu'on fasse, accepter la société. Les moustiques et autres insectes sont des compagnons moins agréables encore; mais on évite la nuit leurs baisers perfides au moyen de vastes chemises dont on noue l'ouverture après y être entré comme dans un sac, et qui entourent la tête d'un double voile de gaze sous lequel on respire parfaitement.

Il semblait que nous dussions passer la nuit sur la barque, et je m'y préparais déjà, lorsque le reïs, qui était descendu à terre, vint me trouver avec cérémonie et m'invita à l'accompagner. J'avais quelque scrupule à laisser l'esclave dans la cabine; mais il me dit lui-même qu'il valait mieux l'emmener avec nous.

III. — LE MUTAHIL.

En descendant sur la berge, je m'aperçus que nous venions de débarquer simplement à Choubrah. Les jardins du pacha, avec les berceaux de myrte qui décorent l'entrée, étaient devant nous; un amas de pauvres maisons bâties en briques de terre crue s'étendait à notre gauche des deux côtés de l'avenue; le café que j'avais remarqué bordait le fleuve, et la maison voisine était celle du reïs, qui nous pria d'y entrer.

C'était bien la peine, me disais-je, de passer toute la journée sur le Nil; nous voilà seulement à une lieue du Caire! J'avais envie d'y retourner passer la soirée et lire les journaux chez Mme Bonhomme; mais le reïs nous avait déjà conduits devant sa maison, et il était clair qu'on y célébrait une fête où il convenait d'assister.

En effet, les chants que nous avions entendus partaient de là; une foule de gens basanés, mélangés de nègres purs, paraissait se livrer à la joie. Le reïs, dont je n'entendais qu'imparfaitement le dialecte franc assaisonné d'arabe, finit par me faire comprendre que c'était une fête de famille en l'honneur de la circoncision de son fils.—Je compris surtout alors pourquoi nous avions fait si peu de chemin.

La cérémonie avait eu lieu la veille à la mosquée, et nous étions seulement au second jour des réjouissances. Les fêtes de famille des plus pauvres Égyptiens sont des fêtes publiques, et l'avenue était pleine de monde : une trentaine d'enfans, camarades d'école du jeune circoncis (*mutahil*), remplissait une salle basse; les femmes, parentes ou amies de l'épouse du reïs, faisaient cercle dans la pièce du fond, et nous nous arrêtâmes près de cette porte. Le reïs indiqua de loin une

place près de sa femme à l'esclave qui me suivait, et celle-ci alla sans hésiter s'asseoir sur le tapis de la *khanoun* (dame), après avoir fait les salutations d'usage.

On se mit à distribuer du café et des pipes, et des Nubiennes commencèrent à danser au son des *tarabouks* (tambours de terre cuite), que plusieurs femmes soutenaient d'une main et frappaient de l'autre. — La famille du reïs était trop pauvre sans doute pour avoir des almées blanches;—mais les Nubiens dansent pour leur plaisir. Le *loti* ou coryphée faisait les bouffonneries habituelles en guidant les pas de quatre femmes qui se livraient à cette saltarelle éperdue que j'ai déjà décrite, et qui ne varie guère qu'en raison du plus ou moins de feu des exécutans.

Pendant un des intervalles de la musique et de la danse, le reïs m'avait fait prendre place près d'un vieillard qu'il me dit être son père. Ce bonhomme, en apprenant quel était mon pays, m'accueillit avec un juron essentiellement français, —que sa prononciation transformait d'une façon comique. C'était tout ce qu'il avait retenu de la langue des vainqueurs de 98. Je lui répondis en criant : « Napoléon ! » Il ne parut pas comprendre. Cela m'étonna; mais je songeai bientôt que ce nom datait seulement de l'empire. — Avez-vous connu Bonaparte? lui dis-je en arabe. Il pencha la tête en arrière avec une sorte de rêverie solennelle, et se mit à chanter à pleine gorge :

Ya salam, Bounabarteh!
Salut à toi, ô Bonaparte!

Je ne pus m'empêcher de fondre en larmes en écoutant ce vieillard répéter le vieux chant des Égyptiens en l'honneur de celui qu'ils appelaient le sultan Kébir. Je le pressai de le chanter tout entier; mais sa mémoire n'en avait retenu que peu de vers (1). Cependant le reïs, indifférent à ces souvenirs, était allé du côté des enfans, et l'on semblait préparer tout pour une cérémonie nouvelle.

En effet, les enfans ne tardèrent pas à se ranger sur deux lignes, et les autres personnes réunies dans la maison se levèrent; car il s'agissait de promener dans le village l'enfant qui, la veille déjà, avait été promené au Caire. On amena un cheval richement harnaché, et le petit bonhomme, qui pouvait avoir sept ans, couvert d'habits et d'ornemens de femme (le tout emprunté probablement), fut hissé sur la selle, où deux de ses parens le maintenaient de chaque côté. Il était

(1) « Tu nous as fait soupirer par ton absence, ô général qui prends le café avec du sucre! ô général charmant dont les joues sont si agréables, toi dont le glaive a frappé les Turcs! salut à toi!

« O toi dont la chevelure est si belle! depuis le jour où tu entras au Caire, cette ville a brillé d'une lueur semblable à celle d'une lampe de cristal; salut à toi!»

fier comme un empereur, et tenait, selon l'usage, un mouchoir sur sa bouche. Je n'osai le regarder trop attentivement, sachant que les Orientaux craignent en ce cas le *mauvais œil;* mais je pris garde à tous les détails du cortége, que je n'avais jamais pu si bien distinguer au Caire, où ces processions des *mutahil* diffèrent à peine de celles des mariages.

Il n'y avait pas à celle-là de bouffons nus, simulant des combats avec des lances et des boucliers; mais quelques Nubiens, montés sur des échasses, se poursuivaient avec de longs bâtons : ceci était pour attirer la foule; ensuite les musiciens ouvrirent la marche; puis les enfans, vêtus de leurs plus beaux costumes et guidés par cinq à six faquirs ou santons, qui chantaient des *moals* religieux; puis l'enfant à cheval entouré de ses parens, et enfin les femmes de la famille, au milieu desquelles marchaient les danseuses non voilées, qui, à chaque halte, recommençaient leurs trépignemens voluptueux. On n'avait oublié ni les porteurs de cassolettes parfumées, ni les enfans qui secouent les *kumkum,* flacons d'eau de rose dont on asperge les spectateurs; mais le personnage le plus important du cortége était sans nul doute le barbier, tenant en main l'instrument mystérieux — dont le pauvre enfant devait plus tard faire l'épreuve, — tandis que son aide agitait au bout d'une lance une sorte d'enseigne chargée des attributs de son métier. Devant le *mutahil* était un de ses camarades portant, attachée à son col, la *tablette à écrire,* décorée par le maître d'école de chefs-d'œuvre calligraphiques. Derrière le cheval, une femme jetait continuellement du sel pour conjurer les mauvais esprits. La marche était fermée par les femmes gagées, qui servent de pleureuses aux enterremens et qui accompagnent les cérémonies de mariage et de circoncision avec le même *oloulоulou!* dont la tradition se perd dans la plus haute antiquité.

Pendant que le cortége parcourait les rues peu nombreuses du petit village de Choubrah, j'étais resté avec le grand père du mutahil, ayant eu toutes les peines du monde à empêcher l'esclave de suivre les autres femmes. Il avait fallu employer le *mafisch!* tout-puissant chez les Égyptiens pour lui interdire ce qu'elle regardait comme un devoir de politesse et de religion. Les nègres préparaient des tables et décoraient la salle de feuillages. — Pendant ce temps, je cherchais à tirer du vieillard quelques éclairs de souvenirs en faisant résonner à ses oreilles, avec le peu que je savais d'arabe, les noms glorieux de Kléber et de Menou. Il ne se souvenait que du colonel Barthélemy, l'ancien chef de la police du Caire, qui a laissé de grands souvenirs dans le peuple à cause de sa grande taille et du magnifique costume qu'il portait. — Barthélemy a inspiré des chants d'amour dont les femmes n'ont pas seules gardé la mémoire :

« Mon *bien-aimé* est coiffé d'un chapeau brodé; — des nœuds et des rosettes ornent sa ceinture.

« J'ai voulu l'embrasser, il m'a dit : *Aspetta* (attends)! Oh! qu'il est doux son langage italien! — Dieu garde celui dont les yeux sont des yeux de gazelle!

« Que tu es donc beau, Fart-el-Roumy (Barthélemy), quand tu proclames la paix publique avec un firman à la main! »

IV. — LE SIRAFEH.

A la rentrée du mutahil, tous les enfans vinrent s'asseoir quatre par quatre autour des tables rondes où le maître d'école, le barbier et les santons occupèrent les places d'honneur. Les autres grandes personnes attendirent la fin du repas pour y prendre part à leur tour. Les Nubiens s'assirent devant la porte et reçurent le reste des plats dont ils distribuèrent encore les derniers reliefs à de pauvres gens attirés par le bruit de la fête. Ce n'est qu'après avoir passé par deux ou trois séries d'invités inférieurs que les os parvenaient à un dernier cercle composé de chiens errans attirés par l'odeur des viandes. Rien ne se perd dans ces festins de patriarche, où, si pauvre que soit l'amphitryon, toute créature vivante peut réclamer sa part de fête. — Il est vrai que les gens aisés ont l'usage de payer leur écot par de petits présens, ce qui adoucit un peu la charge que s'imposent, dans ces occasions, les familles du peuple.

Cependant arrivait, pour le mutahil, l'instant douloureux qui devait clore la fête. On fit lever de nouveau les enfans, et ils entrèrent seuls dans la salle où se tenaient les femmes. On chantait : « O toi, sa tante paternelle! ô toi, sa tante maternelle! viens préparer son *sirafeh!* » A partir de ce moment, les détails m'ont été donnés par l'esclave présente à la cérémonie du sirafeh.

Les femmes remirent aux enfans un châle dont quatre d'entre eux tinrent les coins. La tablette à écrire fut placée au milieu, et le principal élève de l'école (*arif*) se mit à psalmodier un chant dont chaque verset était ensuite répété en chœur par les enfans et par les femmes. On priait le Dieu qui sait tout, « qui connaît le pas de la fourmi noire et son travail dans les ténèbres, » d'accorder sa bénédiction à cet enfant qui déjà savait lire et pouvait comprendre le Coran. On remerciait en son nom le père, qui avait payé les leçons du maître, et la mère, qui dès le berceau lui avait enseigné la parole.

« Dieu m'accorde, disait l'enfant à sa mère, de te voir assise au paradis et saluée par Maryam (Marie), par Zeyneb, fille d'Ali, et par Fatime, fille du prophète! »

Le reste des versets était à la louange des faquirs et du maître d'é-

cole, comme ayant expliqué et fait apprendre à l'enfant les divers chapitres du Coran.

D'autres chants moins graves succédaient à ces litanies.

« O vous, jeunes filles, qui nous entourez, disait l'*arif*, je vous recommande aux soins de Dieu lorsque vous peignez vos yeux et que vous vous regardez au miroir!

« Et vous, femmes mariées ici rassemblées, par la vertu du chapitre 37 : *la fécondité*, soyez bénies ! — Mais, s'il est ici des femmes qui aient vieilli dans le célibat, qu'elles soient à coups de savates chassées dehors ! »

Pendant cette cérémonie, les garçons promenaient autour de la salle le *sirafeh*, et chaque femme déposait sur la tablette des cadeaux de petite monnaie, après quoi on versait les pièces dans un mouchoir dont les enfans devaient faire don aux faquirs.

En revenant dans la chambre des hommes, le mutahil fut placé sur un siége élevé. Le barbier et son aide se tinrent debout des deux côtés avec leurs instrumens. On plaça devant l'enfant un bassin de cuivre où chacun dut venir déposer son offrande, — après quoi il fut emmené par le barbier dans une pièce séparée où l'opération s'accomplit sous les yeux de deux de ses parens, pendant que les cymbales résonnaient pour couvrir ses plaintes.

L'assemblée, sans se préoccuper davantage de cet incident, passa encore la plus grande partie de la nuit à boire des sorbets, du café, et une sorte de bière épaisse (*bouza*), boisson enivrante, dont les noirs principalement faisaient usage, et qui est sans doute la même qu'Hérodote désigne sous le nom de vin d'orge.

V. — LA FORÊT DE PIERRE.

Je ne savais trop que faire le lendemain matin pour attendre l'heure où le vent devait se lever. Le reïs et tout son monde se livraient au sommeil avec cette insouciance profonde du grand jour qu'ont peine à concevoir les gens du Nord. J'eus l'idée de cadenasser l'esclave dans la chambre de la cange, ce qui aurait passé pour très naturel, et d'aller me promener vers Héliopolis, éloigné d'à peine une lieue.

Tout à coup je me souvins d'une promesse que j'avais faite à un brave commissaire de marine qui m'avait prêté sa cabine pendant la traversée de Syra à Alexandrie. « Je ne vous demande qu'une chose, m'avait-il dit, lorsqu'à l'arrivée je lui fis mes remerciemens, c'est de ramasser pour moi quelques fragmens de la forêt pétrifiée qui se trouve dans le désert, à peu de distance du Caire. Vous les remettrez, en passant à Smyrne, chez Mme Carton, rue des Roses. »

Ces sortes de commissions sont sacrées entre voyageurs; la honte d'avoir oublié celle-là me fit résoudre immédiatement cette expédition

facile. Du reste, je tenais aussi à voir cette forêt dont je ne m'expliquais pas la structure. Je réveillai l'esclave qui était de très mauvaise humeur, et qui demanda à rester avec la femme du reïs. J'avais l'idée dès-lors d'emmener le reïs; une simple réflexion et l'expérience acquise des mœurs du pays me prouvèrent que, dans cette famille honorable, l'innocence de la pauvre Zeynëby ne courait aucun danger.

Ayant pris les dispositions nécessaires et averti le reïs qui me fit venir un ânier intelligent, je me dirigeai vers Héliopolis, laissant à gauche le canal d'Adrien, creusé jadis du Nil à la mer Rouge, et dont le lit desséché devait plus tard tracer notre route au milieu des dunes de sable.

Tous les environs de Choubrah sont admirablement cultivés. Après un bois de sycomores qui s'étend autour des haras, on laisse à gauche une foule de jardins où l'oranger se cultive dans l'intervalle des dattiers plantés en quinconces; puis, en traversant une branche du *Kalisch* ou canal du Caire, on gagne en peu de temps la lisière du désert, qui commence sur la limite des inondations du Nil. Là s'arrête le damier fertile des plaines, si soigneusement arrosées par les rigoles qui coulent des *saquiès* ou puits à roues; — là commence, avec l'impression de la tristesse et de la mort qui ont vaincu la nature elle-même, cet étrange faubourg de constructions sépulcrales qui ne s'arrête qu'au Mokatam, et qu'on appelle de ce côté la *Vallée des Califes*. C'est là que Teyloun et Bibars, Saladin et Malek-Adel, et mille autres héros de l'islam, reposent non dans de simples tombes, mais dans de vastes palais brillans encore d'arabesques et de dorures, entremêlés de vastes mosquées. Il semble que les spectres, habitans de ces vastes demeures, aient voulu encore des lieux de prière et d'assemblée — qui, si l'on en croit la tradition, se peuplent à certains jours d'une sorte de fantasmagorie historique.

En nous éloignant de cette triste cité dont l'aspect extérieur produit l'effet d'un brillant quartier du Caire, nous avions gagné la levée d'Héliopolis, construite jadis pour mettre cette ville à l'abri des plus hautes inondations. Toute la plaine qu'on aperçoit au-delà est bosselée de petites collines formées d'amas de décombres. Ce sont principalement les ruines d'un village qui recouvrent là les restes perdus des constructions primitives. Rien n'est resté debout; pas une pierre antique ne s'élève au-dessus du sol, excepté l'obélisque, autour duquel on a planté un vaste jardin.

L'obélisque forme le centre de quatre allées d'ébéniers qui divisent le jardin; des abeilles sauvages ont établi leurs alvéoles dans les anfractuosités de l'une des faces qui, comme on sait, est dégradée. Le jardinier, habitué aux visites des voyageurs, m'offrit des fleurs et des fruits. Je pus m'asseoir et songer un instant aux splendeurs décrites par Strabon, aux trois autres obélisques du temple du Soleil, dont deux

sont à Rome et dont l'autre a été détruit; à ces avenues de sphinx en marbre jaune dont un seul se voyait encore au siècle dernier; — à cette ville enfin, berceau des sciences, où Hérodote et Platon vinrent se faire initier aux mystères. — Héliopolis a d'autres souvenirs encore au point de vue biblique. Ce fut là que Joseph donna ce bel exemple de chasteté que notre époque n'apprécie plus qu'avec un sourire ironique. Aux yeux des Arabes, cette légende a un tout autre caractère : *Joseph* et *Zuleïka* sont les types consacrés de l'amour pur, des sens vaincus par le devoir, et triomphans d'une double tentation; car le maître de Joseph était un des eunuques du roi. Dans la légende souvent traitée par les poètes de l'Orient, la tendre Zuleïka n'est point sacrifiée comme dans celle que nous connaissons. Mal jugée d'abord par les femmes de Memphis, elle fut de toutes parts excusée dès que Joseph, sorti de sa prison, eut fait admirer à la cour de Pharaon tout le charme de sa beauté.

Le sentiment d'amour platonique dont les poètes arabes supposent que Joseph fut animé pour Zuleïka, — et qui rend certes son sacrifice d'autant plus beau, — n'empêcha pas ce patriarche de s'unir plus tard à la fille d'un prêtre d'Héliopolis, nommée Azima. Ce fut un peu plus loin, vers le nord, qu'il établit sa famille à un endroit nommé Gessen, où l'on a cru retrouver les restes d'un temple juif bâti par Onias.

Je n'ai pas tenu à visiter ce berceau de la postérité de Jacob; mais je ne laisserai pas échapper l'occasion de laver tout un peuple, dont nous avons accepté les traditions patriarcales, d'un acte peu loyal que les philosophes lui ont durement reproché.—Je discutais un jour au Caire sur la fuite d'Égypte du peuple de Dieu avec un *humoriste* de Berlin, qui faisait partie comme savant de l'expédition de M. Lepsius :

« Croyez-vous donc, me dit-il, que tant d'honnêtes Hébreux auraient eu l'indélicatesse d'*emprunter* ainsi la vaisselle de gens qui, quoique Égyptiens, avaient été évidemment leurs voisins ou leurs amis?

— Cependant, observai-je, il faut croire cela ou nier l'Écriture.

— Il peut y avoir erreur dans la version ou interpolation dans le texte; mais faites attention à ce que je vais vous dire : les Hébreux ont eu de tout temps le génie de la banque et de l'escompte. Dans cette époque encore naïve, on ne devait guère prêter que sur gages... et persuadez-vous bien que telle était déjà leur industrie principale.

— Mais les historiens les peignent occupés à mouler des briques pour les pyramides (lesquelles, il est vrai, sont en pierre), et la rétribution de ces travaux se faisait en oignons et autres légumes?

— Eh bien! s'ils ont pu amasser quelques oignons, croyez fermement qu'ils ont su les faire valoir et que cela leur en a rapporté beaucoup d'autres.

— Que faudrait-il en conclure?

— Rien autre chose, sinon que l'argenterie qu'ils ont emportée représentait probablement le gage exact des prêts qu'ils avaient pu faire dans Memphis. L'Égyptien est négligent; il avait sans doute laissé s'accumuler les intérêts, et les frais, et la rente au taux légal...

— De sorte qu'il n'y avait pas même à réclamer un *boni?*

— J'en suis sûr. Les Hébreux n'ont emporté que ce qui leur était acquis selon toutes les lois de l'équité naturelle et commerciale. Par cet acte, assurément légitime, ils ont fondé dès-lors les vrais principes du crédit. Du reste, le Talmud dit en termes précis : « Ils ont pris seulement ce qui était à eux. »

Je donne pour ce qu'il vaut ce paradoxe berlinois. — Il me tarde de retrouver à quelques pas d'Héliopolis des souvenirs plus grands de l'histoire biblique. Le jardinier qui veille à la conservation du dernier monument de cette cité illustre — appelée primitivement *Ainschems* ou l'OEil-du-Soleil, m'a donné un de ses fellahs pour me conduire à Matarée. Après quelques minutes de marche dans la poussière, j'ai retrouvé une oasis nouvelle, c'est-à-dire un bois tout entier de sycomores et d'orangers; une source coule à l'entrée de l'enclos, et c'est, dit-on, la seule source d'eau douce que laisse filtrer le terrain nitreux de l'Égypte. Les habitans attribuent cette qualité à une bénédiction divine. Pendant le séjour que la sainte famille fit à Matarée, c'est là, dit-on, que la Vierge venait blanchir le linge de l'Enfant-Dieu. On suppose en outre que cette eau guérit de la lèpre. De pauvres femmes qui se tiennent près de la source vous en offrent une tasse moyennant un léger batchiz.

Il reste à voir encore dans le bois le sycomore touffu sous lequel se réfugia la sainte famille, poursuivie par la bande d'un brigand nommé Disma. Celui-ci qui, plus tard, devint le bon larron, finit par découvrir les fugitifs; mais tout à coup la foi toucha son cœur, au point qu'il offrit l'hospitalité à Joseph et à Marie dans une de ses maisons située sur l'emplacement du vieux Caire, qu'on appelait alors Babylone d'Égypte. Ce Disma, dont les occupations paraissaient lucratives, avait des propriétés partout. — On m'avait fait voir déjà, au vieux Caire, dans un couvent cophte, un vieux caveau, voûté en brique, qui passe pour être un reste de l'hospitalière maison de Disma et l'endroit même où couchait la sainte famille.

Ceci appartient à la tradition cophte, mais l'arbre merveilleux de Matarée reçoit les hommages de toutes les communions chrétiennes. Sans penser que ce sycomore remonte à la haute antiquité qu'on suppose, on peut admettre qu'il est le produit des rejetons de l'arbre ancien, et personne ne le visite depuis des siècles sans emporter un fragment du bois ou de l'écorce. Cependant il a toujours des dimensions énormes et semble un baobab de l'Inde; l'immense développement de ses branches et de ses surgeons disparaît sous les *ex-voto*, les chape-

lets, les légendes, les images saintes, qu'on y vient suspendre ou clouer de toutes parts.

En quittant Matarée, nous ne tardâmes pas à retrouver la trace du canal d'Adrien, qui sert de chemin quelque temps, et où les roues de fer des voitures de Suez laissent des ornières profondes. Le désert est beaucoup moins aride que l'on ne croit; des touffes de plantes balsamiques, des mousses, des lichens et des cactus revêtent presque partout le sol, et de grands rochers garnis de broussailles se dessinent à l'horizon.

La chaîne du Mokatam fuyait à droite vers le sud; le défilé, en se resserrant, ne tarda pas à en masquer la vue, et mon guide m'indiqua du doigt la composition singulière des roches qui dominaient notre chemin : c'étaient des blocs d'huîtres et de coquillages de toute sorte. La mer du déluge, ou peut-être seulement la Méditerranée qui, selon les savans, couvrait autrefois toute cette vallée du Nil, a laissé ces marques incontestables. Que faut-il supposer de plus étrange maintenant? La vallée s'ouvre; un immense horizon s'étend à perte de vue. Plus de traces, plus de chemin; le sol est rayé partout de longues colonnes rugueuses et grisâtres. O prodige! ceci est la forêt pétrifiée.

Quel est le souffle effrayant qui a couché à terre au même instant ces troncs de palmiers gigantesques? Pourquoi tous du même côté, avec leurs branches et leurs racines, et pourquoi la végétation s'est-elle glacée et durcie en laissant distincts les fibres du bois et les conduits de la sève? Chaque vertèbre s'est brisée par une sorte de décollement; mais toutes sont restées bout à bout comme les anneaux d'un reptile. Rien n'est plus étonnant au monde. Ce n'est pas une pétrification produite par l'action chimique de la terre; tout est couché à fleur de sol. C'est ainsi que tomba la vengeance des dieux sur les compagnons de Phinée. Serait-ce un terrain quitté par la mer? Mais rien de pareil ne signale l'action ordinaire des eaux. Est-ce un cataclysme subit, un courant des eaux du déluge? Mais comment, dans ce cas, les arbres n'auraient-ils pas surnagé? L'esprit s'y perd; il vaut mieux n'y plus songer!

J'ai quitté enfin cette vallée étrange, et j'ai regagné rapidement Choubrah. Je remarquais à peine les creux de rochers qu'habitent les hyènes et les ossemens blanchis des dromadaires qu'a semés abondamment le passage des caravanes; — j'emportais dans ma pensée une impression plus grande encore que celle dont on est frappé au premier aspect des pyramides : leurs quarante siècles sont bien petits devant les témoins irrécusables d'un monde primitif soudainement détruit!

VI. — UN DÉJEUNER EN QUARANTAINE.

Nous voilà de nouveau sur le Nil. Jusqu'à Batn-el-Bakarah, le *ventre de la vache*, où commence l'angle inférieur du Delta, je ne faisais que retrouver des rives connues. Les pointes des trois pyramides, teintes de rose le matin et le soir, et que l'on admire si long-temps avant d'arriver au Caire, si long-temps encore après avoir quitté Boulac, disparurent enfin tout-à-fait de l'horizon. Nous voguions désormais sur la branche orientale du Nil, c'est-à-dire sur le véritable lit du fleuve; car la branche de Rosette, plus fréquentée des voyageurs d'Europe, n'est qu'une large saignée qui se perd à l'occident.

C'est de la branche de Damiette que partent les principaux canaux deltaïques; c'est elle aussi qui présente le paysage le plus riche et le plus varié. Ce n'est plus cette rive monotone, bordée de quelques palmiers grêles, avec des villages bâtis en briques crues, — et tout au plus çà et là des tombeaux de santons égayés de minarets, des colombiers ornés de renflemens bizarres, minces silhouettes panoramiques toujours découpées sur un horizon qui n'a pas de second plan. — La branche, ou, si vous voulez, la *brame* de Damiette, baigne des villes considérables, et traverse partout des campagnes fécondes; les palmiers sont plus beaux et plus touffus; les figuiers, les grenadiers et les tamarins présentent partout des nuances infinies de verdure. Les bords du fleuve, aux affluens des nombreux canaux d'irrigation, sont revêtus d'une végétation toute primitive; du sein des roseaux qui jadis fournissaient le papyrus et des nénuphars variés, parmi lesquels peut-être on retrouverait le lotus pourpré des anciens, on voit s'élancer des milliers d'oiseaux et d'insectes. Tout papillote, étincelle et bruit, sans tenir compte de l'homme, car il ne passe pas là dix Européens par année; ce qui veut dire que les coups de fusil viennent rarement troubler ces solitudes populeuses. Le cygne sauvage, le pélican, le flamant rose, le héron blanc et la sarcelle se jouent autour des djermes et des canges; mais des vols de colombes, plus facilement effrayées, s'égrènent çà et là en longs chapelets dans l'azur du ciel.

Nous avions laissé à droite Charakhanieh situé sur l'emplacement de l'antique *Cercasorum;* Dagoueh, vieille retraite des brigands du Nil qui suivaient, la nuit, les barques à la nage en cachant leur tête dans la cavité d'une courge creusée; Atrib, qui couvre les ruines d'Atribis, et Methram, ville moderne fort peuplée, dont la mosquée, surmontée d'une tour carrée, fut, dit-on, une église chrétienne avant la conquête arabe.

Sur la rive gauche on retrouve l'emplacement de Busiris sous le nom de Bouzir, mais aucune ruine ne sort de terre; de l'autre côté du fleuve, Semenhoud, autrefois Sebennitus, fait jaillir du sein de la verdure ses

dômes et ses minarets. — Les débris d'un temple immense, qui paraît être celui d'Isis, se rencontrent à deux lieues de là. Des têtes de femmes servaient de chapiteau à chaque colonne; la plupart de ces dernières ont servi aux Arabes à fabriquer des meules de moulin.

Nous passâmes la nuit devant Mansourah, et je ne pus visiter les fours à poulets célèbres de cette ville, ni la maison de Ben-Lockman où vécut saint Louis prisonnier. Une mauvaise nouvelle m'attendait à mon réveil; le drapeau jaune de la peste était arboré sur Mansourah, et nous attendait encore à Damiette, de sorte qu'il était impossible de songer à faire des provisions autres que d'animaux vivans. C'était de quoi gâter assurément le plus beau paysage du monde; malheureusement aussi les rives devenaient moins fertiles; l'aspect des rizières inondées, l'odeur malsaine des marécages, dominaient décidément, au-delà de Pharescour, l'impression des dernières beautés de la nature égyptienne. Il fallut attendre jusqu'au soir pour rencontrer enfin le magique spectacle du Nil élargi comme un golfe, — des bois de palmiers plus touffus que jamais, de Damiette, enfin, bordant les deux rives de ses maisons italiennes et de ses terrasses de verdure; spectacle qu'on ne peut comparer qu'à celui qu'offre l'entrée du grand canal de Venise, et où de plus les mille aiguilles des mosquées se découpaient dans la brume colorée du soir.

On amarra la cange au quai principal, devant un vaste bâtiment décoré du pavillon de France; mais il fallait attendre le lendemain pour nous faire reconnaître et obtenir le droit de pénétrer avec notre belle santé dans le sein d'une ville malade. Le drapeau jaune flottait sinistrement sur le bâtiment de la marine, et la consigne était toute dans notre intérêt. Cependant nos provisions étaient épuisées, et cela ne nous annonçait qu'un triste déjeuner pour le lendemain.

Au point du jour toutefois, notre pavillon avait été signalé, — ce qui prouvait l'utilité du conseil de Mme Bonhomme, — et le janissaire du consulat français venait nous offrir ses services. J'avais une lettre pour le consul, et je demandai à lui être présenté. Après être allé l'avertir, le janissaire vint me prendre et me dit de faire grande attention, afin de ne toucher personne et de ne point être touché pendant la route. Il marchait devant moi avec sa canne à pomme d'argent, et faisait écarter les curieux. — Nous montons enfin dans un vaste bâtiment de pierre, fermé de portes énormes, et qui avait la physionomie d'un *okel* ou caravansérail. C'était pourtant la demeure du consul ou plutôt de l'agent consulaire de France qui est en même temps l'un des plus riches négocians en riz de Damiette.

J'entre dans la chancellerie, le janissaire m'indique son maître, et j'allais bonnement lui remettre ma lettre dans la main. — *Aspetta!* me dit-il d'un air moins gracieux que celui du colonel Barthélemy quand

on voulait l'embrasser, — et il m'écarte avec un bâton blanc qu'il tenait à la main. Je comprends l'intention, et je présente simplement la lettre. Le consul sort un instant sans rien dire, et revient tenant une paire de pincettes; il saisit ainsi la lettre, en met un coin sous son pied, déchire très adroitement l'enveloppe avec le bout des pinces, et déploie ensuite la feuille, qu'il tient à distance devant ses yeux en s'aidant du même instrument.

Alors sa physionomie se déride un peu, il appelle son chancelier, qui seul parle français, et me fait inviter à déjeuner, mais en me prévenant que ce sera *en quarantaine*. Je ne savais trop ce que pouvait valoir une telle invitation, mais je pensai d'abord à mes compagnons de la cange, et je demandai ce que la ville pouvait leur fournir.

Le consul donna des ordres au janissaire, et je pus obtenir pour eux du pain, du vin et des poules, seuls objets de consommation qui soient supposés ne pouvoir transmettre la peste. La pauvre esclave se désolait dans la cabine; je l'en fis sortir pour la présenter au consul.

En me voyant revenir avec elle, ce dernier fronça le sourcil :

— Est-ce que vous voulez emmener cette femme en France? me dit le chancelier.

— Peut-être, si elle y consent et si je le puis; en attendant, nous partons pour Beyrouth.

— Vous savez qu'une fois en France elle est libre?

— Je la regarde comme libre dès à présent.

— Savez-vous aussi que si elle s'ennuie en France, vous serez obligé de la faire revenir en Égypte à vos frais?

— J'ignorais ce détail.

— Vous ferez bien d'y songer. Il vaudrait mieux la revendre ici.

— Dans une ville où est la peste? ce serait peu généreux!

— Enfin c'est votre affaire.

Il expliqua le tout au consul, qui finit par sourire et qui voulut présenter l'esclave à sa femme. En attendant, on nous fit passer dans la salle à manger, dont le centre était occupé par une grande table ronde. Ici commença une cérémonie nouvelle.

Le consul m'indiqua un bout de la table où je devais m'asseoir; il prit place à l'autre bout avec son chancelier et un petit garçon, son fils sans doute, qu'il alla chercher dans la chambre des femmes. Le janissaire se tenait debout à droite de la table pour bien marquer la séparation.

Je pensais qu'on inviterait aussi la pauvre Zeynëby, mais elle s'était assise, les jambes croisées, sur une natte, avec la plus parfaite indifférence, comme si elle se trouvait encore au bazar. Elle croyait peut-être au fond que je l'avais amenée là pour la revendre.

Le chancelier prit la parole et me dit que notre consul était un négociant catholique natif de Syrie, et que, l'usage n'étant pas, même chez

les chrétiens, d'admettre les femmes à table, on allait faire paraître la *khanoun* (maîtresse de la maison), seulement pour me faire honneur.

En effet, la porte s'ouvrit; une femme d'une quarantaine d'années, et d'un embonpoint marqué, s'avança majestueusement dans la salle et prit place en face du janissaire sur une chaise haute avec escabeau, adossée au mur. Elle portait sur la tête une immense coiffure conique drapée d'un cachemire jaune avec des ornemens d'or. Ses cheveux nattés et sa poitrine découverte étincelaient de diamans. Elle avait l'air d'une madone, et son teint de lis pâle faisait ressortir l'éclat sombre de ses yeux dont les paupières et les sourcils étaient peints selon la coutume.

Des domestiques, placés de chaque côté de la salle, nous servaient des mets pareils dans des plats différens, et l'on m'expliqua que ceux de mon côté n'étaient pas en quarantaine et qu'il n'y avait rien à craindre si par hasard ils touchaient mes vêtemens. Je comprenais difficilement comment, dans une ville pestiférée, il y avait des gens tout-à-fait isolés de la contagion. J'étais cependant moi-même un exemple de cette singularité.

Le déjeuner fini, la khanoun, qui nous avait regardés silencieusement sans prendre place à notre table, avertie par son mari de la présence de l'esclave amenée par moi, lui adressa la parole, lui fit des questions et ordonna qu'on lui servît à manger. On apporta une petite table ronde pareille à celles du pays, et le service en quarantaine s'effectua pour elle comme pour moi.

Le chancelier voulut bien ensuite m'accompagner pour me faire voir la ville. La magnifique rangée des maisons qui bordent le Nil n'est pour ainsi dire qu'une décoration de théâtre; tout le reste est poudreux et triste; la fièvre et la peste semblent transpirer des murailles. Le janissaire marchait devant nous en faisant écarter une foule livide vêtue de haillons bleus. Je ne vis de remarquable que le tombeau d'un santon célèbre honoré par les marins turcs, une vieille église bâtie par les croisés dans le style byzantin et une colline aux portes de la ville entièrement formée, dit-on, des ossemens de l'armée de saint Louis.

Je craignais d'être obligé de passer plusieurs jours dans cette ville désolée. Heureusement le janissaire m'apprit le soir même que la bombarde la *Santa-Barbara* allait appareiller au point du jour pour les côtes de Syrie. Le consul voulut bien y retenir mon passage et celui de l'esclave; — le soir même nous quittions Damiette pour aller rejoindre en mer ce bâtiment commandé par un capitaine grec.

GÉRARD DE NERVAL.

PHILOLOGIE FRANÇAISE.

I. — *Des Variations du Langage français*,
par M. F. Génin; — 1 vol. in-8°.
II. — *Remarques sur la Langue française au dix-neuvième siècle*,
par M. F. Wey; — 2 volumes in-8°.[1]

Si nous ne savons pas aujourd'hui notre langue, ce n'est pas faute de leçons, car nous avons des maîtres de toute sorte : jamais on n'a tant étudié la langue française. De grands écrivains n'ont pas dédaigné de se faire commentateurs, de restituer des passages, de discuter des textes, enfin de nous apprendre en détail cette langue du XVIIe siècle, qu'ils nous enseignent mieux encore par leurs écrits, car les excellens modèles sont la meilleure de toutes les leçons. D'autres moins habiles, mais fidèles aux mêmes principes, exaltent Bossuet et Pascal dans un langage un peu mélangé, et recommandent le style du grand siècle dans un style qu'aucun siècle encore n'a connu; mais tous, grands ou petits, semblent se réunir en ce point, que notre langue et partant notre littérature sont tombées dans une décadence dont elles se relèveront difficilement. Il y a toujours eu des gens qui ont employé leur vie à regretter le temps passé, et qui sont morts sans avoir pu se consoler d'un malheur, irréparable il est vrai, celui d'avoir vécu de leur temps; gens chagrins et moroses, qui se seraient également lamentés s'ils étaient nés cent ou deux cents ans plus tôt, au milieu même de cet âge d'or, objet de leurs regrets. Voltaire a écrit quelque part : « Nous sommes comme les avares, qui disent toujours que le temps est dur. » Cette manie est de tous les siècles, mais jamais peut-être elle n'a été

(1) Librairie de Firmin Didot, rue Jacob.

aussi commune qu'aujourd'hui. On ne s'est pas contenté de nous avertir que la poésie française était en proie à une effrayante corruption; on ajoute, pour nous consoler, que cette décadence était inévitable, et que les choses devaient se passer ainsi. On a bâti là-dessus le plus triste système du monde, la doctrine du fatalisme a pénétré presque dans l'histoire littéraire, et, si l'on en croit quelques critiques, une langue n'a que trois périodes à parcourir : elle naît, elle vit, elle meurt, sans espérance de résurrection. Ah! combien est plus consolante l'opinion d'Horace, et plus riante la comparaison dont il se sert!

Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos
Prima cadunt, ita verborum vetus interit ætas...

Mais non; pour nos Jérémies modernes, un idiome n'est point cet arbre qui, perdant ses feuilles au déclin de l'année, les verra renaître au printemps : c'est une plante chétive qui ne fleurit qu'une fois et qui meurt avec l'automne.

Cette doctrine est neuve sans doute, mais elle est désolante; et ce qui semble parfois assez singulier, c'est de voir les gens qui la professent s'en affliger médiocrement. Ils aiment sans doute les lettres, quand ce ne serait que par reconnaissance, puisqu'ils leur doivent souvent tout ce qu'ils sont. Ce devrait être pour eux une affliction profonde de voir mourir une littérature, surtout celle de leur patrie; car la mort d'une littérature est ce qu'il y a de plus triste au monde après la mort d'une nation.

Chose plus bizarre encore! au-dessus de ces gens, dont le métier est de gémir perpétuellement, se trouvent des écrivains célèbres qui déplorent sérieusement notre décadence, et auxquels pourtant notre époque doit une partie de sa gloire littéraire; ils ne cessent de défendre leur système dans un style qui le dément. Cela me rappelle qu'au moment où éclata la querelle des anciens et des modernes, tous les modernes illustres, Racine, Boileau, La Bruyère, Fénelon, La Fontaine lui-même, prirent parti pour les anciens. Admirable modestie de ces grands hommes! ils ne s'apercevaient pas que leurs œuvres étaient la meilleure réponse qu'on pût opposer à leur opinion. Il est vrai que La Motte et Perrault avaient trop de rancune, ou pas assez d'esprit, pour employer un si bon argument.

Il faut pourtant convenir que cette prévention des gens d'esprit contre leurs contemporains est un sentiment assez naturel. Placé au milieu même d'une société, vous en voyez mieux toutes les misères; et comme en littérature, ainsi qu'en toute autre chose, le médiocre et le mauvais abondent, les œuvres misérables nous masquent les chefs-d'œuvre. En tout temps, les bons livres sont des raretés; les livres sans valeur sont le pain quotidien de la littérature, et l'on conçoit que les esprits délicats s'impatientent de trouver si rarement une nourriture à leur gré.

Quand on juge un siècle à distance, l'effet n'est plus le même : le XVII[e] siècle, par exemple, n'est plus pour nous qu'un groupe illustre de quelques grands hommes se détachant dans le lointain sur un fond de lumière et dominant leurs contemporains prosternés autour d'eux; ce tableau nous enchante; peu à peu nous nous habituons à croire qu'à cette époque privilégiée tout le monde pensait et écrivait à peu près comme ces grands hommes, et nous répétons avec complaisance le mot de Courier : « La moindre femmelette de ce temps-là vaut mieux pour le langage que les Jean-Jacques, Diderot, d'Alembert, contemporains ou postérieurs. » Malheureusement cette douce illusion se dissipe lorsqu'on approche et qu'on étudie le grand siècle ailleurs que dans les chefs-d'œuvre. Descendez un peu plus bas que les grands hommes, non pas aux derniers rangs, mais seulement de quelques degrés au-dessous, et vous trouverez qu'alors le mauvais langage n'était guère plus rare qu'aujourd'hui; que s'il paraissait moins de détestables ouvrages, c'est uniquement parce qu'on écrivait beaucoup moins, et que les *femmelettes* qui auraient pu en remontrer à Jean-Jacques seraient des femmes rares dans tous les temps. Lisez les mémoires et les correspondances d'alors; vous verrez Mascaron, La Rue, Fléchier, faire fort bonne figure à côté de Bossuet, et beaucoup de poètes infimes occuper la renommée au moins autant que Molière et La Fontaine. Alors, comme aujourd'hui, les bons et les mauvais auteurs étaient souvent confondus et placés sur le même rang. La postérité seule a fait le triage, les contemporains ne le faisaient pas. Quelques chefs-d'œuvre paraissaient de temps en temps, mais l'homme de goût était poursuivi chaque jour par la prose insipide et par les méchans vers, et, dans sa mauvaise humeur, il était souvent tenté de s'écrier, comme Alceste au plus beau moment du siècle, en 1666 :

> Le méchant goût du siècle en cela me fait peur :
> Nos pères tout grossiers l'avaient beaucoup meilleur,
> Et je prise bien moins tout ce que l'on admire
> Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

« Si nos ancêtres ont mieux écrit que nous, dit La Bruyère, ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour et l'expression, par la clarté et la brièveté du discours, c'est une question souvent agitée, toujours indécise : on ne la terminera point en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid écrivain de l'autre siècle au plus célèbre de celui-ci, ou les vers de Laurent, payé pour ne plus écrire, à ceux de Marot et de Desportes. Il faudrait, pour prononcer juste sur cette matière, opposer siècle à siècle et excellent ouvrage à excellent ouvrage, par exemple, les meilleurs rondeaux de Benserade ou de Voiture à ces deux-ci, qu'une tradition nous a conservés... » Et La Bruyère nous cite, comme Alceste, deux échantillons du temps passé, qui sont peut-être,

il est vrai, de sa façon. Fénelon se prononçait plus nettement encore, et déclarait que *le vieux langage se faisoit regretter*. On voit qu'en toutes choses cet âge d'or, où tout fut pour le mieux, chacun le place toujours dans le passé, jamais dans le présent (1).

Ces réflexions devraient bien nous engager à ne pas lever si souvent les mains au ciel avec des transports de désespoir toutes les fois que nous sommes témoins d'un succès scandaleux ou d'une disgrace imméritée, et à examiner un peu plus froidement si notre siècle est réellement aussi déshérité que quelques-uns le prétendent. Il est vrai que cet examen est tout-à-fait inutile pour ceux qui pensent qu'après les époques de perfection viennent fatalement des époques de décadence et d'incurable dépérissement.

A l'appui de ce système, on ne cite jamais qu'un exemple, le seul, en effet, qui puisse faire illusion, celui de la littérature romaine. Encore, pour que cet exemple fût concluant, faudrait-il que cette littérature se fût épuisée d'elle-même, sans intervention de causes extérieures. Or, l'avilissement de Rome sous les empereurs, le bouleversement du monde païen opéré par l'avénement du christianisme, les invasions des barbares, sont des faits qui reviennent rarement dans l'histoire du monde, et par conséquent dans l'histoire des littératures. Lors même que cet exemple aurait quelque valeur, oublie-t-on que la littérature grecque s'est renouvelée pendant dix siècles, en Ionie, à Athènes, à Alexandrie, partout enfin où vécut le génie de la Grèce? Oublie-t-on que la littérature italienne s'est relevée trois fois déjà? Et la littérature anglaise, que de transformations et de vicissitudes depuis Shakspeare jusqu'à Byron!

Sans doute il y a dans la vie des littératures, comme dans la vie des hommes, un âge d'innocence qui passe pour ne plus revenir : un peuple

(1) Cette prévention est peut-être inévitable; cependant nous commettons aussi sur ce point quelques injustices volontaires dont il serait bon de se préserver. Non-seulement nous ne jugeons les siècles passés que sur leurs grands hommes, mais ces grands hommes mêmes, nous ne les jugeons que sur ce qu'ils ont fait d'excellent. Quand on nous parle de Corneille et de Molière, nul ne pense aux dix pièces illisibles de l'un, ni au *Don Garcie* de l'autre, et l'on a raison; mais un moderne n'en est pas quitte à si bon marché. Parlez à quelque critique mécontent de son siècle des *Méditations* et des *Harmonies :* — Très bien, vous dira-t-il en hochant la tête; mais *la Chute d'un Ange*, mais les *Recueillemens poétiques*...... — Et le même homme vous citera avec enthousiasme une vingtaine de strophes admirables, choisies çà et là dans Malherbe au milieu d'un déluge de strophes détestables, et qui suffisent pourtant à faire de Malherbe un poète excellent, tandis que, pour M. de Lamartine, *le Lac, le Crucifix*, vingt autres pièces, ne suffisent point! Que voulez-vous? il a fait *la Chute d'un Ange* et les *Recueillemens poétiques*. — On répondra peut-être qu'il faut savoir gré à Malherbe d'avoir écrit quelques belles choses à une époque où la langue n'était pas encore formée; mais il me semble que, pour ceux qui pensent que nous sommes en décadence, il n'y a guère moins de mérite à avoir fait *le Lac* dans un temps de corruption que les *Stances à Duperrier* à une époque de barbarie.



n'a pas deux fois son Homère; mais, quand l'innocence a quitté le cœur de l'homme, il y reste toujours une place pour la vertu; quand la poésie primitive a disparu, l'art vient la remplacer, et peut toujours rajeunir l'inspiration. Quelles sont, d'ailleurs, les littératures modernes qui ont eu cet âge d'innocence? L'art y apparaît dès le début; les poètes les plus indépendans, même Dante et Milton, ont des ancêtres dont ils n'ont pas perdu le souvenir, et il n'est point d'écrivain moderne auquel ne puisse s'appliquer le profond axiome de Brid'oison : *On est toujours le fils de quelqu'un*. On n'est plus admis à nous dire aujourd'hui que le XVIIe siècle était la première floraison de l'esprit français, et que c'est là ce qui en rend le retour impossible. Est-ce que la poésie de Ronsard ne succédait pas au contraire à cinq siècles d'une fécondité prodigieuse, dont des fouilles récentes nous ont révélé tous les trésors? Cette poésie du moyen-âge était-elle toujours aussi naïve qu'on a voulu le croire? N'avait-elle pas aussi ses raffinemens? Il semblerait, à entendre certaines gens, que le XVIIe siècle, en arrivant, a trouvé la place nette, et qu'il n'a pas eu de déblaiement à faire. Je ne sais s'il est bien juste de dire que Villon *débrouilla l'art confus de nos vieux romanciers;* mais ce qui est certain, c'est que le XVIIe siècle trouva cet art fort embrouillé par Ronsard et par son école. Pêle-mêle gisaient sur le sol des décombres de toute espèce, des matériaux apportés de tout pays, gaulois, grecs, romains, italiens, et c'est au milieu de ce désordre, c'est en faisant un choix parmi tous ces débris, que le XVIIe siècle a bâti cet édifice d'une majesté si simple et d'un ensemble si régulier.

Ce n'est point de la barbarie, mais de la corruption qu'est né le siècle de Louis XIV. Eh bien! pour ceux même qui se désespèrent en voyant aujourd'hui notre langue encombrée de mots de toute espèce, de termes empruntés aux langues étrangères ou à la langue des sciences, notre époque n'est-elle pas exactement dans la même situation que le XVIIe siècle à son début? En considérant les écrivains illustres que nous possédons encore, il est permis de ne pas croire à notre décadence. Cette décadence, d'ailleurs, fût-elle incontestable, l'histoire du temps passé peut nous faire espérer une renaissance. En attendant, étudions, comme on nous le conseille, cette langue dépositaire de tant de chefs-d'œuvre. Seulement ici nous pouvons être embarrassés. On s'accorde bien à nous déclarer fort malades, mais on dispute sur les remèdes à appliquer. Les uns (ce sont peut-être les plus sages) veulent qu'on étudie librement et sans prévention tous les monumens de notre littérature depuis trois siècles, et ils ont peine à comprendre qu'il se trouve des gens assez délicats pour ne pouvoir goûter le style de Rousseau après celui de Pascal et de Bossuet. D'autres veulent qu'on se renferme dans le XVIIe siècle; mais ici encore on ne s'entend guère. Les uns admettent le siècle tout entier, d'autres ne jurent que par Port-



Royal : ce sont les littérateurs jansénistes, espèce curieuse à étudier; ces gens-là rêvent qu'hier ils sont allés visiter la mère Angélique et toucher familièrement la main à M. Nicole et à M. Arnauld. D'autres ne veulent que de la première moitié du siècle; Racine, Fénelon, La Bruyère, leur semblent déjà des corrupteurs. Le XVIe siècle a ses dévots, comme on sait. Enfin vous trouvez des littérateurs qui recommandent la chanson de Roland comme un remède souverain contre la contagion. Peut-être un jour se trouvera-t-il des gens qui remonteront plus haut encore et nous imposeront l'étude du celte et du kimry comme indispensable pour l'intelligence de Molière et de La Fontaine. Cela commence à être inquiétant. L'étude du français devient vraiment trop difficile, et il serait peut-être plus court et plus facile d'apprendre le chinois ou le sanscrit.

M. Génin n'attache-t-il pas une importance exagérée à cette étude du vieux français? Il cite dans sa préface cette phrase de Voltaire : « Songeons à conserver dans sa pureté la belle langue qu'on parlait dans le grand siècle de Louis XIV. » — « Cela vous plaît à dire, répond M. Génin; pour la conserver, il faut la comprendre; pour la comprendre, il faut connaître *ses* origines. » Il y a sans aucun doute, dans Molière et dans La Fontaine, quelques expressions qui ont besoin d'être expliquées; mais ces expressions sont en petit nombre, et le XVIIe siècle n'est pas encore assez loin de nous pour que nous ayons tant de peine à comprendre Pascal et Bossuet : ce sont là des délicatesses d'érudits. D'ailleurs, remonter jusqu'au XIIe siècle pour comprendre le XVIIe est peut-être un détour un peu long; je crois même que, sauf de très rares exceptions, la lecture de Marot, de Montaigne et de Rabelais suffit pour l'intelligence parfaite de La Fontaine et de Molière. Ce que M. Génin prouve beaucoup mieux par des citations habilement choisies, c'est que la littérature du moyen-âge, si peu connue parmi nous, mérite d'être étudiée pour elle-même. Cette raison seule suffit pour recommander l'étude du vieux français; le premier mérite d'un idiome est de nous ouvrir l'accès d'une littérature et d'augmenter ainsi la somme de nos plaisirs.

L'idée qui domine dans le livre de M. Génin avait déjà été entrevue par quelques écrivains, mais elle n'avait pas encore été fécondée et développée avec cette habileté. L'auteur a pris pour épigraphe ces deux mots : *Vox populi;* il est resté fidèle à cette devise. Courier a dit dans la préface de sa traduction d'Hérodote : « La langue poétique partout, si ce n'est celle du peuple, en est tirée du moins. Malherbe, homme de cour, disait : *J'apprends tout mon français à la place Maubert*, et Platon, poète s'il en fut, Platon, qui n'aimait pas le peuple, l'appelle son maître de langue. Demandez le chemin de la ville à un paysan de Varlungo ou de Pérétola, il ne vous dira pas un mot qui ne semble pris dans Pétrar-

que, tandis qu'un cavalier de San-Stephano parle l'italien francisé (*infrancesato*, comme ils disent) des antichambres de Pitti. *Ariane, ma sœur, de quel amour blessée*, n'est pas une phrase de marquis; mais nos laboureurs chantent : *Féru de ton amour, je ne dors nuit ni jour*. C'est la même expression. » Chacun a pu faire la même remarque. Qui n'a observé dans le peuple, surtout en province, une foule de locutions qui ne s'emploient plus aujourd'hui, mais qu'on retrouve dans les écrivains du XVIIe siècle (1)? Cela se conçoit aisément. Le langage s'altère et se corrompt plus vite dans les hautes classes, parce qu'il y subit des variations continuelles et les fantaisies ridicules de la mode. A toute époque, sur ce fond qui ne varie guère, se dessinent les enjolivemens et les broderies qu'y ajoute le beau monde. Nos plus grands écrivains n'échappent pas à la contagion, et l'on peut toujours distinguer chez eux, à côté du pur français, le jargon à la mode. Le langage des précieuses et des petits maîtres n'a-t-il pas pénétré jusque dans *Polyeucte* et dans *Andromaque*? Et les *flammes*, et les *chaînes*, et toutes ces phrases ridicules inventées pour peindre l'amour, est-ce à Corneille et à Racine, ou à leurs contemporains du grand monde, qu'il est juste de les reprocher? Il est à croire même que toutes ces fadaises, qui nous font rire aujourd'hui, ne contribuaient pas médiocrement au succès de ces admirables tragédies. La chanson d'Alceste, *Si le roi m'avait donné....*, est dans le langage du peuple, et elle est d'un style excellent; mais voici comment s'exprimait la bonne société :

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
> L'absence aux vrais amans est encor plus funeste;

ou bien :

> Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort :
> Tel craint de le fâcher, qui ne craint pas la mort.

Ces phrases faites, ces locutions prétentieuses, deviennent bientôt communes; c'est la peste de la littérature. Le style littéraire est infesté de ces locutions, qui sont devenues vulgaires, sans cesser pourtant d'être affectées. Usées et maniérées tout à la fois, elles inspirent le même dégoût que le costume porté d'ordinaire par messieurs les chevaliers d'industrie, habits à coupe prétentieuse, mais sales et rapés.

Le peuple, au contraire, se préserve aisément du jargon, qui passe

(1) *Tout à l'heure* se dit encore à Bourges, et *à cette heure* à Paris, pour signifier *dans ce moment, actuellement*. « *Il se fait payer tout à l'heure*, pour dire *sur-le-champ*. » (FURETIÈRE.) « *Je l'entends bien à cette heure*. » (FÉNELON, 2e Dialogue *sur l'Éloquence*.) *D'abord* s'emploie encore, à Bordeaux, dans le sens de *sur-le-champ*.

> Pour m'en éclaircir donc, j'en demande, et *d'abord*
> Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord.
> (BOILEAU.)

On pourrait aisément multiplier ces rapprochemens.

au-dessus de lui. Il ne subit pas l'influence de l'hôtel de Rambouillet; il n'adopte pas le *persiflage* avec les roués de la régence, ou le *grasseyement* avec les incroyables du directoire : il garde le vieux langage et la vieille prononciation, telle qu'il l'a reçue, et reste fidèle à l'ancien usage pour les mots comme pour les habits.

Nous sourions de pitié quand nous entendons le peuple dire : *J'avons, j'étions*. C'était là pourtant le langage dont on se servait à la cour toute littéraire de François Ier; d'ailleurs, ce singulier joint à un pluriel est-il plus bizarre que cette formule, employée partout, et notamment dans les préfaces : *Dans ce drame, nous nous sommes efforcé...*; ou que le *vous* avec un singulier, quand nous nous adressons à une seule personne : *Monsieur, vous êtes étonné?...* Comme le remarque très bien M. Génin, c'est tout simplement le pronom que nous mettons au pluriel en laissant le verbe au singulier, tandis que le peuple fait tout le contraire : l'un n'est pas plus extraordinaire que l'autre. Le peuple dit *ostiné* au lieu d'*obstiné* : cette prononciation est déclarée obligatoire par Théodore de Bèze. Quant aux *t* et aux *s* que le peuple met devant les mots commençant par une voyelle, et qui préviennent les hiatus, cela prouve une délicatesse d'oreille plus rare, à ce qu'il paraît, dans les hautes classes que dans les classes inférieures. Les Grecs mettaient des lettres euphoniques pour prévenir le concours des voyelles; le peuple de France est Athénien en ce point. Le beau monde n'a-t-il pas conservé une foule de ces *cuirs* sans s'en douter : *va-t-il, ne voilà-t-il pas*, etc.? Ce sont des exceptions pour vous; mais le peuple n'en fait pas, et se montre en cela plus fidèle que vous à l'analogie et à la tradition, car les consonnes ainsi intercalées se retrouvent dans la vieille langue : elles contribuaient à la rendre moins sourde et plus harmonieuse. A cet égard, le livre de M. Génin est excessivement curieux : c'est sans doute une idée excellente que de prouver à notre dédaigneuse société que la langue et la prononciation du peuple ne sont pas une altération du bon langage et de la bonne prononciation, mais simplement une suite d'archaïsmes curieux à étudier. Il y a là quelque chose de neuf et d'intéressant; c'est une idée dont on aurait dû peut-être tenir un peu plus de compte à M. Génin. Quand on s'engage ainsi dans un pays peu connu, il est sans doute fort naturel de s'égarer quelquefois, et je ne m'étonne nullement que ce malheur soit arrivé à M. Génin.

Il est superflu de répéter ici les critiques auxquelles ce livre a donné lieu; les reproduire sans y ajouter quelque chose de nouveau serait assez ridicule : on l'a fait ailleurs, je le sais; mais je n'ai aucun motif pour en faire autant, et l'on ne me pardonnerait pas sans doute des répétitions inutiles, que de pieuses rancunes peuvent seules excuser.

D'ailleurs, ce livre est aujourd'hui dans les mains des érudits. M. Génin y combat souvent les opinions de MM. Charles Nodier, Ampère,

Guessard. Ce seraient donc les opinions, non-seulement de M. Génin, mais aussi celles de ses savans adversaires, qu'il me faudrait approuver ou combattre; on comprend que j'aime mieux ici avouer mon incompétence que de pécher par excès de présomption. Dans la critique savante et spirituelle que M. Guessard a faite de cet ouvrage, il prouve assez bien que les opinions de M. Génin sont trop absolues, et qu'il a voulu réduire la langue et la prononciation usitées au moyen-âge, dans les diverses provinces, à une sorte de simplicité, d'unité, qui ne pouvait exister alors, puisqu'elle n'existe pas même aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, ce livre est un livre utile, puisqu'il a donné à une foule de personnes l'idée d'étudier une langue et une littérature qu'elles ne connaissaient pas. M. Guessard dit ingénieusement, en critiquant ce livre, que *l'esprit, si piquant qu'il soit,* n'est, *après tout, qu'un assaisonnement, et qu'on ne se nourrit pas de sel.* Sans doute, mais cet assaisonnement est fort nécessaire à une nourriture aussi difficile à digérer que la grammaire. C'est déjà beaucoup d'avoir pu se faire lire, et je sais plus d'un savant qui y serait embarrassé. D'ailleurs, lors même que M. Guessard aurait toujours raison contre M. Génin, il resterait encore dans cet ouvrage assez de choses vraies et instructives pour tous ceux qui sont ignorans en cette matière, au nombre desquels je me hâte de me placer. Cependant, comme le critique pieux dont il était question tout à l'heure s'est cru le droit de censurer son savant adversaire, j'en conclus que l'ignorance n'est pas absolument une raison pour s'interdire ici toute critique, et, pour suivre un si bel exemple, je veux soumettre à M. Génin deux petites objections, fort légères sans doute et telles qu'en peut faire un ignorant.

Il y a dans ce livre passablement d'épigrammes contre M. Victor Hugo : en voici une, dont la justesse ne m'est pas démontrée.

On lit dans *Ruy-Blas :*

> Ce bois de Calembourg est exquis. . . . .
> Portez cette cassette en bois de Calembourg
> A mon père, monsieur l'électeur de Neubourg.

« *J'ai la douleur*, dit à ce propos M. Génin, de ne trouver le bois de Calembourg ni dans le dictionnaire de l'Académie ni dans le complément. Je ne puis croire que M. Hugo ait créé une nouvelle essence de bois, uniquement pour en fabriquer une cassette à l'électeur de Neubourg. » La charité m'ordonne ici de consoler la *douleur* de M. Génin. Non, ce bois n'est pas de l'invention de M. Hugo. Ouvrez un dictionnaire quelconque d'histoire naturelle, et vous y trouverez que le bois de Calembourg ou Cunambourg est un bois odoriférant, de couleur verdâtre, *qu'on emploie en ouvrages de tabletterie.* M. Génin dira peut-être qu'un poète ne doit pas employer un mot qui ne se trouve pas dans le diction-

naire de l'Académie; mais Corneille et d'autres se sont permis qnelques petites libertés de même nature, et M. Génin chercherait vainement le mot *alfanges* dans le dictionnaire de l'Académie, quoique Corneille l'ait employé dans un passage assez connu, dans le récit du Cid.

Ailleurs M. Génin disserte savamment sur l'étymologie d'un mot fort usité sous l'empire pour désigner ceux qui n'étaient pas militaires, *pékin* ou *péquin*. M. Ampère et M. Guessard font venir ce mot de *paganus;* M. Génin le fait dériver de cette locution latine : *Homo* PER QUEM *omnia fiunt,* un individu qui fait l'homme d'importance. Or, on a fait très justement observer à M. Génin que, sous l'empire, ce n'était guère le bourgeois qui faisait l'homme d'importance, mais bien plutôt le militaire. D'ailleurs, ce mot ne se trouve nulle part, que je sache, avant la fin du siècle dernier; il faut donc aller chercher ailleurs une étymologie. En voici une, mais bien grossière, tellement que j'ai honte de la citer en un si grave sujet; mais enfin la voici telle qu'on me l'a communiquée.

Vers la fin de la révolution, beaucoup de militaires se trouvaient en congé et allaient montrer leurs uniformes dans les salons de Paris. Ils y rencontraient les *commissaires de canton,* notables personnages sans doute, mais qui, tout frais venus de leurs départemens, faisaient assez triste figure à côté des militaires. « Qu'est-ce que ces *commissaires de canton?* disaient ceux-ci. D'où sortent ces *Chinois*-là? de Canton ou de Pékin? » Il paraît que ce dernier mot fit fortune, et on continua pendant long-temps à l'appliquer, non plus seulement aux commissaires de canton, mais en général à tous les bourgeois.

Je m'empresse de déclarer que je tiens assez peu à cette étymologie. Toutefois il serait assez piquant qu'elle fût la seule vraie. Ce serait un petit supplément à ajouter à l'histoire de la fameuse inscription : *Ici est le chemin des ânes.* Si quelque ancien militaire voulait recueillir ses plus lointains souvenirs, peut-être pourrait-il nous édifier sur ce point, et terminer, mieux que l'Académie elle-même, cette dispute de savans.

Venons maintenant à l'ouvrage de M. Francis Wey; ici nous serons plus à notre aise. L'auteur s'occupe de la langue française actuelle; c'est un sujet sur lequel chacun peut se croire un peu plus compétent. Cet ouvrage se divise en deux parties. Trois cent dix-sept remarques détachées sur des locutions vicieuses occupent un volume et la moitié du suivant. Le reste du second volume est employé à des remarques sur le style et sur la composition littéraire. Disons d'abord, avant de faire nos restrictions, que le livre de M. Francis Wey est d'une lecture facile et attachante. Il a cela de commun avec le livre de M. Génin; il en diffère beaucoup, d'ailleurs, et par les opinions et par le style.

Ce n'est pas M. Francis Wey qui irait, avec Malherbe et Paul-Louis Courier, chercher son français à la place Maubert. « L'idiome des

Français est gentilhomme, nous dit-il, et il demeure tel parce que le goût national est porté par l'éducation et l'usage à cette gentilhommerie. » Cela n'est peut-être pas très clair. On a souvent parlé du style *grand-seigneur* de Saint-Simon; il me semble que, quand ce duc et pair écrit bien, il ne s'exprime pas autrement que Molière, avec lequel il a plus d'un rapport, comme M. Sainte-Beuve l'a judicieusement remarqué. Ce qui le distingue de Molière, ce sont ses phrases inachevées, ses constructions pénibles, ses obscurités, défauts inévitables d'une plume trop rapide. Ce n'est sans doute pas là ce qui constitue le style *grand-seigneur;* mais, pour éclaircir ce point, ouvrons le livre de M. Wey. J'y trouve ce jugement sur *le Bourru bienfaisant* de Goldoni : « Comment s'amuser du *Bourru bienfaisant*, qui, durant trois grands actes, maltraite sa famille et l'assomme; personnage tellement désagréable et saugrenu, que l'on romprait sans hésiter tout commerce avec une maison qui posséderait un crétin aussi fastidieux? » Est-ce là *l'idiome* en question? Je n'en sais rien; mais au moins n'est-ce pas là le langage populaire que Malherbe et Courier allaient chercher à la place Maubert. Il est vrai que M. Francis Wey goûte médiocrement le style de Courier : *« M. Cormenin, sec et déchiqueté comme Courier, son émule.»* Jugement un peu sévère peut-être en ce qui concerne Courier. Il y aurait aussi quelque chose à redire à cette phrase, attendu que, dans l'*idiome des Français*, un écrivain peut bien être le *modèle* et non l'*émule* de ceux qui sont venus après lui. — D'ailleurs, M. Francis Wey reste fidèle à cette *gentilhommerie* en nous signalant les formules dont on ne doit point se servir dans la bonne société. « *Aller en société* est un terme digne des commis-voyageurs qui l'emploient. *Aller en soirée* est excellent dans la bouche des petits marchands et des officiers en garnison dans la province. » Ailleurs l'auteur discute la question de savoir s'il ne serait pas convenable de rendre aux ministres le titre d'*excellence*. Ce sujet mériterait sans doute d'être examiné; mais il a un peu perdu de son intérêt depuis que les *excellences* elles-mêmes se sont prononcées sur cette question.

On ne s'étonnera point sans doute, après cela, que M. F. Wey n'aime pas les philosophes. Tout en discutant, comme Pic de la Mirandole, *de omni re scibili,* sur tout ce qu'il sait, *et de quibusdam aliis,* c'est-à-dire sur un certain nombre de choses qu'il paraît savoir moins bien, il lance de vives épigrammes contre la philosophie et contre ceux qui la cultivent. Vous étudiez, avec Platon et Leibnitz, Dieu, l'homme, la nature, la société; vous voyez dans cette étude un digne emploi des facultés humaines. Peut-être même, tout en convenant que la société va mieux qu'autrefois, ou précisément parce qu'elle va beaucoup mieux, vous poussez la témérité jusqu'à croire qu'un jour elle pourra mieux aller encore; en un mot, vous croyez au progrès, à l'avenir de la raison, avec

saint Augustin et Condorcet, avec les pères de l'église et les philosophes. Cependant voici M. Francis Wey, qui, tout en passant en revue ses substantifs et ses adverbes, s'interrompt pour vous envoyer quelque amère raillerie. Progrès, avenir? mots vides de sens; philosophes, humanitaires, socialistes? rêveurs ou charlatans! D'ailleurs, ne sait-on pas que les philosophes ne peuvent se mettre d'accord? Et là-dessus M. Francis Wey reprend et développe ce vieux thème, qui rajeunit merveilleusement entre les mains de certaines gens. « C'est à la faveur de ces ténèbres (*l'obscurité du langage*) que la philosophie en impose sur le vague et le mensonge de ses spéculations : fausse philosophie, puisque les vérités proclamées par elle sont renversées d'âge en âge, que les écoles se succèdent sans cesse, et que la vérité allemande est autre que la vérité écossaise, différente elle-même de la vérité française. Et comment énoncer la vérité française entre Spinoza, Descartes, Condillac, Kant, M. Jouffroy, M. Cousin, etc., qui se contredisent et se démentent mutuellement? » Je ne sais pas trop ce que Spinoza et Kant viennent faire ici, puisqu'il n'y est question que de la vérité française; mais je voudrais bien savoir s'il y a une seule science au monde où, tout en s'accordant sur les points essentiels, les savans ne disputent pas sur une foule d'autres moins importans. L'amour-propre et partant la discorde se fourrent partout. Les sciences positives ne sont pas à l'abri de ces petits inconvéniens. « Je croyais, dit Voltaire, y trouver le repos, que Newton appelle *rem prorsus substantialem;* mais je vis que la racine carrée du cube des révolutions des planètes et les carrés de leurs distances faisaient encore des ennemis. J'ai osé mesurer toujours la force des corps en mouvement par M + V. Je m'aperçois que j'ai encouru l'indignation de quelques docteurs allemands. » Les philosophes se contredisent? mais il me semble que les grammairiens eux-mêmes ne s'en acquittent pas mal, à en juger par l'ouvrage de M. Francis Wey. L'auteur y traite parfois assez lestement des grammairiens qui ont le malheur de ne pas penser comme lui. S'ensuit-il que la grammaire soit une science vaine? S'ensuit-il que M. Wey n'ait pas souvent raison contre ses adversaires? Non, assurément.

Voici un endroit où la philosophie aurait pu être utile à M. Wey. Il ne veut pas qu'on dise *restes mortels :* « c'est une niaiserie, vu qu'il n'est pas de *restes immortels*, et que par conséquent l'épithète est superflue. » Mais pardon, monsieur; il y a toute une croyance dans cette épithète que vous déclarez superflue. Bien des gens croient, au contraire, qu'il *reste* après la mort quelque chose d'*immortel*. Les partisans de la *vérité française*, que vous avez cités plus haut, Descartes, Condillac, MM. Jouffroy et Cousin, sont ici d'accord; ce n'est point là une de ces questions *sur lesquelles ils se contredisent et se démentent mutuellement.*

Il est fâcheux que M. F. Wey ait ces préventions contre la philoso-

phie. Moins animé contre elle, il parlerait sans doute autrement de Jean-Jacques Rousseau, du *siècle dix-huitième* (*sic*), et des écrivains *politico-philosophiques par qui fut préparée la révolution;* il en voudrait moins à la révolution elle-même, et se serait épargné la peine d'aller déterrer je ne sais où, dans le *Père Duchesne*, je suppose, des mots comme *anthropophagier*, ou tout autre verbe aussi connu, dont la découverte est destinée à jeter un incurable ridicule sur la révolution, et à la ruiner pour toujours dans l'esprit des honnêtes gens. Sans doute la révolution et ses partisans ont créé quelques néologismes, grand tort assurément, qui peut pourtant être compensé par les services assez essentiels rendus par elle à la France et au monde; mais c'est une chose dont M. Wey ne tient aucun compte. Un des hommes contre lesquels il s'acharne avec une persistance singulière, c'est Mirabeau. On n'a jamais songé à présenter les discours de Mirabeau comme des modèles de correction grammaticale; ces harangues étaient des actions, non des œuvres littéraires; elles appartiennent à l'histoire plus qu'à la philologie. Pourquoi se donner le facile plaisir d'y signaler des incorrections? Pourquoi les juger comme on jugerait un discours froidement composé dans le cabinet et récité à l'Académie? Eh! mon Dieu! quand il y aurait cent fois plus de barbarismes dans ces improvisations véhémentes, qu'importe, si elles ont fait une révolution? Quand les trompettes sonnèrent sept fois autour de Jéricho, peut-être s'est-il commis plus d'une note fausse; mais, puisqu'au septième tour les vieilles murailles s'écroulèrent, le concert était excellent.

Les trompettes de nos députés n'ont pas heureusement à opérer de tels prodiges, et je conçois qu'on leur demande compte de leur musique. On peut se montrer plus rigoureux à leur égard, et M. Francis Wey a bien fait d'insister sur les incorrections de toute nature qui remplissent les discours de la tribune actuelle et passent de là dans la presse, et de la presse dans le langage commun. C'est un danger présent et réel; il était bon de le signaler. M. Francis Wey a fait un spirituel article sur la locution fameuse : *cordiale entente.* Il trouve que cette alliance (de mots) est peu française, et il s'étonne que personne à la chambre n'ait relevé cette incorrection. Il critique plusieurs phrases employées par *M. le ministre des affaires étrangères* (1); fort bien : le

(1) C'est ainsi que l'auteur désigne M. Guizot, désignation qui pourra un jour devenir obscure, car enfin le livre de M. F. Wey doit vivre plus long-temps que le ministère actuel. Quoique M. Wey attaque avec beaucoup de goût et d'esprit la manie des périphrases, il les emploie trop souvent. Il chérit également les initiales, c'est un demi-jour qui lui plaît; mais souvent le mystère est bien superflu. M. Wey a-t-il, par exemple, à désigner un auteur fameux par ses anachronismes et qui fait dîner ensemble le XVIIe et le XVIIIe siècle, Marion Delorme et l'abbé d'Olivet, chacun nommerait aussitôt cet écrivain : M. Wey, plus réservé, le désigne par ces deux initiales : *J. J.* — Ailleurs il cite une page entière du *Rhin*, sur le mot *jordonner* et le mot *métail :* il ajoute que l'auteur

nom et le talent de M. Guizot peuvent donner cours à ces barbarismes; il est utile de prendre ses précautions. Passe encore pour ces deux mots, *agissemens*, dont M. Billault est le père, et *subalternéité*, qui a pour inventeur M. de Lamartine : il y a peu d'apparence cependant que l'harmonie douteuse de ces mots invite beaucoup à les employer; mais pourquoi attaquer, comme le fait M. Wey, les phrases de M. Muret de Bord? A quoi bon? Doit-on croire qu'elles sont d'un dangereux exemple, ou plutôt n'y aurait-il pas dans cette critique quelque ingénieuse flatterie, quelque compliment délicat pour l'honorable député?

M. Wey n'est guère plus indulgent en général pour les morts que pour les vivans. On trouve dans son livre quelques jugemens littéraires qu'il est difficile d'approuver. Racine est jugé fort sévèrement. L'auteur cite les strophes sur Port-Royal, et n'a pas de peine à en démontrer l'extrême faiblesse. Il était peut-être inutile de s'acharner ainsi sur des pièces de collége composées à dix-huit ans. M. Wey n'épargne guère plus les ouvrages que Racine composa dans la maturité de son talent : il cite, par exemple, la troisième scène de *Phèdre*, en la comparant avec la scène correspondante d'Euripide. Il va sans dire qu'il donne la préférence au poète grec, c'est la mode aujourd'hui; mais il aurait pu appuyer son opinion sur de meilleures raisons. Voici une de ses critiques :

« Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Que ne puis-je, au travers d'une *noble poussière*,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière!

Les images du poète français sont moins riches et moins complètes, il faut en faire l'aveu. Ce qu'il n'a pas senti, c'est que Phèdre, ayant rêvé à toutes ces campagnes, finit par invoquer, au fond de ces solitudes des monts, des bois et des plaines, Diane, la divinité chaste que l'on implore contre Vénus, circonstance qui donne à la dernière parole de la reine une intention marquée. Phèdre, brûlée par la passion, demande l'ombre, les prairies, une source d'eau pour se désaltérer. Ces préoccupations sont naturelles; mais elle ne songe ni à des lieux couverts de poussière, ni à parler d'*une noble poussière*, parce qu'elle ne trouve pas que la poussière des chemins soit *noble*. » (Tome Ier, page 103.)

J'avoue que je n'ai pu lire ce passage sans étonnement. Ainsi donc, selon M. Francis Wey, la Phèdre de Racine veut simplement se pro-

qui a écrit cette page est un *novateur puissant*, un *génie que chacun admire*, etc. Ainsi pendant trois pages. Vous croyez qu'il va finir par le nommer? Pas du tout : il le désigne simplement par un *M.* suivi de trois étoiles : « *Jordonner*, comme l'explique M***. » Nous ne croyons pas manquer aux convenances en soulevant un peu plus encore ce voile mystérieux et en avertissant le lecteur qu'il s'agit probablement, dans tout ce passage, de M. V. H., auteur d'*Hernani*. La discrétion ne nous permet pas d'en dire davantage; mais nous espérons que le lecteur devinera.

mener sur les *chemins*, y voir passer les voitures, comme font nos Parisiennes à Longchamps. Je comprends parfaitement que ce passage de Racine paraisse fort puéril à M. Wey. Est-il besoin de rappeler que ce que Phèdre va chercher au fond des forêts, ce n'est pas la chaste Diane, mais le chasseur Hippolyte? que ce qu'elle suit de l'œil dans la carrière, c'est encore Hippolyte, soulevant autour de son char la poussière du stade (1)? Que M. Francis Wey aille entendre M[lle] Rachel dans ce rôle : qu'il la voie se soulevant avec effort, et suivant de son regard, de son bras étendu, de tout son corps, de toute son ame, ce char qui emporte tout ce qu'elle aime, et il reconnaîtra que le désir de Phèdre n'est pas d'aller se promener sur les grands chemins.

M. Wey est fort sévère encore pour quelques autres de nos grands écrivains :

« L'évêque de Meaux, le roi de l'antithèse, abuse parfois de la royauté; c'est un de ceux qui ont le plus sacrifié aux faux dieux de la phrase. » (Tome II, page 208.)

« Bernardin de Saint-Pierre ne posséda le talent de description qu'à un degré médiocre. » (Tome II, page 396.)

André Chénier, *arrière-vassal de Racine*, a eu tort de dire, en parlant d'Homère : *L'harmonieux vieillard*. « C'est comme si l'on disait à un vieil architecte : *Vieillard architectural*. » *Harmonieux* se dit plutôt des choses que des personnes; mais le poète n'a-t-il pas été souvent comparé à un instrument harmonieux, à une chose? Le poète, *cette chose sacrée et ailée*, dit Platon. *Je suis chose légère*, dit encore La Fontaine.

M. Francis Wey est quelquefois trop difficile peut-être en fait de clarté. Dans *la Folle Journée*, Figaro dit, en parlant du feu d'artifice que l'on a placé sous les grands marronniers (ce qui dérange les projets du comte Almaviva) : « Je ne m'étonne plus s'il avait tant d'humeur sur ce feu. » *Sur ce feu* n'est peut-être pas très correct; mais le lecteur apprendra, sans doute avec surprise, qu'en lisant ce passage, il a couru le risque de faire un bien grossier contre-sens. « *Qui ne croirait*, s'écrie M. Wey, *qu'on a fait rôtir le comte Almaviva, et que telle est la cause de cette humeur?* » Mais pourquoi se méfier à ce point de la sagacité des lecteurs? Pourquoi supposer le public si dépourvu d'intelligence? Il est vrai que ce préjugé est excusable chez un journaliste.

Quelquefois les éloges sont aussi inattendus que les critiques : « Les descriptions de l'Odyssée sont des chefs-d'œuvre de convenance; le *métier* y est entendu à un degré prodigieux. » Nous profitons de cette occasion pour recommander aux feuilletonistes l'étude d'Homère; cette lecture ne peut manquer de les perfectionner dans leur métier.

(1) Tantôt faire voler un *char* dans la carrière...
Mon arc, mes javelots, *mon char*, tout m'importune.

Pour expier toutes ces critiques, indiquons un curieux chapitre sur le *néologisme.* M. Francis Wey a dressé une liste d'un grand nombre d'expressions créées au dernier siècle, et y a joint le nom des inventeurs. La plupart de ces mots sont aujourd'hui fort inconnus. On voit, en parcourant cette liste, que nos ancêtres ont donné tout autant que nous dans ce travers, qu'on a si rudement reproché à notre siècle; ce tableau est, à cet égard, une chose fort consolante. Quelques-uns même sont d'une telle bizarrerie, qu'on a peine à croire qu'ils aient eu un moment de vogue; en voici quelques-uns :

Abéquiter, — s'enfuir à cheval (L. Verdure).

Absconder (Mercier).

Acertainer (Rétif).

Anguillonneux. — M. Francis Wey nous apprend que *c'est pour l'appliquer à ce pauvre M. de La Fayette qu'on a inventé ce mot.* Comment ce *pauvre M. de La Fayette* a-t-il mérité qu'on inventât pour lui ce barbarisme? C'est ce qu'on ne nous dit pas.

Cette liste est fort amusante; il serait assez curieux de dresser de même l'inventaire des néologismes les plus usités de notre temps. M. Francis Wey, comme tout le monde, y apporterait son petit contingent; il y figurerait pour les mots suivans, que nous trouvons dans son ouvrage : *fixateur, dialogiste, philosopheur, dactyloïde, prêcherie, racontage,* etc. Ces mots ne semblent pas indispensables et sont un peu risqués. Comme d'ailleurs ils n'ont rien de ridicule, il est bon de s'en défier plus que des mots suivans, contre lesquels M. Francis Wey a soin de nous prémunir : « On fera bien de se défier de ces épithètes de *mirobolant*, de *supercoquentieux*, de *superlatif*, de *phénoménal*, d'*ébouriffant*, de *pyramidal*, de *fantasmatique*, etc. » Cet avertissement n'était peut-être pas absolument nécessaire.

Ces inadvertances empêchent-elles M. Francis Wey d'avoir fait un livre estimable? Non, sans doute; mais l'auteur est si sévère pour les grammairiens ses prédécesseurs, il relève si curieusement les bévues échappées aux académiciens dans le pénible travail de leur dictionnaire, qu'il donne envie de rechercher si ces erreurs peuvent réellement être évitées dans une œuvre de longue haleine. La sagacité, l'érudition, compensent bien chez M. Francis Wey les petites erreurs qui ont pu lui échapper : toutes ces qualités ne l'ont pas empêché pourtant de se tromper quelquefois. Il y a là de quoi faire trembler ceux qui ne peuvent offrir au lecteur les mêmes dédommagemens.

F. DE LAGENEVAIS.

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

LII.

M. JULES SANDEAU.

Le roman est aujourd'hui la forme la plus populaire de la littérature. Grace à la souplesse du genre, le roman s'adresse en effet à toutes les classes de la société. Il se prête avec un égal bonheur à la peinture des mœurs, à l'analyse des passions; il peut même, sans désavantage, s'il sait se contenir dans de justes limites, aborder les plus hautes questions sociales. Pourvu qu'il réussisse à encadrer la pensée dans le récit, à déguiser la prédication sous le mouvement des personnages, il règne avec une autorité souveraine sur tous les sentimens, sur toutes les idées dont se compose la vie de l'ame humaine. A proprement parler, il n'y a pas un sentiment, pas une idée que le roman ne puisse aborder. Par un singulier privilége, il lui est donné de se montrer tour à tour lyrique, philosophique, épique, selon qu'il lui plaît d'entreprendre la peinture des passions, l'analyse de la pensée, ou le tableau des événemens qui intéressent une nation tout entière. Malheureusement cette forme si populaire et si souple a été de nos jours gaspillée avec une insouciance dont l'histoire littéraire offre peu d'exemples. Des esprits heu-

reusement doués, appelés sinon à de hautes destinées, du moins à une renommée de quelque durée, prodiguent en pure perte les facultés qu'ils ont reçues du ciel, et méconnaissent à plaisir toutes les conditions du genre qu'ils ont choisi. Entre les mains de ces artisans, car je ne puis consentir à les nommer d'un autre nom, le roman est devenu une chose indéfinissable, qui résiste à toute classification, qui défie toutes les poétiques, et n'a rien à démêler avec les lois de l'imagination. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de prendre au sérieux les prétendues créations que chaque jour voit éclore et qu'un oubli légitime ensevelit avec une rapidité dévorante. Qui saura, dans dix ans, le nom de tous ces livres qui meurent sans avoir vécu, dont la mort est juste pourtant, qui ne pouvaient pas vivre, et qui servent à occuper l'ennui et l'oisiveté? Le roman, en effet, tel que nous le voyons se multiplier sous nos yeux, avec une profusion qui malheureusement n'est pas de la fécondité, le roman semble n'avoir d'autre but que de tromper l'ennui. A lire, ou seulement à feuilleter ces récits sans fin que la presse livre chaque jour en pâture à l'avidité des salons désœuvrés, on dirait que l'ennui règne en souverain sur toute la France, et que toutes les têtes grisonnantes aient besoin d'être amusées comme des enfans. Ne demandez à ces livres ni composition, ni prévoyance, ni logique; sauf de très rares exceptions, les auteurs prennent en pitié de pareilles exigences. Ils s'adressent à des esprits énervés par l'ennui, étrangers par leur éducation, ou par leurs habitudes, à toutes les délicatesses du goût littéraire. Ils connaissent parfaitement le public pour lequel ils écrivent, et ils profitent de leur savoir avec une impitoyable rigueur. Le roman, tel qu'ils le comprennent, tel qu'ils l'improvisent chaque jour, n'est pas une œuvre littéraire; ils ne l'ignorent pas, et accueilleraient avec une raillerie dédaigneuse le conseiller assez malavisé pour leur dire ce qu'ils savent depuis long-temps. Ils n'ont qu'un but, ne poursuivent qu'une idée, n'obéissent qu'à une seule ambition : ils veulent tromper l'ennui, et, pour obtenir la gloire singulière de désennuyer cette foule qui n'a ni passions ni pensées, dont toute la vie se compose d'intérêts et d'appétits, ils ne reculent devant aucune monstruosité. Pourvu que la curiosité du lecteur soit excitée, pourvu que les aventures accumulées sans mesure apaisent un moment l'hydre à mille têtes qui s'appelle l'ennui, leur tâche est accomplie; ils sont contens d'eux-mêmes, ils s'applaudissent, ils se félicitent entre eux, et se demandent, avec une légèreté digne de la régence, ce que signifient les maîtres de l'art. Nous savons parfaitement à quoi se réduit la poétique de ces artisans littéraires, et nous ne sommes pas assez ingénu pour leur poser des questions qu'ils ne prendraient pas la peine d'écouter. Grace à Dieu, nous avons assez de clairvoyance pour comprendre qu'ils ont rompu depuis long-temps avec la littérature et relèvent exclusivement de l'industrie. Ils traitent

l'imagination, ou plutôt ce qu'ils appellent de ce nom, comme une forge, un laminoir ou une filature; ils savent à point nommé en combien de milliers de paroles peut se dévider l'ombre d'une pensée, et, quand ils comptent les lignes qu'ils ont rangées en bataille comme une armée vivante et aguerrie, quoiqu'ils commandent à des fantômes, ils font semblant de se prendre pour les héritiers d'Alexandre. Ne leur faisons pas l'aumône d'une indulgence qu'ils n'accepteraient pas. Ne les jugeons pas d'après des lois qu'ils n'ont jamais étudiées. La critique sérieuse n'a pas à s'occuper d'eux, puisque depuis long-temps ils ont renoncé à s'occuper de littérature. Plaignons la foule, qui perd son temps et use ses yeux dans de pareilles lectures; mais ne discutons pas d'après les règles du goût les œuvres qui n'ont rien à faire avec la discussion, qui sont nées sans raison de naître, et pour lesquelles la discussion ne saurait se faire assez petite. Le mérite de ces œuvres est une question purement industrielle où la critique n'a rien à voir. A quoi bon estimer tous les genres d'ignorance dont se compose le bagage de ces artisans, depuis l'ignorance de l'histoire jusqu'à l'ignorance de la langue? Ils prendraient pour de la niaiserie notre étonnement ou notre colère, et nous ne voulons pas leur donner le plaisir de rire à nos dépens.

Par bonheur, le roman sérieux, le roman fondé sur l'analyse et le développement des passions humaines, compte encore quelques disciples fidèles et dévoués. Parmi eux et au premier rang il convient de ranger M. Jules Sandeau. L'auteur de *Marianna* ne s'est jamais adressé à la curiosité oisive; il n'a jamais spéculé sur l'ennui, et, pour ma part, je l'en remercie. Il a compris le roman comme un genre vraiment littéraire, et il l'a traité littérairement. Soutenu par cette conviction, il a produit à son heure, lentement; il a donné à sa pensée le temps de mûrir, de s'épanouir; il s'est préoccupé des lois de la composition avec une bonne foi, une persévérance qui passera pour enfantine auprès de certains esprits; mais il a obtenu les suffrages des juges les plus sévères, et, selon nous, son labeur a été dignement récompensé. Pour ma part, je n'ai jamais songé à compter les pages qu'il a signées de son nom; je sais seulement qu'il n'y a pas une de ces pages qui n'offre au cœur un sujet de rêverie, à la pensée un sujet de méditation. Je sais que chacun des récits inventés par cet artiste laborieux est plein de vie dans la plus haute acception du mot, non de cette vie bruyante dont se composent les aventures, mais de cette vie intellectuelle et morale qui forme le fonds même de la poésie. Tous les romans de M. Jules Sandeau sont écrits d'un style sévère et châtié. L'auteur traite la langue avec un respect qui devient plus rare de jour en jour. Il cherche pour sa pensée la forme la plus transparente et la plus claire, et n'essaie jamais de trouver dans le choc des mots un bruit qui dissimule l'absence de la

pensée. C'est pourquoi il me semble utile d'étudier avec soin l'ensemble des œuvres de M. Jules Sandeau. Toutes les pages qu'il a signées de son nom ne méritent pas les mêmes éloges, toutes les fables qu'il a inventées n'offrent pas la même vraisemblance et le même intérêt; mais il y a dans chacun de ses livres une substance morale qui se prête merveilleusement à la discussion. Lors même qu'il lui arrive de se tromper, son erreur s'explique par des motifs honorables. Il traite le public avec respect, et la critique doit lui tenir compte de sa persévérance et de la sincérité de ses efforts.

Le premier roman de M. Sandeau, *Madame de Somerville*, se recommande par des qualités précieuses, par la simplicité de l'action, par la vérité des épisodes, par la grace et la sobriété du style. Cependant je crois inutile de m'y arrêter, car toutes les qualités qui distinguent *Madame de Somerville* se retrouvent avec plus d'éclat et d'évidence dans *Marianna*. Dans ce second roman, M. Sandeau a donné sa vraie mesure. Il a montré tout ce qu'il possède de finesse et de pénétration. Le sujet de *Marianna* est d'une vérité que personne ne voudra contester, et les personnages inventés par l'auteur, l'action où ils figurent, expriment très bien la pensée que M. Sandeau a voulu revêtir d'une forme vivante. Dans ce livre, on le sent à chaque page, l'action naît de la pensée, chacun des personnages représente une idée; rien n'est livré au hasard, au caprice, à la fantaisie, et pourtant l'action marche avec une allure libre et dégagée; elle n'a rien de contraint, de systématique, rien qui sente le travail. Tout est vivant, naturel et rapide, comme un récit pris dans la vie réelle. C'est qu'en effet, par un bonheur singulier, chacun des personnages, en même temps qu'il représente une idée nette et bien déterminée, appartient au monde au milieu duquel nous vivons. Je parlais tout à l'heure de l'incontestable vérité du sujet choisi par M. Sandeau. Pour démontrer ce que j'avance, il suffit d'énoncer la pensée-mère de ce livre dans toute sa nudité. M. Sandeau a voulu prouver que, sous l'empire inexorable des passions, les cœurs les plus sincères sont tour à tour victimes et bourreaux. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un enseignement plus austère que la lecture de ce livre. La leçon est cachée sous le mouvement et la variété du récit. L'action se développe naturellement et n'a jamais la forme didactique; les personnages obéissent à leurs passions, et ne songent pas un seul instant à chercher dans leur conduite, dans leurs joies ou leurs souffrances, les élémens d'une formule philosophique. Cependant la philosophie et la poésie se marient si heureusement dans ce livre, que chaque page s'adresse en même temps à l'imagination et à la pensée.

Marianna est un cœur inquiet, avide d'émotions, qui s'agite douloureusement dans le cercle du devoir et de la famille. Pour elle, on le comprend dès le début, un bonheur prévu est un bonheur incomplet;

elle s'élance au-devant de l'inconnu; elle appelle l'agitation comme une joie souveraine et toute-puissante. Dans son égarement, elle flétrit la paix comme une lâcheté; elle invoque la douleur comme une occasion d'héroïsme et d'abnégation. Un tel personnage, on le comprend sans peine, convient merveilleusement à l'expression de la pensée choisie par M. Sandeau. L'auteur a placé Marianna entre la passion défaillante qui s'appelle George Bussy et la passion naissante qui s'appelle Henry de Felquières. Dans le premier de ces deux personnages, Marianna trouve son bourreau; dans le second, sa victime. Les élémens de ce drame mystérieux une fois mis en présence, l'action se prépare, se noue et se dénoue avec une simplicité, une rigueur, une rapidité qui ne permet pas à l'attention de languir ou de se lasser un seul instant. George, après avoir brisé sans retour le bonheur de Marianna, après l'avoir arrachée à ses devoirs, à sa famille, la rejette loin de lui comme un vêtement usé, et lui déclare sans pitié qu'il n'a plus à lui offrir que l'oubli et l'abandon. Il voit ses larmes sans pleurer; il écoute ses sanglots avec impatience, avec colère, et se venge sur elle des tortures qu'il a subies aux jours de sa jeunesse. Marianna, après avoir épuisé la prière, après s'être agenouillée aux pieds de son amant, l'accuse enfin d'ingratitude et le maudit. C'est à peine si elle comprend les dernières paroles, les paroles prophétiques de Bussy. Bientôt la victime se transforme et devient bourreau à son tour. Henry de Felquières, témoin des derniers adieux de George et de Marianna, s'attache à la pauvre délaissée, épie chacun de ses pas, cherche à la consoler, se fait de son bonheur un devoir impérieux, la sauve du désespoir, la dispute, la ravit aux flots qui allaient l'engloutir, et lui offre sa vie tout entière pour effacer jusqu'au souvenir de sa douleur. Vains efforts! le cœur de Marianna, épuisé par la souffrance, ne retrouve pas assez de vigueur pour aimer. Après plus d'un combat livré à son impuissance, elle s'avoue sa défaite et n'aspire plus qu'au repos. Dès qu'elle a mesuré le néant de ses espérances, dès qu'elle a compris l'obstination et l'impatience de la passion qu'elle inspire et ne peut partager, elle se révolte et passe bientôt de l'abattement à la colère. Dès ce moment, Henry est perdu : Marianna a pris le rôle de George; Henry, le rôle de Marianna. Cette péripétie, quoique facile à prévoir, n'a pourtant rien d'apprêté; tous les développemens de la passion, toutes les phases de l'enthousiasme et du découragement, de l'attendrissement, de la compassion et de la colère, sont racontés avec un entraînement, une clarté, qui ne permettent jamais de deviner le philosophe sous le poète. Marianna traite à son tour Henry de Felquières comme l'avait traitée George Bussy; elle voit sans pitié les souffrances de sa victime. Enchaînée par une force inexorable, elle assiste sans frémir, sans frissonner, au supplice, aux déchiremens du cœur qui s'était donné à elle tout entier, sans réserve,

sans arrière-pensée; elle le voit se débattre sous l'étreinte du désespoir, et ne trouve pas même la force de s'attendrir. Elle est morte à la passion, et comprend à peine les tortures qu'elle inflige à sa victime.

Pour donner à son récit plus de vie et de mouvement, M. Sandeau a placé près des trois personnages que je viens de caractériser trois figures pleines de naturel et de vérité : Noémi, M. de Belnave et M. Valton. Noémi s'enferme avec résignation, sans impatience, sans regret, dans le cercle du devoir et de la famille. Elle aime sincèrement son mari, M. Valton, sans le prendre précisément pour le premier homme du monde : elle s'avoue bien que le bonheur aurait pu s'offrir à elle sous une forme plus séduisante; mais, malgré cet aveu, elle croit posséder le bonheur et ne veut pas tenter les régions inconnues. Elle fait pour sauver sa sœur, pour la tirer de l'abîme, tout ce que peut inspirer le dévouement le plus absolu. Elle s'humilie aux pieds de George pour ramener Marianna à la paix, au bonheur, à la famille. Le personnage de Noémi ne se dément pas un seul instant et demeure fidèle jusqu'au bout à la pensée qu'il doit exprimer. C'est une figure pleine à la fois de grace et de grandeur. Quant à M. de Belnave, il présente le type parfait de la générosité. Il assiste avec courage, avec résignation, à la ruine de toutes ses espérances; il n'essaie pas de ramener un cœur perdu sans retour; il pardonne sans lâcheté à la femme qu'il aimait sincèrement, mais qu'il n'a pas su retenir. M. Valton est un personnage accessoire dessiné avec une remarquable netteté. Ainsi, dans ce roman, tout concourt à l'effet moral que l'auteur s'est proposé. Rien d'inutile, rien d'oiseux, tous les incidens, tous les épisodes, naissent fatalement du développement des caractères. C'est là sans doute un grand bonheur, un mérite rare, que la critique doit constater avec plaisir. Un tel livre suffit à établir la renommée d'un écrivain; aussi, depuis la publication de *Marianna*, M. Sandeau a pris son rang et l'a gardé.

Fernand et *Madeleine* méritent les mêmes éloges que *Marianna*. Ces deux récits, conçus dans de moindres proportions, offrent la même élégance, la même clarté, le même intérêt. Dans *Fernand*, dans *Madeleine* comme dans *Marianna*, la pensée engendre l'action sans jamais se montrer à découvert. C'est le même artifice, le même bonheur ou plutôt le même savoir, la même habileté. L'histoire de Fernand est celle de bien des hommes qui croiront, en lisant le roman de M. Sandeau, lire le récit de leur vie. Fernand réussit à séduire la femme de son meilleur ami : pendant plusieurs années, ce bonheur coupable demeure ignoré du mari; mais un jour vient où Fernand se lasse de sa maîtresse et veut reprendre possession de lui-même. Il s'éloigne avec l'espérance que son départ assure sa liberté. Il croit que sa maîtresse devinera sans peine le motif de son absence, et qu'elle acceptera l'abandon sans lutte, sans colère. Il se trompe. Elle devine bien, en effet, que

Fernand l'abandonne parce qu'il ne l'aime plus, parce que son amour s'est refroidi; mais elle ne se résigne pas. Elle interroge son cœur, et le trouvant encore dominé par la même passion, dévoré de la même ardeur, elle ne peut croire que l'affection de Fernand soit éteinte sans retour. Fernand s'est étrangement abusé. Présent, il eût réussi peut-être à recouvrer sa liberté, en brisant chaque jour un anneau de sa chaîne. Il s'est trop pressé; la fuite, au lieu de le sauver, le perdra. Il a cherché la solitude; les lettres de sa maîtresse viennent troubler la paix de sa retraite. Cet amour importun dont il voulait se débarrasser le réveille en sursaut au milieu de ses rêves de bonheur et d'indépendance. Quand il a passé la journée près d'une jeune fille calme et pure, dont le cœur ne s'est pas encore ouvert à la passion, dont la beauté sereine, le caractère angélique, le regard limpide, le sourire presque divin, lui promettent une longue suite d'années heureuses, il trouve, en rentrant chez lui, une lettre qui lui rappelle que sa chaîne n'est pas brisée. M. Sandeau a peint les tortures de Fernand avec une rare habileté. Il serait difficile de présenter d'une façon plus poignante la lutte de l'égoïsme contre la passion. Fernand touche du doigt le bonheur, et il faut qu'il y renonce; car sa maîtresse, lasse enfin d'attendre son retour, se décide à partir, à mettre entre elle et son mari une barrière infranchissable. Elle vient retrouver Fernand. Ici, le châtiment commence; il va se poursuivre avec une inflexible rigueur. Le mari est bientôt sur les traces de sa femme. Fernand est seul avec sa maîtresse, qu'il veut décider à partir, quand le mari paraît. Fernand offre sa vie à l'offensé; mais ce n'est pas là le compte du mari : le duel est un jeu hasardeux. Le mari a deviné le secret de Fernand, il a compris que la passion est usée dans son cœur. Pour punir du même coup la maîtresse et l'amant, il refuse l'offre de Fernand. — Vous avez pris ma femme, gardez-la, — c'est à cette seule réponse qu'il borne pour le moment sa vengeance. Il part, et Fernand, resté seul avec sa maîtresse, ne tarde pas à mesurer toute la rigueur de l'expiation qui lui est imposée. Obligé de subir chaque jour les reproches, les larmes, le désespoir muet de la femme qu'il a pour jamais séparée du monde, sa vie n'est plus qu'un perpétuel supplice. Pour tromper sa douleur, il voyage, il parcourt l'Italie; mais il traîne avec lui sa chaîne. Par une pente irrésistible, il arrive à souhaiter la mort de sa victime. Ses vœux sont exaucés, il est libre enfin, il le croit du moins. Sa poitrine se dilate. Il a beau faire, il se révolte inutilement contre son indignité; il ne peut se défendre d'une joie cruelle en contemplant le corps inanimé de la femme qu'il a aimée avec frénésie, et dont l'amour obstiné a fait plus tard son supplice. Sa joie n'est pas de longue durée. Il revient en France, il retrouve la jeune fille dont le souvenir est demeuré dans sa pensée comme un tourment de plus ajouté à tous les

tourmens de son esclavage. Il la retrouve languissante, pâle, abattue, mais libre encore. Le bonheur qu'il avait rêvé près d'elle ne lui est donc pas interdit sans retour. Il demande sa main, il l'obtient; son espérance est comblée, quand le mari reparaît et vient lui demander sa vie. Fernand est blessé mortellement et vient expirer au sein de la famille qui allait devenir la sienne. Je ne sais si, dans cette rapide analyse, j'ai réussi à faire comprendre tout ce qu'il y a d'inexorable dans l'enchaînement des incidens dont se compose cette tragédie. Il n'y a pas une page qui ne porte l'empreinte de la vérité. L'art est partout et ne se montre nulle part. C'est un beau roman qui tient dignement sa place près de *Marianna.*

La conception de *Madeleine* est pleine de grace et de simplicité. Dans ce livre, M. Sandeau a voulu montrer l'homme réhabilité par le travail et l'accomplissement du devoir. Maurice a dévoré son patrimoine dans le désordre et l'oisiveté. Las de la vie qu'il mène depuis quelques années, trop faible pour changer de conduite, trop fier pour avouer sa pauvreté à ses compagnons de plaisir, il a résolu de se tuer. Il envisage la mort sans effroi, et cependant il ne se presse pas d'exécuter son projet. Il est si parfaitement convaincu de la nécessité du suicide, qu'il ne craint pas que la réflexion puisse ébranler son courage ou éveiller en lui de nouvelles espérances. Madeleine a deviné le projet de son cousin; pour le sauver, elle se fait pauvre comme lui. Dans les lettres de Maurice à son père, elle a surpris le secret de son désespoir; le père mort, elle accourt et lui dit : « Je n'ai rien, j'ai compté sur vous. » Il y a dans ces paroles toute la régénération de Maurice.

Dès que Maurice comprend, en effet, qu'il peut être utile à quelqu'un, qu'il y a dans sa vie un devoir impérieux, sans renoncer à son projet, il l'ajourne; il n'abandonne pas la pensée du suicide, mais il consent à vivre pendant deux ans pour Madeleine. Ce répit suffit à la jeune fille pour transformer, pour régénérer, pour réhabiliter l'ame désespérée de son cousin. Je ne sais rien de plus touchant, de plus naïf, de plus vrai, que la vie de Maurice et de Madeleine dans une mansarde de la rue de Babylone. Là, chaque heure de la journée est sanctifiée par le travail : Madeleine peint des boîtes de Spa, Maurice sculpte le chêne et le poirier. La famille Marceau, établie dans la même maison, au même étage, compose un tableau charmant. Maurice, en voyant le bonheur de Marceau et de sa femme, comprend toute la grandeur, toute la sainteté du travail. Ursule, sœur de lait de Maurice, qui a voulu accompagner Madeleine, bonne, franche et railleuse, égaie de ses reparties l'intérieur de ces deux ménages. Un jour, Maurice reçoit une commande importante; il s'agit de sculpter une sainte Élisabeth de Hongrie pour un riche Anglais dont la famille est demeurée fidèle au culte catholique. Malgré lui, sans le savoir, Maurice trouve dans le

chêne obéissant l'image de sa cousine. En cherchant l'expression de la pudeur et de la fierté, en s'efforçant de reproduire dans un visage austère et doux le type de la reine et de la sainte, il a modelé involontairement le visage angélique de Madeleine. Sir Edward n'a pu voir Madeleine sans l'aimer; il lui offre sa fortune et sa main. Maurice presse Madeleine d'accepter cette offre généreuse; il part, et lui laisse une lettre touchante, empreinte à la fois de résignation et de dévouement. Maurice, régénéré par le travail, a renoncé à ses projets de suicide; mais, plein de reconnaissance pour Madeleine, il ne veut pas, en restant près d'elle, la condamner à la pauvreté. Cependant, avant de faire son tour de France, il va revoir le château de ses pères; il va dire adieu aux ombrages qui l'ont vu grandir, aux allées paisibles où il a rencontré Madeleine pour la première fois. Qui trouve-t-il en arrivant? Madeleine, qui l'attend sur le perron et lui dévoile le secret de sa ruse ingénieuse. Elle s'est faite pauvre pour l'obliger au travail, pour le forcer à ne pas désespérer de lui-même. Maintenant qu'il a repris goût à la vie, maintenant qu'il est régénéré, elle n'hésite pas à lui avouer sa richesse pour la partager avec lui. Ce château qu'il croyait perdu sans retour, elle l'a racheté. J'ai omis, pour laisser au récit toute sa simplicité, plusieurs épisodes pleins de fraîcheur et de grace. Pour mieux expliquer le sens et la portée du récit, je l'ai réduit à ses lignes principales. Cependant je ne puis me défendre d'appeler l'attention sur la première entrevue de Madeleine et de Maurice. Il y a dans cette scène un parfum de jeunesse dont rien, à mon avis, ne saurait surpasser la douceur.

J'ai réuni à dessein *Marianna, Fernand* et *Madeleine*, quoique ce dernier récit soit séparé de *Marianna* par un intervalle de sept années. C'est qu'en effet ces trois romans sont unis entre eux par une étroite parenté. Nous retrouvons dans ces trois romans le même procédé, la même alliance ingénieuse et déguisée de la philosophie et de la poésie, la même habileté à tirer l'action de la pensée, à personnifier dans les acteurs les idées révélées par la réflexion. Il me reste à parler du *Docteur Herbeau*, de *Mademoiselle de la Seiglière* et de *Catherine*, qui, bien que traités avec le même talent, bien qu'écrits d'un style aussi châtié, n'appartiennent cependant pas à la même famille, et montrent sous un aspect inattendu la manière de M. Sandeau. Dans *Marianna*, dans *Fernand*, dans *Madeleine*, nous avons rencontré des émotions sérieuses, une profonde connaissance de l'ame humaine et des passions qui l'agitent; dans *le Docteur Herbeau*, dans *Mademoiselle de la Seiglière*, dans *Catherine*, nous sommes doucement charmés par une sorte de gaieté attendrie que *Marianna* ne permettait pas de pressentir. Les amours du docteur Herbeau et de Louise Riquemont rappellent, en plus d'une page, la manière de Mackenzie et de Sterne. Ce mélange de raillerie et

de sincérité, d'ironie et d'émotion, donne au lecteur un plaisir singulier, difficile à caractériser, dont Mackenzie et Sterne semblent pourtant offrir le plus parfait modèle. La passion contenue du docteur Savenay, la grossièreté naïve de M. Riquemont, la jalousie d'Adélaïde Herbeau, l'impertinence de Célestin Herbeau, indigne héritier du nom, composent, avec la mélancolie de Louise Riquemont, un tableau que ne désavoueraient pas les maîtres les plus habiles. Sans doute il est permis de reprocher à l'impertinence de Célestin Herbeau une verve surabondante qui ne sait pas toujours s'arrêter à temps; mais cette tache légère ne détruit pas l'effet général de la composition. Il y a dans ce roman des scènes d'un comique vrai, qui amènent le rire sur les lèvres, pleines de naturel et d'entraînement, et qui font place aux émotions les plus attendrissantes. Le rire et l'attendrissement se succèdent avec tant de bonheur, avec tant de vraisemblance, que jamais l'un ne fait tort à l'autre.

Mademoiselle de la Seiglière est probablement le plus achevé de tous les récits que M. Sandeau a composés depuis l'époque de ses débuts. En subissant de légères transformations, ce livre deviendrait une véritable comédie, et cependant nous sommes loin de conseiller à M. Sandeau de changer le cadre de sa pensée. En général, ces tentatives ne sont pas heureuses. La pensée qui s'est produite pour la première fois sous la forme du récit perd, en se mon ant sous la forme dramatique, la meilleure partie de sa jeunesse et de sa fraîcheur. Toutefois il m'est impossible de ne pas appeler l'attention sur la verve comique, sur la gaieté communicative qui éclate dans plusieurs chapitres de ce roman. Le personnage du marquis de la Seiglière est une création qui ferait honneur aux esprits les plus exercés; le vieux Stamply est composé avec une franchise, une vérité que je ne me lasse pas d'admirer. La figure de Mlle de la Seiglière est empreinte d'une mélancolie touchante. Mme de Vaubert exprime très bien le type de la ruse et de la sécheresse. Bernard Stamply, placé entre son amour pour Mlle de la Seiglière et la conscience de ses droits, intéresse constamment par la sincérité de son langage. J'ai dit que ce roman me paraît le plus achevé de tous les récits composés par M. Sandeau. Ce n'est pas que le sujet soit plus heureusement choisi que celui de *Marianna* ou de *Madeleine*, mais dans aucun de ses livres l'auteur ne s'est montré aussi maître de lui-même; dans le développement d'aucune de ses pensées, il n'a révélé une puissance aussi calme, une volonté aussi prévoyante. Jamais il n'a manié sa fantaisie avec une avarice plus intelligente. Il sait où il va, et il marche vers le but prévu du pas qui lui plaît, hâtant ou ralentissant son allure selon les besoins du récit. Il a tiré de son sujet tout le parti qu'on pouvait souhaiter; il l'a fécondé sans l'épuiser. La manière dont Mme de Vaubert pétrit l'ame de Stamply comme une cire obéissante, les con-

versations de Bernard et du marquis, révèlent, chez M. Sandeau, un véritable talent pour la comédie. L'abondance de la pensée, la sobriété de l'expression, donnent aux personnages une vie, un naturel, qui n'appartiennent qu'aux maîtres du genre. *Mademoiselle de la Seiglière* est à coup sûr une des lectures les plus agréables qui se puissent rencontrer, dont le mouvement et la variété ne laissent rien à désirer. On ne sent nulle part l'effort ou l'inquiétude. L'auteur semble si convaincu de ce qu'il raconte, il croit si bien au caractère, aux paroles de ses personnages, que sa foi entraîne la nôtre, et nous écoutons le marquis et sa fille, le vieux Stamply, Bernard et Mme de Vaubert, comme si nous les avions près de nous. C'est pourquoi *Mademoiselle de la Seiglière* me paraît supérieure à tous les romans de M. Sandeau par la réalité, par le mouvement et la vie.

Catherine, publiée l'année dernière, sans réunir toutes les qualités qui recommandent *Mademoiselle de la Seiglière*, est cependant un tableau de genre digne de la plus sérieuse attention. Catherine, la petite fée, comme l'appelle l'auteur, Roger, qui s'éprend pour elle d'un amour sincère, et qui cependant n'a pas le courage de lui donner son nom, François Paty, le digne curé de village, Claude, l'amant silencieux de Catherine, sont autant de personnages dessinés avec une vérité, une franchise, qui rappellent en maint endroit la manière de l'école flamande. Il n'y a pas jusqu'à la vieille Marthe qui n'intéresse et n'ajoute à l'effet du tableau. Quoique l'attendrissement domine dans la composition de *Catherine*, il y a cependant plus d'une scène qui touche à la bonne comédie. Les esprits chagrins pourront reprocher aux paysans de M. Sandeau leur innocence toute patriarcale, et lui demander comment il n'a pas trouvé moyen de leur donner un seul des vices qui affligent les villes. Quant à moi, je l'avoue, je ne songe pas à lui adresser ce reproche, car la lecture de *Catherine* ne m'a laissé qu'une impression de plaisir. J'ai suivi avec tant d'intérêt les amours de Roger et de la petite fée; j'ai assisté avec tant de curiosité au dîner de monseigneur chez François Paty, que je ne veux pas chicaner l'auteur sur la manière dont il a su m'attacher. Je ne suis pas loin de croire que les paysans tels qu'il nous les peint se rencontrent rarement. Est-ce là pourtant une raison suffisante pour les déclarer impossibles de tout point, et les renvoyer au pays des chimères? Tel n'est pas mon avis. Claude me plaît d'ailleurs par sa candeur et son dévouement. Quant à la petite fée, je prends parti pour elle, et je n'hésite pas à me proclamer son champion. Il est impossible de réunir plus de grace et de finesse, plus de malice et de pureté; elle mérite vraiment son nom. Elle comprend à merveille toute la faiblesse de Roger; malgré la vivacité de son affection, elle devine que son amant ne renoncerait pas sans regret à l'approbation du monde; et, pour s'épargner un repentir inutile, elle le dégage de ses

sermens. La petite fée ne pouvait manquer de clairvoyance; elle préfère à bon droit le dévouement de Claude à la passion exaltée de Roger. Elle se montre aussi sage que bonne, et ce dénoûment fait honneur à la sagacité de M. Sandeau.

Outre les romans dont je viens de parler, l'auteur de *Marianna* a écrit plusieurs nouvelles dont la lecture est pleine de charme et d'entraînement. Je citerai particulièrement *Vaillance, Richard, Karl-Henry* et *Mademoiselle de Kérouare*. *Vaillance* est un véritable modèle de narration. Les trois frères Legoff sont peints de main de maître. Le caractère de Jeanne rappelle sans le reproduire le gracieux personnage de Diana Vernon. Il y a, dans cette nouvelle, une vérité de pinceau, une franchise de coloris, qui se rencontrent bien rarement dans les récits que nous voyons se multiplier chaque jour. Après avoir tourné le dernier feuillet, il est impossible de ne pas garder dans sa mémoire l'image vivante du Koat d'Or. *Richard* est un récit dont l'intérêt ne saurait être contesté. *Karl-Henry* nous offre le développement d'un caractère dessiné certainement d'après nature. Ce jeune musicien, réservé peut-être aux plus hautes destinées, dont le nom semblait promis à la gloire, et qui, pour soutenir sa famille, va s'ensevelir vivant au fond de la province, dans une étude d'avoué, excite dans l'ame du lecteur un attendrissement involontaire. Il y a dans cette immolation de chaque jour quelque chose de poignant, et M. Sandeau a su traiter cette donnée avec tant de vérité, que l'invention semble à peine jouer un rôle dans son récit. Pour moi, je pense qu'il a dû assister aux misères qu'il nous raconte. L'imagination la plus heureuse ne saurait deviner toutes les tracasseries, toutes les piqûres d'épingle dont se compose la vie de Karl-Henry. Quelle que soit la vérité de nos conjectures, inventé ou transcrit, le tableau de cette abnégation obscure et résignée a droit aux plus grands éloges. Ce n'est pas, en effet, un médiocre triomphe que de donner à sa pensée un accent de réalité où l'art semble n'avoir aucune part. Quant à *Mademoiselle de Kérouare*, je regrette sincèrement que l'auteur n'ait pas développé dans de plus larges proportions la donnée qu'il avait choisie. Tous les incidens sont à leur place, les caractères sont dessinés avec netteté; mais le récit manque d'air. A proprement parler, c'est plutôt un programme de récit qu'un récit achevé. La manière dont M. Sandeau a su traiter le sujet de *Vaillance* légitime pleinement nos regrets à l'égard de *Mademoiselle de Kérouare*.

Si maintenant nous essayons d'embrasser par la pensée l'ensemble des œuvres que nous venons d'analyser, si nous nous demandons quel est le caractère général de tous ces récits, quelle est l'idée constante qui les domine, la réponse ne sera pas difficile; un seul mot suffit, en effet, à caractériser tous les romans de M. Sandeau : ce qui domine dans tous ses livres, c'est le sentiment profond de la famille. Depuis *Marianna*



jusqu'à *Madeleine*, il n'a pas écrit une page qui ne respire la passion la plus sincère pour la vie de famille, la connaissance complète du bonheur qu'elle donne et des devoirs dont elle se compose. Je ne crois pas que M. Sandeau ait choisi la vie de famille comme un thème à développer; je ne crois pas qu'il se soit proposé de réfuter, dans chacun de ses livres, les doctrines professées depuis quinze ans dans plus d'un livre célèbre et justement admiré. Je pense qu'il a exprimé librement ses convictions, et qu'il n'a pas eu besoin de contradicteurs pour rencontrer l'éloquence. D'ailleurs aucun de ses livres n'est empreint du caractère dogmatique. Les personnages créés par sa fantaisie concourent merveilleusement à l'expression de la pensée que nous signalons; mais aucun ne porte écrit sur le front le principe qu'il représente. Quoi qu'il en soit, involontaire ou prémédité, le caractère général des livres de M. Sandeau ne saurait être contesté. Or, cette pensée dominante laisse dans l'ame du lecteur une impression salutaire. M. Sandeau peint la passion avec franchise, avec liberté, sans crainte, sans pruderie, comme s'il lui attribuait le gouvernement de la société, et cependant, entraîné par la pente inexorable de sa pensée, il donne toujours gain de cause au devoir. Quoique je ne songe pas à confondre la loi morale et la loi poétique, je ne puis m'empêcher de signaler cette coïncidence et d'en relever toute la valeur. Bien que l'une de ces lois régisse la volonté, tandis que la seconde régit l'imagination, c'est toujours un avantage pour les créations de la fantaisie de satisfaire aux prescriptions de la loi morale, ou du moins de les rappeler.

Ai-je besoin de dire ce que je pense du style de M. Sandeau? Il est généralement pur, châtié, transparent; il dit nettement ce qu'il veut dire. L'idée se laisse toujours apercevoir sous l'image. Les mots obéissent à la pensée et ne la gênent jamais dans son allure. L'analogie, cette loi souveraine du style, est constamment respectée dans l'emploi des images. On voit que M. Sandeau prend l'art d'écrire au sérieux, et se contente difficilement. Aussi je crois que ses livres ne sont pas menacés d'un oubli prochain, car ils offrent des pensées justes clairement exprimées, des sentimens vrais analysés avec finesse. Que faut-il de plus pour assurer la durée des œuvres littéraires?

GUSTAVE PLANCHE.



CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 décembre 1846.

Sans disparaître, sans avoir encore reçu de solution, les difficultés diplomatiques vont momentanément faire place aux préoccupations parlementaires. Quand les gouvernemens constitutionnels ont pris de grandes résolutions, ils n'ont accompli que la moitié de leur tâche, car il leur reste à les justifier devant les chambres; si autrefois la politique extérieure s'attachait à cacher ses procédés et ses moyens, elle est aujourd'hui contrainte, par le régime représentatif, de divulguer après coup ses intentions, ses ressorts, et de faire à la tribune son apologie. Cette nécessité, qui sans doute eût paru fort étrange aux hommes d'état des temps passés, est, à notre époque, pour les gouvernans un de leurs devoirs les plus laborieux, et en ce moment elle crée à la France et à l'Angleterre une situation épineuse. Il va s'engager entre les deux tribunes de Londres et de Paris un dialogue, une lutte, qui rappelleront, avec certaines différences, ce qui s'est passé en 1840. Il y a six ans, la France avait gravement à se plaindre de l'Angleterre; aujourd'hui c'est le gouvernement anglais qui prétend avoir contre nous les griefs les plus fondés. S'il fallait en croire les amis de lord Palmerston, celui-ci serait en mesure de prouver que dans la question d'Espagne il est sans reproches, et que tout le mal est venu de la précipitation du gouvernement français. La brusque pétulance de notre diplomatie aurait surpris le ministre whig au milieu de ses bonnes intentions à notre égard; s'il avait eu un moment la pensée d'une combinaison qui devait nous déplaire, il allait y renoncer volontairement, quand la conclusion du double mariage a tout tranché avec une promptitude et une hardiesse dont il nous croyait incapables. C'est surtout cet imprévu que lord Palmerston ne nous pardonne pas, et sur lequel en Angleterre les hommes éclairés, ceux qui sont restés partisans de l'alliance des deux pays, attendent et désirent des explications satisfaisantes. De l'autre côté du détroit, les esprits calmes et sages reconnaissent qu'au fond la question espagnole n'a pas, pour le présent surtout, l'importance extraordinaire

que, dans les premiers momens de son dépit, lord Palmerston a voulu lui attribuer; ils savent bien que l'Angleterre ne se trouve ni désarmée, ni affaiblie, parce qu'un prince français a épousé une infante d'Espagne : seulement ils éprouveraient un véritable déplaisir, s'il leur était prouvé que dans cette circonstance le gouvernement français n'aurait pas eu tous les ménagemens, tous les égards auxquels a droit une alliée comme l'Angleterre. En tout ce débat, la question des procédés tiendra le premier rang; la forme emportera le fond. Dans quelques semaines, les deux parlemens de la France et de la Grande-Bretagne seront saisis de toutes les pièces du procès. Pour savoir toute la vérité, il n'y a plus long-temps à attendre. Nous ferons aujourd'hui une simple réflexion, ou plutôt nous évoquerons un souvenir. Durant ces dernières années, que lord Palmerston a passées dans l'opposition, ne retrouve-t-on pas, au fond de la plupart des discours par lesquels il attaquait ses adversaires, cette idée, que la politique de lord Aberdeen était trop favorable à la France, et que le ministre tory avait pour nous des complaisances qui ressemblaient à des duperies? Ce n'est pas là, tant s'en faut, le jugement qu'on a porté en France sur les actes de lord Aberdeen; mais enfin telle était l'opinion que lord Palmerston, dans les accès de son patriotisme et dans les intérêts de son parti, travaillait à accréditer. Quand il est revenu aux affaires, n'a-t-il pas laissé échapper, avec une sorte de satisfaction orgueilleuse, la pensée qu'enfin l'Angleterre allait cesser d'être dupe? Comment concilier des dispositions semblables et de tels précédens avec la prétention de n'avoir rien fait qui pût altérer la bonne intelligence entre les deux pays?

Si les chambres anglaises ne s'assemblent qu'au mois de février, notre gouvernement aura l'initiative des explications parlementaires. C'est pour le cabinet une épreuve grave et solennelle. Il y a quatre mois, il était en face d'une majorité nombreuse, nouvellement élue, qui comptait mettre à profit la sécurité profonde dont jouissait le pays, en accomplissant de sages réformes, d'utiles améliorations. Tout le monde paraissait d'accord, ministère, majorité, opposition constitutionnelle, pour faire fructifier la paix et la liberté. C'est dans des circonstances bien différentes que le cabinet va se retrouver en face de la même majorité, qui ne laissera pas que d'être surprise et quelque peu émue du grave changement survenu en si peu de temps dans les choses. Cette paix générale, si religieusement respectée par le gouvernement de 1830, est ébranlée par trois grandes puissances qui nous contraignent à les rendre responsables dans l'avenir de toutes les conséquences que peut entraîner la violation des traités. Notre alliance avec l'Angleterre, qui était depuis seize ans le pivot de notre politique extérieure, se trouve aujourd'hui, sinon détruite, du moins entravée et paralysée. Il faudra exposer à la majorité la raison de tous ces changemens. Ce n'est que par la netteté de ses explications que le ministère s'assurera le sincère concours du parlement. Il faut pour ainsi dire qu'il conquière de nouveau la majorité, qu'il l'éclaire, qu'il la persuade, qu'il porte dans son esprit une vive conviction sur la rectitude de la conduite qui a été tenue depuis la séparation des chambres. Les hommes expérimentés de l'opposition comprendront, comme nous, qu'ils ne sauraient devancer par leurs critiques les explications du cabinet. Ils doivent attendre, pour se prononcer, la production des pièces. C'est seulement par l'étude et par le rapprochement des faits qu'ils pourront rassembler les élémens d'un jugement vraiment politique. Dans ces questions épineuses et délicates, où

l'honneur et les plus grands intérêts du pays sont en jeu, la responsabilité de l'opposition n'est pas moins sérieusement engagée que celle du pouvoir. Elle ne peut lancer son blâme au hasard : tout veut être pesé. C'est le droit de l'opposition de rechercher, par l'observation attentive de tous les détails, si des fautes qu'on eût pu éviter n'ont pas compromis l'alliance anglaise, qui, dans tous les côtés de la chambre, n'a jamais rencontré que des panégyristes. Ici se représente la question des procédés, dont nous parlions tout à l'heure, et, dans l'intérêt de l'union entre les deux peuples, on doit y attacher à Paris la même importance qu'à Londres.

On voit qu'en arrivant à l'examen des questions extérieures, la chambre de 1846 les trouvera renouvelées par la force des choses. Il y a des thèmes, des lieux communs qu'il ne sera plus possible de reprendre, et, sur certains points, il ne faudrait pas s'étonner que le ministère et l'opposition en vinssent à modifier leur langage. Peut-être entendrons-nous l'opposition manifester une vive sollicitude pour l'alliance anglaise, et le ministère signaler les avantages de l'isolement et de l'indépendance. Les questions et les hommes pourraient bien avoir une physionomie nouvelle et imprévue.

Quand la chambre considérera les conséquences de l'isolement que la France accepte, elle pensera sans doute que cet isolement, loin de détruire notre influence extérieure, servira plutôt à la caractériser. En effet, si la France est en désaccord sur une question importante avec les trois cabinets de Saint-Pétersbourg, de Vienne et de Berlin, c'est qu'elle défend le respect dû aux traités et l'indépendance que les traités ont garantie aux petits états. On a souvent voulu faire peur de notre esprit remuant et révolutionnaire, et c'est nous qui protestons contre des changemens qui sont l'œuvre de l'arbitraire et de la violence. Les gouvernemens qui font si bon marché des stipulations les plus positives du droit européen créent à la France, par leur conduite, une situation nouvelle. Pendant qu'ils prennent une attitude usurpatrice, la France devient en Europe comme un pouvoir conservateur. On a dernièrement, dans quelques feuilles étrangères, parlé d'une sorte de congrès européen : ce congrès trancherait d'une manière souveraine les difficultés qui divisent aujourd'hui le monde politique; il aurait surtout pour but de donner une sorte de sanction légale à la résolution que les trois puissances ont prise au sujet de Cracovie. Si un pareil congrès avait lieu, la France n'y saurait accepter une place. Qu'irait-elle faire dans cette réunion des puissances? Se constituer volontairement en minorité? En restant isolée, indépendante, la France sera plus forte. Quand ils la verront ainsi libre dans ses allures, les états de second ordre rechercheront son appui, invoqueront son influence. Quelques grandes puissances ne constituent pas l'Europe à elles seules; il y a à côté d'elles des états, des peuples, ayant des droits à maintenir, une individualité à développer. C'est ce qu'en France nous avons parfois trop oublié, et c'est de ce côté que notre gouvernement devrait chercher une sphère d'influence et d'action.

L'état de l'Europe, les changemens survenus depuis quatre mois dans l'atmosphère politique, tout impose au ministère des devoirs nouveaux et sérieux. Il ne lui suffira pas de prouver que le refroidissement de l'Angleterre à notre égard n'a pas de motifs légitimes, et d'affirmer que dans l'affaire de Cracovie aucune ombre de connivence, aucune faiblesse, ne sauraient lui être imputées.

Ces faits sont accomplis, et ils créent une autre situation à laquelle il faut faire face. Loin que l'espèce d'isolement dans lequel il convient de se tenir à l'égard de quelques puissances doive enchaîner notre activité, nous y voyons plutôt une excitation à laquelle il est nécessaire de répondre. Le pouvoir n'aura de force, de véritable autorité auprès des chambres et dans le pays qu'en montrant une résolution, une fermeté au niveau des circonstances. Les grands intérêts industriels et commerciaux de la France réclament également de la part du cabinet une vive sollicitude, une judicieuse initiative. A nos portes, la Belgique se prépare à invoquer encore une fois l'union douanière comme le seul remède au malaise qui la travaille. Le ministère ne songera-t-il pas sérieusement à profiter de semblables dispositions? Il doit considérer la France comme entièrement libre d'agir sous l'unique inspiration de ses intérêts. C'est là une occasion naturelle, heureuse, de faire porter des fruits à la politique d'isolement.

Aucun esprit sérieux ne peut demander qu'on réponde par de stériles bravades à l'attitude que viennent de prendre les trois puissances; mais le ministère trouvera dans tous les rangs de la chambre, dans la majorité comme dans l'opposition, une conscience très énergique de ce que réclame la dignité nationale. La question de Cracovie donnera un vif intérêt à l'amendement présenté chaque année en faveur de la nationalité polonaise. Si dans d'autres temps les chambres ont pu avoir la pensée d'être plus avares de l'intervention morale de la France, aujourd'hui cette omission, ce silence, ne sont plus de mise; on les interpréterait comme un lâche abandon d'un peuple malheureux. La France n'a pas, il y a seize ans, provoqué une guerre générale pour la cause de la Pologne, aujourd'hui elle ne tirera pas le canon parce que Cracovie est incorporée à la Gallicie; mais elle continuera de protester, mais elle protestera plus haut, parce qu'une injustice nouvelle et plus flagrante est venue s'ajouter aux anciennes. Il y a, nous le savons, dans les conseils des gouvernemens absolus, un mépris assez cynique des réclamations qui s'élèvent en faveur de la faiblesse opprimée : ce dédain n'a pas la puissance de nous faire croire au perpétuel triomphe de la violence sur le droit.

C'est même dans notre époque une des faiblesses des gouvernemens absolus que l'ignorance où ils vivent presque toujours de l'opinion générale, de ses jugemens, de ses susceptibilités. Parce que rien ne bouge autour d'eux, ils estiment que tous leurs actes sont approuvés, ou du moins accueillis par une entière indifférence. Les trois cours de Saint-Pétersbourg, de Vienne et de Berlin concluent peut-être du silence ou du langage censuré des feuilles allemandes que l'illégitime absorption de Cracovie dans la monarchie autrichienne n'a de l'autre côté du Rhin que très légèrement indisposé les esprits. L'Allemagne n'a pas sans doute, pour ce qui est polonais, ou plutôt pour ce qui est slave, une sympathie égale à celle que nous ressentons. Il y a entre les deux nationalités slavonne et germanique une guerre sourde, qui, si ancienne qu'elle soit, n'est pas près de finir. Cependant il y a dans le fond du caractère allemand un respect invétéré du droit qui a dû lui faire porter un jugement sévère sur le coup d'état qui a frappé Cracovie. D'ailleurs, les peuples qui aspirent au développement progressif de leurs institutions comprennent que toute usurpation qui se commet autour d'eux est pour leur propre cause un danger et un obstacle.

On a eu au plus haut point ce sentiment en Italie. Là la violence des trois cours

contre un petit état, dont l'indépendance était garantie par les traités, a produit sur les esprits une impression profondément douloureuse : sympathie honorable, et qui est aussi comme un retour que l'Italie a fait sur elle-même. Quand elle se compare, nous ne disons pas à la France, à l'Angleterre, mais à l'Allemagne, l'Italie sent combien de difficultés elle a à vaincre pour conquérir cette liberté pratique qui est le but légitime de tous les peuples de l'Europe, et les usurpations du despotisme, lors même qu'elles s'exercent loin d'elle, lui inspirent de la répulsion et de l'effroi. Au reste, depuis quelque temps, l'Italie est dans une situation nouvelle et meilleure. Elle espère dans quelques-uns de ses gouvernemens, et les opinions extrêmes, comme celles du radicalisme, qui l'avaient souvent compromise, ont cédé peu à peu la place à des opinions modérées qui font sentir en ce moment leur salutaire influence. Dans le Piémont, les hommes les plus éclairés secondent de leurs vœux et de leurs efforts le gouvernement du roi de Sardaigne dans ses essais d'améliorations. Rome continue de mettre sa confiance dans le gouvernement du nouveau pape. Pie IX est exposé à un danger que ne courent pas tous les princes. La popularité dont il est entouré pourrait plus tard être pour lui une source d'embarras et de dégoûts. Dans les masses, le passage de l'admiration à la défiance est assez ordinaire. Il ne manque pas non plus d'esprits critiques, chagrins, qui s'arment d'une incrédulité systématique contre la sincérité des intentions, contre la durée du bien. Il y aurait trop de naïveté ou trop d'outrecuidance à vouloir se porter garans de l'avenir : nous nous contenterons de remarquer que jusqu'à présent le pape n'a trompé aucune attente légitime. Si quelques esprits plus exclusifs qu'équitables avaient été choqués de trouver dans son encyclique l'expression vive et ardente des croyances catholiques et la condamnation du rationalisme, nous réclamerions pour Pie IX le droit d'être chrétien, sans alliage de philosophie humanitaire. En dehors du domaine de la foi, Pie IX travaille avec persévérance à des réformes intérieures : il a nommé des commissions mixtes qui doivent rechercher les moyens de confier une partie de l'administration à des fonctionnaires laïques. Dans une circonstance importante, le pape a aussi montré une fermeté louable. De graves désordres avaient éclaté à Bologne, où pendant quelque temps des gens sans aveu, l'écume de la population italienne, avaient jeté l'épouvante. Quand la nuit venait, on ne pouvait sans péril traverser les rues les plus fréquentées de Bologne. Des citoyens honorables, des jeunes gens de bonne famille, avaient été assassinés. Enfin la jeunesse de Bologne prit les armes, forma des patrouilles, et demanda au cardinal-légat Vannicelli l'autorisation de constituer une milice urbaine. Le cardinal refusa : il appréhendait d'organiser militairement une partie de la population bolonaise. Le pape, à qui on en référa, pensa qu'il y avait encore plus de péril à laisser les citoyens désarmés devant l'anarchie, et il a autorisé la création d'une milice à Bologne.

Pendant que les premiers germes d'un régime meilleur se développent dans quelques parties de l'Italie, l'Espagne fait ses élections, et elle entre sérieusement dans la vie politique des peuples libres. Il siérait mal d'être trop exigeant à son égard; c'est déjà beaucoup que des élections générales s'accomplissent d'une manière régulière, et que la vivacité des partis se renferme dans les limites de la légalité. Il y aurait plutôt quelque désordre dans les hautes sphères du pouvoir. La facilité avec laquelle, à Madrid, les crises ministérielles se déclarent de la

façon la plus imprévue, la démission collective d'un cabinet donnée et retirée dans les vingt-quatre heures, tout cela dénote dans l'exercice et dans les rapports du pouvoir royal et du pouvoir ministériel beaucoup de légèreté et d'inexpérience. M. Pacheco, chef d'une fraction du parti conservateur et procureur-général près la cour suprême de justice, avait demandé un congé pour se rendre à Cordoue, où il se porte candidat à la députation. Le ministère ne veut pas accorder le congé, et M. Pacheco répond à ce refus par une démission que la reine n'accepte pas. Alors le cabinet en masse déclare qu'il se retire; il offre une démission collective qu'il consent à reprendre le lendemain. Du reste, cet étrange incident était le symptôme d'une intrigue dont les auteurs se proposaient de porter la désorganisation au sein du pouvoir au moment de la crise électorale. On s'attend à une modification ministérielle à Madrid, quand le résultat des élections générales sera connu. Cette modification, si elle est décidément nécessaire, pourra s'accomplir alors sans secousse. Ce n'était pas le compte de quelques personnes qui eussent souhaité voir une révolution ministérielle éclater à la veille des opérations électorales. M. Bulwer partageait-il ce désir? C'est ce que nous ne voulons pas affirmer. A l'heure qu'il est, au surplus, le représentant de l'Angleterre à Madrid est avec M. Bresson dans des termes courtois. Il ne se fait pas faute d'attribuer à l'indécision du ministère anglais le dénouement de la négociation relative aux mariages. On l'a laissé sans instructions précises et nettes; sans cela, il n'eût pas eu le dessous en face de la diplomatie française. M. Bulwer voudrait sauver avant tout sa réputation d'habileté.

Est-il vrai que l'espoir de voir la reine d'Espagne donner un héritier à la couronne s'affermisse de plus en plus? On le dit à Madrid, et cette éventualité acquiert chaque jour plus d'importance politique. L'Espagne souhaite nécessairement que la succession au trône soit assurée le plus tôt possible. En dehors de la Péninsule, ce désir est partagé par tous ceux qui appellent de leurs vœux un prompt rapprochement entre la France et l'Angleterre, et, parmi eux, on peut même compter d'augustes personnages à qui on avait attribué pour l'avenir d'ambitieuses prétentions à l'héritage de Philippe V. Si lord Palmerston n'a pas résolu de repousser systématiquement toute ouverture à une réconciliation sincère, il accueillera avec satisfaction les espérances qui s'attachent aujourd'hui à l'état de la reine d'Espagne. Cette satisfaction pourra être d'autant plus réelle, qu'elle aura tout le caractère d'une agréable surprise. En effet, lord Palmerston avait, sur les conséquences de l'union de la reine Isabelle avec le duc de Cadix, une opinion tout-à-fait contraire. Quand le chevalier Tacon, chargé d'affaires d'Espagne, vint apprendre ce mariage au ministre whig, il eut à en essuyer une des sorties les plus vives et les plus étranges, dans laquelle lord Palmerston insistait surtout sur le malheur de la reine Isabelle, qui se trouvait ainsi sacrifiée. Ces singulières doléances furent consignées dans une dépêche qui a pris place dans les archives des affaires étrangères à Madrid. Ce n'est pas là une des pages les moins curieuses de la diplomatie contemporaine.

Peut-on donner le nom de guerre civile à l'inexplicable situation qui se prolonge en Portugal? Les partis semblent plutôt s'éviter que chercher à vider leurs différends par une lutte décisive. Les conseils et l'intervention du colonel Wylde, ce médiateur envoyé par le prince Albert et la reine Victoria, n'ont encore amené aucun résultat. Le temps qui s'écoule ne fortifie pas le parti

et la cause de la reine dona Maria. Elle voit s'éloigner d'elle une partie de l'aristocratie portugaise, qui cherche à s'abriter sous le pavillon britannique ou français. Il y a plutôt en Portugal une sorte de dissolution du pouvoir qu'un déchirement violent. L'institution monarchique n'est pas menacée : même le gouvernement de dona Maria, malgré ses fautes, a plus de puissance que le parti insurgé. Toutefois il ne faut pas se dissimuler que les populations n'ont pour la reine et le roi Ferdinand que la plus complète indifférence, sentiment redoutable au jour des grandes crises. La reine a un fils âgé de neuf ans : il faudrait donc, si elle tombait du trône, traverser les embarras d'une régence, et cette régence, à qui la confier? Toutes ces éventualités préoccupent une partie de la noblesse et de la nation; mais on ne sent nulle part une force capable de rendre au gouvernement du Portugal quelque cohésion et quelque unité.

Dans nos affaires d'Afrique, la délivrance de M. Courby de Cognord et de ses compagnons de captivité forme comme un épisode plein d'imprévu et d'intérêt. Elle nous révèle en outre une situation dont, sans doute, l'habileté de nos généraux en Algérie saura tirer parti. Abd-el-Kader avait lui-même proposé à M. le maréchal Bugeaud un échange de prisonniers; l'échange avait été accepté. Tout à coup l'émir manifeste d'autres intentions : il ne se préoccupe plus de rendre la liberté à ceux des siens que nous retenons captifs; ce qu'il veut, c'est de l'argent, et il nous remet ses prisonniers français moyennant une somme qui, après avoir été débattue, est fixée à 36,000 fr. Les Arabes, selon une lettre écrite d'Afrique, ne pouvaient croire à une transaction aussi honteuse de la part de l'émir. Enfin ils ont dû se rendre à l'évidence, et alors on les a entendus s'écrier : « Cela ne s'est vu jamais, cela ne se verra plus! » Cependant les parens et les amis des prisonniers arabes qui sont en notre pouvoir s'étaient jetés aux pieds de l'émir pour le conjurer de s'en tenir aux premières conventions; il est resté sourd à leurs prières, il avait besoin d'argent. La détresse de l'émir, sans la justifier, explique sa conduite. Réduit à l'impuissance d'entamer notre frontière et nos colonnes, Abd-el-Kader avait été chercher fortune dans le sahara marocain. Il n'y fit pas de razzias fort abondantes, et même le peu qu'il avait pillé lui fut enlevé au retour. Les Alafs mirent en déroute son kalifa Bou-Hammedi, qu'il avait chargé de ramener les prises à la deïra. C'est alors qu'il préféra notre argent à la délivrance de ses compagnons et de ses amis. Par une semblable conduite, il a détruit lui-même le prestige qui l'environnait. Le jour où il a rendu ses prisonniers, l'émir a envoyé à Oran un agha de sa cavalerie chargé d'une mission auprès du gouvernement français, on disait même d'une lettre pour le roi. C'est à la prudence de nos généraux, des représentans de la France, d'éviter tout ce qui pourrait relever Abd-el-Kader aux yeux des Arabes.

Dans le monde des affaires, depuis quinze jours, les esprits se sont singulièrement rassurés. Il est arrivé ce qu'on a déjà vu à différentes époques de crise d'argent, c'est que le mois de novembre a été le plus mauvais, et que le commerce n'ayant pas attendu la fin de l'année pour préparer ses paiemens du 31 décembre, les escomptes, au lieu d'augmenter, comme on pouvait le craindre, diminuent sensiblement. Les réserves de la Banque de France en numéraire se sont accrues par des rentrées suffisantes, et le conseil d'administration, saisi de plusieurs propositions dont la nouvelle avait jeté l'effroi, a pu ne pas s'y arrêter et les ajourner, puisque la situation s'améliorait. D'un autre côté, les grains sur

divers marchés ont baissé. Beaucoup de navires chargés de froment sont entrés dans les ports de la Méditerranée, et Marseille en attend encore plus de quatre cents, que les vents contraires empêchent de mettre à la voile. Les ordres d'achat à l'étranger du ministre de la guerre ont aussi produit le meilleur effet; de grandes maisons anglaises ont fait plusieurs expéditions de numéraire. Enfin les versemens si redoutés des actions du chemin de Lyon se font à merveille. Nous pensons que la hausse, qui a été constante à la Bourse depuis quelques jours, doit durer, car elle a été modérée et progressive, et la facilité avec laquelle l'argent arrive dans les caisses de la compagnie de Lyon doit confirmer nos prévisions, en montrant que dorénavant les titres se trouvent en bonnes mains. Il est permis aussi d'espérer que la plupart des compagnies obtiendront du gouvernement des modifications à leurs concessions. Ainsi, il serait question de débarrasser le chemin de Lyon à Avignon du malencontreux embranchement de Grenoble, et de celui sur Castres la compagnie du chemin de Bordeaux à Cette. Ces bonnes dispositions faciliteraient singulièrement l'exécution des chemins votés, et nous ne pouvons qu'y applaudir. En effet, plusieurs compagnies, devant le découragement de leurs souscripteurs, ont agité sérieusement la question d'abandonner leur cautionnement, plutôt que de commencer des travaux pour l'achèvement desquels les seconds versemens ne se feraient pas. L'exemple des actionnaires de Fampoux à Hazebrouck était là. Ne serait-il pourtant pas indigne du gouvernement de profiter de pareilles clauses et de bénéficier là où tant d'intérêts seraient en souffrance? Ce qu'il faut, c'est que les chemins se fassent. Si la confiance publique ne prête plus son concours à de si vastes entreprises, le gouvernement doit les reprendre pour les mener à bien avec tous les moyens dont il dispose, et non pas faire subir une sorte d'exécution draconienne à des actionnaires qui se sont arrêtés devant des inquiétudes générales dont on ne saurait avec justice les rendre responsables.

SITUATION DES PARTIS AUX ÉTATS-UNIS.

Les changemens qui s'accomplissent depuis quelque temps dans la situation intérieure des États-Unis méritent une attention sérieuse. Ils sont à la fois très curieux pour l'histoire particulière de la grande république, très intéressans pour la conduite et l'avenir de nos propres relations avec elle.

Le caractère des partis, leurs tendances générales, leur prétentions distinctives, semblent aujourd'hui se modifier profondément en Amérique. On a dit ici que les whigs allaient reprendre enfin l'ascendant et que les démocrates perdaient peu à peu tout le terrain; ce n'est point là l'exacte vérité du moment, et ce n'est même qu'à moitié le resultat définitif qui se prépare; au fond, whigs et démocrates se relâchent réciproquement de la rigueur originelle de leurs principes, et, par suite de circonstances qu'il est bon d'étudier, passent, pour ainsi dire, de part et d'autre dans le camp qu'ils étaient habitués à regarder comme ennemi. Nous avons souvent insisté pour montrer comment en Angleterre le dernier ministère de sir Robert Peel avait amené une véritable dislocation des anciens partis poli-

tiques, une fusion presque complète de leurs opinions respectives, de sorte qu'à proprement parler, ceux-ci n'avaient plus droit à leurs noms primitifs, et qu'il n'existait plus guère dans la réalité ni whigs ni tories. Pour peu que le mouvement qui se prononce maintenant aux États-Unis doive encore continuer, il semble que nous soyons appelés à voir, de l'autre côté de l'Atlantique, une révolution pareille à celle que nous contemplons de l'autre côté de la Manche. Peut-être même, à bien réfléchir, serait-ce là comme un trait universel qui viendrait aujourd'hui caractériser le développement des états libres; peut-être est-ce une loi constitutionnelle de leur nature que cette métamorphose qui efface les vieilles distinctions politiques sous l'empire croissant des intérêts communs nés dans un milieu nouveau. Il s'opère ainsi une conciliation favorable à tous les progrès; le meillenr moyen de débattre avec fruit les questions d'avenir, c'est assurément de pacifier l'arène où l'on débattait les questions du passé.

On n'ignore pas qu'à son berceau même, la république américaine se trouva partagée entre deux opinions qui, dévouées l'une et l'autre à la même forme de gouvernement, ne s'entendaient pourtant pas sur l'organisation générale de la société. Les grands propriétaires anglicans du sud et les petits commerçans ou les pionniers puritains du nord et de l'ouest pouvaient bien rencontrer des avantages équivalens dans les institutions républicaines; mais ils ne pouvaient s'accommoder des mêmes institutions civiles. Nécessairement il y avait là face à face une aristocratie et une démocratie toutes prêtes. De cette différence morale sortit donc une différence politique aussitôt que la fédération fut établie, quand on dut régler les rapports mutuels des états locaux avec le pouvoir central qu'il fallait bien reconnaître. Habitués à de grandes positions, désireux de grandes influences, comprenant mieux aussi la nature et l'étendue des relations qu'on aurait avec le dehors, les aristocrates voulaient fortifier le lien fédéral au profit d'une autorité suprême; les démocrates, au contraire, plus jaloux de leur indépendance particulière, plus effrayés de tout ce qui était l'éclat et l'autorité, renfermés d'ailleurs dans un cercle plus étroit, réclamaient pour chaque état le plus grand isolement possible et le plus absolu *self-governement*. On voit que c'est en Amérique tout le contraire de la Suisse, où les démocrates prêchent l'unité helvétique, tandis que les patriciens de Schwitz et d'Uri défendent par tous les moyens la souveraineté cantonale. Les deux partis étaient représentés, dans le cabinet même de George Washington, par les deux hommes les plus remarquables qu'ils aient peut-être produits, Hamilton et Jefferson; depuis, ils n'ont pas cessé de lutter, se prenant corps à corps sur tous les terrains, à mesure que les événemens amenaient des intérêts nouveaux, et que le développement du commerce et de la population faisait des situations nouvelles. Les démocrates se sont intitulés les seuls républicains, criant contre leurs adversaires à la monarchie et au *monocratisme*. Ceux-ci, prenant à leur usage le beau nom de whigs, ont accusé les démocrates, les *loco-focos*, de vouloir rompre l'union. Ça été des deux parts erreur ou exagération calculée; mais, quoi qu'il en soit, les démocrates, servis par la pente irrésistible des idées, par l'adjonction continuelle d'élémens tout neufs, ont gagné, presque au lendemain de la mort de Washington, une incontestable supériorité : ce sont eux qui ont mené toutes les grandes affaires d'Amérique, et les whigs, sans cesse entraînés par cette active énergie, ont été réduits au rôle souvent plus honorable qu'efficace de simples modérateurs. Ils

n'en ont pas moins fondé véritablement une ligne politique qui jusqu'à présent s'était distinguée de la ligne démocratique par les traits les plus essentiels.

Ainsi, ce sont les whigs qui ont toujours voulu mettre les dettes particulières des états à la charge de l'Union, et les liquider au moyen d'impôts suffisans versés dans la caisse fédérale; ce sont les démocrates qui ont repoussé cette fusion financière et préparé les banqueroutes. Attachés, d'autre part, à l'observation générale de leurs principes de liberté, les démocrates, répandus peu à peu sur tout le sol de l'Union, se sont faits les avocats du *free-trade* aussitôt après que Jefferson eut créé l'avenir industriel de la nation par ses tarifs protecteurs de 1801 à 1808; les whigs, au contraire, moins amoureux de théories spéculatives que d'intérêts pratiques, se sont déclarés les partisans de la prohibition, et ils ont eu gain de cause avec leur tarif de 1842. Détenteurs de fonds publics, banquiers ou commerçans, amis de la paix, les whigs ont retardé de leur mieux l'extension sans cesse croissante du territoire américain; la propagande démocratique ne rêve jamais qu'accessions et conquêtes. Les préjugés naturels des pays du sud contre les esclaves se sont alliés, chez les whigs, aux antipathies nationales du *Yankee* contre l'étranger, tandis que les démocrates étaient naturellement des abolitionistes décidés, et ont presque toujours, sinon à l'unanimité, combattu les passions exclusives du *nativisme*. Enfin, chose étrange au milieu de ces vastes territoires, refuge ouvert à toutes les émigrations de l'Europe, au milieu de ces populations qui fournissent encore tant d'intrépides *settlers*, la question de la propriété s'est déjà trouvée posée, et, grace à l'entière liberté de discussion, les théories communistes ont fait là plus de bruit et tenu plus de place que dans le vieux monde. La guerre de l'émancipation était à peine finie, que l'on écrivait à Washington : « Les terres des États-Unis ont été sauvées par les efforts de tous, elles doivent être la propriété de tous. Quiconque s'oppose à cette maxime est un ennemi de la justice, il mérite d'être balayé de la surface de la terre, » et l'on demandait des lois agraires au premier président de la jeune république. L'*agrarianisme* a bientôt pris des proportions considérables dans certains états, où les baux avaient gardé plus ou moins leurs conditions et leurs formes anglaises; on s'est insurgé contre ce qu'on appelait des priviléges féodaux; on a refusé de payer la rente. Les whigs devaient se porter gardiens des droits acquis; les *anti-renters* ont été se joindre aux démocrates, derrière lesquels s'agite encore toute cette foule confuse qui se prête en Amérique aux expériences du socialisme ou à la direction des sectaires.

Whigs et démocrates, ainsi divisés par des différences si précises, semblent pourtant aujourd'hui effacer d'un commun accord les saillies les plus vives par où ils se distinguaient : les démocrates se modèrent, et l'on dirait même qu'en diverses occasions ils ont emprunté les préjugés des whigs; les whigs se montrent plus hardis, plus confians dans les institutions populaires et dans la vertu du libéralisme. Il serait difficile de rien affirmer de très général à propos d'une telle situation, qui est essentiellement changeante; mais il y a cependant une tendance commune qui ressort d'un assez grand nombre de faits particuliers. Ainsi il est vrai, comme on l'a dit, que les élections du New-Hampshire, du Maine, de la Pensylvanie, ces anciennes citadelles démocratiques, ont été très favorables aux whigs, à la grande surprise de toute l'Union; mais ce n'est là qu'une face de la situation présente : les whigs, ardens soutiens du système

protecteur et de l'autorité des pouvoirs exécutifs, les whigs purs rencontrent une opposition décidée dans leur propre parti, et il s'est produit dans ces rangs, jusqu'alors assez fermement unis, une scission qui diminue leur force. Les whigs ont notoirement perdu, soit à New-York, soit à Massachusets.

A New-York en particulier, il s'est fait récemment le plus singulier échange d'opinions. Le peuple de l'état a dû voter, en novembre, sur une constitution nouvelle qui lui a été soumise le 9 octobre par ses délégués réunis en convention spéciale. Cette constitution a certainement été rédigée dans un sens démocratique, mais non point radical; les réformes introduites l'ont été, suivant la remarque presque universelle, avec la crainte expresse de déranger trop les choses reçues. On s'est efforcé de consolider et de liquider la dette de l'état, et, pour leur part, les whigs ont, en somme, été plus loin que ne l'attendaient ou même ne le souhaitaient leurs adversaires. La presse démocratique blâme, la presse whig approuve l'article du projet qui soumet à l'élection populaire le plus grand nombre des places dans les cités, villes et comtés, et les plus importantes fonctions de l'état; les démocrates ont eu la sagesse de ne voir là qu'un abus du pouvoir électif. D'autre part, la convention n'a pas voulu prendre sur elle de décider à l'avance si les hommes de couleur auraient droit de suffrage; elle a renvoyé la question tout entière au peuple assemblé. Les whigs se déclarent en faveur de l'égalité des noirs et des blancs; ce sont les démocrates qui repoussent l'accession de ces nouveaux votans, et comment? Ils opposent *les droits conférés* aux droits naturels, et distinguent énergiquement le droit spécial de la capacité politique, du droit humain de liberté et de sécurité; voilà des argumens bien inattendus de ce côté-là. Enfin la question de la rente a été aussi agitée dans la convention de New-York, mais sans résultat dans un sens ou dans l'autre, sans qu'on ait pu aboutir à quelque conclusion qui fît pencher décidément la balance. On dirait que whigs et démocrates reculent devant ce mal devenu maintenant un motif d'agitation permanente. L'*anti-rentisme* a occupé tour à tour les cours de justice et les cours d'équité; ç'a été une pierre d'achoppement pour les gouverneurs provinciaux et pour les jurés; il a coûté bien du temps et de l'argent, déjà même du sang et des larmes; il domine l'imagination publique et défraie en partie cette littérature courante des romanciers et des conteurs américains, si peu connue et souvent si peu digne de l'être. Il lui manquait d'avoir produit ce phénomène qu'on a vu dernièrement encore à New-York, des whigs votant d'accord avec des *anti-renters* pour un whig qui avait attaqué des droits de propriété comme entachés d'un caractère féodal.

Cette alliance nouvelle des démocrates modérés et des whigs progressistes se voit encore mieux et s'explique plus facilement dans les questions de réforme financière. Le nouveau tarif a été l'occasion ou la cause de changemens inverses dans les deux camps. On se rappelle qu'il avait été promis d'abord un abaissement uniforme des droits; tous les droits à l'importation devaient être réglés au-dessous du taux de 20 pour 100. Ce niveau commun compensait par la généralité même de ses réductions le désavantage qui pouvait naître pour telle ou telle industrie de chaque réduction particulière; mais arrivèrent coup sur coup des difficultés sérieuses avec le gouvernement anglais, des hostilités ouvertes avec le Mexique : le tarif fut composé sous l'influence de ces préoccupations; il fallait de l'argent à la caisse fédérale. Au lieu d'un niveau bas et uniforme, on adopta les propor-

tions les plus diverses, on baissa les droits sur quinze ou vingt articles, on les éleva sur le reste, et il varièrent ainsi de 5 pour 100 jusqu'à 100 pour 100. C'était l'esprit du parti démocratique qui avait réclamé primitivement l'abaissement universel et absolu du tarif conservateur de 1842; les circonstances ne permettant plus de donner à l'importation des facilités aussi libérales, ce fut encore suivant l'esprit démocratique que l'on arrangea les restrictions. Le commerce des objets de luxe sera toujours nécessairement moins favorisé par le législateur que celui des objets de première nécessité; mais il ne faut pas oublier, cependant, que l'importation de ces objets en apparence inutiles peut et doit etre compensée comme celle des autres par l'exportation des denrées et des produits achetés au laboureur ou payés à l'ouvrier. Les démocrates américains ont jusqu'ici manqué totalement à cette sage réserve, et ils ne sont pas très loin de l'absurde doctrine des lois somptuaires. Quand donc il fallut se procurer de l'argent et renoncer par conséquent à l'idée d'un tarif également réduit, on s'y prit de la façon qu'on a pu voir : on baissa seulement les droits sur les cotonnades et les fers par honneur pour les principes moraux du parti; on chargea d'autant les articles de luxe ou de jouissance pour regagner la différence qu'on perdait par comparaison avec le tarif de 1842.

Maintenant qu'arrive-t-il? Les Pensylvaniens sont grands marchands de fer et de charbon; l'on fabrique des cotonnades dans les six états de la Nouvelle-Angleterre. Marchands et fabricans s'étaient habitués volontiers aux douceurs du régime protecteur de 1842; ils ne sont point du tout contens de voir affluer chez eux les produits manufacturés de l'Angleterre, et ne se résignent pas à souffrir cette redoutable concurrence pour récompenser les Anglais d'avoir ouvert leurs ports aux grains et aux cotons des fermiers et des planteurs du sud. De là vient leur mauvaise humeur, de là cette contradiction extraordinaire entre les opinions accoutumées du New-Hampshire, du Maine, et leurs dernières manifestations électorales; de là enfin les embarras de M. Polk entre une guerre commencée pour assurer la domination de son parti et la désertion commençante de ce parti lui-meme, suite presque immédiate de cette guerre dont il ne veut point payer les frais.

Par une curieuse coïncidence, pendant que les démocrates reviennent ainsi à des idées plus restrictives en matière de tarifs, les whigs, ou tout au moins les plus jeunes membres de l'ancien parti protectionniste, admettent des idées plus libérales. Chacun avançant ainsi de son côté, il y aurait nécessairement un point où l'on se rencontrerait, à distance égale des extrémités opposées du *free-trade* et de la prohibition. L'exemple de l'Angleterre et le nom de M. Cobden ont eu un grand retentissement dans les centres manufacturiers. On se dit, on imprime que l'on n'a pas besoin d'une protection aussi rigoureuse que le voulaient M. Henry Clay et ses amis pour supporter chez soi la concurrence étrangère, puisqu'on lui résiste sur les marchés du dehors. Il apparaît ainsi une opinion véritablement moyenne, et l'on peut suivre dans ces circulaires politiques, dans ces adresses aux électeurs ou au pays qui remplissent les journaux américains, l'expression toujours plus vive d'idées mélangées dont l'ensemble n'est plus ni exclusivement whig, ni exclusivement démocratique. On remercie Dieu d'avoir conservé la paix entre l'Angleterre et l'Amérique, « entre la mère et la fille, grace aux efforts de la portion réfléchie des deux peuples, des sages, des

hommes d'état, du clergé et des aimables dames dans les deux hémisphères. » On demande au pouvoir exécutif de faire preuve de conciliation dans ses rapports avec la jeune république de Mexico, et d'arranger avec elle une amitié durable. » Ce qui n'empêche pas qu'en même temps on ne veuille la diminution progressive des tarifs, l'indépendance particulière des états, et qu'on ne réclame d'une manière significative des remèdes plus sûrs contre la misère du pauvre peuple.

Sortira-t-il de cette fusion des anciens principes un changement de direction? Le premier plan sur cette nouvelle scène sera-t-il marqué au nom des whigs ou restera-t-il occupé par les démocrates? On ne peut guère s'aventurer à le prévoir. Ce qu'il y a du moins de vraisemblable, c'est que les questions commerciales recevront, dans un avenir plus ou moins rapproché, une solution différente de celle que leur a donnée le récent tarif; que les whigs arrivent ou non jusqu'au pouvoir, ce sera très probablement leur doctrine économique qui triomphera, grace au ressentiment marqué des Pensylvaniens et de la Nouvelle-Angleterre pour les atteintes que leur a portées la dernière application des principes démocratiques. Il est à croire que les whigs, surtout aujourd'hui qu'ils modèrent leur système conservateur, réussiront à remettre en faveur ce qu'il y avait de plus essentiel dans le tarif de 1842, la protection des cotonnades et des fers contre l'industrie britannique; c'est pour cela qu'on a voté pour eux dans le nord. Si nous considérions nos propres intérêts commerciaux, nous n'aurions qu'à nous féliciter de ce changement de front. On a dit que le dernier tarif avait été rédigé dans une intention spécialement hostile à la France; on peut voir, par tout ce qui précède, que cette intention se compliquait du moins des antipathies générales du parti démocratique en matières somptuaires. Les whigs, ne professant point ce préjugé commercial, voulant tout d'abord couvrir l'industrie nationale contre l'industrie anglaise, rempliraient la caisse de la fédération avec les droits qu'ils percevraient avant tout sur les produits manufacturés de l'Angleterre : nos vins, nos articles de Paris, nos soieries de Lyon, échapperaient ainsi presque forcément aux charges qui pèsent maintenant sur eux. Les tarifs américains, uniquement consacrés aux dépenses du gouvernement central, ne doivent jamais produire un revenu supérieur à ses besoins, et on les ramène à ce strict niveau tout aussitôt qu'ils le dépassent; les produits français hériteraient donc de la faveur dont le tarif de 1846 investit les produits britanniques. C'est là, pour nous, une raison sérieuse d'observer la marche des opinions et des faits dans l'intérieur de la confédération; il faut nous tenir prêts pour l'avénement d'une nouvelle présidence et peut-être d'une politique nouvelle.

Traité de l'exploitation des mines, par M. Ch. Combes, ingénieur en chef des mines (1). — Chacun sait que les métaux ne se trouvent pas dans la nature à l'état que réclament les diverses industries, qu'ils se présentent combinés à certains agens minéralisateurs, et en outre enveloppés d'une matière sté-

(1) 3 volumes in-8°, avec atlas, chez Carilian-Gœury, quai des Grands-Augustins.

rile à laquelle on a donné le nom de *gangue*. On conçoit dès-lors la nécessité de deux grandes sections à introduire dans la science des mines : l'exploitation proprement dite, et la métallurgie, c'est-à-dire l'extraction du minerai et son élaboration complémentaire. Il ne faudrait pas croire que l'art du mineur fût restreint au travail des substances métalliques; c'est encore à lui qu'on s'adresse pour arracher à la terre la houille et la tourbe, ces indispensables auxiliaires de tout traitement métallurgique, le sel gemme, les pierres à bâtir, les meulières, les ardoises; et la fabrication des diverses combinaisons chimiques usitées dans les arts, telles que les verreries, les poteries, les mortiers, forme autant de chapitres distincts de la seconde section que nous avons signalée.

Depuis le commencement de ce siècle, époque à laquelle viennent s'arrêter l'ouvrage de Délius et *la Richesse minérale* de M. Héron de Villefosse, de nombreux perfectionnemens ont été successivement apportés aux machines employées dans les mines, et des modifications importantes se sont opérées jusque dans les moindres pratiques de leur exploitation. Les ingénieurs, les directeurs d'établissemens industriels, les contre-maîtres, si intéressés à connaître les meilleurs procédés en usage, étaient obligés de les chercher dans les mémoires et les journaux spéciaux où ils étaient enfouis : il appartenait à M. Combes, chargé de professer à l'École royale des Mines cette branche de la science appliquée, de donner à l'industrie, sur cette importante matière, un traité méthodique dont elle réclamait depuis long-temps la publication.

Dans le cours de son ouvrage, l'auteur recherche avec une constante sollicitude les moyens de prévenir les funestes accidens de tous genres auxquels les mineurs ne sont que trop souvent exposés. Ceux-ci lui sont particulièrement redevables de la construction d'une lampe qui, réunissant tous les avantages des modifications apportées à l'appareil primitif de Davy, joint à une sûreté complète dans une atmosphère explosive un transport facile et un éclairage suffisant. Lorsque M. Combes s'occupe de la géométrie souterraine, il appuie avec juste raison sur la nécessité de posséder dans chaque exploitation un plan parfaitement exact des diverses parties de la mine, et une détermination rigoureuse de leur position relative à la surface du sol. A défaut de cette précaution, la délivrance des ouvriers ensevelis sous un éboulement ou cernés par les eaux ne peut plus être que le résultat du tâtonnement, et la vie de ces hommes utiles demeure à chaque instant livrée à tous les hasards de leur périlleuse profession. Dans les galeries de mines, l'air est incessamment vicié par l'absorption de son oxygène, due à la respiration des ouvriers, à la combustion des lumières et à la décomposition chimique des substances qui se trouvent dans les excavations souterraines ou y ont été apportées du dehors. D'autre part, cette altération est augmentée par les gaz qui proviennent de la déflagration de la poudre employée pour attaquer la roche et des dégagemens qui ont ordinairement lieu à travers les fissures de celle-ci. On a de plus à redouter dans les houillères ce gaz auquel les mineurs ont donné le nom de *grison*, qui, en contact avec l'air atmosphérique, produit un mélange explosif, et détermine en s'enflammant des incendies spontanés. L'emploi d'agens chimiques étant insuffisant pour détruire ces gaz nuisibles, il faut de toute nécessité avoir recours à des moyens physiques, par exemple, à l'action de machines soufflantes ou aspirantes qui, en lançant de l'air pur préalablement comprimé ou aspirant l'air vicié, déterminent

toujours en définitive une active ventilation qui suffit à préserver les mineurs de l'*anémie*, cette terrible maladie qui leur est particulière et ne comporte souvent pas de remède.

L'aérage des mines, dont ce que nous venons de dire fait concevoir l'importance, et les opérations du sondage, si multiples dans leurs applications, nous ont paru les deux parties saillantes de l'ouvrage de M. Combes, qui les a traitées avec tous les détails que réclamait leur extrême importance. Le creusement des puits, le percement des galeries, leur boisage et leur muraillement, y sont successivement étudiés, eu égard à la profondeur et au diamètre de ces voies de communication, au degré de dureté du terrain où le foncement s'opère, à sa tendance à l'éboulement, et à l'affluence plus ou moins grande des eaux d'infiltration. L'auteur a exposé avec autant de clarté que de précision les moyens d'endiguement employés contre les inondations souterraines, et il a complété cette partie de l'exploitation par la description des principales machines usitées, tant en France qu'en Angleterre et en Allemagne, pour l'épuisement des eaux qui menacent continuellement d'envahir les travaux du mineur.

En résumé, le *Traité d'exploitation des Mines* nous semble appelé à rendre de grands services à l'industrie. C'est à la fois le résultat consciencieux des travaux d'un savant et de l'expérience d'un habile ingénieur. Les nombreux exemples pris dans toutes les contrées de l'Europe, qui sont annexés à l'exposé des diverses méthodes d'exploitation des gîtes minéraux, font nettement ressortir les cas où elles doivent être respectivement préférées. Les détails économiques que M. Combes a judicieusement recueillis forment un complément utile à son œuvre, et la rendent digne en tous points de combler la fâcheuse lacune qui existait, pour les mines, dans notre technologie industrielle.

— Ce n'est pas seulement pour le musicien, mais pour le dessinateur, que les chansons de Béranger sont une source inépuisable de thèmes variés et charmans. Parmi tant d'interprétations que le crayon a tentées de ces odes populaires, il en est une qui s'annonce comme particulièrement complète : nous voulons parler de la nouvelle édition *illustrée* de Béranger, qui se publie en ce moment (1), et où d'habiles artistes traduisent les petits chefs-d'œuvre lyriques du chansonnier, non plus dans l'ensemble et à grands traits, mais en détail, et, pour ainsi dire, couplet par couplet. Comme type de cet heureux et nouveau mode d'*illustration*, on peut citer les dessins de M. Lemud sur *les Étoiles qui filent* et sur *le Juif errant*. On doit mentionner surtout plusieurs dessins où la verve de Charlet a laissé un précieux et dernier témoignage. Enfin la nouvelle édition a été revue par Béranger lui-même. Rien ne manque, on le voit, à cette belle publication, pas même le coup d'œil du poète.

(1) Deux volumes in-8°, chez Perrotin.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SEIZIÈME VOLUME.

(NOUVELLE SÉRIE.)

FIN DE LA TABLE.

